This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584309 8

Digitized by Google

23
ENOX LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

VIEIL HOMME

A BONNES FORTUNES

ASTOR NEW-YORK

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS.

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE. 1 vol.
HENRIETTE. — LES MORTES AIMÉES. 1 vol.
LA VIERGE FOLLE. 1 vol

THÉATRE.

LA VOISINE, comédie en un acte et en vers.

EN PRÉPARATION.

UNE BELLE-SŒUR.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

VIEIL HOMME

A BONNES FORTUNES

PAR

JULES DE WAILLY FILS

PARIS

ACHILLE FAURE, ÉDITEUR

18, rue Dauphine.

1867

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

DÉDICACE[1]

Ce livre est dédié par l'auteur à tous les gens de haute futaie; qu'ils le lisent attentivement pour n'en rien perdre. Quand ils en suspendront la lecture, qu'ils fassent une corne à la page, et que leurs femmes la leur rende; c'est ce que leur souhaite leur bon vieil ami.

B. Z. Y.

[1] Je crois devoir dès l'abord, rejeter toute responsabilité des opinions subversives et des expressions plus que gauloises de mon vieux patron. A chacun son œuvre! (*Note du secrétaire.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

VIEIL HOMME

A BONNES FORTUNES

AVANT-PROPOS

Jean-Jacques Rousseau prétend quelque part, je ne saurais trop dire où, que le meilleur auteur serait incontestablement celui qui aurait le courage de passer les deux premiers tiers de sa vie sans produire, à mûrir son talent par l'observation et la lecture, et qui ne prendrait la plume que lorsque ses convictions seraient suffisamment consolidées par l'étude et par l'expérience.

Or, je n'ai pas la prétention d'être jamais un bon auteur ; je n'ai pas même celle d'être auteur du tout, n'ayant encore jamais écrit, mais depuis longtemps déjà, il m'est tombé en tête de transcrire, comme elles me vien-

Digitized by Google

dront, quelques pensées que je crois utiles et même ne ves, sur un sujet cependant bien rebattu et qui paraît bien usé, sur les femmes, ou pour mieux dire, *sur femme*.

Je n'ai d'autre titre à la confiance de ceux qui me l ront que la bonne envie que j'ai de rendre service, qu'une longue vie tout entière employée à étudier mc sujet, j'ose le dire avec quelque bonheur, et d'assez nom breux succès.

Si l'on m'accuse de fatuité pour ce que je viens de dire et pour le titre d'homme à bonnes fortunes que je n'ai pa craint d'arborer en tête de ces pages, je répondrai d'abor que rien n'est sot comme de tirer vanité de ses bonne fortunes, attendu qu'elles ne prouvent absolument rie en faveur de celui qui les a, et ensuite, qu'il est peut-êtr permis à un vétéran de parler franchement des combat auxquels il a assisté, et qui ne sont plus revêtus pour lu que de la magie des souvenirs.

Je ne me glorifie donc aucunement, je ne fais que con stater une vérité, qui peut donner quelque valeur à me paroles, et voilà tout.

Un autre écueil que je veux éviter, c'est de laisser s fourvoyer les jeunes gens qui me liront et pour lesquel j'écris — car j'avoue que j'écris surtout pour eux — e qui pourraient sur la foi d'un premier coup d'œil croir que je vais les conduire dans de tout autres chemins qu ceux où je veux les mener.

Ainsi, bien des jeunes gens peut-être, tout fraîchemen sortis des bancs du collége, vont prendre ce livre ave un sourire équivoque, en frisant une moustache qui as pire à naître, et en s'écriant d'un petit air entendu :

— Ah ! ah ! voilà un gaillard qui va nous en appren dre de belles sur la vertu des femmes !

Digitized by Google

Car notez bien cette vérité, si banale qu'elle soit, à dix-huit ans un jeune homme se croirait déshonoré de parler de la vertu des femmes autrement que comme d'un mythe.

Mes chers petits bons hommes, ne courez pas si vite, mes jambes sont vieilles et ne pourraient vous suivre; ne fût-ce que par respect pour ma vieillesse, prenez mon pas, et avant de nous mettre en route, acceptez ce conseil comme un petit viatique :

1° Un jeune homme doit toujours se souvenir que c'est dans le sein d'une femme qu'il a pris naissance ;

2° Un jeune homme doit toujours se souvenir que bien souvent c'est une femme encore qui l'a nourri de son lait, et l'a fait homme.

Voilà deux bonnes raisons pour qu'un jeune homme ne prononce jamais le nom d'une femme que le front découvert et le respect dans le cœur.

Ce petit mot de morale une fois dit — la vieillesse est moraliste — je continue.

Certes, il n'est pas petit le nombre de femmes qui sont venues, loin des regards d'un époux, passer de longues heures à mes côtés.

Certes, en fouillant dans certain tiroir, je retrouverais un bon nombre de portraits, de billets doux, et de cheveux de toute couleur, noirs, châtains, châtains-clairs, blonds dorés, blonds-cendrés et même blonds-hasardés.

Certes, le vieil homme vit encore assez en moi, pour que je montre le peu de dents qui me restent, dans un rire rétrospectif, en me rappelant toutes les ruses infernales que ces chères petites folles mettaient en œuvre pour s'échapper d'auprès d'un jaloux et venir m'apporter le bénéfice de leur fraîcheur, de leur jeunesse et de leur beauté.

Digitized by Google

Certes, j'ai été la cause et l'objet de bien des aventures bouffonnes, et, tranchons le mot, de beaucoup de petites infamies.

Certes, enfin, dans mon passé le diable a pu, comme on dit, pêcher en eau trouble, et Dieu sait si la pêche fut abondante.

Eh bien! moi qui me crois observateur, et qui n'ai pas vu seulement dans mes conquêtes un objet de plaisir, mais encore un objet d'études, j'en ai tiré une conséquence qui paraîtra peut-être bien étrange aux esprits superficiels; une conséquence que je n'aurais sans doute pas osé déduire, il y a vingt ans, de peur d'être étourdi par les rires d'un tas de niais, qui ne m'auraient pas compris; une conséquence enfin, que je veux faire flamboyer à la tête de ce livre, comme un phare éclatant, guide de ceux qui voudront scrupuleusement me suivre dans le voyage que j'entreprends.

Au bord de la tombe, où j'ai déjà un pied, je me crois en droit de dire quelques vérités à ceux qui me survivront, mais de toutes, voici peut-être la plus vraie :

La femme est essentiellement vertueuse.

Toute femme qui trompe son mari est *une victime.*

Qui dit *victime* sous-entend *bourreau.*

Dans ce cas le bourreau, quel sera-t-il?

Patience, mes petits bonshommes, vous le connaîtrez bientôt.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

D'une objection de mon secrétaire.

Car je dois vous dire que j'ai un secrétaire. A mon âge, c'est déjà beaucoup d'avoir conservé claire et nette toute ma judiciaire. Je serais fort en peine s'il me fallait encore user de mes autres facultés ; je dois avouer qu'elles sont fort affaiblies.

Tout ce que je vous dis là, je ne l'écris pas, je le dicte.

Or, mon secrétaire est un garçon qui ne manque pas d'une certaine intelligence et qui n'a qu'un défaut, c'est d'être très-jeune ; ce qui me console pour lui, c'est qu'il est sûr de guérir de ce défaut-là plus vite qu'il ne le voudra peut-être.

En attendant, je le forme par mes conseils et par mes leçons.

Mais parfois il se permet de me faire des objections — ce que je tolère, d'abord parce que j'aime la jeunesse, et puis, par ce que cela me donne l'occasion de discuter avec lui et que je ne hais pas la discussion.

Digitized by Google

Ainsi, dans ce moment, il vient de s'écrier, en écrivant les dernières lignes de mon avant-propos :

— Mais, monsieur, vous recommencez la physiologie du mariage de M. de Balzac.

— Vous trouvez ?

— C'est évident.

— Eh bien ! mon bon ami, vous êtes dans l'erreur, attendu qu'on ne recommence pas un ouvrage, qu'on laisse bien loin derrière soi.

— Vous croyez donc faire mieux que M. de Balzac ?

— Incontestablement.

— Peste ! monsieur ! mais savez-vous que la physiologie est un ouvrage parfait dans son genre ?

— Parbleu ! si je le sais !

— Savez-vous qu'il y a là dedans plus d'esprit qu'il n'en faudrait pour défrayer vingt de nos auteurs modernes ?

— Qui le nie ?

— Savez-vous enfin que c'est la plus admirable bouffonnerie qui ait été faite sur le mariage ? et on sait, si depuis longtemps, la verve de nos auteurs comiques s'exerce sur ce sujet.

— Je vous l'accorde, mais tout cela vient à l'appui de mes prétentions. M. de Balzac, qui est certainement le maître de tous les beaux esprits de notre époque, a senti le besoin de se reposer en s'égayant ; il a lâché bride à son imagination sur un terrain où le comique fourmillait, envisagé sous un certain point de vue, et, maître qu'il était, comme vous le disiez tout à l'heure, il a fait un chef-d'œuvre.

— Hein ! n'est-ce pas monsieur ? avec quelle logique serrée il arrive peu à peu à vous prouver que tout mari doit nécessairement être...

Digitized by Google

— Permettez-moi de vous arrêter, mon jeune ami, tant pour la morale que pour vous poser une question.

— Faites.

— Croyez-vous, dans votre âme et conscience que M. Balzac ait sérieusement voulu prouver ce que vous dites? Croyez-vous qu'il ait eu les convictions que vous lui prêtez?

— Dame! je n'en sais trop rien.

— Ah! mon ami, vrai Dieu! vous me faites de la peine; je connais, en effet, des imbéciles qui ont pris son livre au sérieux, mais je vous avais jugé plus intelligent, quand vous appeliez tout à l'heure ce livre une bouffonnerie; tenez, voulez-vous que je vous dise comment a procédé M. de Balzac? écoutez cet article de mon journal d'aujourd'hui :

« Un célèbre banquier dont la maison de campagne » était entourée de pièces d'eau, ayant lu dans la *Patrie* » qu'on avait trouvé le moyen de peupler les étangs de » truites, en y répandant une certaine poudre qui coûtait » deux louis d'or, envoya cette somme à l'inventeur pour » qu'il lui expédiât cette poudre merveilleuse. Peu de » jours après, son argent lui revint avec cette réponse : » Je regrette de ne pouvoir vous transmettre la poudre » en question; l'annonce qui en a été faite, n'était qu'une » gageure; j'avais parié contre un de mes amis qu'il » n'était pas possible d'imprimer une chose, quelqu'absurde qu'elle fût, sans qu'il y eût un imbécile qui » y ajoutât foi; vous êtes, monsieur, le vingt-septième. »

— Comprenez-vous?

— Pas trop.

— Eh bien! M. de Balzac a procédé comme le soi-di-

Digitized by Google

sant inventeur de cette poudre : il s'est amusé à imaginer pour les maris peureux une foule de moyens, plus bizarres les uns que les autres, de se garantir du grand accident ; il a mis toute la seconde partie de son livre sous le patronnage du vers de Shakespeare :

« To be or not to be, »

qu'il a parodié par cette traduction libre : *l'être ou ne pas l'être*, et il l'a intitulée : *Des moyens de défense à l'intérieur et à l'extérieur*. Comme il a dû rire ce sceptique à tous crins, en pensant qu'il y aurait peut-être des gens assez niais pour faire de son livre un code marital ! et comme il aurait encore plus ri, s'il avait pu se douter que sa prévision s'était réalisée !

— Elle s'est donc réalisée ?

— Parfaitement, mon ami : j'ai connu un mari, charmant garçon d'ailleurs, qui passait sa vie à commenter le livre de Balzac, et à en suivre toutes les prescriptions à la lettre. Il ne négligeait rien, ni l'*hygiène conjugale*, ni la *théorie de la douane*, ni celle *des appartements*.

— Comment l'avez-vous su ?

— Par sa femme, qui me le racontait en riant... Voilà que vous riez aussi et que moi-même je ne puis m'empêcher de sourire, car, vrai Dieu ! cet homme était un âne et méritait bien son sort.

— En vérité, monsieur, le mariage est une chose bien ridicule.

— Tout beau, jeune homme ! Je vous permets de rire des maris, ils n'ont que ce qui leur revient de droit, mais je vous défends de rire du mariage, la plus belle et la plus sainte chose qui existe ; voilà précisément en quoi mon livre diffère de celui de M. de Balzac, c'est que je

Digitized by Google

veux défendre sérieusement ce qu'il a attaqué par plaisanterie; j'aurai sur lui tout l'avantage de l'utile sur l'agréable.

— Peste! défendre le mariage c'est une rude tâche!

— Moins rude qu'elle ne paraît au premier abord, mon garçon, et avant tout, si j'étais législateur, je sais bien ce que je poserais en principe.

— Quoi donc?

— La loi actuelle punit la femme adultère par un emprisonnement plus ou moins long au choix du mari; moi j'inscrirais en tête du Code et en grosses lettres, afin que nul n'en ignore, ce décret qui pourrait servir de corollaire à la maxime qui termine mon avant-propos :

LE MARI DE TOUTE FEMME CONVAINCUE D'ADULTÈRE, SERA PENDU HAUT ET COURT, JUSQU'A CE QUE MORT S'ENSUIVE.

— Hum! c'est un peu dur.

— Ce n'est que juste; en théorie on ne risque jamais rien à trancher dans le vif; maintenant, assez causé et commençons, car j'ai beaucoup de choses à dire.

Digitized by Google

CHAPITRE II

D'une question délicate

Des questions délicates, dans ce livre, il n'en manquera certes pas ; mais celle que je vais traiter ne laisse pas que de l'emporter encore sur toutes les autres.

Je vais d'abord la formuler en axiome ; cette manière de présenter les choses me paraissant de toutes la plus nette et surtout la plus franche, c'est ce qui s'appelle vulgairement prendre le taureau par les cornes. Notez que je n'ai nullement ici l'intention de faire de fades équivoques, quoiqu'il s'agisse du mariage ; je le répète, tout dans mon livre est sérieux, touche aux questions les plus graves de la famille et conséquemment de la société et quiconque prendrait ce livre dans la seule intention de s'amuser, peut le laisser dès les premières pages : il n'est pas fait pour lui.

La pudeur n'est le plus bel apanage de la femme que parce que la nature lui accorde le droit imprescriptible de désirer l'abdiquer pour un seul homme.

Voilà mon axiome.

Digitized by Google

J'entends d'ici les esprits superficiels s'écrier : c'est là cette question qu'il nous annonçait comme si délicate ! mais qui la met en doute ?

J'entends les jeunes gens dire à leur tour : mais d'accord, nous lui reconnaissons même le droit de l'abdiquer pour plusieurs, à condition que ce sera à notre profit.

Ni les uns ni les autres ne m'ont compris, et, du reste, j'en étais sûr d'avance.

Que cet axiome soit d'une vérité incontestable, cela va sans dire, puisque la vérité est l'essence même de l'axiome; mais que personne ne le nie, c'est différent. Tout le nie, les usages, les mœurs, les préjugés et jusqu'à ces beaux fils qui font tout ce qu'ils peuvent pour éveiller le cœur d'une jeune fille, et qui sont les premiers à lui jeter la pierre s'ils y réussissent.

Ajoutez à cela que, s'ils échouent, comme cela leur arrive plus souvent qu'ils ne veulent bien le dire, soit faute d'esprit, soit pour toute autre cause, ils se vengent en disant d'elle : bah ! c'est une fille froide ! elle ne sent rien, c'est un beau corps sans âme.

Sortez de là, si vous pouvez, pauvre innocente jeune fille, qui ne demandez qu'à suivre tranquillement le chemin que la nature et Dieu vous ont tracé.

Il me paraît donc à peu près prouvé que personne n'accorde à une jeune fille le droit de désirer ne plus l'être, et que dans l'état actuel des choses, un jeune homme à la veille de se marier comme on se marie de nos jours, avec une jeune fille qu'il a vue trois fois, sera violemment tenté de rompre son mariage, s'il soupçonne sa fiancée de nourrir dans son cœur aucune idée semblable; et, disons-le, dans l'état actuel des choses, il n'aurait peut-être pas tort.

Quant à la plaisanterie, d'assez mauvais goût, que se

Digitized by Google

sont permise les beaux fils dont nous parlons plus haut, nous n'y répondrons que ceci :

Quelque désir qu'une jeune fille puisse avoir éprouvé d'abdiquer sa pudeur pour l'homme qu'elle épouse, cette abdication a été accompagnée pour elle d'assez de souffrances morales pour qu'elle ne fût jamais tentée de l'abdiquer une seconde fois si...

Mais la fin de cette proposition ressortira assez de la suite de ce livre, et ce serait anticiper sur les faits que de l'énoncer ici.

Seulement, ce que nous venons de dire nous ramène forcément à traiter un sujet qui a été traité vingt fois, mais qui est toujours neuf, preuve évidente qu'il est inscrit au cœur même de la nature.

Qu'est-ce que l'amour?

Nous éprouvons le besoin de le dire, une chose nous a toujours stupéfié, c'est la naïveté des hommes qui se sont si bien mis sur les yeux le bandeau de leurs préjugés, qu'ils sont, pour les trois quarts, convaincus que l'amour diffère et doit nécessairement différer chez l'homme et chez la femme.

Nous nous sommes toujours demandé pourquoi, et jamais nous n'avons pu nous répondre.

Ainsi, que l'on dise : Monsieur A... est amoureux de mademoiselle B... Il ne pense qu'à elle, ne rêve que d'elle, et l'on désespère de lui *si elle n'est à lui*

Nul n'y trouvera à redire et cet amour, fruit, mi-partie, comme la nature l'exige, d'aspirations idéales nées des perfections de M^lle^ B..., de sa grâce, de son esprit, de sa douceur, et mi-partie, d'aspirations plus positives, inspirées à M. A... par les beaux yeux, la fine taille et les jolies mains de M^lle^ B... paraîtra le plus simple et le plus honnête du monde.

Digitized by Google

Mais que l'on dise : M^lle B... aime M. A..., elle en maigrit, elle en dépérit, et *s'il n'est à elle*, elle en mourra.

Vous entendez toutes les vieilles douairières de votre société se récrier, prétendre qu'une jeune fille ne doit pas oublier la modestie, au point de s'attacher si fortement à un homme; qu'une jeune personne, élevée dans de bons principes, ne doit pas même savoir qu'il existe une différence entre un bossu et un homme bien fait, entre un homme qui louche et celui qui a de beaux yeux; qu'une jeune personne ne doit pas... et fi!.. et pouah!... etc., etc.

Quant aux hommes, ils ricanent : Ah! ah! la petite en tient!. . et ils se parlent bas à l'oreille... et ils chuchotent entre eux quelque grossière obscénité qui les fait beaucoup rire.

Doubles brutes! assez!

Arrière toutes ces vaines formules de convention! arrière tous ces grognements que les vieilles femmes *cliquotent* entre leurs dents branlantes! arrière les plaisanteries ridicules de tous ces beaux messieurs en gants jaunes!

Je l'ai déjà dit, je suis sur le bord de la tombe, et je n'ai pas passé quatre-vingts ans d'une vie, honnête après tout, pour venir la ternir par une immoralité gratuite; eh bien! devant Dieu et devant les hommes, je réponds franchement à cette question : Qu'est-ce que l'amour?

L'amour est l'entraînement tout à la fois moral et physique de deux êtres jeunes, beaux, ardents, qui tendent à se compléter l'un par l'autre, sans que l'un ait plus que l'autre à rougir de ses aspirations.

Ceci bien posé, j'en reviens à la formule que j'ai inscrite en tête de ce chapitre, et c'est, que toute

Digitized by Google

jeune fille a le droit imprescriptible de désirer ne plus l'être.

Ce qui nous amène naturellement à nous demander, d'où vient l'amour ? quelle est son origine ? est-elle pure ou impure ? humaine ou divine ?

Digitized by Google

CHAPITRE III

Où il sera traité d'un peu d'histoire et de philosophie.

Pour pouvoir répondre catégoriquement à la question complexe que nous venons de nous poser, il nous faut quitter le style un peu badin que nous avons adopté jusqu'ici et nous résoudre à faire une courte excursion dans le domaine de l'histoire et de la philosophie.

Car, nous ne saurions trop le répéter, tout est sérieux dans ce livre, et tant pis pour ceux qui ne sauraient pas démêler le fond grave et noble de notre sujet sous la forme légère et parfois paradoxale que nous lui avons donnée à dessein.

N'est-il pas convenu que pour faire avaler une médecine amère aux malades hargneux, il faut mettre du miel aux bords du vase ?

Or les malades ici, ce sont les maris, malades passablement hargneux de leur nature, et c'est eux que nous voulons guérir.

Qu'ils se rassurent du reste, nous ne remonterons pas au déluge.

Digitized by Google

Nous remonterons seulement aux années qui précédent le christianisme, à cette époque fertile en héros, en grands hommes de toute espèce qui n'étaient que des païens.

Or..... dussent Vénus et son cortége de nymphes lascives se sentir ivres de courroux contre un pauvre vieillard qui n'en peut mais, nous sommes forcé de le proclamer, en ce temps-là l'amour n'existait pas.

Nous avons bien entendu dire que les poëtes chantaient l'amour, et nos reminiscences classiques nous fourniraient quelques vers d'Horace à Lydie, ou, si la chose n'existe pas, du moins le nom est prononcé.

Mais que prouve cela ?

Nous savons bien qu'à certaines époques de l'année, on faisait dans les temples des sacrifices à Vénus auxquels les jeunes vierges assistaient pieusement.

Oui, sans doute, et la cérémonie était vraiment d'une simplicité charmante.

On se réunissait dans le temple; les matrones instruisaient, et devant l'autel de Vénus les jeunes vierges et les adolescents..... on appelait alors cela sacrifier à Vénus, et l'assistance adorait.

Qu'en résultait-il ? Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre.

Alors on dormait quand on avait sommeil, on mangeait quand on avait faim, et l'on aimait..... quand on avait soif.

Passé cela, l'amour ne savait plus que dire.

Pour lui, bonté de cœur, délicatesse de l'âme, sacrifices, abnégation, autant de lettres mortes.

Mais santé robute, larges épaules, poitrine à l'avenant, tout était là.

Je crois, je l'ai déjà dit, les maris de nos jours bien

Digitized by Google

brutes, mais pas encore au point de regretter ce doux temps-là.

Un jour le paganisme usé s'écroula, une ère plus pure s'ouvrit, et parmi tant d'autres bienfaits dont elle accabla le monde, les hommes étonnés virent naître le plus grand de tous : *la pudeur*.

O sainte, trois fois sainte pudeur, je te salue !

C'est à toi que les hommes doivent leur bonheur;

C'est à toi que le monde doit ce qu'il a de pur et de bon.

C'est à toi que la terre doit ces tressaillements si doux, qui lui font comprendre pourquoi Dieu l'a créée.

C'est à toi que nous devons l'amour.

Car si la pudeur règle et contient la nature, elle ne l'anéantit pas.

Elle purifie son action, mais elle augmente sa puissance tout en la purifiant.

Aussi, voyez ce qui se passe dans le cœur d'une vierge chrétienne, et devant cet admirable spectacle, sceptiques effrontés, essayez encore de sourire, si vous l'osez; ou plutôt, non, je ne vous méprise pas assez pour croire qu'une larme furtive ne viendra pas mouiller votre paupière.

L'heure a sonné... ses seize ans sont venus... la voix sainte et mystérieuse de la nature lui parle ; Elle l'écoute en souriant, mais sans comprendre. Elle voudrait, sans savoir ce qu'Elle veut et n'ose sans savoir ce qu'Elle craint... Elle tremble et se complaît dans sa terreur... Elle hésite et se sent des troubles inouïs... Elle s'étonne et reste abîmée dans ses surprises inconnues... Elle souffre mais Elle est heureuse de vivre!

Cependant sa mère la regarde, comprend et sourit, et ce sourire la rassure.

Digitized by Google

Enfin, cette crise a un terme, la nature, disons mieux, Dieu le veut.

Suivons de l'œil cette enfant qui lutte et combat, et voyons ce qu'Elle va faire.

Là, près d'Elle se trouve un jeune homme... un beau jeune homme, ma foi ! l'œil hardi, la mine fière, la voix retentissante et sonore. Connaissant sa valeur, il entre le front haut, il salue avec grâce où du moins avec aisance, il regarde bien en face, car il sait ou croit savoir que son regard contient une secrète puissance ; il a tout pour lui, la beauté, la santé, la richesse, c'est le lutteur antique, c'est Apollon, c'est presque un Dieu.

La vierge chrétienne lève les yeux, s'étonne et frémit... ce beau garçon la froisse, la blesse sans qu'Elle sache pourquoi, sa pudeur souffre.

Puis, son regard glisse doucement vers un coin du salon.

Là, se trouve un autre jeune homme, pâle, faible, mélancolique celui-là ; il se tait, mais toute sa personne parle pour lui ; il est timide, mais cette timidité a une secrète éloquence, secrètement comprise ; il est pauvre, il souffre.

La vierge chrétienne le regarde, ses yeux ne se baissent pas devant des paupières baissées, Elle se trouve heureuse de le contempler longtemps en secret, il lui semble qu'Elle le reconnaît ; Elle l'aime, l'amour est né.

O saint, trois fois saint amour, né de la pitié, de la bonté, de tous les enthousiasmes de l'âme !

Amour, splendide aumône d'un cœur pur !

Amour, fils de la pudeur, je te salue !

Donc, l'amour est fils de la pudeur, et la pudeur est fille de Dieu.

Je viens d'essuyer une larme, moi, vieux bonhomme,

Digitized by Google

qui devrais être blasé par une longue vie d'épreuves galantes, eh bien ! non ; mon cœur s'est ému sous l'influence d'une vérité que rien n'a jamais pu obscurcir à mes yeux.

La femme est née *vertueuse*, et son plus grand bonheur, son seul rêve, est de rester telle.

Elle est prête à tous les sacrifices et née pour la pratique de toutes les vertus.

Combien dans ma vie n'ai-je pas entendu de jeunes filles soutenir le dialogue suivant :

— Mais, ma fille, il est pauvre !

— Je serai sa richesse, ma mère, je l'aime.

— Mais, ma fille, il est faible !

— Je serais sa force, ma mère, je l'aime.

— Mais, ma fille, il est malade.

— Je serai sa santé, ma mère, je l'aime.

Sublime obstination !... il est vrai que plus tard...

— Pardon, monsieur, dit en m'interrompant encore mon secrétaire.

— Au diable l'interrupteur ! mon vieux cœur battait à me faire croire que je redevenais jeune, et le voilà qui m'éveille de ce beau rêve !

— Veuillez m'excuser, monsieur, mais d'abord, vous auriez pu aller longtemps comme cela ; puis, j'avais une objection à vous soumettre.

— Allons ! voyons votre objection, mais vous êtes bien heureux que j'aie besoin de vous.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

De l'objection que me fit mon secrétaire.

— Eh bien ! monsieur, me dit-il enfin, quand il me vit plus calme, je devine fort bien où vous voulez en venir, vous l'avez, du reste, suffisamment indiqué par cette phrase : La femme est née vertueuse, phrase dont je ne vous contesterai pas l'exactitude, si vous me permettez d'y ajouter un seul mot.

— Quel mot ?

— *Généralement* la femme est née vertueuse ; car, enfin, il n'y a pas de vérité absolue.

— Vous êtes un ergoteur ; mais, soit, je vous le permets.

— Donc, vous m'accordez qu'il y a des natures vicieuses ?

— Je vous accorde aussi qu'il y a des bossus, pardieu ! cela ne vous empêche pas de marcher droit, vous et moi.

— Sans doute, monsieur, mais dans quelle proportion m'accordez-vous cela ?

Digitized by Google

— Que sais-je, moi? mettons, si vous voulez, une sur mille.

— Oh! soyez généreux, et, pour être plus sûr de ne pas nous tromper, mettons une sur cent.

J'avoue que l'impatience commençait à me gagner, mais je me contins encore et fis un simple geste d'assentiment.

— Ceci posé, monsieur, continua-t-il d'un ton dogmatique;...

Car, remarquez-le bien, il n'y a rien de tel que les sots pour prendre un air important.

— Ceci posé, imaginons un mari parfait.

— Je n'imagine jamais l'absurde, dis-je avec l'aigreur que me donne toujours ce mot de mari.

— Aussi parfait que possible; si vous voulez, un homme enfin, digne de lire et de comprendre les excellents conseils que vous ne manquerez sans doute pas de lui prodiguer dans votre livre.

— Eh bien?

— Eh bien! s'il tombe sur une nature vicieuse, qu'arrivera-t-il? et à quoi lui serviront ce livre et vos conseils?

Le lecteur le comprendra, il y a des bornes à tout dans ce monde, même à la patience; d'ailleurs, il y a une certaine dose d'imbécillité que je ne puis absolument supporter sans me mettre en fureur; aussi, n'avait-il pas fini sa phrase que je bondissais sur lui et que, le prenant au collet, je lui disais :

— Vous êtes un jeune idiot.

— Mais...

— Vous êtes un crétin de naissance...

— Monsieur...

— Vous êtes une double brute...

Digitized by Google

— Cependant...

— Vous mériteriez que je vous misse à la porte par les épaules et que je ne vous revisse de ma vie.

— Soit ! je me soumets sans murmurer, mais puisque mon intelligence est si bornée, veuillez d'abord lui accorder le secours de votre haute sagesse.

Cette humilité me désarma ; car si je suis vif dans ma colère, un rien suffit à me calmer.

— Eh bien ! lui dis-je ; écoutez donc.

— Je suis tout oreilles.

— Quand la pluie menace, que faites-vous ?

— Je prends un parapluie.

— Bien ! mais s'il arrive qu'il ne pleuve pas, et que, tandis que vous cheminez tranquillement par les rues, votre parapluie à la main, il vous tombe un pot de fleurs sur la tête, que s'ensuit-il ?

— Que je suis un homme mort.

— Très-bien ! comprenez-vous ?

— Non.

Je me remis à trépigner de plus belle, joignant les mains avec commisération pour une pareille faiblesse d'entendement et j'ajoutai :

— Eh bien ! jeune insensé, mon livre est un parapluie.

— Ah !

— Je l'ouvre sur la tête des maris, qui ne veulent pas être... mouillés.

— Bon !

— Mais il ne garantit pas du pot de fleur ; comprenez-vous maintenant ?

Il réfléchit un moment et me dit enfin :

— Je crois que je commence à comprendre.

— Ah ! ce n'est pas malheureux, fis-je.

Digitized by Google

Et je me laissai tomber dans un fauteuil, encore tout essoufflé de l'émotion ressentie.

— Alors, si je saisis bien votre pensée, dans le cas que j'ai supposé plus haut, c'est tant pis pour celui qui rencontre une nature vicieuse.

— Evidemment.

— Vous l'abandonnez?

— Complétement.

— Mais alors il sera...

— Radicalement.

— C'est affreux, savez-vous

— Est-ce que cela me regarde?

— Mais alors, que voulez-vous qu'il fasse, le malheureux?

— Qu'il porte ses cornes, par Dieu! le voilà bien à plaindre; on n'en meurt pas. Avez-vous vu beaucoup de gens en mourir?

— Je suis bien jeune, dit-il, avec une modestie qui me désarma complétement; car rien ne me plaît plus que la modestie dans la jeunesse.

— Eh bien! moi, je suis vieux, j'en ai connu, j'en ai beaucoup connu, et je puis vous assurer que personne n'en est jamais mort.

— C'est égal, fit-il en hochant la tête, je ne puis m'empêcher de plaindre.....

— Plaindre un mari, et brûler sa poudre aux moineaux sont deux sottises qui se valent, dis-je avec un retour d'impatience. D'ailleurs, il reste à votre protégé une consolation.

— Laquelle?

— Celle de n'avoir pas mérité son sort.

Mon secrétaire fit une moue de douteuse satisfaction.

— Mon oncle s'en est pourtant fort bien trouvé, repris-je.

Digitized by Google

— Votre oncle? s'écria-t-il avec surprise.

— Oui, mon oncle; et il eût vécu le plus heureux des hommes si....

Mais je vais vous raconter son histoire dans le chapitre suivant.

Digitized by Google

CHAPITRE V

De l'influence des pets de nonne sur la destinée de mon oncle.

Mon oncle était un excellent homme ; je ne lui connaissais que deux défauts remarquables.

Il était marié, et il avait une passion immodérée pour les pets de nonne.

Un jour il vint me voir de grand matin ; je ne pus m'empêcher de le regarder avec surprise : il avait l'air radieux.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle ? demandai-je enfin.

Alors il me raconta une histoire très-longue, mais très-précise de laquelle il résultait que la veille, mon oncle avait eu le tort de rentrer trop tôt et à un moment où ma tante ne l'attendait pas.

Je fis comme vous tout à l'heure, et hochai la tête piteusement.

Il m'interrompit et me dit avec un ton de calme résignation que je trouvai grandiose.

— Oh ! ne me plains pas, mon neveu, félicite-moi au contraire, car je suis fier de ce qui m'arrive.

Digitized by Google

— Fier ? dis-je étonné.

— Oui, fier, et justement fier, reprit-il, car je puise dans ma conscience la conviction de n'avoir rien fait pour mériter cette destinée, et je porte la tête plus haut que jamais. Tu sais si je fis oncques quelque chose à ta tante qui puisse justifier sa conduite ?

— Je m'empressai de faire un geste de complet assentiment.

— Eh bien ! continua-t-il sans faiblir, je regarde ce coup comme un décret de la Providence qui veut m'éprouver, et je me résigne avec respect, cela me soulage.

— Tant mieux, balbutiai-je, tant mieux, mon oncle !

A part moi, je le trouvais sublime.

— Et puis, me dit l'excellent homme, en me serrant la main pour prendre congé de moi, elle me fera toujours d'excellents pets de nonne.

Et il sortit, me laissant pétrifié d'admiration.

— Mais, me dit alors mon secrétaire, comment se peut-il que madame votre tante se soit oubliée au point de.....

— Ah ! voilà, répondis-je. Je vais vous confier un secret de famille que je vous prie de ne pas divulguer ; ces choses-là sont toujours désagréables.

— Monsieur, fit-il en mettant la main sur son cœur...

— Bien ! bien ! je vous crois, repris-je en l'interrompant, voilà la vérité : mon oncle avait épousé sa cuisinière.

— Ah ! fit-il en étendant les bras, vous m'en direz tant ! Les mésalliances sont toujours fertiles en catastrophes.

— C'est vrai, mon bon ami, et la suite de cette histoire doit venir à l'appui de cette vérité.

— Il y a donc une suite?

— Hélas! oui. Vous savez que l'amour, l'amour cou-

Digitized by Google

pable surtout a pour premier effet de faire perdre à ceux qui l'éprouvent les qualités qui les avaient le plus distingués jusque-là.

— Quoi! me dit-il avec effroi, est-ce que madame votre tante aurait manqué ses.....

— Oh! mon ami! un rien suffit pour cela; oubliez la moindre précaution et vous les faites ou trop gros, ou trop mous, ou trop secs; c'est un rien, je le répète, mais ce rien a souvent des conséquences désastreuses.

— Et votre oncle infortuné? me demanda-t-il avec une anxiété qui me fit bien augurer de son cœur.

— Il se brûla la cervelle.

— Horrible! horrible!

Et il se plongea dans un monde de réflexions que je ne pus m'empêcher de respecter en les partageant [1].

[1] J'ai fait de vains efforts, pour décider mon vieux patron à supprimer ce chapitre d'un goût plus que douteux. Obstiné vieillard!
(Note du secrétaire.)

Digitized by Google

CHAPITRE VI

De l'esprit fondamental de ce livre.

Comme il se taisait, je dus le croire convaincu, et je repris avec bonhomie.

— Comprenez donc bien une chose, mon bon ami, si vous voulez continuer de travailler avec moi, c'est qu'un philosophe qui traite une question aussi importante que celle qui nous occupe, ne peut s'inquiéter que de la généralité sans faire acception des cas particuliers; vous avez lancé tout à l'heure à mon livre un coup de patte que je ne relèverai pas, car, après tout, il est trop clair que ce livre est la quintessence même de ce qu'on peut écrire de meilleur et de plus utile; mais en admettant qu'il ne soit d'aucun usage pour ceux qui tomberaient par malheur sur des natures foncièrement vicieuses, comme nous avons admis que ces natures étaient dans la proportion de une sur mille.....

— Une sur cent, monsieur, objecta-t-il avec timidité.

Je fis semblant de ne pas entendre, pour ne pas renouveler une discussion oiseuse, et je continuai :

Digitized by Google

— Il est évident que s'il garantit la tête de tous les autres, j'aurai rendu un fier service à l'humanité.

Il se tut, et je dus croire qu'il n'avait rien à me répondre, aussi m'accotai-je dans mon fauteuil et repris-je d'un ton plus posé :

— Résumons-nous donc, car je ne sais si le lecteur me comprend, mais je suis bien prêt de ne pas me comprendre moi-même, tant vous m'interrompez souvent, et tant vous jetez de trouble dans ma pensée.

Voici les points qui sont acquis pour nous jusqu'ici, et desquels nous partirons pour avancer jusqu'au cœur de cette grave question :

1° *L'amour est un sentiment noble et divin entre tous ;*

2° *Le besoin d'aimer est aussi naturel et aussi fort chez la femme que chez l'homme ;*

3° *Toute jeune fille a le droit imprescriptible de désirer ne plus l'être ;*

4° *Généralement...*

J'accentuai ce mot de telle sorte que mon secrétaire releva vers moi la tête de façon à me prouver que la paix était entièrement faite.

4° *Généralement, la femme est née vertueuse, et son plus beau rêve est de rester telle.*

Ici je m'arrêtai, et mon secrétaire profita de ce temps d'arrêt pour incliner la tête en signe d'assentiment.

— Maintenant, continuai-je enfin, avec l'accent d'un homme heureux de voir qu'aucun obstacle ne lui barre plus la route, je vais inscrire ici ce que je regarde comme le principe fondamental de mon livre ; mais auparavant, mon jeune ami, j'éprouve le besoin de vous poser une petite question.

Il releva la tête ; je suspendis un instant la voix pour

Digitized by Google

donner à ma question toute sa portée, et je fermai les yeux afin de mieux recueillir la réponse attendue.

— De nos jours, dis-je enfin, que sont les maris?

— Ah! répondit-il en riant, voilà que vous m'induisez encore en équivoque.

— Du tout, jeune homme, du tout; il n'y a là aucune équivoque, et c'est bien ce que je veux vous demander.

Et je répétai ma question avec insistance.

— De nos jours que sont les maris ?

— Mais, fit-il en riant encore, ils sont...

— Bien... assez... nous nous entendons à demi-mot, et il est inutile de casser les vitres. Eh bien ! oui, ajoutai-je avec énergie, *ils le sont...*

Et je pars de là pour placer en tête de mon œuvre cette incontestable vérité, qui, comme un phare éclatant [1], doit jeter ses clartés dans toutes les parties les plus obscures de mon sujet.

— De nos jours, les maris SONT ce qu'ils MÉRITENT D'ÊTRE, car ils ne SERAIENT pas ce qu'ils SONT, s'ils ETAIENT ce qu'ils doivent ÊTRE.

— Vous m'épouvantez par tout ce que j'entrevois dans les profondeurs de cette pensée, dit mon secrétaire en laissant tomber sa plume.

— Vous êtes ébloui, n'est-ce pas ? dis-je d'un ton triomphant ; allez toujours, mon bon ami, et je vous en ferai voir bien d'autres.

Mais remettons à demain la suite de cette intéressante analyse.

[1] Mon vieux patron abuse du *Phare éclatant*, pardonnons-lui de radoter, c'est de son âge. *(Note du secrétaire.)*

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Des choses que je dis à mon secrétaire et du choix que nous fîmes de Sganarelle.

En définitive, c'est un bon jeune homme que mon sécrétaire, et quoiqu'il m'impatiente bien souvent, cependant il y a en lui des qualités qui me donnent l'espoir que je finirai par en faire quelque chose.

Or donc, le lendemain, sans paraître me souvenir aucunement des petites castilles de la veille, je lui fis l'honneur de m'adresser directement à lui, et je lui parlai en ces termes :

— Vous comprenez bien, mon bon ami, qu'on nous rirait au nez et qu'on aurait raison, si dans le but de prouver l'éclatante vérité que je vous ai annoncée hier, j'allais m'embarquer dans d'inutiles détails et m'exténuer à démontrer minutieusement ce qui l'est déjà bien assez par la nature même des choses.

Ainsi, nous admettrons en fait que rien n'est plus juste et mieux mérité que le sort des maris qui négligent entièrement leurs femmes, qui vivent publiquement dans de scandaleuses liaisons, fertiles en humiliations et en souf-

Digitized by Google

frances journalières pour leurs moitiés; ceux qui refusent au ménage l'argent nécessaire à le soutenir et le dépensent gaîment au dehors dans des soirées de jeu et de débauche; ceux enfin qui battent leurs femmes et les accablent de mauvais procédés.

— Oh! j'aime à croire que ces cas sont rares.

— Vous êtes jeune, mon ami, aussi je vous excuse, et même je ne chercherai pas à vous détromper, car, je vous l'ai déja dit, je ne veux pas m'embrouiller dans les questions de détail; mais vous m'avouerez que, dans ces cas-là, si les maris sont ce qu'ils sont, c'est pain bénit, et quant à la femme, vous ferez comme moi, vous l'absoudrez des deux mains.

— Hum! avant de le faire, quelque disposé que j'y sois d'ailleurs, j'ai un scrupule de conscience à résoudre.

— Voyons ce scrupule de conscience.

— La femme ne doit-elle pas aimer la vertu pour elle-même, et indépendamment des circonstances de la vie? Plus cette vertu lui sera rude et pénible, plus grand sera son mérite.

— Sans doute, mon bon ami, et loin de vous en vouloir de cette interruption, je ne saurais que vous en louer, car elle respire la plus pure morale, et, sachez-le bien, je suis moral avant tout; mais vous déplacez la question; je reconnais avec vous que la femme n'est pas sans coulpe aux yeux de Dieu, mais je dis que le mari n'est pas bien venu à se plaindre d'un état de choses dont il est la cause première et qu'il a rendu presque inévitable, à moins d'efforts sublimes, sans doute, mais par cela même presque surhumains.

— Il est certain que considéré comme cela...

— Vous ne me surprendrez jamais, croyez-le bien, à

Digitized by Google

prêcher *quoi que ce soit* qui sente si peu *que ce soit* l'immoralité. Ceci dit, j'ajouterais bien que j'ai connu des femmes martyres et qui, cependant, sont restées irréprochables.

— Vous ?

— Oui, moi, et je ne suis pas celui qui les ai le moins respectées ; mais enfin, je suis obligé d'avouer que c'est là l'exception, et j'ai déjà promis de ne pas m'en occuper. Je plaide une autre cause : à chacun son œuvre. Or, je veux choisir pour type du mari de nos jours un de ces maris dont tout le monde fait l'éloge, qui, en apparence, peut avoir des travers, mais pas ce que l'on appelle des vices, le meilleur, enfin, ou, si vous le préférez, le moins mauvais des maris de nos jours. Ce type une fois donné, le placer dans les conditions les plus avantageuses pour être heureux et pour n'être pas autre chose; puis, cela fait, mon bon ami, nous le disséquerons tous les deux, et nous verrons ce qu'il en restera.

— Quoi ! dans les conditions que vous venez de dire, vous prétendez démontrer que ce sera *encore* la faute du mari *s'il est...*

— Rappelez-vous ceci, jeune homme, dis-je gravement, car je sentis le besoin de le dominer par mon attitude ; c'est *toujours* la faute du mari.

— Ah ! me dit-il en cachant sa tête dans ses mains, en vérité, vous m'épouvantez chaque jour davantage.

J'eus pitié de sa faiblesse, et je lui donnai quelque temps pour se remettre.

Enfin, au bout de quelques minutes, il releva la tête, mais je vis à la pâleur répandue sur son front que j'avais atteint le but que je m'étais proposé.

— Seulement, une chose m'embarrasse, dis-je, pour lui donner le temps de se calmer tout à fait, quand j'au-

Digitized by Google

rai choisi mon type, je veux le faire agir, le suivre dans toutes les phases de sa vie conjugale, le poursuivre jusque dans les plus profonds replis de son existence ; mais pour que sa personnalité fût plus nette, aux yeux du lecteur, je voudrais lui donner un nom.

— Excellente idée, monsieur !

— Sans doute, excellente ; mais quel nom ?

— Parbleu ! le premier venu : Auguste, Ernest, Victor.

— Tout beau, mon ami, tout beau ! Si j'écoutais votre conseil de jeune homme, je serais dans de jolis draps...

— Comment ?

— Mais mon livre ne serait pas paru que, malgré mes quatre-vingt-huit ans sonnés, je recevrais vingt cartels par jour de messieurs Auguste, Ernest, Victor, qui m'accuseraient de les avoir désignés.

— Croyez-vous? dit-il avec un sourire dubitatif.

— Enfant, répondis-je, vous n'avez donc pas déjà remarqué souvent que dans un salon, toutes les fois qu'on parle cornes ou quelque chose d'approchant, les hommes mariés relèvent la tête?

— Et pourquoi cela ?

— Je ne sais... effet de leur conscience, sans doute, qui les tourmente et leur prédit tout bas le sort trop bien mérité qui les attend.

— Diable ! ceci devient embarrassant.

— J'ai cependant trouvé un biais que je crois bon ; je choisis pour mon type un nom qui a deux cents ans de date, et qui s'est depuis longtemps éteint, quoique l'espèce vive encore.

— Quel nom ?

— Sganarelle, fis-je en le toisant du regard.

Digitized by Google

— Imaginaire ? demanda-t-il.

— Vous êtes un imbécile, mon bon ami. S'il était imaginaire, mon but serait totalement manqué; allons! c'est décidé, mon héros s'appellera Sganarelle et soyez tranquille, il ne sera pas imaginaire du tout.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

Du plus beau jour de la vie de Sganarelle

Or donc, ce jour-là, Sganarelle se mariait, et il est proverbialement admis que c'est le plus beau jour de la vie des maris.

Aucun d'eux ne se doute pourtant que ce jour-là peut être le plus funeste d'une carrière abondante en funestes journées; mais n'anticipons pas sur le récit que nous voulons faire et qui a pour but de signaler précisément à l'attention des gens intelligents le premier et peut-être le plus terrible écueil de la vie conjugale.

Une courte esquisse du physique et du moral de Sganarelle doit ici trouver sa place.

Sganarelle avait vingt-sept ans, la nature l'avait libéralement doué; sans être d'une beauté ridicule, il avait cependant une de ces physionomies qui attachent et charment le regard; de plus, il avait de l'esprit, de cet esprit léger et profond tout à la fois qui indique une science réelle, sans aucune trace de pédanterie. Elégant, bien fait et soigneux de sa personne, tout devait le signaler

Digitized by Google

à une jeune fille comme une conquête désirable, et puisqu'il est reconnu qu'il faut qu'une jeune fille devienne femme, autant et certes mieux valait cet initiateur-là qu'un autre.

Quant à lui, les raisons qui le faisaient se marier étaient des plus simples : il avait rencontré Mlle Clémence qui était assurément une des plus charmantes blondes qu'on pût voir. Elle lui avait plu au premier coup d'œil, et quand il avait connu le chiffre de sa dot, elle lui avait plu dix fois davantage ; puis il était arrivé à cet âge où un homme éprouve le besoin de ne pas vivre seul, non-seulement parce qu'ainsi le veut la nature, mais encore parce qu'il reconnaît la nécessité de faire *une fin*.

Ici, qu'on nous permette de nous arrêter un instant; nous avons toujours trouvé une physionomie diabolique et biscornue à cette expression, cependant généralement adoptée; ainsi, messieurs, vous faites une fin quand vous vous mariez! et pour que cette fin ne soit pas trop rigoureuse, il vous faut le commencement d'une jeune fille naïve et pure, il vous faut le printemps dans sa première fleur, la rose, encore en bouton, le lis dans toute sa candeur. Savez-vous ce que vous faites?

A un jeune cheval ardent et vigoureux, plein d'énergie et de feu, qui frappe du pied le sol et secoue légèrement sa crinière fringante, qui ne demande, si vous n'entravez pas sa course gracieuse, qu'à fendre l'air joyeusement, à bondir, à se cabrer, vous attelez votre vieille rosse éreintée et poussive, qui trébuche à chaque pas, qui regimbe à tout moment, et qui, une fois tombée, ne se relève qu'avec mollesse et lâcheté.... Insensés ! ou plutôt monstres (1) !...

(1) On m'apprend à l'instant que la même comparaison se retrouve,

Digitized by Google

Mais je me rappelle à temps que je me suis promis de contenir ma colère dans ce chapitre et d'exposer simplement les faits.

Revenons donc à Sganarelle.

Le paragraphe qui précède ne le regarde du reste en aucune façon, car il n'en était pas encore arrivé à ce degré de décadence, et sa fin pouvait, à la rigueur, passer pour un milieu; mais Sganarelle est un type et ce qui n'est pas vrai pour lui l'est, hélas! pour bien d'autres.

A ce que nous avons dit de son esprit, ajoutons qu'il avait un bon cœur, un juste respect des convenances, et qu'il n'aurait pas tué une mouche, à moins qu'elle ne le gênât par trop.

Du reste, n'allez pas croire qu'il fût un ange; il était convenablement imbu de tous les préjugés de son absurde sexe sur ses droits, sur les devoirs de la femme, sur l'amour et sur le mariage; enfin, sur tout ce qui concernait généralement le nouvel état qu'il allait embrasser.

Sans cela, il eût été parfait et nous n'aurions pas à raconter son histoire.

Quant à la jeune fille qu'il épousait, nous n'en dirons qu'un mot : c'était un ange, ou plutôt c'était le modèle parfait de la vierge chrétienne que nous avons dépeinte au chapitre troisième de ce livre.

Dès les premiers moments, elle donna toute son âme à son fiancé et l'aima de toutes les jeunes forces d'un cœur pur. Or, ne le dissimulons pas, Sganarelle sentit l'influence de cette naïve affection, et ce mariage qu'il

. . . . . .

à peu près dans les mêmes termes, dans *les Vieux garçons*, de M. Sardou. Or, comme ce manuscrit, écrit bien avant sa pièce, ne lui a pas été communiqué, je suis *trop généreux* pour laisser planer sur lui le soupçon d'une imitation si lointaine qu'elle soit et dont je suis persuadé qu'il est incapable. (X. B. Z. Y.)

Digitized by Google

n'avait recherché que par convenance, devint en réalité un véritable mariage d'affection. De cela je ne lui sais à lui personnellement aucun gré.

On m'a même dit que la veille du mariage, en se rencontrant dans un couloir assez sombre, les deux jeunes gens avaient échangé un premier baiser d'amour ; de cela je ne puis véritablement les blâmer. Ces petits acomptes font deux heureux et réellement ne font de mal à personne.

Le lendemain le soleil se leva pur et radieux, comme pour apporter au bonheur des deux jeunes époux la consécration du ciel même.

Je vous ferai grâce des détails vulgaires et trop connus d'une journée de noces ; la station à la mairie, où le représentant de l'ordre civil vous fait toujours rire, la station à l'église, où le ministre de Dieu vous fait souvent pleurer ; les baisers des amis, les souhaits des parents, les sourires des mères, les jalousies secrètes des petites filles qui envient le premier rôle dans cette fête, le bouquet de fleurs d'oranger et le voile blanc de la mariée, pourquoi, je vous le demande? elles n'en savent rien les pauvres petites; je passerai tout cela sous silence, même les impatiences du fiancé et les regards furtifs de la fiancée qu'on vient d'appeler Madame pour la première fois; j'omettrai tout : d'abord, c'est bien banal et bien commun; puis, on le comprend de reste, en parlant du plus beau jour de la vie de Sganarelle, ce n'est pas précisément le jour qui m'inquiète.

Donc, voici la mise en scène : la mariée est dans la chambre nuptiale avec sa mère, et Sganarelle se promène dans l'antichambre en dissimulant autant que possible, sous un voile poli, qu'il rendrait vivement grâces à Dieu si le Diable voulait emporter sa belle-mère.

Digitized by Google

Enfin, celle-ci paraît pâle, émue, les larmes aux yeux — nous comprenons tous cela. — Sganarelle le comprend aussi, car il a de l'esprit, on le sait. Il presse sa belle-mère contre son cœur, dans une étreinte muette, pleine d'éloquentes promesses; puis après lui avoir tendrement et respectueusement baisé la main, sans soupçonner qu'il court vraisemblablement à l'écueil contre lequel peut se briser le bonheur de sa vie entière, le sourire aux lèvres, il entre dans la chambre nuptiale.

Quand Sganarelle est entré. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Alors Sganarelle dit à sa femme. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Vous n'en sortirez pas, monsieur, me dit enfin mon secrétaire.

— J'en ai peur, répondis-je en me grattant l'oreille.

— C'est qu'aussi, monsieur, ce n'est pas facile.

— Parbleu ! je le sais bien.

— C'est égal, j'avoue que j'aurais bien désiré savoir quel danger pouvait courir ce pauvre Sganarelle, dans une circonstance que je me suis toujours représentée comme une des plus charmantes de la vie.

— Mon ami, votre imagination vous emporte, mais attendez; comme je ne voudrais pas laisser votre désir inexaucé, je vais vous raconter l'histoire de ma petite cousine, cela reviendra absolument au même.

— Bien sûr?

— Vous allez voir.

Et je commençai en ces termes :

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Histoire de ma petite cousine Laure

Il faut vous dire qu'en ce temps-là, quoique bien jeune, je n'étais plus un jouvenceau ; j'avais vécu, vu du pays et déjà pris pas mal de notes pour le livre auquel nous travaillons aujourd'hui. Ce livre a été le rêve et la préoccupation de toute ma vie, et j'espère, en descendant dans la tombe, le laisser après moi comme un digne couronnement d'une existence d'études et de recherches.

— Je crois que vous avez déjà dit cela.

— N'importe ; je ne saurais trop le redire. Je vivais alors au château de....., et parmi les membres de ma famille, je signalerai seulement à l'attention du lecteur ma petite cousine Laure, adorable enfant de dix-huit ans à peine, et qui, à toutes ses autres qualités, joignait celle d'avoir en moi une confiance absolue et de m'adorer.

Ici, mon secrétaire releva la tête.

— Je vous prie, monsieur, de ne pas m'interrompre, même par des signes ; je parle en tout bien tout honneur, et sachez, puisqu'il faut vous le dire, qu'un des dons qui

Digitized by Google

m'ont été particulièrement accordés par la nature, est celui d'inspirer une confiance absolue à tous ceux qui m'ont approché; cette faculté m'a mis à même de savoir bien des choses qu'on ignore généralement, et m'a surtout permis de recueillir les détails que je suis en train de vous donner.

Cela posé, je continue :

Or, un jour il arriva que ma cousine se maria.

Le fiancé de ma cousine avait vingt-sept ans, et la nature l'avait libéralement doué.

— Ah! monsieur, me dit mon secrétaire d'un ton de reproche, vous n'allez pas recommencer...

Je relevai la tête avec surprise, et je vis clairement qu'il m'avait soupçonné de le faire poser, et de le soumettre à ce que, en langage d'atelier, on appelle une scie.

J'eus envie de le gronder vertement de ce soupçon outrageant pour mon caractère sérieux; mais je m'abstins et me contentai de lui dire :

— Mon bon ami, vous êtes inepte; mais puisque vous m'interrompez toujours, je vous dirai seulement que je connaissais de longue date mon futur cousin, et que, quel qu'inquiet que je fusse pour ma petite cousine, enfant sans mère et devenue presque ma fille, cependant le caractère de son fiancé me rassurait un peu.

Néanmoins, le lendemain de son mariage, je descendis assez soucieux dans le parc, me promettant d'épier, de surprendre par un signe, un coup d'œil, un de ces mille petits indices qui suffisent à éclairer la sagacité d'un observateur intelligent.

Soudain Laure parut à ma vue; le soleil échauffait déjà la nature, tout respirait autour de nous la bonne odeur d'une matinée de printemps, et les bosquets de lilas nous faisaient comme un rideau de verdure et de poésie.

Digitized by Google

Quand elle m'aperçut, elle devint pâle comme une morte, puis rouge comme un coquelicot ; elle s'arrêta d'abord, puis, fondant en larmes, elle s'enfuit en me criant :

— Ah ! mon cousin, si j'avais su, *je n'aurais jamais dit oui.*

— Diable ! diable ! fis-je, quand elle eut disparu.

Une affaire imprévue me contraignit de faire, bien à regret, un petit voyage de quinze jours ; je partis le cœur serré ; quand je revins, un accident de voiture me fit encore n'arriver qu'à la nuit close.

Le lendemain matin je descendis au parc, et le hasard me conduisit au même endroit que quinze jours auparavant ; le décor était absolument le même, et Laure m'apparut encore, mais elle était bien changée ; elle ne s'arrêta pas et marcha vers moi, fraîche, rose, calme et reposée.

La similitude des deux rencontres fut cause sans doute qu'elle me dit avant tout :

— *Je crois véritablement que j'aurais eu tort.*

Puis, elle me parla de mon voyage et de mille autres choses indifférentes ; en rentrant au château, je serrai la main de mon cousin ; je l'avais bien jugé, c'était un homme d'esprit.

— Comprenez-vous maintenant?

SUR CENT FEMMES MARIÉES, IL Y EN A CENT QUI DISENT LA PREMIÈRE PHRASE DE LAURE, ET SUR CENT MARIS, IL Y EN A QUATRE-VINGT-DIX-NEUF DONT LES FEMMES NE DISENT JAMAIS LA SECONDE.

Digitized by Google

CHAPITRE X

De l'effet que je produisis sur mon secrétaire et de ce qui s'ensuivit.

Le lecteur aura sans doute observé, s'il n'est pas tout à fait idiot, le bonheur tout particulier avec lequel je résume en une seule phrase toute une question, si obscure et si compliquée qu'elle soit; celle qui termine le chapitre précédent et que je le prie de relire, m'en paraît une preuve irréfutable ; et si je m'attache à la lui faire remarquer, c'est qu'elle produisit, à mon insu, un effet bien étrange sur mon jeune secrétaire.

J'avais parlé, la tête à demi renversée sur le dossier de mon fauteuil, et les yeux mi-clos, comme font d'ordinaire tous les grands penseurs qui, en s'isolant des objets extérieurs, veulent, pour ainsi dire condenser leur pensée, la préciser plus nettement dans leur esprit, et la rendre par cela même plus claire et plus intelligible pour ceux qui les écoutent.

Assez satisfait, je dois l'avouer, du résultat obtenu, je relevai la tête pour m'assurer que le jeune homme avait bien compris toute la portée de mes paroles.

Digitized by Google

Mais quelle fut ma surprise? Il n'était plus là : et si sa plume et son papier n'avaient suffisamment indiqué la place qu'il occupait un instant auparavant, j'aurais pu croire que j'avais parlé dans le désert.

Sa chaise même avait été repoussée assez loin de la table, et il fut évident pour moi qu'il avait dû se lever et sortir avec précipitation, tant cette chaise portait les marques, bien évidentes pour un observateur, d'un objet rejeté violemment et sous l'empire d'une préoccupation morale des plus vives.

Comment me faire comprendre ? Cette chaise n'était ni droite, ni renversée ; elle n'inclinait ni au nord ni au sud ; elle n'avait rien enfin d'une chaise paisible, qu'on a quittée avec lenteur et circonspection... elle n'était pas abandonnée, mais repoussée; elle avait dû paraître, non pas seulement inutile, mais encore gênante à celui qui l'occupait ; enfin, elle avait toute la physionomie d'un obstacle qu'on a renversé, d'une entrave qu'on a brisée. Bref, cette chaise parlait.

J'attirai vivement à moi le cahier sur lequel mon secrétaire était en train d'écrire.

Ce cahier était encore humide, et les derniers mots de la phrase dictée reluisaient d'encre récemment employée.

Je me précipitai à la fenêtre, car il devait y avoir à peine une seconde que le jeune homme était sorti.

En effet, j'arrivai à temps pour le voir passer à pas lents, tête nue, le front baissé, les bras croisés sur la poitrine et paraissant écrasé sous le poids d'une pensée secrète.

Quelle pouvait être cette pensée?

Je m'abîmai dans mes réflexions sans pouvoir me ré-

Digitized by Google

pondre, malgré cette pénétration hors ligne dont j'ai donné tant de preuves en ma vie.

Bientôt j'entendis derrière moi un bruit sec, lourd et régulier.

On eût dit l'écho des pas du commandeur, quand il vient inviter Don Juan à son festin funèbre.

Je me retournai ; c'était mon secrétaire qui rentrait, toujours dans la même attitude, le front baissé, les bras croisés sur la poitrine, et ne semblant animé que d'un mouvement automatique et machinal.

Il ne releva pas la tête, il ne m'adressa pas la parole, ne sembla même pas avoir la conscience du lieu où il se trouvait ; mais comme poussé par une force invisible, il marcha jusqu'à cette chaise qu'il avait si brusquement abandonnée, et s'y laissa tomber plutôt qu'il ne s'y assit ; véritablement c'était un spectacle terrible.

Un instant, je le considérai en silence, mais quelle que fût ma condescendance pour l'état où je le voyais, je pensai enfin que ma dignité réclamait l'explication d'un semblable mystère.

Aussi, me penchant vers lui, les deux mains croisées sur la table, je lui dis, d'une voix calme, mais nettement articulée :

— Eh bien ! monsieur, vous voilà donc revenu ?

Il me regarda fixement, sans paraître comprendre ce que je lui disais, et me répondit d'une voix songeuse, comme s'il continuait une conversation commencée :

— Oui, mais comment éviter ce danger terrible, dont je n'avais pas jusqu'ici deviné l'existence ?

Je compris dès lors, tout ce qui s'était passé dans le cœur de ce jeune homme ; il avait été bouleversé par la profondeur des mystères que je lui laissais entrevoir, et plus encore, sans doute, par l'admiration que lui causait

Digitized by Google

la lucidité sublime à l'aide de laquelle je les lui faisais sonder. Tout devint clair alors à mes yeux, sa fuite soudaine, le besoin qu'il avait éprouvé de se soustraire un instant à l'influence que j'exerçais sur lui, et la profonde méditation dans laquelle il était absorbé.

Mais j'étais habitué à produire de tels effets sur mes semblables, et je ne serais pas même étonné, ô lecteur ! si le livre te tombait des mains et si tu restais, toi-même, abîmé devant le génie dont la nature m'a doué. Je n'insisterai pas d'ailleurs sur ce point, étant essentiellement modeste.

C'est aussi sous l'influence de cette modestie que je ne crus pas devoir revenir sur la conduite du jeune homme et que je me contentai de lui répondre aussi simplement qu'il m'avait interrogé :

— Le moyen d'échapper à ce danger, c'est d'avoir de l'*esprit* et du *cœur*.

— Hélas ! monsieur, fit-il, ce n'est pas peu de chose ce que vous demandez là. Depuis Adam, les sots sont en majorité.

— Sachez que je n'écris pas pour les sots, dis-je un peu sèchement, et que si les sots sont cocus, ils n'ont que ce qu'ils méritent.

— Amen ! répondit le jeune homme avec componction ; mais moi, qui voudrais bien ne pas être..... sot, je serais heureux, si vous daigniez entrer avec moi dans quelque explication.

— J'y vais tâcher, dis-je avec un geste de condescendance.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

De mes opinions en matière politique et sociale.

Mon cher ami, le jour où le sexe stupide et grossier auquel nous appartenons, vous et moi, et parmi les membres duquel se recrute la classe plus grossière et plus stupide encore des maris, voudra enfin ouvrir les yeux à la lumière, les quelques conseils que je vais vous donner ici, deviendront inutiles et superflus, car chacun comprendra instinctivement ce que son devoir et son intérêt bien entendu lui commanderont de faire. Mais, hélas! nous sommes encore éloignés de ce jour-là et je puis, en toute sécurité, vous exposer ces vérités si simples qu'elles soient, avec la certitude qu'elles seront encore plus neuves pour presque tous ceux qui les liront.

Ce jour est loin, ai-je dit ; hélas ! arrivera-t-il jamais ? et l'homme cessera-t-il enfin d'être l'animal égoïste, produit presque inévitable d'une société gangrénée, pour qui le seul pouvoir respectable, le seul Dieu, en un mot, est l'argent ? L'homme comprendra-t-il jamais que le ciel ne l'a pas placé sur cette terre pour manger, boire, dormir,

Digitized by Google

vendre du drap, escompter des billets, renverser des gouvernements, établir des constitutions; pour tout dire, exploiter son semblable des mille et une manières dont cela se pratique de nos jours? Mais qu'il a reçu de son créateur une mission plus haute, plus divine, et auprès de laquelle il passe, sans en comprendre l'importance ou même en dédaignant de la remplir. L'homme cessera-t-il jamais de se fourvoyer, au point de prendre les moyens pour le but, ou le but pour les moyens? Comprendra-t-il qu'il est inepte à lui de faire du principal l'accessoire et de l'accessoire le principal? de lâcher la proie pour l'ombre? de .....

— Pour Dieu, monsieur, me dit timidement mon secrétaire, quelque éloquentes que soient ces accumulations, elles font longueur, je le crains bien, et quant à moi, je brûle. je vous l'avoue, d'apprendre quelle si haute mission le Créateur avait assignée à mon sexe.

Son impatience ne me déplut pas, aussi lui pardonnai-je facilement cette interruption et ajoutai-je sans discourir davantage :

— *Dieu a placé l'homme sur cette terre pour faire le bonheur de la femme.*

Je posai vivement la main sur l'épaule de mon secrétaire, car en m'écoutant il avait fait un bond tel, que je craignis un instant de le voir se casser la tête contre le plafond de mon cabinet.

— Mon Dieu, monsieur, me dit-il en respirant fortement, vous bouleversez toutes mes idées et, qui pis est, toutes les idées généralement reçues; j'avais toujours entendu dire que la femme, au contraire, avait été placée sur terre pour le bonheur de l'homme, pour l'aider dans les épreuves de la vie, pour le consoler dans ses revers, pour le soutenir dans ses faiblesses, pour.....

Digitized by Google

— Là, interrompis-je à mon tour dans un accès de male rage, voilà bien mon idiot, voilà l'homme ! que disais-je ? le voilà tout craché ; tyran égoïste et brutal, qui veut s'emparer de toute la vie d'une femme, d'un être créé à son image, de son égale, morbieu ! et qui daigne à peine la regarder comme un appoint, comme une distraction dans sa vie, comme quelque chose, enfin, qui tient le milieu entre le cercle et le café, une mécanique à raccommoder ses bas le jour, et à faire des enfants la nuit, un meuble, en un mot, et c'est cette femme, être faible par sa nature, qui doit le soutenir quand il chancelle, lui, l'homme fort, qui doit le consoler quand il est triste, et le relever quand il tombe ! C'est à hausser les épaules de pitié, ma parole d'honneur !

— Mais, monsieur...

— Mais, monsieur, fis-je en interrompant encore, le monde est plein de ces politiques à hautes vues qui raisonnent tant et plus sur la perfectibilité sociale, sur le meilleur des gouvernements possibles, sur les réformes gouvernementales et sur la liberté de la presse ; envoyez-moi tous ces petits messieurs à moi, et voilà ce que je leur dirai : la base première et principale d'une société bien constituée, c'est la famille ; la clé de voûte de la famille, c'est la femme, c'est la mère de vos enfants ; laissez-moi donc là toutes vos théories humanitaires et sociales ; choisissez-moi une belle fille — j'entends une fille qui vous plaise — saine de corps et d'esprit, élevée dans une famille vertueuse et dites-vous en la regardant : Voilà mon code, ma constitution et ma chambre des députés ; depuis l'instant où je lui ai dit oui à la mairie, jusqu'au moment où je lui dirai adieu à mon lit de mort ou au sien, depuis le premier baiser jusqu'au dernier, je n'aurai pas d'autre préoccupation et d'autre souci que le bonheur

Digitized by Google

de cette créature humaine qui m'a donné sa foi ; certes je ferai des livres, des affaires, de l'industrie, je travaillerai enfin pour la nourrir et élever mes enfants, mais tout cela ne sera pour moi que préoccupations secondaires ; la première, la plus forte préoccupation de ma vie, ce sera elle, encore elle, et toujours elle ; bref, au lieu de penser à mes affaires d'abord et à son bonheur ensuite, je commencerai par son bonheur, les affaires viendront après... Ah ! m'écriai-je dans un transport subit d'enthousiasme, le jour où les hommes auraient le courage d'élever un semblable drapeau et de le maintenir haut et ferme, le jour où ils feraient une pareille profession de foi et où ils y seraient scrupuleusement fidèles, quel immense soupir de soulagement pousserait cette société que le vice et l'égoïsme étoufferont ! Quelle délivrance ! quel aplanissement de tous les obstacles ! Ce jour-là, plus d'adultères, plus de guerres intestines, plus de caractères aigris, plus d'existences manquées et se jetant dans les excès pour se distraire, plus de désordres, plus de scandales dans la société, plus de ces situations impossibles qui ne viennent que trop souvent se dénouer sur les bancs de la cour d'assise ! Du charbonnier au prince, du grand seigneur au paysan, tout respirera le calme et le bonheur, fruits d'une conscience tranquille, et pour cela, que faut-il ? Que l'homme veuille. Quoi ? Se faire aimer d'une femme, cet être tout amour, l'aimer, et ne jamais aimer qu'elle.

— Ah ! monsieur, c'est peut-être exiger beaucoup de l'homme.

— Vous l'exigez bien de la femme, monstres que vous êtes.

Il hocha la tête et, ne voulant pas rester à bout d'arguments, il reprit :

— Et les femmes vicieuses ?

Digitized by Google

L'entêtement et la contradiction ont toujours fait sur moi l'effet d'un coup d'éperon sur un cheval fougueux ; aussi m'écriai-je :

— Eh bien ! je vous dirai, moi, que ce jour-là il n'y aura plus de femmes vicieuses. Non, monsieur, vous avez beau me regarder avec étonnement, je le dis et je le prouve. D'où viennent les femmes vicieuses, le savez-vous? D'où viennent ces jeunes filles, qui, à peine au sortir de l'enfance, à l'âge où elles ne devraient être qu'innocence et candeur, sont déjà flétries jusque dans le fond de l'âme et gangrenées de corruption ; ces enfants qui ne voient dans le mariage qu'un accident nécesssaire de la vie, qu'un joug qu'elles subiront, mais qu'elles sont bien décidées d'avance à porter aussi légèrement que possible, et à secouer toutes et quantes fois leurs mauvaises passions le leur conseilleront; il en est de celles-là, je le sais, moins que ne semble le donner à entendre ce petit air ricaneur que vous prenez en m'écoutant et qui ne me plaît guère, mais enfin, il en est, je l'avoue. Eh bien ! cherchez dans le passé de ces infortunées et gageons que vous trouverez toujours l'adultère et les mauvais exemples installés auprès de leur berceau ; gageons que leurs jeunes âmes depuis qu'elles existent et comprennent, n'auront eu d'autre spectacle que l'inconduite d'un père, et la révolte coupable d'une mère ; gageons, enfin, que les natures vicieuses sont le produit logique et forcé d'unions vicieuses dans leur principe ; et c'est ainsi que le désordre engendre le désordre, que l'adultère engendre l'adultère ; supprimez-le dans le présent, il n'existera plus dans l'avenir ; élevez sainement vos petites filles au soleil des bons exemples et des affections pures, et vous aurez de saines jeunes filles qui feront de nobles fiancées, d'honnêtes femmes et de respectables mères de famille.

Digitized by Google

J'en aurais dit bien plus encore, mais je fus soudain suffoqué par une quinte de toux, qui me coupa la parole.

Quand cet accès fut un peu calmé, mon secrétaire me dit :

— Vous venez certes, monsieur, d'être très-éloquent, mais je cherche vainement en quoi toutes ces choses, si vraies qu'elles soient, ont rapport au premier danger que court notre intéressant Sganarelle.

— Un rapport immédiat, mon ami, car lorsque le jour dont je parlais arrivera, lorsque l'homme comprendra vraiment l'intérêt de son bonheur et de son avenir, le mot odieux de *devoir* disparaîtra du code conjugal pour être remplacé par ces mots : *amour et consentement mutuel.* Pour vous rendre ma pensée tout à fait intelligible, je vais vous lire quelques fragments d'une lettre d'un de mes meilleurs amis, lettre écrite depuis longtemps déjà, mais que j'ai conservée comme un modèle achevé de délicatesse. Lorsque vous l'aurez entendue, vous comprendrez ce que j'appelle avoir de *l'esprit* et *du cœur.*

A ces mots, je tirai de mon portefeuille un papier jauni par le temps, et ce ne fut pas sans respect que je l'ouvris.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Lettre que l'auteur craint bien de voir lettre close pour tous les maris.

Ah! fis-je d'abord en assurant mes lunettes sur mon nez, il faut que je vous fasse part de quelques circonstances préliminaires.

Mon ami, que j'appelerai Léopold, aimait depuis longtemps une jeune fille; cette jeune fille, de son côté, aimait ou croyait aimer un autre homme, dont elle se pensait également chérie; soit erreur de sa part, soit que son ami fût ingrat, il épousa une autre femme, et dès lors Léopold se crut en droit de se mettre sur les rangs. La famille de la jeune fille désirait ce mariage et la pressait d'y consentir. Par un sentiment de délicatesse fort louable, cette enfant crut ne pas devoir cacher à Léopold l'état de son cœur, et cette confidence amena entre eux une convention secrète, dont je fus le seul confident; par la lettre même vous comprendrez la nature de cette convention. Le mariage eut lieu sous de tels auspices et les suites me prouvèrent une fois de plus ce que je savais

Digitized by Google

déjà, que la meilleure de toutes les lois c'est la loi du cœur; cela dit, je commence.

Et je lus :

« Mon cher ami,

» Vous m'avez fait promettre de vous tenir scrupuleusement au courant de tout ce qui se passera de nouveau dans notre vie, à Mathilde et à moi; voilà huit » jours cependant que nous sommes ici, et voici la première fois que je songe à remplir ma promesse. Peut-être » vous demandez-vous si ce silence annonce la mauvaise » honte du vaincu ou la discrétion du triomphateur; je » vous vois d'ici faisant des suppositions à perte de vue, » et sans doute assez inquiètes, car je sais que vous m'aimez tendrement, et vous devez penser que la situation » impossible dans laquelle vous nous avez laissés à notre » départ de Paris est contraire à notre bonheur à tous deux.

» Eh bien! pour calmer vos inquiétudes et vous mettre » en un mot au fait, je vous dirai que mon silence est le » fait d'un *statu quo* qui n'a pas changé depuis notre » départ. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Il ne s'agit pas pour moi seulement que Mathilde » oublie le passé, il faut qu'elle ouvre les yeux à l'avenir; » il ne suffit pas qu'elle n'aime plus l'autre, il faut qu'elle » m'aime, moi, parce que son amour est mon seul » bonheur, et c'est là qu'est la véritable difficulté. Oui, » mon ami, je veux qu'elle m'aime. Vous savez que je ne » suis pas beau, eh bien! pendant notre voyage de Paris » ici, et pendant que cette enfant dormait sur mon épaule, » je me suis juré par tous les dieux infernaux qu'un jour

Digitized by Google

» viendrait où Mathilde me trouverait l'homme le plus » beau du monde; tel est le problème à résoudre, et je » le résoudrai.

. . . . . .

. . . . . .

» J'aime ma femme de toutes les forces de mon âme; » depuis huit jours elle est ma femme, et cependant je » ne suis pas son mari; qu'a donc cette situation de » ridicule? Je sais, et j'en rougis franchement pour les » hommes, que le premier fat ou le premier cerveau » brûlé me traiterait *in petto* de sot et de niais s'il savait » ce que vous savez; mais que nous importe à nous gens » de cœur l'opinion d'un fat, et doit-elle en rien chan- » ger notre manière de voir et d'agir quand elle est » dictée par un sentiment d'honneur vrai? Laissons Ma- » thilde de côté, et prenons un mariage quelconque, » contracté sous les auspices de la convenance et rien de » plus. Il va sans dire que je ne parle pas des mariages » où préside une grande passion; ceux-là sont assez » rares pour que je puisse suivre mon raisonnement et » le généraliser sans m'en occuper. Croyez-vous que le » mariage, qui est bien, après tout, quoi qu'on en dise, » la plus sainte et la plus noble des institutions, présen- » terait autant le flanc à ses détracteurs et fournirait » autant matière à ceux qui le regardent comme une » bouffonnerie légale, si tout homme qui contracte avec » une jeune fille un engagement sacré de respect et de » protection ne donnait dès la première minute le plus » complet démenti à ses serments, en ne respectant pas » ce qu'il y a de plus saint en elle, sa pudeur? Croyez- » vous que si tout homme avait le courage de faire volon- » tairement le sacrifice que je fais, moi, je l'avoue, un » peu contraint et forcé, car j'aime passionnément Ma-

Digitized by Google

» thilde; s'il avait le courage de retarder son bonheur » pour le mieux assurer, et d'attendre que sa femme vînt » à lui par le chemin de l'amour et non par celui du de- » voir, ne s'épargnerait-il pas bien des tourments, bien » des malheurs, bien des catastrophes, qui, plus souvent » qu'on ne le suppose, prennent leur source de cette » première heure où, sans s'en douter, il a tué lui-même son » bonheur en croyant s'en emparer? Eh bien! ce que tout » homme ferait s'il était sage, je le fais, moi, parce que je » sais que Mathilde a eu ou croit encore avoir dans le » cœur, ce qui revient au même, les restes d'une affection » qui m'est étrangère. Mais je vais plus loin; si Mathilde » avait oublié, entièrement oublié le passé, mais qu'elle » n'eût pour moi qu'une affection calme et ordinaire, ce » que je fais je le ferais encore, car, je vous le répète, » aimant Mathilde passionnément, je veux être passionné- » ment aimé d'elle, et j'y parviendrai.

» Oui, j'y parviendrai. Quand? Je n'en sais trop rien » encore, mais cela sera, parce que cela doit être, et si » j'en crois mon amour, cela sera bientôt : oui, l'amour » vrai, l'amour que le ciel a inscrit dans notre cœur » comme la base sainte de la famille et de la société, » doit parvenir à éclipser l'amour factice qui naît sous les » lustres d'un bal, au bourdonnement mielleux d'un fat » qui se déguise en homme et balbutie, en croyant le par- » ler, le langage de la véritable passion. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Le reste de la lettre a trait à des affaires sans importance pour nous, dis-je en repliant le papier que je tenais à la main. Comment trouvez-vous cela, jeune homme?

Digitized by Google

— Très-beau, monsieur, dit-il; mais me permettrez-vous de vous poser quelques questions?

— Faites.

— Ce noble Léopold est-il parvenu au but qu'il désirait atteindre? A-t-il été aimé de Mathilde?

— Passionnément, monsieur.

— Ah! tant mieux! Et, dit-il en hésitant, il n'a jamais été...

— Jamais, monsieur, jamais! fis-je en l'interrompant avec indignation, et quiconque agira comme lui en sera récompensé de même.

— Alors, monsieur, votre avis est donc qu'il faut généralement rester un mois plus ou moins sans...

— Silence, monsieur! où vous allez me faire sortir de mon caractère par vos sottes questions. Il n'y a pas de règles absolues; le fond reste identique, mais les formes peuvent changer; tout dépend des circonstances et des caractères; enfin, pour terminer ce sujet, qui me semble assez éclairci, je ne vous dirai plus qu'un mot, et nous en resterons là pour aujourd'hui : le tout est de savoir *s'y prendre*.

— J'y tâcherai, monsieur, me dit-il sérieusement, quand je me marierai.

— Et croyez que vous ferez bien, dis-je en me levant.

Et sur ce, nous nous séparâmes.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Temps d'arrêt.

— Ainsi donc, me dit le lendemain mon secrétaire, Sganarelle, grâce à son étoile, échappa au premier danger que vous venez de nous signaler si énergiquement?

— Oui, mon ami.

— Fasse le ciel qu'il échappe de même à tous les autres!

— C'est là de votre part, mon ami, une espérance charitable peut-être, mais à coup sûr irréfléchie, car s'il devait sortir intact de toutes les épreuves où nous le verrons, nous n'aurions que faire de nous occuper de lui, il échapperait à notre analyse.

— C'est juste, monsieur; il faut donc absolument que le malheureux soit...

— Il le faut, mon ami, dis-je gravement en l'interrompant encore à temps.

Je profite de cette occasion pour faire remarquer au lecteur avec quelle présence d'esprit j'arrête toujours cet inconsidéré jeune homme au moment où il est tenté de prononcer le mot fatal.

Digitized by Google

— Soit donc, monsieur, me dit-il en soupirant; qu'il le soit, puisqu'il le faut absolument, et que les cornes soient légères. Le sort ayant décidé qu'il en porterait, je suis curieux, je l'avoue, de voir comment elles lui pousseront.

— Eh bien! mon ami, il faudra cependant que vous mettiez encore quelque frein à votre curiosité, car je suis résolu à vous parler pendant quelque temps de tout autre chose que de lui et de son ménage.

— Peste, monsieur! mais ne craignez-vous pas de l'abandonner bien longtemps? Comment, diantre, vous partez tambour battant et enseignes déployées en disant au lecteur : Oyez tous, je vais vous conter l'histoire intéressante d'un nommé Sganarelle et les mésaventures arrivées au ménage d'icelui, et puis, pas du tout, vous vous lancez à chaque instant dans des digressions, fort belles, sans doute quoique un peu longues, dans des épisodes enfin où il n'est pas plus question de Sganarelle que du grand Turc. Ne craignez-vous pas que le lecteur ne vous accuse de...

Et comme je voyais qu'il hésitait, j'ajoutai :

— De radoter, n'est-ce pas?

— Oh! monsieur! fit-il en dessinant un geste de protestation.

— Dites, dites, peu m'importe. D'abord, radoter est de mon âge, et je n'y vois pas un grand mal; puis, je ne radote pas tant que j'en ai l'air. Quel est mon but? défendre le mariage, corriger les époux futurs, puisque, hélas! tous ceux qui se seront mariés avant l'apparition de ce précieux ouvrage sont fatalement destinés à subir l'influence de leur étoile. Telle est la fin que je me propose, n'est-il pas vrai? Eh bien! rien de ce qui concourt à cette fin n'est un hors-d'œuvre. J'ai choisi Sganarelle comme type principal, en effet; mais je ne me suis pas interdit de

Digitized by Google

chercher mes exemples en dehors de lui quand je croirai avoir quelque chose d'utile ou de touchant à dire.

Ailleurs, règle générale, quand un mari a doublé le cap terrible dont nous venons de parler, il a par cela même conquis une quasi-certitude d'invulnérabilité pour un espace de temps que la nature fixe ordinairement à neuf mois, plus ou moins; nous avons donc un espace de neuf mois à peu près, pendant lequel notre héros peut dormir sur les deux oreilles, et nous aussi. J'en veux profiter pour vous raconter une touchante et triste histoire que je suis bien aise de faire passer à la postérité la plus reculée à l'ombre de ce livre, évidemment destiné à rivaliser, dans les âges futurs, avec les œuvres d'Homère. Cela dit, je commence, mais songez bien que, sous aucun prétexte, je ne vous permets ici de m'interrompre. Sténographiez mes paroles et taisez-vous.

Et je toussai deux ou trois fois pour m'éclaircir la voix.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Hermine

Dans ce temps-là, il y a bien quelques trente ans de cela, se réunissait à Ville-d'Avray, chez un homme excellent, quoique célèbre, et spirituel quoique riche, une société composée d'éléments bien divers, mais qu'un même esprit et une sorte de similitude de caractère rendait entièrement homogène, si l'on veut me passer ce mot un peu recherché.

C'était une sorte de cénacle, où se trouvaient des écrivains, des femmes aimables et gracieuses, jeunes pour la plupart, et belles ou l'ayant été, des grands seigneurs, des artistes, des banquiers, que sais-je? Enfin toutes les classes de la société y étaient représentées; mais, par un accord tacite, on y dépouillait tous les travers, tous les préjugés et toutes les gênes du monde, pour y vivre heureux, libres et gais. L'aimable philosophie du maître de la maison servait de lien à tous ces caractères épars et en composait un tout charmant, modèle de la bonne compagnie, non de celle qui se gourme et brille par les

Digitized by Google

dehors, mais de celle qui s'aime, qui s'estime et puise dans une continuité de rapports simples et affectueux un charme toujours nouveau et pourtant toujours le même.

Je ne nommerai aucune des personnes dont il s'agit; et quand je serai forcé de les désigner ce sera de telle sorte que nul ne puisse les reconnaître, car plusieurs de ces personnes existent encore, et si simple que soit l'histoire que je vais raconter, l'événement qui la termine n'a pas dû être exempt de remords ou de tristesse pour tous ceux qui y jouèrent un rôle.

Qu'on se figure une campagne fraîche, verte et retirée; des bosquets touffus et fleuris traversés de part en part par de petits sentiers qui tournant sur eux-mêmes semblaient ne jamais finir et assuraient une solitude presque complète aux promeneurs désireux de goûter un instant les plaisirs d'une conversation particulière ou d'un tête-à-tête amical; puis de place en place un vaste boulingrin, rendez-vous général où chacun s'arrêtait à sa guise, entamant ou continuant une discussion, tantôt debout, tantôt assis sur des bancs rustiques, environnés de pots de fleurs odoriférantes. Là souvent deux amis en venaient aux mains sur le terrain d'un paradoxe ou d'une question d'actualité sociale; chacun soutenait son avis avec feu, avec verve, avec esprit, mais toujours avec cette aimable urbanité des gens qui se respectent et qui connaissent leur valeur. Un tiers survenait-il? il acceptait la conversation au point où il la trouvait, l'animait en lui donnant une face nouvelle et l'éclairait parfois d'un de ces mots profonds et piquants, comme en trouvent si souvent les artistes et les poëtes; les survenants, au contraire étaient-ils eux-mêmes engagés dans un entretien animé? ils traversaient le boulingrin sans paraître remarquer les premiers occupants, ou en n'échangeant avec eux qu'un

Digitized by Google

mot qui servait comme de lien général à toutes les conversations éparses. Liberté pleine et absolue, entente parfaite et cordiale; on s'interrogeait à brûle-pourpoint, on répondait si on avait le temps, on se quittait, on se reprenait sans façon, bref, on était toujours seuls et toujours ensemble, ce qui était la meilleure manière de ne se fatiguer jamais ni de la société ni de la solitude. D'autres fois au contraire un des conviés abordait-il une question d'un intérêt général, traitée avec une supériorité d'esprit ou de connaissance évidente, on se groupait peu à peu autour de lui, on arrivait un à un du fond des bosquets comme si un messager invisible avait donné à tous un signal convenu et pour un instant se trouvaient réunis ceux, qui quelques instants auparavant, semblaient les plus désireux de s'éviter; c'est là que le jeune colonel X. détaillait avec cette verve qui en faisait un conteur aussi charmant qu'il était officier brave et distingué les émouvantes péripéties des premières années de notre établissement en Algérie: c'est là que le poëte qui devait charmer tant de cœurs par ses chants purs et religieux, donnait la primeur de ses plus chastes improvisations, et alors, soyez-en sûrs, pas un des membres de cette société d'élite ne manquait à s'arrêter silencieux et rêveur pour recueillir les notes vivantes de ces sublimes harmonies. La médisance n'était pas non plus absente de cette réunion; comment les Français et les Françaises surtout, qui médisent avec tant de charme, auraient-ils proscrit cet attrait presque indispensable de leurs conversations intimes? Mais par une sorte de consentement mutuel, lorsqu'un des mille bruits du monde arrivait jusqu'à eux, lorsque l'écho de quelque scandale récent venait frapper leurs oreilles, ils semblaient s'entendre tous pour abandonner bien vite le fait même et la personne qu'il con-

Digitized by Google

cernait, et ils ne le considéraient que comme un point de départ à l'aide duquel on abordait une question philosophique en la généralisant. Je ne jurerais pas qu'il n'échappât point de temps à autre une saillie plus vive ou moins innocente à quelques-uns des interlocuteurs, mais cela était si rare et se perdait si vite dans le ton général qu'il eût fallu être bien susceptible pour remarquer cette légère *part du feu*, faite à cet instinct de malice inhérent à la nature humaine.

Une des plus saillantes figures, la plus saillante peut-être de cette société choisie, était le jeune vicomte Léonce de Senectère ; on me pardonnera de m'arrêter un peu longtemps sur son caractère et sur sa personne, toute la lumière de ce récit devant tomber en plein sur lui et le faire ressortir entre tous d'une manière plus précise et plus tranchée.

Le vicomte de Senectère, de la famille de la Ferté-Senectère, était d'une incontestable noblesse qui se perdait dans la nuit du temps ; il n'est pas de page de notre histoire où ne se retrouve le nom de quelques-uns de ses ancêtres, et si l'on cherchait bien, peut-être apercevrait-on chez eux, avec une certaine surprise, une suite ou pour mieux dire une *séquence* de caractères, tous identiques par le fond, quelles que soient d'ailleurs les différences que les circonstances et les changements d'époque aient pu introduire dans leurs façons de se manifester.

« Les Senectère sont toujours du parti le plus faible. » Cette phrase était presque passée en proverbe parmi les courtisans, dans ces temps où le succès et l'adoration du plus fort semblaient être le fond même de toute la politique sociale. Phrase ironique d'intention, mais, par le fait, le plus bel éloge qu'on pût faire de ceux à propos de qui elle était prononcée. Sans vouloir remonter

Digitized by Google

une à une toutes les pages historiques qui pourraient prouver la vérité de cette phrase caractéristique, nous ne pouvons cependant résister au désir de citer quelques preuves à l'appui. Charles VII vit un Senectère à ses côtés quand il n'était que *roi de Bourges;* et quand son terrible fils Louis XI voulut consommer le meurtre juridique de Nemours, il fut contraint d'étouffer en même temps dans le sang la voix du vieux serviteur de son père, qui, fort de ses services rendus, se croyait le droit de dire au royal assassin qu'un crime était toujours un crime quelle que fût la main qui le commît. Plus tard, ce fut un Senectère qui, lui cinquième, refusa d'exécuter, comme gouverneur de province, la répétition de la terrible nuit de la Saint-Barthélemy, ordonnée par Catherine de Médicis, et qui écrivit à Charles IX : « Sire, nous sommes des soldats, et non pas des bourreaux. » Une seule voix osa s'élever publiquement pour défendre Cinq-Mars et de Thou, ces infortunées victimes de la politique de Richelieu ; ce fut la voix d'un Senectère; et chose étrange, cet autre Louis XI, moins complet que le premier, quelle que fût d'ailleurs l'insouciance avec laquelle il faisait tomber les têtes de qui le contredisait ou le gênait, n'osa pas livrer à ses bourreaux celle de son noble adversaire. Peut-être fut-il dominé par l'auréole de sainteté qui couronnait à cette époque les cheveux du comte; une semblable terreur, de la part d'un pareil homme, n'est-elle pas le plus bel hommage qu'ait jamais reçu la vertu? Plus tard enfin, Louvois fut obligé de recourir à la Bastille pour fermer la bouche d'un autre Senectère qui voulait crier à Louis XIV : *Sire, on vous trompe,* quand les dragonnades des Cévennes étaient représentées au grand roi comme œuvre pie et méritoire. Que sais-je encore, si je ne craignais de fatiguer le lecteur par une série

Digitized by Google

d'exemples trop multipliés, je vous montrerais cette noble lignée d'âge en âge, protégeant le faible et se sacrifiant à la justice et à l'humanité. Or, Léonce de Senectère, celui qui nous occupe, était le digne héritier de tous ces nobles cœurs.

On comprendra sans peine qu'à notre époque, où, grâce à Dieu, il n'y a plus de meurtres juridiques justifiés par la raison d'Etat, ni de ces luttes de géant de partis à partis et d'hommes à hommes, qui ne trouvaient de dénoûment que dans le sang, le jeune vicomte ne pouvait avoir occasion de donner d'aussi héroïques preuves de générosité que ses ancêtres; mais autre temps, autre mœurs; et, pour ne pas rencontrer devant lui des adversaires aussi terribles, notre héros n'en faisait pas moins une guerre acharnée à toutes les mesquineries sociales, à tous les préjugés, à toutes les petites infamies, justifiées par nos mœurs, et qui leur sont, pour ainsi dire, inhérentes. Disons-le, la besogne à cet égard ne pouvait lui manquer, et s'il ne songeait nullement à tirer l'épée du fourreau pour les causes perdues, au moins ne manquait-il jamais d'accabler, sous l'artillerie de son esprit ironique et profond, tout ce qui lui paraissait petit, mesquin, injuste et bas, dans les opinions reçues et prêchées par le monde. Le critérium infaillible dans lequel il passait toutes les questions, et qui lui servait à les juger en dernier ressort, était un suprême bon sens, qu'aucune considération ne réussissait à altérer ou à faire dévier; et cependant, ce bon sens, si positif qu'il fût par son essence, n'excluait chez Léonce ni une légère teinte de paradoxe dans l'expression, ni une nuance de romanesque dans le caractère, qui, loin d'en gêner les manifestations, lui servait au contraire de gracieux passeport au yeux du monde.

Digitized by Google

Plein d'esprit, et d'un esprit aidé par une immense instruction, il avait pris soin de cultiver son intelligence et de l'orner de toutes les connaissances les plus sérieuses comme les plus agréables; aussi rencontra-t-il dans le monde peu de gens qui pussent se vanter de lui être supérieurs; c'est ainsi qu'il justifiait une des maximes qui lui étaient le plus familières : « La noblesse, disait-il, doit être sans cesse à la tête des nations; quand elle ne peut plus y être politiquement parlant, elle doit prendre à tâche de s'y maintenir par ses supériorités intellectuelles », et qui sait? Si tous les membres de cette aristocratie tant décimée en France par les révolutions, avaient suivi ce conseil, peut-être, en dépit des circonstances, serait-elle encore forcément maîtresse de la situation. Jeune, riche, élégant, spirituel, Léonce avait bien des titres pour dominer partout où il se trouvait, mais il joignait encore à ces titres le don rare de savoir différer d'avis avec un interlocuteur sans le froisser ou le blesser; aussi, chose étrange, ne lui connaissait-on pas un ennemi. Il était né sous une heureuse étoile, selon l'expression reçue et niaise du vulgaire qui ne veut jamais voir dans la réussite qu'un fruit du hasard, quand elle n'est le plus souvent que la récompense du mérite et de l'esprit de conduite.

Je terminerai ce portrait, déjà bien long peut-être, en ajoutant que Léonce était d'une beauté et d'une grâce parfaites, mérite, moindre que les autres, sans doute, mais qui ne laissait pas que de mettre en relief toutes ses qualités, comme un cadre élégant fait ressortir un tableau, œuvre du génie et de l'inspiration.

Une des thèses que Léonce se plaisait le plus à soutenir — et vous comprenez par là la cause de l'affection qu'il m'avait inspirée — était celle qui proclame l'égalité

Digitized by Google

sociale des femmes. Il ne manquait pas une fois de prendre à partie nos mœurs, qui font de l'espèce humaine deux parts, l'une dominante, l'autre dominée ; l'une despote, l'autre esclave ; non qu'il fût assez fou pour donner dans les idées d'émancipation qui commençaient alors à se répandre, et qui depuis ont causé tant de tentatives burlesques et ridicules, tentatives qui n'allaient à rien moins qu'à apprendre aux femmes à gouverner, à politiquer, à faire et défaire des constitutions, et qui n'ont réussi qu'à leur inspirer le goût du cigarre et à leur faire perdre celui des saintes vertus de la famille.

Le terrain sur lequel il maintenait la discussion, était le terrain du cœur ; il ne voulait admettre à aucun prix que les serments, obligatoires pour l'une, fussent facultatifs pour l'autre et que le même fait d'infidélité matière à plaisanteries légères et sans importance, quand il était commis par l'époux, pût devenir un crime odieux et punissable de la part de l'épouse, et quand un de ses adversaires terminait la discussion par cette phrase un peu triviale, mais passée en proverbe : Bah ! tout est bien, pourvu que l'homme rapporte ses deux oreilles, il répondait : Non, ma foi, car il mériterait qu'on les lui coupât.

Aussi, lorsqu'on citait devant lui quelque histoire dont la faiblesse et la chute d'une femme mariée était le sujet, quelles que fussent les apparences qui accusassent l'infortunée, s'obstinait-il d'abord, et *a priori*, à la défendre, puis, d'interrogations en interrogations, d'arguments en arguments, il arrivait à arracher à son adversaire l'aveu que quels que fussent les torts de la femme, ceux du mari les avait depuis longtemps précédés ; que la malheureuse pouvait, non comme justification mais comme excuse, arguer des infidélités, de l'abandon, ou de la grossièreté de son seigneur et maître, et que sa faute était le

Digitized by Google

résultat, non du vice proprement dit, mais du dépit, de la douleur, de l'excès de la souffrance, de larmes longtemps versées en secret, de mille causes, enfin, qui, supprimées, eussent prévenu la chute ou l'eussent rendue impossible. Puis, lorsque mis au pied du mur, son adversaire s'écriait avec cette brutale arrogance de son sexe, que les torts du mari ne justifiaient pas ceux de la femme, il eût fallu entendre Léonce ! avec quelle ironie mordante et de bon goût il flagellait ces odieuses prétentions du sexe fort ! comme il persiflait avec finesse et grâce ces tyrans domestiques, qui, dans une femme. voient une ilote soumise à leur toute-puissance, contrainte de subir tous leurs défauts et tous leurs vices, et de les accepter comme la part juste et légitime qui leur est faite par les mœurs et par les lois ! comme il battait en brèche toutes ces idées banales qui ont pour but unique de délivrer les uns de toute entrave et de leur accorder la satisfaction de leurs penchants, même les plus honteux, tandis que les autres sont maintenus sous un joug de fer, et se voient forcées d'étouffer leurs aspirations, même les plus naturelles ; quel feu d'artifice d'esprit, quelles étincelles de bon sens jaillissaient alors de ses lèvres, et comme, en dépit de la force des choses existantes, il brisait le réseau des lois humaines, pour rendre la victime à la liberté des lois créées par la nature et par Dieu même ! Véritablement il était sublime d'éloquence et de franchise, et quoique ses adversaires ne pussent être entièrement vaincus, abrités qu'ils étaient derrière les coutumes et sous le bouclier des préjugés reçus, comme ils baissaient souvent la tête en s'avouant tout bas que si la loi était pour eux, la justice et la raison étaient tout entières pour le vicomte.

Tout cela, quoique grave, était débité avec cette légèreté gracieuse qui prête tant de charmes à la parole en lui

Digitized by Google

enlevant ce qu'elle pourrait avoir d'acerbe ; aussi l'écoutait-on en souriant, et plusieurs fois, tout en traitant de paradoxes les sorties de Léonce, plus d'un de ses auditeurs sentait au fond de sa conscience que là, comme bien souvent, le paradoxe n'était autre chose qu'une vérité morale assez hardie pour se produire longtemps avant le jour où les mœurs l'adopteront.

Mais alors, et comme dernier argument, on lui disait :

— Comment donc, avec des idées semblables, restez-vous garçon ? Chez vous, le mariage devrait être une vocation, bien plus, un sacerdoce. Que ne prêchez-vous d'exemple ?

— Cela serait fait depuis longtemps sans doute, répondait-il, si la société était autre qu'elle n'est. La première condition étant de bien choisir, j'attends ; mais ne craignez rien, le jour où j'aurai trouvé, je ne vous en ferai pas un long mystère

La suite de cette histoire ne prouvera que trop combien était vraie l'opinion que Léonce avait du monde et des entraves que nos mœurs corrompues peuvent mettre aux bonnes intentions de ceux qui n'ont pas le courage d'abriter leur bonheur dans la solitude.

Un jour la société de Ville-d'Avray vit ses rangs se grossir d'une nouvelle venue. Hermine, fille de la baronne de X, vieille amie du maître de la maison, revenait d'Angleterre, où une tante riche et sans enfants s'était chargée de son éducation ; Hermine, évidemment destinée à hériter de celle qui l'avait élevée, venait passer une saison en France près de sa mère ; nous saurons bientôt quel avait été le but secret de sa tante en se séparant d'elle pour quelque temps ; il nous suffira pour cela d'assister à une conversation dont un des boulingrins du parc de Ville-d'Avry fut le théâtre,

Digitized by Google

quinze jours après l'arrivée d'Hermine ; mais auparavant il nous faut tracer un léger crayon d'elle, et faire comprendre par quelques rapides détails comment la nouvelle venue avait presque aussitôt acquis dans cette société d'élite la place qui semble appartenir de droit à tout ce qui est jeune, beau, loyal et franc.

Hermine, à la grâce d'une Française joignait toute la franchise d'allures des éducations anglaises, sans aucun de leurs inconvénients; au physique elle était grande, élancée, vive; son front avait la blancheur et le poli du marbre, et ne semblait être si pur que parce qu'il reflétait des pensées chastes et pures comme lui Son teint ne pouvait être dépeint que par cette expression devenue vieille et presque impossible, *un teint de lis et de roses*; c'est là une des sottises de notre langue qui explique du petit au grand le mépris qu'on affecte d'avoir pour les chefs-d'œuvre d'un autre siècle; une expression juste et gracieuse devient ridicule quand elle n'est pas inventée d'hier. Le sourire d'Hermine était contenu et même un peu froid, mais la flamme qui s'était réfugiée presque tout entière dans ses grands yeux bleus et qui brillait, compagne de ce sourire, trahissait une nature tendre et passionnée. L'ensemble général de sa figure respirait une candeur telle qu'en la voyant, un homme intelligent devait penser : Cette jeune fille n'a jamais menti, et penser juste.

Sous la fraîche apparence de ses vingt ans, Hermine avait beaucoup réfléchi et médité, et cette étude intime se reflétait chez elle dans des pensées empreintes de plus de justesse et de plus de sérieux qu'on n'en attend généralement d'une jeune fille de son âge, non qu'elle visât à l'esprit supérieur ou qu'elle eût étendu le cercle de ses observations au delà des bornes ordinaires à une femme, mais elle avait fait d'elle-même et de la vie à son propre point

Digitized by Google

de vue un objet de méditations secrètes et profondes ; c'était là sans doute un résultat de l'éducation admise pour les jeunes personnes en Angleterre, plus mêlées au monde que les jeunes filles françaises, plus libres d'allures et de tenue en société, elles voient plus juste et plus loin. L'observation de la veille leur sert à comprendre le fait du lendemain, qui reste incompris de nos filles, car celles-ci n'osent pas même interroger leurs mères, tant on leur a répété, sur tous les tons, qu'elles doivent avoir sans cesse les yeux baissés et les oreilles closes.

Telle que nous l'avons dépeinte, Hermine avait déjà dû, en Angleterre, être entourée d'hommages empressés, et la lettre de sa tante à sa mère constatait que les triomphes n'avaient pas fait défaut à sa beauté ; et cependant Hermine n'avait paru désireuse d'accepter aucun des dévouements offerts, quoiqu'il s'en trouvât plus d'un qui, en apparence, étaient dignes d'espérer un meilleur sort. Mais chaque fois que sa tante l'avait interrogée sur le compte d'un nouveau prétendant qui s'était déclaré, Hermine avait secoué doucement sa jolie tête de droite à gauche avec un gracieux sourire ; ce signe n'impliquait ni dédain ni caprice, mais aurait pu se traduire par un : Ce n'est pas encore cela, et sa tante connaissait si bien la franchise de son caractère, ennemi de toute feinte et de tout détour, qu'elle n'insistait pas, tout en soupirant un peu, car elle désirait vivement marier sa jolie nièce.

Mais je n'appuierai pas davantage sur le caractère d'Hermine ; la conversation dont j'ai parlé plus haut et que je vais reproduire, devant le faire connaître mieux que tout ce que je pourrais ajouter.

Cette conversation fut le fruit d'un complot entre Mme de ***, mère d'Hermine, et le maître de la maison, vieil ami de sa famille. Dans un entretien, comme en

Digitized by Google

ont les mères avec ceux à qui elles ne cachent rien, le caractère d'Hermine fut sondé à l'aide de cette perspicacité propre aux affections vraies, et le résultat de cette étude fut qu'il devait y avoir dans ce jeune cœur un de ces secrets d'autant plus profonds qu'ils sont plus innocents. Certes, Mme de *** eût pu seule interroger sa fille, mais soit que la froideur apparente d'Hermine la gênât un peu, soit qu'elle craignit de ne pas trouver aisément la clé d'un caractère aux transformations duquel elle n'avait pas assisté, elle préféra chercher aide et appui dans une amitié déjà bien des fois éprouvée. Disons tout d'ailleurs, la baronne était une excellente femme, mais, en dehors des usages reçus du monde, elle n'était guère capable de se diriger seule, et de comprendre des sentiments dont la moitié au moins demandait à être devinée; puis, une longue habitude de ne rien faire sans consulter son vieil ami, habitude dont il importe peu de rechercher ou de connaître l'origine, la poussa à lui démander son assistance dans l'examen qu'elle voulait faire subir à cette fille qu'elle connaissait encore si peu.

Comme il n'arrive que trop souvent, les deux amis, égarés peut-être par quelques insinuations de la tante qui, tant soit peu romanesque, ne pouvait admettre qu'une jeune fille de vingt ans passés conservât ce calme à l'égard des choses du cœur, si ce calme même n'était pas le voile discret dont elle recouvrait des sentiments mystérieusement conçus, les deux amis dépassèrent le but, et crurent leur tâche beaucoup plus difficile qu'elle ne l'était en réalité. Ils résolurent, en conséquence, de soumettre Hermine à l'inquisition d'un tribunal choisi parmi leurs amis les plus sérieux; tous les membres de leur société se connaissaient assez et depuis trop longtemps, pour que ce qui intéressait l'un fût sans intérêt pour

Digitized by Google

l'autre, et tous devaient trouver une sorte de plaisir élevé à sonder délicatement une âme pure et jeune et à en faire vibrer avec adresse les cordes les plus secrètes. Deux amies de Mme de ***, femmes aussi distinguées que bonnes, et le vieux général de M..., chez qui les habitudes militaires n'avaient pas altéré une sorte de naïveté juvénile, furent secrètement prévenus et chargés de jouer un rôle dans cette conspiration de famille.

Certes, si, comme ils le croyaient tous, le cœur d'Hermine eût recélé un secret, aucuns juges n'auraient pu être plus redoutables pour elle que ceux auxquels elle se trouvait soumise; mais, hélas! ces préparatifs étaient autant de coups d'épée dans l'eau, et ces esprits distingués, mais égarés par les habitudes d'un monde qui a trop de finesse pour n'en pas vouloir mettre dans tout, devaient être déroutés par la noble franchise d'un cœur pur, qui n'avait absolument rien à cacher.

Donc, par une belle matinée de juin, les complices étaient rassemblés dans un des boulingrins les plus mystérieux du parc de Ville-d'Avray; Mme de *** arriva la dernière, amenant Herminé qui, après avoir salué tout le monde, s'assit sur un des bancs rustiques et se mit, ou plutôt continua à broder un de ces charmants ouvrages qui servent autant de contenance que de distraction aux femmes.

— Je voudrais bien savoir, dit brusquement le général de M..., commençant l'attaque, à quoi peut penser une belle blonde comme notre Hermine, en tirant régulièrement les points d'une broderie.

Hermine releva la tête en souriant.

— Vous êtes indiscret, général, reprit une des dames, blonde ou brune, une femme confie à ces confidents des secrets qu'elle ne peut confier à personne.

Digitized by Google

Le regard d'Hermine glissa sur elle.

— Moi, je n'ai jamais pu voir un de ces fragiles tissus dans les mains d'une femme, sans me sentir frissonner malgré moi, reprit le général; je ne sais plus quel auteur a dit ou si je l'invente, que chaque point d'un ouvrage de femme renfermait au moins un complot.

— Cet auteur, je le crains bien, ne sait ce qu'il dit, répondit Hermine en riant. Voulez-vous savoir ce que je pensais juste au moment où vous avez parlé, général?

— Certes, je le veux, reprit-il.

— Eh bien! je pensais que le fil de France ne vaut pas le fil d'Écosse. Tenez, il casse toujours.

Et elle reporta ses yeux sur son ouvrage.

Hermine disait vrai, et pourtant personne ne la crut.

— Cette préférence pour l'Ecosse, bien qu'elle ne tienne qu'à un fil, dit le maître de la maison, en riant lui-même de son mot, m'inquiète un peu pour notre Hermine; hum! hum! l'Ecosse est bien près de l'Angleterre, et je crains bien que la petite sournoise n'ait souvent sa pensée de ce côté.

— Sans doute, dit-elle, ma tante y demeure et je l'aime beaucoup.

— Est-elle donc la seule qui y demeure et que tu aimes un peu, dit la baronne, avançant plus vite qu'on n'en était convenu.

Hermine la regarda et fit ce geste de tête qui lui était habituel, accompagné de son léger sourire.

C'était gracieux, mais c'était positif.

— Quoi! pas un de ces gentlemen n'a pu seulement égratigner votre cœur? s'écria le général, ne doutant pas de la véracité de la jeune fille. Eh bien! tant mieux, morbleu! je n'aime pas les Anglais, moi, par état et par patriotisme, et je ne les juge pas dignes d'un trésor aussi

Digitized by Google

précieux que doit l'être l'affection d'un ange comme vous.

— Pourtant vous avez un cœur, chère enfant, et ce cœur doit être sensible, dit une voix.

Hermine les regarda tous l'un après l'autre, et sourit. Elle venait de comprendre le but de toutes ces attaques, encore bien vagues et bien indirectes, et ces cinq personnes qui s'étaient réunies pour la juger, furent en un instant devinées par elle. Aussi posa-t-elle son ouvrage, croisa-t-elle ses mains sur ses genoux et leur dit-elle en leur adressant à tous un regard affectueux et calme :

— Tenez, mes bons amis, je vois ce que vous voulez savoir, et je me doute, rien qu'à l'aspect des personnes qui m'entourent, que je suis en cet instant comme une petite criminelle devant un auguste tribunal; je n'en pouvais choisir un qui me fût plus agréable et devant lequel j'hésitasse moins à parler; ainsi tout est pour le mieux.

— Que veut dire cette petite fille? s'écria en riant le maître de la maison, en jetant aux autres un regard de surprise affectée.

— Votre petite fille, dit en souriant Hermine, sait quelles étaient les préoccupations constantes de sa tante en Angleterre; elle n'ignore pas que sa mère les partage, et à quelques mots, échappés ce matin à cette bonne mère, elle avait deviné qu'elle aurait à subir un interrogatoire terrible, dit-elle en soulignant le mot par la manière dont elle le prononçait. Seulement elle ne s'attendait pas à un si nombreux auditoire; mais n'importe; savez-vous pourtant qu'en voyant à tout le monde, tante, mère et amis, un si grand empressement à la marier, une jeune fille pourrait penser qu'elle constitue généralement un fardeau si lourd, qu'on a hâte de s'en débarrasser?

Digitized by Google

Tout le monde se regarda, en se demandant ce qu'annonçait un pareil exorde.

— N'est-il pas vrai, demanda Hermine, que vous désirez tous savoir pourquoi j'ai refusé, à Londres, lord James et le baronnet ***, et bien d'autres, ajouta-t-elle après avoir hésité, comme si elle craignait d'avoir l'air d'énumérer avec plaisir les noms de ses prétendants refusés, et que vous vous demandez pourquoi, lorsque toutes les jeunes filles ont, en général, hâte de se marier, je semble fuir le mariage, comme s'il était un épouvantail pour moi?

— Eh bien! oui, ma cher Hermine, dit le maître de la maison en prenant tout à coup son parti; quels que soient les motifs qui nous poussent, il est vrai que nous sommes curieux de lire dans votre cœur, sûrs que nous sommes de n'y rencontrer que des sentiments élevés.

— Je suis prête à vous l'ouvrir, reprit la jeune fille, et je l'eusse ouvert depuis longtemps à ma bonne tante, si je n'avais pas craint de ne pas être comprise d'elle; me comprendrez vous mieux? je l'espère, mais je désire que vous m'écoutiez avec indulgence, en songeant combien il doit être difficile à une jeune fille, plus qu'à tout autre, d'expliquer certains de ses sentiments, certaines de ses bizarreries de caractère, si vous voulez.

— Parlez sans crainte, lui répondit-on tout d'une voix.

Et tout le monde se rapprocha d'elle, avec une vivacité pleine d'intérêt, car il fut évident, pour tous, que celle qui parlait, n'était pas seulement une gracieuse jeune fille, mais encore un esprit grave et digne, avec lequel il fallait sérieusement compter. C'est un privilége des âmes élevées qu'elles peuvent rester longtemps à demi voilées pour ceux qui les entourent jusqu'au jour

Digitized by Google

où, dans une circonstance donnée, un mot, parfois un geste suffit à les faire briller de tout leur éclat.

— Eh bien ! mes excellents amis, dit-elle, quoique j'aie bien peur de vous paraître un peu prétentieuse en parlant ainsi, j'ai, malgré moi, beaucoup réfléchi sur l'avenir qui m'était réservé, comme membre de ce sexe qu'on flatte beaucoup dans le monde, mais auquel on a soin de faire, avec raison sans doute, une place si petite dans la société. Oh ! je ne m'en plains pas, car je n'ai guère d'ambition ; mais enfin il m'a été facile de voir qu'il n'était permis à aucune femme d'aspirer à jouer ici-bas un autre rôle que le rôle modeste d'épouse et de mère. Encore une fois, ne croyez pas que je le regrette, si ce rôle est modeste, je sens que c'est par cela surtout qu'il peut être sublime ; aussi, suis-je bien résolue, je le répète, à me renfermer dans cette barrière qui nous est tracée par la société, et si étroite qu'elle soit peut-être, je sens que, quant à moi, j'y vivrai parfaitement à mon aise.

— Mais alors, dit quelqu'un.....

— Oui, je vous comprends, dit Hermine, coupant court à l'objection qu'elle avait prévue, alors pourquoi ne pas me marier, puisque loin d'avoir le mariage en horreur, comme vous le croyiez, il se trouve que j'en ai la vocation?... Car j'en ai la vocation, j'en conviens, fit-elle avec un geste charmant, plein de pudiques aveux, qui la fit trouver ravissante à tout le monde. Eh bien! c'est ici, ajouta-t-elle, que j'ai besoin de compter sur la bienveillance que vous m'avez promise. Je sens trop combien il est difficile, même avec des amis comme vous, de parler si franchement des pensers les plus intimes de son âme.

Un geste général vint lui répondre de l'intérêt et presque de l'admiration avec laquelle on l'écoutait.

Digitized by Google

— Savez-vous, dit-elle en joignant ses mains, comme enhardie par ce geste qu'elle avait surpris, l'image que je me suis faite parfois de la vie de deux époux bien unis, et le rôle que je voudrais jouer dans une union de ce genre? Rencontrer sur ma route un homme noble de cœur, d'intelligence et d'esprit, qui me comprendrait comme je sens le besoin d'être comprise; à qui je pourrais sans cesse payer le tribut d'affection, de tendresse et de respect que je lui devrais, sans jamais craindre que de sa part l'ombre d'un sentiment vulgaire ne vînt interrompre et briser à tout jamais la chaîne de sympathie qui m'unirait à lui; savoir que je serais tout pour lui comme il serait tout pour moi, être sûre — et que Dieu me pardonne s'il y a quelque orgueil dans ces paroles — que cet homme sentirait ce que vaut ce cœur qui se confierait tout à lui; peut-être m'accuserez-vous d'exaltation, mais il me semble que cela doit être le vrai bonheur sur la terre, bonheur rare sans doute, et qu'il n'est peut-être pas donné à beaucoup de femmes d'obtenir, mais auquel je ne puis m'empêcher de songer comme si j'en étais digne. Vous voyez que je vous trompais tout à l'heure en disant que je n'étais pas ambitieuse. Eh bien! voilà mes pensées secrètes, voilà ce que vous désirez savoir, voilà ce que j'ai tort peut-être de rêver, mais ce que je rêve malgré moi, en craignant bien que mon rêve ne devienne jamais une réalité.

Elle se tut et rougit un peu en voyant tous les regards fixés sur elle et en s'apercevant que, malgré elle, elle s'était animée en parlant.

— Mais, dit une des dames présentes, il me semble, chère enfant, que toutes ces idées, que pour ma part je suis disposée à trouver fort justes, auraient dû vous pousser au mariage plutôt que vous en détourner.

Digitized by Google

— Que vous dirai-je? madame, reprit Hermine en baissant les yeux, mais il me semble que, plus on désire ne pas rester inutile sur terre, plus on doit craindre de mal placer la force de dévouement et d'affection qu'on se sent au cœur. J'ai connu beaucoup de mes amies, qui, pensant comme moi d'ailleurs, n'ont cru pouvoir mieux faire que de tenter promptement la réalisation de leurs espérances, et se sont hâtées d'accepter sans..... comment dirai-je? sans se donner assez la peine de choisir; il en est même qui prenaient des époux que chacun jugeait indignes d'elles; je ne les accuse pas, car je sais qu'un sentiment généreux les poussait; combien en ai-je entendu me dire: je le corrigerai, qui ne les ont pas corrigés, hélas! c'est très-beau, sans doute, de mettre ainsi toute sa vie sur le coup de dés d'une espérance dévouée, mais douteuse; moi, je ne me sens pas la force d'agir ainsi; plus je me fais une haute idée des devoirs d'une femme, plus j'éprouve le besoin de regarder, comme supérieur à tous, celui envers qui je contracterai des engagements qui ne laissent pas que d'être redoutables à mes yeux; en un mot, j'accepterais le dévouement... mais j'ai besoin de la foi.

Et elle baissa la tête, encore un peu confuse.

— Eh! morbleu! vous faites bien, s'écria le général de M..., dont l'âme, encore pleine de jeunesse, fut émue par les paroles de cette belle enfant; mais j'en tire la conséquence flatteuse, pour mes rancunes patriotiques, qu'aucun de ces insulaires ne vous a paru digne de vous.

— Que sais-je? reprit-elle; il en est parmi eux de fort honnêtes et que j'appréciais comme ils le méritaient, mais enfin, auprès d'aucun d'entre eux, je n'ai senti... — et elle hésita encore — puis se penchant sur l'épaule de sa mère, elle ajouta... — je n'ai senti que *c'était lui.*

Digitized by Google

Tout le monde se tut, respectant les émotions de ce cœur si franc et dont les aspirations étaient si pures. Enfin, une des dames désirant avoir le dernier mot de cette jeune âme :

— Mais si vous ne rencontrez jamais ce phénix des maris, qui n'est pas introuvable, je le veux croire, mais qui est bien rare, il faut l'avouer, que ferez-vous?

— Je me résignerai, dit-elle, en pensant que Dieu ne m'a pas jugée digne d'être épouse et mère.

— Morbleu! dit encore le général, plutôt que de voir se réaliser un pareil présage, je crois que je serais capable de redevenir jeune — ce que je ne suis plus — et de devenir un ange — ce que je n'ai jamais été — pour pouvoir me mettre sur les rangs.

— Prenez garde, général, dit en riant Hermine, je serais capable moi de vous prendre au mot.

— Prenez, morbleu! ma chère enfant, prenez, ce n'est pas moi qui vous dirai non, ajouta-t-il, en l'attirant vers lui et en l'embrassant paternellement au front.

Tout le monde se leva et se mit à marcher, mais le maître dit encore :

— Quel dommage que Léonce de Senectère n'ait pas entendu notre belle enthousiaste, il eût été heureux de retrouver dans sa bouche, encore poétisées, ses pensées habituelles sur le mariage.

Et ils s'éloignèrent tous, en entourant Hermine avec une amitié encore augmentée, s'il était possible, mais mêlée désormais d'une nuance de respect : la chaleur d'une âme jeune et pure avait fortement agi sur ces natures honnêtes, qu'un long usage du monde tel qu'il est n'avait pas laissées exemptes d'une teinte de scepticisme.

C'était, du reste, bien gratuitement que le maître de la

Digitized by Google

maison avait regretté l'absence de Léonce, car, d'autres diraient le hasard, moi j'aime mieux dire la Providence, l'avait fait assister à toute cette conversation. Arrivé près du boulingrin, au moment où Hermine commençait à parler, il s'était d'abord arrêté sous le charme de cette voix mélodieuse et délicieusement timbrée; puis chaque parole de la jeune fille lui était tombée une à une sur le cœur, et s'y était profondément gravée; aussi, lorsque tout le monde s'éloigna, s'éloigna-t-il d'un côté opposé; puis, il sortit de la maison de Ville-d'Avray, en recommandant au valet qui l'avait introduit, de ne pas dire qu'il s'y fût présenté ce jour-là. Un louis joint à cette recommandation et à l'affection qu'il inspirait généralement à tous, même aux inférieurs, lui garantissait l'obéissance de cet homme.

Il regagna lentement sa demeure et demeura huit jours sans se présenter à Ville-d'Avray, pourquoi? qui peut le dire? Sans doute Léonce employa ces huit jours à descendre dans son cœur et à se livrer à cette étude de lui-même à laquelle ne manquent jamais les grandes natures au moment de prendre une décision qui doit influer sur leur vie entière.

Si cette histoire était un roman, je ne manquerais pas de placer ici une foule d'incidents pleins d'intérêt, pour faire suivre au lecteur un à un et pas à pas tous les progrès que firent l'un vers l'autre ces deux cœurs avant de se réunir. Malheureusement la vérité ne procède pas ainsi et c'est une histoire vraie que je raconte. Je ne doute pas que ces scènes que je supprime, simplement, je l'avoue, parce que je les ignore, — car je suis intimement convaincu qu'elles ont eu lieu, — ne fussent pleines de charmes; mais qu'y faire? Je ne veux pas mentir, et je ne puis, pour combler cette lacune, qu'émettre quelques

Digitized by Google

suppositions, peut-être très-gratuites de ma part. Puissent-elles suffire à me faire pardonner ce vide fâcheux par mes lecteurs, et surtout par mes lectrices, qui, j'en suis sûr, regretteront de ne pas me le voir mieux combler.

Voici donc ce que je suppose. Je suppose qu'Hermine questionna le général qui, depuis la conversation rapportée plus haut, devenait de plus en plus affectueux pour elle, sur le compte de ce jeune Léonce de Senectère, qu'elle ne connaissait pas encore et dont on avait parlé devant elle.

Je suppose que Léonce, de son côté, voyant la parfaite sympathie qui existait entre la jeune fille et le vieillard, dont il était aussi particulièrement aimé, avait confié à celui-ci l'innocent et involontaire espionnage dont il s'était rendu coupable.

Je suppose encore que les jeunes gens se virent enfin... mais foin des suppositions ! Le certain est que bientôt un bruit se répandit dans le monde que M. le vicomte Léonce de Senectère épousait M^lle^ Hermine de.....

Et je n'ai pas besoin de dire avec quel sentiment les amis de Ville-d'Avray virent ce mariage entre deux jeunes gens dont ils avaient pu apprécier séparément les caractères nobles et un peu en dehors des idées généralement reçues.

— Eh bien ! dit à Hermine quelques jours avant la célébration du mariage une des dames qui avaient assisté à l'interrogatoire autrefois subi par elle, vos craintes sont donc évanouies ?

— Que voulez-vous, répondit la jeune fille, en haussant gracieusement les épaules, comme quelqu'un qui se confie à la destinée, j'ai la foi.

— Ah ! ah ! mon gaillard, disait presque au même

Digitized by Google

instant un des amis de Léonce, vous voilà donc embarqué sur cette mer orageuse, et vous voilà des nôtres !

— Et sans crainte, répondit Léonce. Vous connaissez ma manière de voir à cet égard ; le tout est de bien choisir.

Le mariage fut célébré à Saint-Thomas d'Aquin, et jamais plus charmants fiancés ne s'étaient agenouillés aux pieds de cet aristocratique autel. Jamais non plus, aucuns n'avaient été entourés de plus de vœux de bonheur par les amis qui assistaient à leur union ; certes, si mariage fut conclu sous d'heureux auspices, ce fut celui d'Hermine et de Léonce. Que leur réservait l'avenir?

Les nouveaux époux partirent, le jour même de leur union, pour l'Italie ; leur absence dura six mois ; pendant ce temps quelques lettres arrivèrent soit à quelques-uns d'entre nous, soit à la baronne, mère de Léonce, qui vivait encore et habitait à Versailles une de ces maisons seigneuriales, restes des splendeurs de Louis XIV. Elle en sortait à peine depuis dix ans, depuis la mort de son mari, époque à laquelle elle renonça au monde et consacra les dernières années de sa vie à ses regrets et à la bienfaisance qu'elle exerçait autour d'elle avec la double grandeur de la grande dame et de la parfaite chrétienne.

Mais les amis de Ville-d'Avray cherchèrent en vain dans ces lettres quelques indices des sentiments des deux époux l'un pour l'autre.

Car — était-ce petitesse, et n'était-ce pas plutôt résultat de ce besoin naturel, même aux âmes les plus blasées, de croire à la perfection sur terre? — chacun à Ville-d'Avray s'occupait comme d'un mystère de la vie intime de ces deux êtres. N'était-ce pas une sévère justice que le monde se rendait à lui-même ? Ne comprenait-il pas combien il était indigne de deux cœurs aussi purs et aussi grands,

Digitized by Google

et ne se demandait-il pas qui l'emporterait ou de cette noblesse native ou de sa propre perversité, si indulgente aux capitulations de conscience, et si préparée à toutes les faiblesses, et à toutes les défaillances de l'honneur vrai?

Enfin les deux époux revinrent.

Au lieu d'être un pauvre vieillard, qui raconte tellement quellement ce qu'il a vu, les émotions qu'il a éprouvées et les réflexions qu'elles lui inspirent, si j'avais la plume d'un Balzac, d'un de ces profonds analystes du cœur qui savent peindre jusque dans leurs moindres détails les affections humaines, sans en laisser échapper les nuances les plus intimes, comme le scalpel d'un chirurgien scrute jusqu'à la dernière fibre d'un sujet anatomique quelle splendide, quelle idéale peinture je ferais du spectacle qu'offrit au monde le retour des deux jeunes époux; mais comment montrer ce qui se cache? comment détailler ce qui se dérobe aux regards? comment analyser ce qui de sa nature est si peu de ce monde, qu'on ne le peut comparer qu'aux rêves des mystiques, ou à ces sourires incompris, errant aux lèvres des enfants nouveau-nés, anges exilés qui se souviennent vaguement des cieux? Essayons cependant, et certain, quoi que nous fassions, de rester au-dessous de notre tâche, tentons de tracer une esquisse, si affaiblie qu'elle soit, du magnifique tableau qu'il nous fut une fois donné de contempler.

Avez-vous vu, par quelque belle matinée de printemps, sous la voûte d'un ciel bleu, dont pas un nuage ne venait altérer la teinte uniforme et presque transparente, deux blanches colombes, s'élever dans l'air d'un vol égal et doux? planer l'une près de l'autre lentement, amoureusement, fendre l'air sans hâte comme sans souci d'autre chose que d'elles-mêmes? Elles semblent oublier la nature entière pour ne voir que la compagne que leur amour

Digitized by Google

leur a donnée; oui, sans doute, quelquefois vous les avez vues ; vous les avez suivies de l'œil avec un sourire attendri, tant qu'elles n'ont pas disparu à l'horizon, et si vous avez l'âme tant soit peu poétique, vous n'avez pas pu vous empêcher d'accompagner de vos vœux ces deux colombes, symbole de l'amour pur et constant. Malgré vous, vous vous êtes senti le cœur doucement remué et vous avez peut-être regretté d'être homme quand vous pouviez être colombe. Eh bien !...

Eh bien ! non, cette comparaison, quelque gracieuse quelle soit, et même un peu prétentieuse — pardonnez-moi, j'ai beaucoup fréquenté les poëtes de l'Empire — cette comparaison ne peut en aucune façon rendre ce que je veux dire.

Avez-vous entendu parfois deux artistes de premier ordre unir leurs voix sublimes dans un de ces duos où chaque note semble un écho d'amour et de tendresse ; où chaque son pénètre l'âme et fait vibrer en vous toutes les cordes les plus intimes et les plus harmonieuses de votre être ? N'avez-vous pas éprouvé alors comme un pressentiment de l'infini ? N'avez-vous pas vu se dresser à vos regards l'idéal même descendu du ciel sur la terre, aux magiques accords de ces deux voix humaines si suavement, si étroitement mariées? N'avez-vous pas fermé les yeux, et n'avez-vous pas senti votre poitrine gonflée d'une immense aspiration vers Dieu? Vous avez oublié le monde et ses vices, et ses douleurs sans cesse renaissantes, et sous les charmes de l'art exquis qui vous enivrait, vous avez éprouvé comme l'intuition, disons mieux, comme la certitude d'une vie meilleure. Eh bien !...

Eh bien ! non ; ce n'est point encore cela. Je vous entends, mes hésitations vous impatientent. Que puis-je y faire ? Ah ! c'est que, voyez-vous, c'était beau et grand

Digitized by Google

cette complète union de deux êtres en un seul, cette entière fusion de deux âmes l'une dans l'autre. Tout était d'accord, regards, pensées, gestes, timbres de voix ! Tout semblait réglé par une force intime et mystérieuse dont l'influence ne se trahissait que par les résultats observés. Et n'allez pas croire qu'Hermine et Léonce se livrassent à aucune de ces manifestations qui révèlent, aux yeux des indifférents, les plus chastes et les plus doux mystères de deux cœurs bien unis. Jamais leurs yeux n'échangeaient en public de ces regards indiscrets qui échappent aux âmes trop pleines et trop faibles pour porter leur bonheur. Jamais la main d'Hermine ne s'oubliait dans la main de Léonce ; on eût dit que chacun d'eux était jaloux de dérober à tous sa félicité, comme pour mieux la savourer en secret ; ce n'était pas elle, ce n'était pas lui, c'étaient eux. Tenez, ô femmes qui me lisez, vous allez me comprendre en un mot, c'était la réalisation parfaite de ce beau rêve, que toutes, plus ou moins, vous avez fait, et que, plus ou moins, vous avez vu vous échapper à toutes ; l'amour entier, complet, exclusif, absolu... dans le mariage.

— L'amour, ainsi compris, me disait avec émotion le vieux général de M..., dont l'affection augmentait chaque jour pour les deux jeunes gens, l'amour, ainsi compris, c'est le chef-d'œuvre de la nature. Il n'y a pas de poëme écrit qui vaille ce sublime poëme. Il n'y a pas de glorieux combat, de victoire illustre qui puisse lutter avec un seul sourire de ces deux êtres.

Et certes, il aimait les combats, le vieux général, et il avait sacrifié toute sa vie à cette gloire dont il faisait en cet instant si bon marché.

Mais je m'arrête, je sens que je ne serais pas compris, et tant mieux pour moi d'ailleurs, car si l'on me soup-

Digitized by Google

connait de vouloir renverser tous les hochets humains qu'on appelle gloire, argent, commerce, bénéfices, industrie, au profit de quoi? de l'amour pur, les rues de Paris n'auraient sans doute pas assez de pavés pour me lapider, et qui sait? peut-être, à la bourse, les agents de change m'accuseraient d'immoralité.

D'ailleurs, à quoi bon m'appesantir plus longtemps sur cette présentation de mes deux personnages au lecteur? Il aurait dû me suffire sans doute d'un mot pour peindre ces deux figures qui semblaient destinées par le ciel à donner au monde l'exemple du bonheur, et de la tranquillité des consciences pures. Que voulez-vous ? je me suis laissé aller à mes souvenirs; j'ai voulu remonter une à une les années, pour me retrouver un instant dans ce parc de Ville-d'Avray, où j'ai passé tant de douces journées, où j'ai vu naître l'amour de ces deux êtres que j'aimais et dont la vie fut un rêve si court mais si charmant. Je me suis abandonné à cette force qui ramène les vieillards en arrière, au risque de blesser toutes les règles reçues de la composition, au risque d'ennuyer, au risque de m'entendre crier par le lecteur lassé de cette série de pages vertueuses, que ne vient interrompre aucun crime, ni même aucune passion contrariée, ce que l'on criait à Florian : « Vos bergeries sont charmantes, mais il y manque des loups » ne craignez rien, lecteur, nous sommes dans le monde, vous le savez, les loups viendront.

Et tenez, voilà les éclairs qui précèdent l'orage : un jour notre vieil ami de Ville-d'Avray mourut, et nous nous dispersâmes. Qui n'a vu dans sa vie un exemple semblable de l'influence de certaines personnalités? Un être est le lien d'une société, il en est l'âme pour ainsi dire; il sert de centre de réunion à divers esprits, qui, sans lui, seraient restés étrangers l'un à l'autre; puis, un beau matin,

Digitized by Google

cet être disparaît et le lien se brise, et chacun de ceux qui se réunissaient autour de lui, s'en va à l'aventure, presque sans se soucier de ce que deviendront les autres parties de ce tout désormais sans cohésion. Il en fut ainsi généralement de nous tous ; chacun suivit sa destinée et, moi-même, entraîné par des affaires et par des passions personnelles, je me mis à parcourir l'Europe que, depuis longtemps, je désirais visiter en détail. Je fus absent trois ans.

Quand je revins, et quand les soins donnés à mon installation me permirent de jeter les yeux autour de moi, le premier nom qui frappa mon oreille, fut celui d'une dame que j'avais beaucoup connue autrefois. Par un sentiment de réserve facile à comprendre, je ne la désignerai que sous le nom de Rennepont. J'appris par mon valet de chambre, drôle causeur et fureteur au possible, que cette dame était ma voisine et qu'elle jouissait dans le quartier d'une de ces réputations inébranlables, fondées sur une conduite régulière et sur une fortune dignement et noblement employée. Le faquin, en me donnant ces détails, avait sur les lèvres un sourire que je réprimai vertement, en lui faisant comprendre que dans sa situation, si la mémoire était un mérite, il en existait encore un plus grand à mes yeux, c'était de savoir oublier à propos.

Je n'en résolus pas moins d'aller rendre une visite à M^me^ Rennepont, au risque de m'en voir accueilli avec ce visage qu'on réserve aux mauvaises nouvelles ou aux anciennes amitiés qu'on voudrait voir bien loin ; mais l'audace fut toujours un des traits distinctifs de mon caractère, je mis donc aussitôt à exécution ce que j'avais projeté.

Avant de raconter le résultat de ma visite, je crois utile de faire connaître par quelques traits celle dont il

Digitized by Google

s'agit, d'autant que, du même coup, ces traits feront comprendre l'intérêt particulier qui me poussait, outre ma curiosité naturelle, à renouer connaissance avec la dame en question.

Clotilde Rennepont était au plus haut degré, lorsque je la connus, ce que les gens superficiels ou les intéressés ne manquent jamais d'appeler une femme d'esprit et de cœur ; je m'explique : son esprit, et il était réel, lui servait, Dieu sait avec quel charme ! à rire de tout et à prendre la vie par ses côtés comiques et plaisants. Quant à son cœur, il avait une telle soif d'émotions que, poussé par le désir d'atteindre à ce que les femmes à sentiments appellent leur idéal, il ne devait reculer devant aucuns essais, si dangereux et si multipliés qu'ils dussent être. Ce contraste entre un esprit futile et un cœur avide de sensations passionnées est moins rare qu'on ne le pense généralement. Ces têtes folles, tout en ne croyant à rien, ont la rage de tout connaître, peut-être dans l'espoir de justifier par l'expérience leur incurable scepticisme ; puis leur folie ne va pas sans une certaine exaltation d'esprit qui réagit sur ces créatures éminemment nerveuses, et elles se laissent assez volontiers aller à prendre les soubresauts de leurs nerfs en délire pour les symptômes d'une force et d'une énergie de sentiments extraordinaires. Un dernier mot suffira pour faire comprendre ce qu'avait dû être la vie de Clotilde ; elle s'était mariée, par calcul de la part de ses parents, par insouciance de la sienne, avec Rennepont, le riche banquier, qui avait trois fois son âge, et qui, en dehors des spéculations de bourse, ne connaissait rien qui fût digne d'occuper sa haute intelligence.

Ceux qui me liront auraient bien peu de pénétration s'ils ne devinaient aisément quel fut le résultat que produisit l'union forcée de deux natures aussi dissemblables. Les

Digitized by Google

partisans aveugles des soi-disant convenances sociales, avaient seuls pu un instant rêver de les joindre l'une à l'autre. Quant à moi, et pour cause, je ne veux pas y insister davantage.

Je dirai seulement que riche, spirituelle, jeune et distinguée, Clotilde savait couvrir de tant de charme et de tant d'amabilité ses saillies les plus excentriques, que le monde, toujours indulgent pour qui l'amuse et ne le brave pas en face, ne voyait pas ou ne voulait pas voir ce qu'elle même pouvait avoir intérêt à cacher.

C'est pendant cette course au clocher au travers du monde, course parsemée de fêtes et d'éclats de rire, que j'avais un instant fixé les regards de Clotilde; mais, je l'avoue à ma honte, je ne méritai pas bien longtemps un tel honneur à ses yeux, et tout en restant son ami, je fus bien vite classé par elle au rang des êtres vulgaires et entièrement dénués d'idéal. Qu'y faire? Je me résignai, en me rendant justice, et tout fut dit; mais on se demanderait quel intérêt j'ai à donner tant de détails sur le passé de cette charmante femme, si je ne me hâtais d'ajouter ceci : au moment où Léonce de Senectère rencontrait à Ville-d'Avray Hermine de... le bruit courait dans le monde que ledit Léonce était depuis longtemps déjà l'objet d'études approfondies de la part de Clotilde, et les habiles prétendaient que comme Archimède, cette infatigable chercheuse avait dû s'écrier enfin : J'ai trouvé.

Tout souriait donc à Clotilde; il ne lui manquait plus qu'un bonheur, c'était d'être veuve; elle le devint, et cependant Léonce épousa Hermine et partit pour l'Italie. Le jour de la bénédiction nuptiale, j'avais découvert dans un coin de l'église une femme en noir et soigneusement voilée qui sanglotait sous ses voiles; on se dit bientôt à l'oreille, dans notre monde, que Clotilde Rennepont

Digitized by Google

avait quitté Paris et allait enfouir à la campagne son deuil et ses regrets; mais était-ce bien son vieux banquier de mari que Clotilde voulait pleurer, nul ne pouvait le dire positivement.

Ces souvenirs du passé, joints aux choses étonnantes que je venais d'apprendre, expliqueront suffisamment, je l'espère, ma curiosité. Clotilde, toujours veuve, édifiait le quartier qu'elle habitait pas les apparences d'une vie régulière et presque retirée; elle recevait un monde choisi, et son salon passait pour un des plus sérieux et des plus distingués de Paris. Heureuse de se voir recherchée par tout ce que la société renfermait de plus éminent dans les lettres, dans les arts et dans la politique, elle sortait à peine, s'excusant de ne pas aller dans le monde sur son titre de veuve qu'elle ne voulait quitter à aucun prix, quoiqu'elle en eût été sollicitée à plusieurs reprises par des gens dont la recherche avait de quoi flatter l'orgueil le plus difficile. Je soupçonnai là un mystère à dévoiler, une étude du cœur à joindre à toutes celles que j'avais déjà faites, et j'eus hâte de savoir si mon titre d'ancien ami serait aux yeux de Clotilde un motif d'admission ou d'exclusion. Les enfants aiment à tracasser les hannetons pour les faire envoler, j'ai toujours aimé à tracasser les cœurs pour tâcher d'en faire jaillir les secrets.

Je me présentai donc à tout hasard chez Mme Rennepont, à qui je fis passer ma carte, attendant avec une certaine anxiété, dans un élégant boudoir qui précédait son appartement, le douteux résultat de mon audace.

— Mais qu'il entre, ce cher ami! qu'il entre! dit à quelques pas de moi la voix de Clotilde, dont je ne me croyais pas si proche.

Obéissant à l'invitation, je soulevai une portière de velours, qui me séparait seule de cette femme charmante;

Digitized by Google

elle vint à moi en me tendant les deux mains, et en me disant avec l'accent d'une joyeuse surprise :

— Vous ! c'est bien vous !

Moi aussi, si je ne m'étais retenu, j'aurais été tenté de lui demander si c'était bien elle; non qu'elle eût rien perdu de sa beauté, au contraire; sa figure, si gracieuse autrefois, avait pris une expression plus attrayante encore, mais d'un attrait tout autre; il y avait quelque chose en elle de limpide et de reposé; son regard était toujours plein de charme et de feu, mais jadis il éblouissait, aujourd'hui il réchauffait doucement le cœur qu'il venait atteindre. Son sourire était toujours spirituel, mais jadis il paraissait prêt à égratigner tant on y sentait la malice; aujourd'hui, il semblait caresser tant on y sentait de douceur. Ses gestes étaient toujours élégants, mais jadis ils avaient la vivacité de la beauté triomphante, qui veut qu'on l'admire quand même; aujourd'hui ils avaient la grâce calme et noble de la femme qui veut bien qu'on l'admire sans doute, mais qui préfère encore qu'on la respecte.

Sa toilette avait subi comme elle-même une transformation, qui complétait à mes yeux le contraste du présent et du passé; il est peut-être difficile de préciser exactement la nuance, car Clotilde s'était toujours habillée, avec goût, mais cette nuance toutes les femmes la comprendront, j'en suis sûr; c'est bien toujours la robe à la dernière mode, mais les plis en étaient plus larges et plus étoffés; la coupe en était aussi élégante au premier abord, cependant on y sentait quelque chose de plus réservé et de plus chaste même; puis, que sais-je ? dans ces choses l'ensemble est tout, et la toilette d'une femme est un poëme pour qui sait y lire; une dentelle de plus ou de moins, une boucle de cheveux tombant avec plus

Digitized by Google

ou moins de négligence, un bijou plus ou moins montré, un rien suffit enfin pour établir une différence et ce rien est tout. Bref, Clotilde était bien certainement la femme de mes souvenirs, mais elle était encore une femme toute nouvelle pour moi.

Je lui baisai respectueusement la main, tout en faisant ces rapides observations; mais pressentant un secret, je me promis d'être sur mes gardes et comme on dit familièrement de voir venir mon ancienne amie.

— Savez-vous, dis-je enfin, madame, que l'accueil tout aimable que vous me faites, est presque un miracle à Paris? Je ne me présentais devant vous qu'en tremblant, tant j'avais peur d'être entièrement oublié après trois ans d'absence.

— Avouez, fit elle, que vous l'auriez mérité, pour n'avoir jamais songé à donner de vos nouvelles, mais vous aviez tort de craindre, en ce qui me concerne, moi je n'oublie jamais rien ni personne.

Ceci fut dit avec ce regard profond à force d'être brun, qui me rappela soudain la Clotilde d'autrefois.

— Qu'êtes-vous devenu depuis ces trois siècles? continua-t-elle,

— J'ai voyagé, dis-je, j'ai visité presque toute l'Europe, et sauf la différence des climats et des sites, qui est bien quelque chose, je l'avoue, je n'ai rien vu, quant aux hommes, que je ne pusse aussi bien apprendre en restant dans mon pays; partout, j'ai trouvé les préjugés au lieu de la raison, la société substituée à la nature, et convaincue que les conventions inventées par les hommes étaient bien supérieures aux lois émanées de Dieu. Enfin, j'ai trouvé les hommes partout et toujours les mêmes; quant aux femmes, c'est autre chose, et je n'ai pas un instant cessé de regretter les Françaises.

Digitized by Google

— Toujours ironique et toujours misanthrope, fit-elle avec un petit sourire contraint; mais c'est une vieille habitude qui ne peut se perdre en un jour; cependant, je veux vous corriger, ajouta-t-elle, si toutefois vous me permettez de le tenter.

Je m'inclinai en signe de reconnaissance et de curiosité.

— Pour cela, continua-t-elle, en répondant à mon attitude, il faudra simplement consentir à faire, maintenant que vous voilà de retour, partie du cercle intime, qui veut bien parfois se réunir chez moi; je ne vais plus dans le monde, mais le monde ne m'a pas tout à fait abandonnée.

— Et d'où vient de votre part cette retraite qui ne paraît pas avoir de raison d'être? dis-je, désireux de savoir à quoi m'en tenir sur ce premier point du problème qui m'intriguait.

— Oh! ce serait trop long à vous dire maintenant, fit-elle avec ce geste de tête qui élude si bien une réponse, tout en semblant la promettre pour l'avenir; sachez seulement que loin de regretter la décision que j'ai prise, je m'en applaudis chaque jour; mais aussi j'en suis récompensée par l'affection d'amis dévoués qui m'entourent et dont quelques-uns vous sont déjà connus, si je ne me trompe: le vieux général de M...?

— Ah! et comment va-t-il cet excellent général? m'écriai-je emporté par la sympathie q 'il m'avait toujours inspirée.

— Il va bien, quand il va, dit-elle, car il est sujet à de fréquentes attaques de goutte, qui m'empêchent de jouir de sa société autant que je le voudrais; mais la perle, la merveille de mon salon, à laquelle je vous présenterai, si vous daignez être des nôtres,

Digitized by Google

c'est.... mais, au fait, vous la connaissez, je crois, dit-elle en s'interrompant.

Je la regardai avec une sorte de pressentiment.

— Vous n'étiez pas encore parti lors de son mariage; c'est la vicomtesse Hermine de Senectère.

Je restai dans l'attitude d'un homme foudroyé, quoique une sorte d'intuition m'eût fait d'avance deviner ce nom.

— Ah! mon ami, continua-t-elle en s'accoudant nonchalamment sur le bras de son fauteuil, sans paraître s'apercevoir de ma surprise, quelle délicieuse et grande nature que celle d'Hermine! j'ignore si vous l'avez assez connue pour l'apprécier comme elle le mérite, mais je suis sûre que vous ne serez pas longtemps sans subir le charme de son influence. Comme on se sent meilleur dans la société d'un pareil être, si supérieur à tout ce qui l'entoure! et comme on se sent pris au cœur du désir de lui ressembler, si lointaine que soit cette ressemblance! que les plaisirs du monde sont peu de chose auprès de ceux qu'on goûte dans une telle intimité, et comme une heure de conversation avec elle me donne plus de joie que toutes les fêtes mondaines que j'aimais tant jadis! Tenez, fit-elle en souriant, je vais vous paraître ridicule sans doute, mais lorsque je parle d'Hermine, je n'ai pas d'expressions qui puissent peindre ma pensée. Pour qui sait lire dans l'âme de cette femme, il se fait comme une révélation soudaine du bien et du beau: j'ai vu des sceptiques près de croire en Dieu, quand elle leur parlait du ciel, et jamais personne n'a pu mieux réaliser l'image poétique d'un ange descendu sur la terre pour consoler ceux qui souffrent. Quant à moi, vous dire le bien qu'elle m'a fait depuis que je la connais, vous dire à quel point je suis reconnaissante du charme qu'elle répand sur ma

Digitized by Google

vie, ce serait impossible; j'aime mieux me taire, mais chaque jour je me le redis à moi-même, afin de savourer plus intimement les inappréciables délices de sa bienfaisante amitié; puisqu'une femme peut être ainsi, pourquoi toutes ne lui ressemblent-elles pas?

Elle se tut, comme perdue dans une de ces rêveries intérieures qui vous enlèvent à mille lieues des objets matériels, dans le bleu des régions infinies; quant à moi, je ne pouvais me lasser de la regarder avec stupeur; était-ce une comédie, jouée à mon bénéfice? et à quel propos cette comédie?

Mais comment rendre le charme avec lequel cette tirade, étrange et presque mystique, fut *musiquée*? qu'on me pardonne de faire un mot pour rendre ce qu'aucune expression connue ne pourrait peindre. Comment traduire le geste, l'inflexion de sa voix, le regard calme et serein qui accompagnait ces paroles? Comment surtout faire comprendre la suave simplicité avec laquelle toutes ces choses furent dites, et qui atténuait la recherche de la pensée par le naturel de l'accent? J'y renonce; mais je compris, en écoutant Clotilde, comment les songes qui confondent l'une dans l'autre deux images entièrement opposées peuvent agir sur le cerveau d'un homme endormi.

— Enfin, vous la verrez, dit-elle après un instant de silence, et vous comprendrez alors que je n'exagère rien.

Je sentis le besoin de me soustraire à la stupéfaction qui me dominait, et faisant un effort sur moi-même, comme pour me tirer d'un mauvais rêve, je résolus d'éprouver sur Clotide une de ces phrases à deux tranchants qui blessent, mais qui font sortir du cœur les secrets avec le sang.

Digitized by Google

— Je n'ai pas de peine à croire ce que vous me dites, madame, fis-je en me disposant à me retirer, car vous n'êtes pas la première à qui je vois un tel enthousiasme pour la vicomtesse. Elle et Léonce étaient jadis le modèle des époux et leur tendresse mutuelle était devenue proverbiale. Est-elle restée la même ?

Et je la regardai fixement.

— Absolument la même, dit-elle avec un doux sourire rempli d'émotion ; ils sont adorables tous deux, et bien certainement ils étaient faits l'un pour l'autre. Les mercredis et les samedis je compte sur vous, ajouta-t-elle en me voyant disposé à sortir ; songez que je ne vis que par mes amis et que vous devez en augmenter le nombre.

Je la saluai respectueusement et je m'éloignai. Une fois dehors, je voulus voir un peu plus clair dans ce mystère. Je sentais un vertige semblable à celui qu'éprouve le voyageur au haut des glaciers et qui le pousse à sonder l'abîme au risque de s'y engloutir. Je jetai à mon cocher l'adresse du général de M..., j'avais hâte de le revoir et de l'interroger.

Dès qu'il m'aperçut, le brave général tendit les mains vers moi avec une vivacité telle qu'il oublia un instant que sa jambe droite, étendue sur un coussin par suite d'un violent accès de goutte, lui interdisait toute manifestation trop brusque; aussi, sa figure, au moment où j'arrivai vers lui, trahissait-elle un mélange de plaisir et de douleur, assez comique à voir et que reproduisit d'ailleurs sa phrase de bienvenue.

— Tonnerre !... quel plaisir !... morbleu !... de vous voir. Sacrée goutte !... Depuis quand de retour?

— Depuis huit jours à peine, mais vous souffrez donc bien, mon excellent ami ?

Digitized by Google

— Horriblement, surtout par instant, mais que diable voulez-vous ? il faut bien vivre avec son ennemi, quand on ne peut pas s'en débarrasser, comme des Russes ou des Autrichiens, à coups de canon... Bah !... ne parlons plus de cela, je veux être tout entier au plaisir de vous revoir, voyageur éternel !

— Cher général, croyez que je me promettais aussi une véritable joie à vous serrer la main.

— Et votre première visite a été pour moi ? Voilà qui est aimable.

— Je suis trop franc, général, pour accepter entièrement vos éloges, vous n'êtes pas ma première visite.

— Bon ! bon ! je devine mon gaillard, et je vous excuse ; je n'ai pas toujours eu la goutte, morbleu ! et je sais bien à quel autel j'allais faire ma première prière après une longue absence.

— C'est encore une erreur, général, et quoique celle-là ne soit pas moins flatteuse que l'autre pour mon amour-propre, je ne dois pas la laisser subsister davantage. J'ai été voir une ancienne amie, rien de plus et même une amie que vous connaissez, je crois, Mme Rennepont.

— Quoi ! vous connaissez aussi Mme Rennepont ?

— Depuis longtemps, général,

— Et je vous en fais bien mon compliment, morbleu !... une femme charmante, d'une solidité d'esprit, d'une grâce parfaite ; les principes les plus sûrs, et un cœur d'ange brochant sur le tout ! voilà de ces amitiés qui honorent les gens qui les inspirent et dont ils peuvent se faire gloire.

Et il laissa échapper comme un léger soupir de regret, qui ne manqua pas de me donner à réfléchir.

— Savez-vous, reprit-il avec cette franchise habituelle

Digitized by Google

de sa nature, qu'il y a dix-huit mois j'ai voulu l'épouser ?

— Vous ! général, m'écriai-je avec surprise.

— Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire ; à mon âge, oui, cela paraît étrange. Eh bien ! dussiez vous vous moquer de moi, je me laisse parfois aller à regretter qu'elle n'ait pas fait la folie d'accepter, car je reconnais que c'eût été une folie de sa part, et je ne me dissimule pas tout l'égoïsme qui avait présidé à mon calcul. Vous sentez bien qu'une vieille carcasse comme moi n'avait nullement l'idée d'inspirer de l'amour à cette femme charmante que les plus élégants jeunes gens de Paris ont laissée insensible. Clotilde — elle me permet de l'appeler Clotilde en petit comité — s'était montrée si bonne pour moi, il est si clair pour quiconque la connaît que c'est une âme au-dessus des petites passions du monde, une de ces âmes, qui, avant tout, ont soif de dévouement, que j'espérais la voir séduite par cette idée de jeter quelque gaîté sur les dernières années d'un galant homme, qui l'eût aimée comme un père, et de me fermer les yeux ; elle ne l'a pas voulu, que sa volonté soit faite ; tout d'ailleurs est peut-être ainsi pour le mieux.

Je tombais d'un rêve dans un autre ; mais je commençais à me faire à cette situation d'halluciné ; aussi fut-ce assez naturellement que je dis au général.

— Et quelle raison vous a-t-elle donnée pour motiver son refus ?

— Un scrupule de conscience, rare sans doute dans le siècle où nous sommes, mais que je comprends parfaitement, moi qui vous parle ; tenez, il faut bien l'avouer, nous autres hommes qui, entraînés par nos passions, faisons assez bon marché de toutes les délicatesses de sentiment que nous traitons de niaiseries, nous n'en sommes

Digitized by Google

pas moins forcés de les comprendre et de les respecter quand nous les rencontrons face à face ; puisque vous connaissez Clotilde depuis longtemps, vous avez dû connaître Rennepont le banquier ?

— Parfaitement, dis-je.

— C'était un homme assez peu aimable par lui-même et beaucoup plus âgé que sa femme, mais il paraît qu'il était pour elle d'une bonté rare et vraiment paternelle, que n'indiquait pas sa grosse nature de banquier. Clotilde n'en parle encore aujourd'hui qu'avec attendrissement. Lorsqu'elle le perdit, ce fut pour elle, à ce qu'il paraît, un coup terrible.

— Bah !... dis-je, et je me mordis aussitôt les lèvres.

— Sans doute ; n'avez-vous pas su qu'elle s'est retirée pendant un an à la campagne, observant le deuil le plus complet, et se refusant à voir même ses amis les plus intimes ?

— J'ai vaguement entendu parler de cela, je partais à peu près à cette époque, fis-je, désireux de réparer ma maladresse.

— C'est cela même ! Eh bien ! mon cher, cette jeune femme, qui jusque-là avait aimé le monde, goût bien naturel chez une femme riche et belle comme elle l'était, fut tellement frappée par cet événement qu'elle ne s'en est remise qu'à grand'peine.

— Je ne croyais pas qu'elle eût jamais eu d'amour pour son mari.

— Aucunement. Oh ! elle est très-franche à cet égard ; mais, voyez-vous, il faut bien vous dire qu'il y a certaines natures qui ne comprennent rien au mot d'amour comme l'entendent les mauvais sujets tels que vous. Eh bien ! il paraît que Clotilde était de ces natures-là. Elle me l'a dit cent fois elle-même ; du reste indulgente et bonne elle

Digitized by Google

trouve toujours une excuse pour celles qui ne pensent pas comme elle; mais en ce qui la concerne, elle ne se regarde pas comme libre, et ne pense pas que la mort d'un des époux suffise à délier sur terre ce que la religion a éternellement lié dans le ciel; et, avouons-le, dès l'instant où une femme n'est pas aveuglée par une passion, n'est-il pas naturel qu'elle pense ainsi?

— Oui, peut-être, dis-je machinalement, sentant le besoin de répondre.

— Tenez, écoutez ce que m'a dit cet ange, car je dois le reconnaître, elle m'a adouci son refus par tous les témoignages de confiance et d'amitié les plus flatteurs. Pourquoi me remarierais-je? m'a-t-elle dit; quant à moi, ne suis-je pas heureuse comme je suis; riche et pouvant faire le bien, seul besoin impérieux de mon cœur, pourquoi irais-je m'unir à un homme qui attendrait peut-être de moi plus que je ne pourrais lui donner? Je sais qu'avec vous, mon ami, je n'aurais pas cela à craindre, mais outre que je ne me regarde pas comme libre de quitter le nom de mon mari, que vous ôté-je en ne vous épousant pas? rien; mon amitié, vous l'avez aussi profonde et aussi réelle qu'il est possible. Mes soins, oh! sans doute il me serait doux de vous les prodiguer, mais en m'interdisant ce bonheur croyez que je me prive plus que vous-même, et qu'il me faut faire effort pour renoncer à cette tâche qui me serait bien chère. Que voulez-vous, ajouta-t-elle d'un ton qui me pénétra, la vie n'est-elle pas une suite de sacrifices? Résignons-nous. Et je me suis résigné; mais, je ne le cache point, ce ne fut pas sans peine.

Je ne savais ce que je devais admirer le plus, ou de la parfaite conviction avec laquelle me parlait le général; ou de l'adresse que trahissait chez Clotide l'épais bandeau

Digitized by Google

attaché sur les yeux de cet excellent homme; mais je compris que, en tout état de cause, les questions que je me proposais de lui adresser eussent été déplacées, et je me levai en lui disant :

— Espérons, général, que votre goutte vous laissera bientôt libre de sortir, car vous devez manquer aux soirées de Mme Rennepont, et vous me manqueriez beaucoup à moi-même qu'elle a bien voulu mettre au rang de ses invités.

— Bravo! morbleu! je gage que cette nouvelle va aider à ma guérison; il me semble déjà que je suis mieux, dit-il en faisant un effort et en réussissant à se tenir de bout, voyez plutôt!

— Je voudrais pour beaucoup croire que je suis pour quelque chose dans ce mieux, général.

— Croyez-le; mais ne vous attribuez pas tout le miracle; cela me met toujours du baume dans le cœur, quand je puis parler de notre excellente amie, et je crois à l'influence du moral sur le physique.

— Si c'est une superstition, dis-je, du moins elle est consolante.

Et je le quittai. Une fois dehors, je ne pus m'empêcher de murmurer :

— On prétend que quand les diables sont vieux ils se font ermites, les diablesses s'y prendraient-elles de meilleure heure?

On le voit, malgré tout ce que j'avais entendu, malgré tout ce que m'avait dit le général, je doutais encore; aussi étais-je bien résolu à profiter assidûment de l'invitation de Clotilde; je voulais avoir le cœur net de ce mystère, quitte à m'incliner devant l'impossible, si l'impossible m'était prouvé.

On ne s'étonnera plus si j'avoue que, le mercredi sui-

Digitized by Google

vant, j'eus soin d'arriver de bonne heure chez Mme Rennepont. Je n'étais pas fâché, tout en couvrant mes projets sous un air d'empressement qui ne pouvait être que flatteur, d'assister à l'entrée des différentes personnes dont la présence avait pour moi quelque intérêt; une certaine habitude d'observation m'avait appris que certaines nuances sont plus perceptibles au moment où deux personnes s'abordent que lorsqu'elles sont, pour ainsi dire, entrées en scene et installées dans le rôle qu'elles veulent jouer.

Mais, si grande hâte que j'aie pu faire, un autre m'avait précédé c'était le général de M... que je trouvai établi dans un bon fauteuil vis-à-vis de la maîtresse de la maison; son pied malade était étendu sur un coussin, mais le général semblait porter sur sa figure une satisfaction que ne venait troubler aucun ressentiment de ses douleurs.

Quand on m'annonça, Clotilde se leva et venant à moi avec grâce :

— Que c'est charmant à vous d'être arrivé de si bonne heure, me dit-elle; une vieille amitié comme la vôtre ne pouvait être devancée que par celle du général, qui regagne en indulgence ce qu'elle peut avoir de plus récent.

— Certes, je ne le cède à personne sur ce point-là, dit le général, pas même à vous, mon cher ami, ajouta-t-il en se retournant vers moi, et toutes les fois qu'il faudra prouver mon amitié pour madame, par la hâte que je mettrai à l'obliger, je me fais fort de lutter avec le plus agile, en dépit de la maudite goutte qui a fait élection de domicile dans mon pied.

— Il est certain, dis-je en m'adressant à la maîtresse de la maison, que le général, il y a quelques jours, m'a

Digitized by Google

parlé de vous, madame, avec un enthousiasme bien flatteur pour vous, quoique bien mérité, ajoutai-je avec intention.

— Le général est la bienveillance même, répondit-elle en souriant... Votre pied est-il bien ainsi, général, ajouta-t-elle en se tournant vers lui.

— A merveille ! mes souffrances sont entièrement calmées, et c'est pour vous obéir que j'ai consenti à accepter ce coussin que vous avez absolument voulu que je prisse; mais vous me gâtez d'une manière si charmante que j'aime à me laisser faire.

Il me sembla, à tort peut-être, que Clotilde paraissait gênée de l'attention que j'apportais à observer les soins, vraiment minutieux et pleins d'affection filiale, qu'elle prenait du général ; je me promis de mieux dissimuler, et je n'eus pas le temps de songer davantage à ce détail, car j'entendis annoncer :

— M. le vicomte et Mme la vicomtesse de Senectère !

Dans l'intervalle de mes deux visites à Clotilde, je m'étais présenté chez le vicomte sans le trouver et j'y avais laissé ma carte; aussi vint-il à moi dès qu'il m'aperçut en me disant :

— Vous voilà donc de retour en France, cher monsieur ! j'ai trouvé chez moi votre carte avec le plus grand plaisir; mais vous aurez à vous justifier auprès d'Hermine de n'être pas monté chez elle en ne me trouvant pas.

— J'ai craint, répondis-je, de déranger Mme la vicomtesse ; d'ailleurs je savais avoir le plaisir de vous rencontrer ce soir ici.

Cet échange de mots, si court qu'il fut, avait suffi pour m'empêcher d'observer comment Clotilde abordait la vicomtesse ; je le regrettai, car, je le répète, ces moments

Digitized by Google

là pour moi, sont, en général, pleins de révélations. Quand j'eus la liberté de porter les yeux sur ces dames, en saluant Mme de Senectère, le visage de Clotilde ne portait que l'empreinte de l'amitié la plus vive et la plus profondément sentie.

Hermine me fit un accueil charmant, entremêlé des gracieux reproches que Léonce m'avait fait pressentir; c'était bien toujours la ravissante jeune femme que j'avais connue à Ville-d'Avray; ses yeux étaient aussi calmes et aussi purs, son sourire était aussi doux, et l'on voyait, à la placidité de son front, que si ce front avait reflété quelques émotions passionnées, il n'en avait reflété que d'heureuses.

Léonce prit bientôt mon bras et se mit à me parler de mes voyages, tandis que sa femme, le général et Clotilde entamaient une de ces conversations propres aux gens qui s'entendent bien et dont les esprits sont entièrement à l'unisson. Après quelques détails que je lui donnai sur les divers pays que j'avais parcourus, je lui dis :

— Je suis fort heureux de vous rencontrer ici, monsieur le vicomte, je ne savais pas que vous connussiez Mme Rennepont, dont moi j'étais depuis longtemps l'ami.

— Si, me répondit-il simplement, je connaissais Mme Rennepont avant mon mariage; quand je la retrouvai plus tard, j'eus l'occasion de lui rendre un service qui concernait la succession de son mari, et sa reconnaissance a dégénéré en amitié sérieuse et réelle.

Ainsi m'était expliquée en partie la présence de Léonce chez Clotilde, présence inexplicable pour moi si les bruits qui jadis avaient couru étaient vrais. La générosité naturelle à Léonce l'avait rapproché de Mme Rennepont sans doute — il y avait un service à rendre — puis, le

Digitized by Google

nouveau genre de vie adopté par elle, joint à cette indulgence du monde qui sert à couvrir entièrement ce qu'on a su lui cacher à demi, avait amené Léonce à laisser s'établir entre eux cette intimité qui ne manquait pas de me surprendre. La réserve et l'honneur m'empêchaient de l'interroger sur des points aussi délicats; je crus donc devoir, jusqu'à nouvel ordre, me contenter de cette explication en ce qui le concernait, mais en admettant cette hypothèse à son égard, comment se rendre compte de l'étrange courage ou de l'indifférence non moins étrange de Clotilde sur un pareil sujet ; je ne sais quoi, plus fort que tous mes raisonnements, me criait que cette indifférence ne pouvait exister réellement.

Pendant mon à-parté avec Léonce on avait annoncé plusieurs personnes qui m'étaient inconnues, mais dont les noms éveillaient en moi des souvenirs divers, d'abord quelques hommes politiques ou occupant dans le monde des situations importantes et dont je ne parle que pour mémoire, car ils ne doivent jouer aucun rôle dans ce récit ; mais leur présence même chez Clotilde, jadis la plus folle et la moins sérieuse des femmes, ne laissait pas que de porter avec elle un certain enseignement et que de donner à mes yeux à ce salon un cachet que je m'attendais si peu à lui voir. Tous l'abordaient avec ces marques d'estime et de considération qu'on donne à celles qui ont su conquérir une place marquante dans le monde par une conduite exemplaire et longtemps éprouvée. Quelle force de caractère, quelle habileté devait avoir cette femme, ou qui sait? car tout était possible, quelle complète conversion avait dû se produire dans son âme pour qu'en moins de trois ans Mme Rennepont eût si bien dépouillé ses anciennes apparences et revêtu une existence nouvelle ! De quels constants efforts sur elle-même ou de quelle éclatante su-

Digitized by Google

périorité avait-elle dû faire preuve! Était-ce comédie ou vérité? Était-ce hypocrisie ou vertu?

Je n'eusse pas mieux demandé que d'en prendre mon parti et de me regarder comme le témoin d'une de ces rares et sublimes transformations devant lesquelles on ne peut que s'incliner, mais certains disparates, inaperçus de tout autre peut-être, venaient me replonger dans mes doutes et dans mes incertitudes ; parmi les noms annoncés, il en était de revêtus à mes yeux de couleurs bien différentes, et que je m'étonnais de voir ainsi réunis. Telle femme avait un renom d'austérité que rien n'était jamais venu démentir ; cette autre, au contraire, *jouissait* à un moindre degré sans doute, mais comme jadis Clotilde, d'une réputation de coquetterie, sinon de légèreté coupable ; celle-ci était, disait-on, d'une bonté qui frisait de près un autre substantif ; celle-là était renommée pour son esprit caustique et médisant, que sais-je ? je voyais un assemblage incompréhensible des caractères les plus opposés. Que l'on me pardonne cette comparaison un peu triviale ; Clotilde semblait avoir pris à tâche de faire de son salon ce qu'en langage de cuisine on appelle une macédoine ; nul ne peut dire au juste ce que c'est, mais il y en a pour tous les goûts.

Et cependant elle était toute à tous. Elle trouvait un mot aimable et gracieux à dire à chacun ; certes, pour répondre à tant de nuances diverses de caractères, il fallait qu'elle changeât de couleur plus souvent que le caméléon, mais elle le faisait avec tant de simplesse et d'aisance qu'on ne sentait en elle aucun effort ; aussi quoiqu'il me fût impossible d'entendre tout ce qu'elle disait, il m'était facile de voir à l'effet produit et au murmure sympathique qui la suivait tandis qu'elle allait de l'un à l'autre, que cette femme était bien réellement la

Digitized by Google

reine de ceux qui l'entouraient, et servait de lien — par quelle puissance ? je l'ignore — à tous ces membres d'une société qui ne semblaient pas faits pour se convenir. Cela, sans doute, ne résolvait aucune de mes hésitations sur son compte, mais, malgré tout, je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec plus de considération que je n'y étais habitué ; franche ou fausse, certes Clotilde n'était pas une femme ordinaire ; elle réalisait le même miracle que jadis notre vieil ami de Ville-d'Avray ; mais, tout en faisant mentalement cette comparaison, je me surprenais à murmurer, en dépit des apparences : et pourtant ce n'est pas la même chose.

Une observation que je fis alors, sans y attacher ce jour-là une grande importance, mais qui plus tard devait me revenir, comme ces souvenirs longtemps oubliés qui éclairent soudain les côtés obscurs d'une situation, c'est que Clotilde, chaque fois qu'elle avait eu l'occasion de s'éloigner pour parler à quelque nouvel arrivant, s'était hâtée de venir occuper le fauteuil près du général, et la joie qu'il montrait naïvement de cette constante attention pour lui n'eût pas manqué d'être compromettante pour M^me^ Rennepont, si l'âge et les infirmités du général ne l'avaient pas mise à l'abri des soupçons ; cela d'ailleurs était si naturellement fait et paraissait si peu susceptible de mauvaise interprétation que chacun semblait avoir accepté cette préférence et ne pas même la remarquer.

Vers minuit on annonça la baronne de la Vaudraye.

Je connaissais un peu la baronne. — Quarante-cinq ans, une tournure sentimentale, des cheveux de saule pleureur, des yeux perdus dans le vague, un parler langoureux et tendre, du cœur au bout des ongles, du cœur sur les lèvres, du cœur dans les mains, enfin du cœur partout. Ecoutez-la plutôt :

Digitized by Google

— Si tard! lui dit Clotilde en allant au-devant d'elle.

— Oh! jamais trop tard, mon cher ange, reprit-elle si haut que chacun se tut pour l'écouter; jamais trop tard, n'est-il pas vrai, quand on apporte avec soi le parfum d'une de ces bonnes nouvelles qui font battre délicieusement tous les nobles cœurs.

Après un pareil exorde, chacun devait, ne fût-ce que par politesse, paraître empressé de savoir quelle était cette bonne nouvelle, dont le parfum, selon la baronne, devait embaumer tous ses pas. Aussi la question attendue jaillit-elle de toutes les lèvres.

— Mon neveu, mon pauvre Raoul arrive enfin, répondit-elle; moi, qui craignais tant de ne plus le revoir! de ne pouvoir l'arracher à cette Italie qui lui fut si fatale! Il consent à venir me rejoindre!

Je dois le dire, si la baronne avait pensé faire de l'effet par son annonce, elle ne fut pas déçue dans son espoir, car, sans que je pusse encore m'expliquer comment ce nom était en possession d'intéresser tout le monde, il fut évident pour moi que cet intérêt était réel; tous, jusqu'à Léonce, jusqu'à la douce Hermine, parurent heureux d'apprendre ce que la sentimentale baronne venait de leur annoncer; aussi, lui serra-t-on les mains, la félicita-t-on, l'embrassa-t-on à la ronde.

— Merci! oh! merci! mes bons amis, dit-elle langoureusement et en laissant échapper quelques pleurs de ses yeux; comme il est doux de se sentir aimée ainsi, de voir tant de nobles cœurs — encore les cœurs — s'intéresser à votre bonheur; mais ce n'est que justice, car je vous aime bien tous aussi.

— Ce bon Raoul a tant de droits à l'intérêt, dit un homme encore jeune.

Digitized by Google

— Si noble et si malheureux, dit une dame.

— Un héros de dévouement!

— Qui ne s'intéresserait à lui ?

— Il a bien souffert, mais sa belle âme était à la hauteur des épreuves qu'il a subies, dit simplement Clotilde.

— Vous m'aiderez tous à le distraire, à le consoler, dit la baronne ; un cœur — toujours le cœur — comme le sien a besoin, avant tout, d'affection.

Un murmure approbateur accueillit ces paroles.

— Et vous, vicomtesse, notre blanche et sainte Hermine, n'accueillerez-vous pas aussi avec bonté ce pauvre cœur — Ouf! — meurtri.

— Oh ! très-volontiers, madame, répondit doucement Hermine, car sans avoir le plaisir de connaître monsieur votre neveu, je l'ai souvent plaint du fond de l'âme; ses douleurs sont de celles qui inspirent surtout la compassion des gens complétement heureux.

En achevant de parler, ses yeux rencontrèrent presque involontairement ceux de Léonce, et l'imperceptible et tendre éclair que je vis se projeter de l'un à l'autre me prouva que leur mutuelle tendresse n'avait en rien failli depuis trois ans.

Clotilde ne quitta point Hermine des yeux, tandis qu'elle parlait, mais elle les baissa en s'apercevant que je l'observais, et la même contrariété que j'avais cru remarquer sur sa figure au commencement de la soirée reparut encore, mais fugitive et vague.

— Je crois me connaître en courage, dit enfin le général de M... en se levant, mais je déclare que votre neveu, madame la baronne, ne le cède à personne en héroïsme.

Chacun imita le général, et bientôt nous prîmes tous congé de Clotilde; je n'avais pas osé m'enquérir de la cause de cet enthousiasme universel pour le jeune homme

Digitized by Google

dont le retour semblait réunir tant de sympathies; je m'éloignai donc en me promettant tout bas de me renseigner à cet égard, car rien de ce qui se passait dans le salon de Clotilde ne devait être indifférent à la chasse aux secrets que j'avais entreprise. Aussi, murmurai-je, tout en rentrant chez moi par une nuit superbe et en fouillant dans mes souvenirs :

— Qui diable peut être le neveu de Mme de la Vaudraye?... Raoul... Raoul... Ah! fis-je en me frappant le front sous la pression d'un souvenir subit, Raoul de Vergennes.

Et ce nom, évoqué dans ma mémoire, m'éclaira tout ce que la scène du soir avait eu d'obscur pour moi, et fit surgir devant mes yeux les détails, encore un peu confus, mais insensiblement plus précis d'une histoire, qui, deux ans auparavant, avait fait sensation en Europe et était, en effet, je dois le dire entièrement à l'honneur de M. de Vergennes.

Je vais la rapporter en quelques lignes. Ce récit aura l'avantage de faire connaître à peu près au lecteur, autant du moins que je le connaissais moi-même, le nouveau personnage qui allait faire son entrée dans la société de Mme Rennepont.

Deux ans avant l'époque où je revins en France, M. Raoul de Vergennes, jeune homme appartenant au faubourg Saint-Germain, doué d'une grande fortune et d'une charmante figure, voyageait en Italie dans l'intention de parcourir et de connaître à fond cette vieille terre des souvenirs classiques; mais il était décidé qu'il serait arrêté dès ses premiers pas, et qu'il verrait des projets plus charmants et plus chers encore, remplacer dans son cœur ceux qu'il avait précédemment formés.

En effet, présenté à Naples chez la duchesse Rusticoli,

Digitized by Google

il y rencontra la fille de la duchesse, Sabina ; la voir et l'aimer ne fut qu'une seule et même chose; Sabina, si je croyais ce qu'on m'en avait dit, était une de ces beautés idéales, rares même en Italie, rehaussée encore par une particularité bizarre sur laquelle j'insiste à dessein; elle était blonde, d'un de ces blonds cendrés qui semblent n'appartenir qu'au Nord; elle passait pour une de ces âmes nobles et fières, tendres et chastes, qui commandent autant le respect que l'amour; Raoul de Vergennes eut le bonheur de lui plaire, et bientôt obtint d'elle une affection égale à la sienne; aucun obstacle ne semblait devoir s'opposer à leur bonheur, et leur mariage fut résolu.

Aucun obstacle, avons-nous dit, il en était un qu'on ne pouvait prévoir, la volonté du ciel. Un jour les deux fiancés, séduits par une de ces belles matinées qui semblent une invitation de la nature, et que le destin change parfois en piége, entraînèrent la duchesse Rusticoli à faire avec eux une promenade en mer, dans cet admirable baie de Naples, dont tous les voyageurs ont conservé le souvenir.

Ils partirent gaiement, aux chants de leurs bateliers, auxquels répondaient les lazzaroni de la plage, puis on les perdit de vue. Bientôt la foudre gronda, les vagues de la mer, tout à l'heure si calme, s'élevèrent jusqu'aux nues, et l'anxiété prit au cœur tous ceux qui les savaient en mer La ville tout entière l'apprit bientôt, et les nombreux amis de la duchesse Rusticoli, qui tous étaient devenus ceux de Raoul, se rendirent sur la plage, se questionnant à voix basse et redoutant presque de se communiquer leurs craintes.

Enfin, quelques-uns de ceux qui étaient armés de lunettes d'approche jetèrent un cri de joie, mêle de terreur; on apercevait à une lieue et demie en mer le bateau de

Digitized by Google

la duchesse luttant contre les vagues et tendant au rivage; mais quelle lutte inégale, ô mon Dieu! Tantôt perdus dans les cieux, sur le dos d'un flot monstrueux, tantôt précipités dans un abîme, chaque fois qu'ils disparaissaient on se demandait: reparaîtront-ils? puis tout à coup on s'écriait avec joie : les voilà, nous les voyons encore! Enfin, après une seconde d'attente qui parut un siècle, le frêle esquif ne reparut plus. Un long cri d'angoisse sortit de toutes les poitrines; les lunettes interrogèrent vainement l'horizon bouleversé, il devint évident que les malheureux avaient sombré.

C'est dans ces instants que la majesté de Dieu est grande et que le néant de l'homme est profond. Il n'y eut pas un des spectateurs de cette lugubre scène qui ne sentît son cœur se glacer dans sa poitrine et ses genoux fléchir sous la main toute-puissante de Dieu.

Mais les émotions de tous n'étaient pas encore finies.

— Je vois quelque chose, s'écria soudain un lazzarone.

Toutes les âmes s'emplirent d'espoir; tous les regards se portèrent au loin et l'on aperçut quelque chose de vague qui luttait contre la tempête.

— C'est un homme et il nage, se dit-on.

Mais qui?... De tous ces infortunés, lequel tentait encore d'échapper à cet affreux trépas! Pendant une demi-heure les poitrines haletèrent au gré des efforts surhumains de l'infortuné.

Enfin, la vague porta sur la plage Raoul de Vergennes mourant, tenant encore Sabina Rusticoli qu'il n'avait pas un seul instant abandonnée; mais, hélas! en revenant à lui, s'il survivait, le malheureux ne devait plus retrouver que le cadavre de sa fiancée, la jeune fille était morte entre ses bras.

Digitized by Google

Les vagues rendirent un à un les cadavres de la duchesse et de ses mariniers.

Raoul resta six semaines entre la vie et la mort, et ne put pas même dire un adieu suprême à sa fiancée, dont tout Naples suivit le convoi; les nombreux amis que s'était faits le jeune homme l'entourèrent de soins et d'attentions, et remplacèrent autant que possible la famille qu'il n'avait pas. Sa tante seule aurait pu le rejoindre, mais la baronne de la Vaudraye, malade elle-même à cette époque, dut se contenter des lettres nombreuses que lui écrivit un des jeunes seigneurs napolitains qui s'étaient le plus vivement attachés à son neveu. Bientôt les lettres du comte Vandramini, que la baronne communiquait à ses amis, prirent aux yeux de la société l'intérêt du roman le plus touchant et le plus mélancolique; l'inquiétude que chacun avait ressentie pour ce jeune homme qui, après tant de malheur et de courage, semblait à chaque instant près de rejoindre celle qu'il n'avait pu sauver, fut effacée par la teinte presque légendaire que prit son histoire, quand les détails de sa nouvelle vie parvinrent aux oreilles de ce monde sceptique et blasé, qui a toujours une admiration prête pour tous les sentiments profonds, mais se garde comme du feu de les éprouver lui-même, et s'en tient à leur égard au platonique le plus scrupuleux.

Voilà ce que les échos de ce monde avaient apporté jusqu'à moi.

Le retour de Raoul à la vie eut deux phases, l'une physique, l'autre intellectuelle. Sa convalescence physique était déjà presque achevée que le malheureux ne semblait pas plus se rappeler le passé que s'il n'eût jamais existé. Un instant ses amis le crurent fou; mais le médecin, tout en rassurant Vandramini qui lui mani-

Digitized by Google

festait cette crainte, lui recommanda de ne pas hâter le réveil de ses souvenirs endormis. Cette absence de mémoire était, selon lui, une faveur de la Providence ; Raoul, dans les premiers instants de sa faiblesse physique, n'eut pas supporté un second choc moral aussi grand que la perte de toutes ses espérances ; sa guérison était déjà un miracle, il ne fallait pas en attendre un second ; remercions Dieu, avait dit le docteur dans son langage un peu théâtral, mais ne le tentons pas. Aussi Vandramini, qui s'était dévoué au jeune Français, avec une tendresse vraiment fraternelle, résolut-il d'attendre et d'épier le réveil de sa raison, réveil que chaque jour, d'ailleurs, lui faisait pressentir ; mais il ne laissait pas que de frémir, en pensant à la rude tâche qu'il aurait à remplir, quand il lui faudrait répondre enfin aux questions désespérées de son ami. Comme il arrive souvent en ce bas monde, la tâche fut moins difficile que ne le supposait Vandramini. Ne serait-ce pas là l'effet de ce drame sous-latent qui se joue dans le cœur des hommes à l'insu de ceux qui les entourent, drame qui n'est peut-être que la part secrète que Dieu s'attribue dans leurs sentiments, sans empiéter aucunement sur leur libre arbitre ? Ainsi Raoul avait tout oublié et cependant, à un moment donné, il sut tout. Par quelles gradations, par quelles nuances imperceptibles cette âme était-elle passée de l'ignorance absolue à la connaissance entière de son infortune ? Par quelles infiltrations partielles dans sa pensée, infiltrations semblables à ces précautions minutieuses que prend une bonne mère, la vérité s'était-elle insinuée goutte à goutte dans l'esprit de Raoul, de façon à lui épargner toutes les secousses et tous les déchirements qui eussent pu l'anéantir ? je l'ignore encore. Peut-être est-ce le secret de ce *je ne sais quoi*, ou plutôt de

Digitized by Google

ce *je ne sais qui* que les hommes ne peuvent expliquer, qu'ils nient quelquefois, mais dont la présence à leur côté se fait si souvent et si impérieusement sentir. Toujours est-il qu'un matin, après avoir marché quelque temps silencieux au bras de Vandramini, Raoul s'arrêta, lui mit la main sur l'épaule, et, fixant sur lui des yeux où l'on voyait, mêlées au désespoir, briller les lueurs d'une intelligence entièrement reconquise, lui dit simplement :

— Vandramini, mène-moi à la tombe de Sabina.

Vandramini tressaillit; puis, tout en remerciant le ciel de voir sa tâche si complétement allégée et pensant que le mieux était d'obéir sans phrase :

— Viens, dit-il.

Et il le conduisit au lieu où, l'une près de l'autre, dormaient la duchesse et sa fille, et lui montrant la tombe, il lui dit :

— Eccolà.

— Va-t'en, reprit Raoul en lui serrant la main.

Vandramini s'éloigna, mais sans perdre de vue son ami; il craignait que Raoul ne voulût accomplir un projet désespéré, longtemps conçu et longtemps médité dans le silence; mais il se trompait, Raoul s'assit simplement au pied de la tombe qu'il contempla d'un œil sec jusqu'au soir, sans presque changer d'attitude. Quand le soir Vandramini lui dit qu'il était temps de rentrer, Raoul obéit sans résistance à son tour, mais Vandramini l'entendit murmurer :

— A demain ! comme s'il parlait à quelqu'un qui pouvait l'entendre.

Et en effet depuis lors Raoul revenait chaque jour au pied de la tombe de Sabina sans que rien pût le faire manquer au funèbre rendez-vous.

Comment dirai-je de quelle couleur romanesque et poé-

Digitized by Google

tique tous ces détails, passant de bouche en bouche dans le monde, revêtirent le nom et la personne de Raoul de Vergennes? Comment faire comprendre toutes les admirations enthousiastes qui entourèrent le souvenir de ce jeune homme qu'on avait vu quelques années auparavant dans les salons et dans les fêtes, sans se douter que sous ces apparences d'homme du monde se cachait un de ces héros de ballade, dont la constance et les dévouements amoureux défrayaient, au moyen âge, les chants des trouvères? Que dis-je? combien ne les effaçait-il pas aux yeux des femmes de notre siècle? L'existence des autres était fabuleuse et hypothétique, mais lui, il était là, vivant, mourant plutôt de sa douleur et ne voulant pas en être consolé. Que de soupirs furent sans doute poussés en secret par celles qui n'avaient pas eu le bonheur de rencontrer une constance semblable, quoique elles se rendissent *in petto* le témoignage qu'elles ne le méritaient pas moins que Sabina Rusticoli! Que de femmes désiraient tout bas le voir et le connaître, dans l'espoir secret de le consoler, et n'était-ce pas là un vœu bien chrétien et bien digne de ces cœurs charitables! Que de jeunes filles baissaient les yeux quand on parlait de ce modèle des fiancés! Rien ne peut rendre les interminables dithyrambes, les élégies exaltées qu'inspirèrent les malheurs et les mérites de ce jeune homme. L'on m'a même dit que, dans la première année qui suivit cette tragique et lamentable histoire, toute femme qui passait à Naples se faisait montrer l'inconsolable solitaire, et n'aurait voulu pour rien au monde quitter la capitale des Deux-Siciles sans avoir été faire un pèlerinage au tombeau de Sabina.

Aussi au retour que de récits et que de questions! Que de regrets pour celles qui, moins heureuses, n'avaient

Digitized by Google

pu jouir d'un spectacle aussi touchant! Que de triomphes pour celles qui l'avaient savouré! J'ai l'air de plaisanter, mais que l'on consulte la mémoire de ceux qui ont survécu au temps écoulé, et, j'en suis certain, nul ne démentira le récit que je fais de cette admiration passionnée. Ce fut une époque bien difficile à passer pour les malheureux amants à qui chacune donnait pour modèle Raoul de Vergennes, en les écrasant de sa supériorité dans l'art d'aimer. Cette crise dura jusqu'au jour où un de ces froids railleurs, qui plaisantent de tout, s'écria dans un salon, au milieu d'une recrudescence d'enthousiasme :

— Commencez par mourir, mesdames, et nous vous promettons d'aller tous les matins déposer une couronne d'immortelles sur vos tombes.

Un cri d'horreur et d'indignation lui répondit; on le conspua, mais la vérité me force à dire qu'à partir de ce moment on parla beaucoup moins de Raoul, puis enfin qu'on n'en parla plus du tout, mais le souvenir en resta.

Voilà ce qui me revint en mémoire en rentrant chez moi; je compris alors comment tous ceux à qui l'on avait annoncé le retour d'un homme dont on avait tant parlé avaient laissé échapper un mouvement de joie, moitié intérêt, moitié curiosité. Cette curiosité, je la partageais, car je ne sais quel pressentiment me disait que l'arrivée de ce jeune homme ne serait pas sans quelque résultat curieux, pour un observateur à la piste, comme moi, de tous les mystères et de tous les sentiments secrets qui peuvent faire battre le cœur de ses semblables.

Que si l'on me demande quel intérêt si grand me poussait à m'occuper ainsi des affaires d'autrui, au lieu de vivre pour mes propres plaisirs et pour mes propres passions, je répondrai que, dussé-je n'être pas compris,

Digitized by Google

je soutiens que rien n'est attachant pour un homme d'esprit comme cette sorte de chasse faite aux battements du cœur humain et que, lorsqu'on s'y est une fois adonné, on ne peut se défendre d'un attrait toujours nouveau que vous présentent ces découvertes dues à une observation intelligente ; mais si l'on m'objecte que cette sorte de plaisir ne peut exister sans l'aide d'un peu d'espionnage et d'indiscrétion, je répondrai que cela est vrai, mais qu'en définitive cette indiscrétion est bien légère et cet espionnage bien innocent, puisque la première condition de ce jeu, pour un honnête homme, est l'obligation de rester neutre ou du moins d'intervenir d'une manière tellement inaperçue, que ce ne peut plus être qu'une affaire entre sa conscience et lui. Ceci posé, pour justifier par avance certains procédés, au moyen desquels j'ai pu éclaircir plusieurs points obscurs de cette histoire, je continuerai. Qu'on se souvienne d'ailleurs que je n'ai pas la ressource des romanciers qui trouvent toujours dans leur imagination une explication pour les choses les plus inexplicables ; tout ce que je raconte est vrai ; comment le raconterais-je si je ne le savais pas? Comment le saurais-je si je ne faisais pas tout pour le savoir?

Ceci me servira tout naturellement de transition pour raconter au lecteur une conversation que je surpris, voici comment :

Quelques jours après la soirée dont j'ai parlé, j'arrivais chez Clotilde dans la journée ; le hasard fit que le domestique, chargé d'annoncer, ne se trouva pas là au moment où j'approchais de l'appartement de madame Rennepont ; la finesse d'oreilles qui m'est propre me fit entendre cette phrase prononcée par elle d'une voix qui m'était bien connue :

Digitized by Google

— Vous savez pourtant bien, Léonce, que je n'ai pas cessé de vous aimer.

J'avais la main sur la portière de l'appartement, au moment où cette phrase arrivait jusqu'à moi, et ma foi! désireux de savoir ce que deviendrait une conversation pareille, je..... ma foi, oui! avisant un petit boudoir d'où l'on pouvait tout entendre, je m'y cachai, en marchant sur la pointe du pied; honni soit qui me le reproche!

Le temps que j'avais mis à gagner ma retraite m'avait sans doute fait perdre la réponse du vicomte, car lorsque je fus installé, c'était encore Clotilde qui parlait, en ayant l'air elle-même de répondre à une objection.

— Oui, disait-elle; mais laissez-moi, Léonce, vous rappeler ce que je vous dis alors, et ce que vous m'avez promis. Croyez-vous donc que nous soyons assez insensées, nous autres femmes, pour ne pas savoir de quelle immense supériorité nous écrase toute jeune fille qui vient vous apporter le tribut d'un cœur vierge et d'un premier amour? Pensez-vous que nous ayons sérieusement l'espoir de lutter avec elle; et si quelques-unes d'entre nous ont tenté cette lutte, n'est-ce pas toujours avec l'amère et désespérante certitude d'en sortir vaincues, et Dieu sait combien meurtries! Non; telle n'a pas été ma pensée, et quand bien même ma rivale n'eût pas été cet ange unique, que j'admire et que j'adore tout en l'enviant, je n'eusse pas un instant songé à lui disputer votre cœur; hélas! je m'en étais reconnue trop indigne, vous le savez; mais la blessure que j'ai reçue par votre abandon m'avait contrainte à faire un retour sur mon existence passée, et, à la lueur de votre amour perdu, j'avais compris combien était indigne d'une femme qui se respecte l'existence frivole et coupable que jusqu'alors

Digitized by Google

j'avais menée. Je résolus donc d'en sortir, de rompre avec ces habitudes mondaines que je haïssais désormais pour l'influence désastreuse qu'elles avaient eue sur ma destinée, de vivre désormais seule et repentante, mais digne au moins dans l'avenir de votre amour que j'avais perdu dans le passé. Je ne m'aveuglai pourtant pas, Léonce, et je sentis, sans me tromper, qu'au fond de mon repentir il y avait un nom et que c'était le vôtre ; que dans mon désir de réforme il n'y avait qu'un besoin, c'était de reconquérir, non pas votre affection sans doute, j'y avais à tout jamais renoncé, mais votre estime, et peut-être un jour votre amitié.

— Mais, Clotilde..... voulut dire Léonce.

— Oh ! ne m'interrompez pas, reprit-elle en lui coupant la parole; je sais que je vous ennuie, je ne fais que vous répéter aujourd'hui ce que je vous ai dit vingt fois, mais si je vous le redis, Léonce, c'est que je tiens bien à ce que vous ne doutiez jamais de la franchise de celle qui vous parle. Rappelez-vous ce jour où le hasard nous remit face à face : vous fûtes ému, touché ce jour-là, car vous sentiez bien alors que je vous disais vrai, et que si vous m'aviez repoussée vous pouviez me replonger dans cette existence maudite d'où votre souvenir avait seul le pouvoir de me faire sortir; vous m'aviez promis de ne pas m'abandonner, de me tendre la main, de m'aider à me maintenir dans cette voie où, je ne m'en cache pas, je n'avais tenté d'entrer que pour me rapprocher de vous ; vous sembliez comprendre qu'il serait mal à vous, si généreux, si noble, de refuser le secours de votre appui à qui ne vous demandait rien qu'un encouragement muet, qu'un sourire d'approbation et.....

— Mais ne l'ai-je pas fait, Clotilde? reprit Léonce avec un peu d'impatience. Ne vous ai-je pas vingt fois prouvé

Digitized by Google

que votre amitié m'était précieuse et chère, et que la mienne vous était acquise? N'ai-je pas fait d'Hermine votre meilleure amie?

— Oh! oui, sans doute, oui! s'écria-t-elle avec amertume..... Puis changeant de ton, elle reprit avec humilité : vous avez raison, Léonce; je comprends tout ce qu'il y eut de générosité à vous à laisser une femme comme moi vivre dans le même air que cet ange de pureté qui se nomme Hermine.

— Je n'ai pas voulu dire, fit Léonce.....

— Mais je le dis, moi, interrompit-elle encore avec humilité; je le dis, mon ami; je ne rougis pas de me faire humble et petite à vos pieds; oui, je reconnais qu'en faisant cela vous avez fait beaucoup; eh bien! ne soyez pas impitoyable; je vous demande plus encore : si je me contente de votre amitié, vous ne pouvez ignorer que c'est un sentiment plus impérieux qui vit dans mon cœur; vous devinez que l'amour, l'amour seul a pu me donner la force de me changer du tout au tout, l'amour seul fait de ces miracles. Eh bien! soyez bon, et ne repoussez pas le rôle d'ange gardien dont je vous ai investi; ne m'aimez pas, j'y consens, mais laissez-moi vous aimer, permettez-moi de garder ce sentiment, mon seul bien, au fond de mon cœur, et pour que je puisse l'y contenir, faites effort sur vous-même et ne me refusez pas ce que je vous demande.

— Mais ce que vous me demandez...

— Ce que je vous demande, Léonce, est bien peu de chose, et ne vous coûterait pas tant si vous aviez quelque pitié pour moi. Qu'est-ce que de me consacrer de temps à autre quelques heures comme vous les consacreriez à la première indifférente venue, envers qui vous engageraient les lois de la politesse? Croyez-vous que je puisse

Digitized by Google

vivre ainsi sans vous voir, et croyez-vous que ce soit vous voir que de ne vous rencontrer qu'au milieu de tant de fâcheux, devant lesquels je ne puis même pas avoir le douloureux plaisir de vous contempler à mon aise, de crainte de laisser surprendre mon secret par leurs regards jaloux. Venez, mon ami, venez quelquefois comme aujourd'hui mettre un peu de force dans mon cœur, un peu de joie dans ma vie..... Vous viendrez, n'est-ce pas, fit-elle de cette voix douce et séduisante que je connaissais trop bien.

— Non!... eh bien non, Clotilde, je ne le puis et vous devriez le comprendre; ma situation vis-à-vis de vous n'est pas et ne peut être celle d'un indifférent vis-à-vis d'une personne ordinaire; certes, j'aime ma femme uniquement sur terre, vous le savez, et peut-être m'avez-vous donné le droit de vous le dire sans manquer à la générosité; vous connaissez ma manière de voir, vous savez, et je vous l'ai dit depuis longtemps, que je me regarderais comme indigne de vivre si je faisais la moindre chose qui pût altérer la tranquillité de celle qui m'a confié toute sa vie; mais enfin, je vous ai aimée, vous m'aimez encore, vous me le dites et je ne suis pas un saint. Epargnons-nous, à moi le risque d'une faiblesse que je regarderais comme un crime, à vous une faute qui n'aurait aucune excuse, et qui ne serait accompagnée d'aucun bonheur. Soyons amis, je le veux, je le désire, mais soyons prudents et ne tentons ni votre vertu ni la mienne.

— Prenez garde, Léonce, dit Clotilde en reprenant tout à coup la parole; prenez garde, ne jetez pas par votre froide raison le trouble dans mon esprit que j'ai déjà tant de peine à maîtriser; si vous me réduisiez au désespoir, je pourrais.....

Digitized by Google

— Que feriez-vous? dit doucement Léonce; mais malgré cette douceur sa voix avait un accent de fermeté; évidemment il avait cru à une menace et voulait l'empêcher de se produire.

— Ne le devinez-vous pas, répondit plus faiblement Clotilde, comprenant sans doute qu'elle s'était oubliée, je pourrais retomber dans cette vie dont vous seul m'avez retirée; ne me sentant plus soutenue par votre main si chère, je pourrais de nouveau me laisser emporter à cette existence que je déteste; mais où je trouverais parfois l'oubli et l'engourdissement de mes douleurs. Ne regretteriez-vous pas alors de n'avoir pas achevé jusqu'au bout l'œuvre de régénération que vous aviez entreprise, ne plaindriez-vous pas la pauvre femme que vous auriez abandonnée, et, quand vous la verriez perdue, vous qui pouviez la sauver, ne vous sentiriez-vous pas quelque tristesse au cœur?

— Si, peut-être, dit fermement Léonce; mais ne vous abusez pas, Clotide, s'il me fallait choisir entre ce malheur, si grand qu'il soit, et le moindre de mes devoirs envers Hermine, je n'hésiterais pas, mon choix est fait.

Et j'entendis Léonce qui s'éloignait précipitamment, comme si ces paroles sévères avaient cruellement coûté à son cœur généreux.

A peine s'était-il éloigné, que j'entendis Clotilde murmurer entre ses dents, en déchirant son mouchoir, une phrase qui, pour moi, achevait de donner à cette scène sa véritable couleur :

— Oh! cette femme, que je la hais!

Je jugeai qu'il était temps de m'évader; je venais, en un instant, d'acquérir bien des lumières sur ce qui m'intriguait si fort; je sortis comme précédemment sur la

Digitized by Google

pointe des pieds, m'assurant que le valet n'était pas revenu à son poste : *audaces fortuna juvat,* les chemins étaient libres et je me mis à descendre tranquillement.

J'entendis soudain, à ma gauche, des portes qui s'ouvraient, et à tout hasard je fis volte-face pour avoir l'air d'arriver seulement ; bientôt je me trouvai nez à nez avec le valet de pied qui me reçut avec cette phrase sacramentelle :

— Monsieur, Mme Rennepont n'est pas visible.

— Ah ! fis-je d'un air contrarié, je le regrette, mais je n'ai malheureusement pas pu venir plus tôt, ajoutai-je avec intention.

— Monsieur serait venu plus tôt que c'eût probablement été inutile ; madame n'était visible que pour M. le vicomte de Senectère.

Je me retirai, épouvanté du sans-façon avec lequel ces drôles-là accusent, jugent, condamnent et exécutent, tout à la fois leurs maîtres, mais rassuré du moins sur les conséquences de ma petite expédition.

J'avais ample matière à réflexion ; le rôle joué par Clotilde vis-à-vis de Léonce n'avait plus rien d'obscur pour moi ; elle l'avait évidemment séduit par cette espérance, si douce au cœur des hommes, d'être pour quelque chose dans la réhabilitation d'une créature humaine ; je m'étonnais nullement, chevaleresque et noble, comme je connaissais Léonce, qu'il se fût laissé aveugler par la comédie, d'ailleurs supérieurement jouée, dont Clotilde avait su ourdir la trame à son profit, mais je ne pouvais douter qu'il ne commençât à comprendre combien était dangereuse l'illusion qu'il s'était faite, et à voir enfin que, malgré toutes ses protestations contraires, le seul but que Mme Rennepont se fût fixé, était de renouer les liens qu'elle n'avait vu rompre qu'avec désespoir.

Digitized by Google

Les quelques paroles, un peu dures, qui lui étaient échappées, en sortant, me prouvaient clairement qu'il ne s'abusait plus qu'à moitié, si toutefois il s'abusait encore sur ce point; mais comment allait-il se débarrasser des liens que Clotilde avait déjà su lui passer autour du cou? Pouvait-il rompre brusquement avec elle? n'avait-il pas quelques ménagements à garder envers le monde qui rechercherait les causes d'une rupture si prompte; prendrait-il le parti de tout braver, ou se fiant à ses propres forces, continuerait-il à vouloir tourner la situation et à en éviter les inconvénients par des ménagements généreux? Dans ce cas, qui des deux l'emporterait, Clotilde ou lui? Si d'un côté je connaissais la loyauté de Léonce, de l'autre l'habileté de mon ancienne amie ne me semblait pas moindre; tout cela ne laissait pas que de me faire pressentir une lutte dont les péripéties ne pouvaient manquer d'être intéressantes, et que je me promettais bien de suivre, autant que possible, pas à pas. Bien des gens peut-être ne comprendront pas le mouvement d'artiste qui me fit me frotter les mains dans ma joie d'avoir découvert un champ d'observations si fertile; pourtant je gage que ceux-là trouvent tout naturel de passer une journée entière assis sur la berge d'une rivière, immobiles, la ligne en main, pour prendre un goujon, ou qu'ils ne reculent pas à faire dix lieues en plein soleil dans la terre labourée pour tuer quelques malheureuses perdrix qui n'en peuvent mais. Que voulez-vous? *Trahit sua quemque voluptas.*

Le samedi suivant, je n'eus garde de manquer à la soirée de Clotilde; outre l'intérêt ordinaire que j'avais à m'y trouver, j'y étais appelé plus fortement encore par l'annonce que plusieurs personnes m'avaient faite; ce soir-là, disait-on, Raoul de Vergennes devait faire sa

Digitized by Google

rentrée dans le monde et sa première apparition chez Mme Rennepont.

Bien malgré moi j'arrivai un peu tard, retenu par un importun; aussi, à mon entrée, je pus m'apercevoir que la société ordinaire de Clotilde était au grand complet; le ban et l'arrière-ban des fidèles avaient sans doute été convoqués; cependant je cherchai vainement des yeux la baronne de la Vaudraye et celui, qui, sans le savoir peut-être, était le héros de la soirée. Une absence, qui me frappa bien plus encore, fut celle de Léonce et d'Hermine. Le général de M... était là, fidèle à son poste.

Dès que j'eus remarqué l'absence du vicomte et de la vicomtesse, agissant comme les enfants qui jettent une pierre dans un puits pour en sonder la profondeur, je m'approchai de Clotilde et lui dis, en prenant l'air le plus jésuitiquement indifférent qu'il me fut possible:

— N'aurons nous pas ce soir le vicomte et la vicomtesse de Senectère?

Il me sembla que ses paupières battirent nerveusement, comme celles de quelqu'un dont on touche une blessure vive et qui veut dissimuler sa douleur; ce fut pourtant avec assez de calme qu'elle me répondit:

— Pourquoi ne les aurions-nous pas? Ils ne m'ont rien fait dire.

— C'est qu'il est déjà tard, fis-je comme plus haut, et ne les voyant pas.....

— Tenez, les voilà sans doute, dit-elle, en entendant la porte s'ouvrir.

La vivacité avec laquelle elle se retourna, me prouva que j'avais deviné juste; une tempête d'inquiétudes grondait évidemment dans sa poitrine; le domestique avait annoncé:

— Mme la vicomtesse de Senectère.

Digitized by Google

— Seule, dit en allant vers elle Clotilde qui parut surprise.

La réflexion qu'elle venait de faire tout haut, je l'avais faite tout bas; aussi écoutai-je attentivement Hermine qui répondit sans paraître y attacher d'importance.

— Oh! pour un instant seulement; ce n'est même que pour un instant que je viens, nous avons été retenus à l'improviste le vicomte et moi, mais je me suis échappée, ne voulant pas manquer à votre soirée, et Léonce va venir me reprendre.

— Charmante comme toujours, dit Clotilde en la baisant au front.

Puis, la conversation devint générale mais décousue, comme lorsqu'on attend un événement important. Aujourd'hui que j'y vois tout à fait clair, je m'explique la sensation que j'éprouvai alors et dont je ne pouvais me rendre compte; il me semblait qu'il y avait dans cette attente d'un homme auquel il eût été de bon goût peut-être de ne pas paraître faire attention, quelque chose d'exagéré et qui sentait l'apprêt; mais, je le répète, cela me sembla ainsi, sans qu'alors j'eusse pu préciser au juste mon impression. En rapportant maintenant cette réflexion, je la fais à la lueur de l'avenir qui ce jour-là n'existait pas pour moi, même à l'état de prévision.

Aussi jamais silence ne fut-il aussi profond que celui qui accueillit la voix du domestique annonçant.

— Mme la baronne de la Vaudraye, M. le marquis Raoul de Vergennes.

Tous les regards se dirigèrent vers la porte et la baronne entra, appuyée sur le bras d'un jeune homme, élégant et distingué dont la chevelure brune et bouclée faisait ressortir la pâleur de marbre.

Digitized by Google

Ici, il me faut rendre justice à M. Raoul de Vergennes et m'accuser moi-même; je suis naturellement un peu railleur peut-être; cette disposition de mon esprit me porte en général à voir les choses d'abord et avant tout du côté comique, et m'avait fait pressentir dans la présentation de ce jeune homme un écueil où les plus forts, selon moi, devaient presque infailliblement se briser. Qu'on se figure un instant un homme précédé d'une réputation comme celle du marquis, et ne pouvant l'ignorer, un homme qui se voit l'objet de la curiosité générale, précisément à propos de cette sorte de sentiment que les âmes délicates aiment à cacher dans la plus profonde solitude; entraîné par les sollicitations, par les prières d'une unique parente, qui exige de lui l'effort de se montrer avec elle dans un cercle intime et restreint, il consent à ne pas refuser ce qu'elle demande de lui comme une grâce; elle fait valoir sur lui tous les droits du sang et de l'affection, elle exploite même le contre-coup de ses douleurs, qui, dit-elle, sont venues briser son propre cœur. Elle lui dit: tu veux mourir; si le ciel l'ordonne je m'y résoudrai, mais du moins, en ma faveur, fais un effort pour vivre; elle lui peint la simplicité de l'accueil qui l'attend dans une société choisie, dont tout les membres l'entoureront d'une sympathie qui lui permettra de se croire encore seul avec sa souffrance. Bref, elle l'entraîne; il cède et un beau soir il va présenter dans le monde son inconsolable tristesse. Supposez cet homme aussi simple, aussi absorbé dans ses propres pensées que vous le voudrez, il y a cent à parier contre un que, quelque usage antérieur qu'il ait du monde, il sera gêné, contraint dans ses mouvements, dans ses regards, dans son attitude, bien heureux s'il ne paye pas cher sa complaisance, et, si le premier mouvement de

Digitized by Google

curiosité passé, on ne l'accuse pas tout bas d'être — passez-moi ce mot d'atelier — un poseur.

Eh bien! tout cela était à craindre pour Raoul de Vergennes, et je le craignais; oui, je le craignais, car n'ayant aucune raison de ne pas m'intéresser à lui, je redoutais les souffrances, les froissements qui pouvaient l'atteindre; je les redoutais d'autant plus que le caractère connu de la baronne me faisait la regarder comme la plus nuisible introductrice qu'il pût avoir; je fus trompé du tout au tout.

Soit qu'une douleur réelle eût étouffé chez Mme de la Vaudraye les explosions de sensibilité qui la désignaient d'ordinaire à l'attention de tous, soit que son affection lui eût heureusement inspiré de s'effacer ce jour-là et d'éviter le rôle de cornac produisant une *exhibition,* pour me servir d'un mot d'outre-Manche, elle fut calme et silencieuse en présentant son neveu à ses amis. Quant à lui, il fut parfait, il fut, — pour tout dire en un mot, — ce que je ne croyais pas qu'il pût être.

Digne, simple, un peu froid, mais sans affectation, le seul indice qui rappelât la tragique histoire dont il fut le héros et la victime, était cette pâleur mate dont j'ai déjà parlé, et l'expression de son regard qui, sans être ni terne ni égaré, semblait cependant voir plus loin et plus haut que terre. On devinait, en rencontrant ses yeux, que bien des images avaient passé par là en y laissant des reflets de l'infini; on y lisait comme un mélange sensible de souvenirs et d'espérances.

Il s'inclina devant Clotilde en la remerciant de l'honneur qu'elle lui faisait, d'une voix un peu sombre et voilée mais calme et belle.

— Vous n'avez que des amis ici, monsieur le marquis, lui répondit Clotilde en lui serrant la main, permettez-

Digitized by Google

moi de vous les nommer, ils seront heureux de vous le dire eux-mêmes.

Il ne répondit qu'en baisant la main qu'elle lui tendait.

— Permettez, avant tout, que je vous présente le général de M..., dont le nom doit vous être bien connu.

Le brave général se leva avec effort, croyant ne devoir pas moins faire pour ce jeune homme, que je le voyais suivre des yeux avec attendrissement depuis son entrée. Il toussa comme s'il voulait dire quelque chose, puis ne put, tant il était ému, que tendre la main au marquis, qui la serra en s'inclinant.

Peut-être aura-t-on trouvé que je m'étais trop arrêté sur l'attitude de M. de Vergennes à son entrée dans le salon de Clotilde, mais je n'ai fait que rendre l'impression produite sur tout le monde par sa tenue vraiment pleine de dignité ; ce que j'éprouvais il m'était facile de voir que chacun l'éprouvait comme moi, et si j'ai cherché à me faire comprendre, c'est que l'incident qui allait se produire devait d'autant plus ressortir qu'il était plus inattendu.

— Mme la vicomtesse Hermine de Senectère, avait dit Clotilde.

— Raoul s'était incliné, mais soudain, quand il releva la tête, il pâlit affreusement sous sa pâleur habituelle, trébucha comme s'il allait tomber à la renverse, laissa échapper de sa poitrine un cri sourd et douloureux, et tombant sur un fauteuil qui heureusement se trouvait derrière lui, il se mit à fondre en larmes en se cachant la tête dans ses deux mains.

L'effet que causa cet incident fut universel et profond. La baronne de la Vaudraye et Clotilde se précipitèrent vers l'infortuné jeune homme ; quant à Hermine, elle

Digitized by Google

paraissait terrifiée, mais ne savait comment s'expliquer cette explosion de douleur.

La baronne, obéissant à un conseil de Mme Rennepont, entraîna son neveu dans un boudoir attenant au salon et complétement désert en cet instant ; quant à nous, nous restâmes silencieux ou causant à voix basse, et il faut que l'observation que j'ai faite plus haut fût bien vraie, car dans cette société tout entière, composée de Français qui sont, comme chacun sait, les plus spirituels mais les plus frivoles des hommes, je suis certain qu'il ne se dit pas un mot qui ne fût empreint de sympathie et de compassion.

Au bout d'un instant, Clotilde revint. Que s'était-il donc passé? Il me sembla voir sur sa figure comme un éclair de joie secrète et diabolique.

— Cela ne sera rien, dit-elle, un hasard est la seule cause de ce triste accident. L'infortuné marquis a cru retrouver dans les traits d'un ange ici présent ceux de l'ange qu'il a perdu.

Cette phrase, qui ne nommait personne, était-elle calculée ? En tout cas l'effet en fut plus grand que si un nom avait été hautement prononcé; tous involontairement nous nous retournâmes vers Hermine, et cet hommage spontané fut si clair que la modeste et sainte femme sembla près de succomber à sa confusion, mais cette souffrance pudique fut si évidente que d'un commun accord nous détournâmes notre attention. Seules les hautes vertus ont de ces minutes de triomphe, et quel que soit le trouble premier qui les accompagne, elles doivent avoir encore en elles assez de l'humanité pour en jouir profondément. La plus sainte oublie-t-elle facilement les circonstances qui accompagnèrent de semblables ovations? Cette somme, si minime qu'elle fût, de faiblesse humaine,

Digitized by Google

avait-elle été mise en ligne de compte par une haine habile? Aujourd'hui je me le demande; oui, aujourd'hui seulement, car dussé-je me faire siffler, j'avoue qu'alors je ne me demandai rien et ne vis rien là de plus qu'un hasard.

Quelques instants après, Léonce entra; Hermine fut à lui; elle avait reconquis tout son calme, mais on eût dit pourtant, à la manière dont elle prit le bras de son mari, qu'elle sentait le besoin de se réfugier dans son affection contre une émotion involontaire et inexpliquée.

— Quoi! vous arrivez pour nous enlever Hermine? dit avec reproche Clotilde au vicomte.

— Permettez-nous de nous retirer, dit la vicomtesse en répondant pour son mari; il est tard et je ne me sens pas très-bien.

— Faites donc, cher ange, lui répondit Clotilde, et grâce à vous je ne garderai pas rancune à M. de Senectère.

— Vous n'en avez réellement pas de motif, dit simplement Léonce.

Et ils sortirent.

Presque aussitôt après leur départ, Raoul de Vergennes rentra appuyé sur le bras de sa tante.

— Excusez-moi tous, dit-il en saluant à la ronde; je l'ai dit à ma tante, je ne suis plus fait pour le monde et je ne puis y être qu'une gêne.

Et son regard semblait chercher quelqu'un parmi nous.

— Vous ne serez jamais une gêne pour moi, monsieur le marquis, répondit Clotilde.

Raoul s'inclina et s'achemina vers la porte, accompagné de sa tante; Clotilde les reconduisit.

Si idiot que je fusse ce soir-là — car je fus idiot, j'en

Digitized by Google

conviens — j'entendis cependant Clotilde dire à demi-voix à la baronne :

— Envoyez-le-moi souvent, baronne, le plus souvent que vous pourrez, je vous en prie.

— Vous êtes bonne comme toujours, Clotilde, lui répondit la baronne en l'embrassant, et elle sortit.

J'entendis cela et je n'y vis que ce qu'il paraissait y avoir, comme si toute médaille ne supposait pas son revers.

L'attitude de Léonce et de Clotilde m'avait vivement préoccupé; aussi ne laissé-je pas passer inaperçue la sorte de froideur, gracieuse encore, mais cependant marquée, dont étaient empreints les quelques mots insignifiants qu'ils avaient échangés. Je ne doutais pas qu'éclairés par la conversation que j'avais surprise, Léonce ne fût décidé à mettre plus de réserve dans ses rapports avec une femme qui jadis avait eu des droits sur lui, et qui ne paraissait pas, quoi qu'elle en dît, les avoir entièrement abdiqués.

Il m'avait été facile de voir, à l'inquiétude causée à Mme Rennepont par l'arrivée d'Hermine toute seule, qu'elle n'était pas exempte de crainte à l'égard des conséquences que pouvait avoir son explication avec le vicomte, et cependant, à la fin de la soirée, elle paraissait avoir complétement abandonné cet ordre d'idées. Je n'hésitai pas un instant à en faire honneur à sa dissimulation, et cette fois du moins je ne me trompais pas.

Mais connaissant Clotilde comme je la connaissais, j'avais toute raison de croire que cette dissimulation ne saurait être de longue durée, et je m'attendais d'un jour à l'autre à quelqu'événement grave, à quelque rupture qui viendrait dévoiler au monde le drame caché qui se jouait en secret chez Mme Rennepont. Sûr désormais

Digitized by Google

qu'elle n'avait pas cessé d'aimer Léonce, sûr que la nouvelle situation qu'elle avait prise dans la société n'était qu'un masque à l'abri duquel elle voulait dissimuler les vrais sentiments de son cœur et atteindre à un but longtemps et patiemment attendu, je ne pouvais me persuader qu'elle se soumît simplement à la défaite et qu'elle acceptât le double chagrin de son humiliation et de ses espoirs avortés. J'avais toujours dans l'oreille le *prenez garde* qu'elle avait imprudemment lancé à Léonce, et quelque chose me disait que ce n'était pas là une menace vaine et sans portée. Je prévoyais donc un orage prochain et me promettais bien d'en surveiller les indices avant-coureurs.

Aussi, médiocre ne fut pas ma stupeur quand, à partir du soir où M. de Vergennes eut été présenté chez Clotilde, je vis s'établir une sorte de calme plat dans les relations des deux parties belligérantes. Quelque soin que je misse à épier leur attitude, leurs gestes, leurs regards, et jusqu'à leur silence, comme une araignée qui, du milieu de sa toile, épie le moindre mouvement que peut causer la prise d'une victime, je ne vis, n'entendis ni ne soupçonnai rien qui pût me mettre sur la trace d'un dénoûment quelconque. Plusieurs fois, sous divers prétextes, Léonce vint tard, une ou deux fois même il ne vint que juste à temps pour reconduire sa femme, et Clotilde ne semblait plus ni inquiète de ses retards, ni fâchée de ses absences. Sa voix était calme et sa figure souriante en adressant la parole au vicomte ; elle semblait avoir pris son parti et se reconnaître vaincue. Sa tendresse pour Hermine grandissait chaque jour ; elle laissait même percer comme une sorte de reconnaissance de sa supériorité, et sa conduite envers la vicomtesse n'était pas plus d'accord avec la phrase que j'avais entendue : *Oh!*

Digitized by Google

cette femme ! que je la hais, que sa conduite avec Léonce ne rappelait son menaçant : *Prenez garde.*

Quant à M. de Vergennes, l'émoi que son apparition dans notre monde avait causé de prime abord se calma bien vite. Il devint un des habitués du salon de Clotilde, et, je dois le dire, le plus pâle ou du moins le plus effacé de tous. Par un accord tacite sollicité, je crois, par la baronne de la Vaudraye, on semblait ne pas faire attention à lui, et chacun eut la délicatesse de laisser ce cœur souffrant et meurtri vivre à sa guise et se replier sur lui-même, sans le fatiguer par des attentions banales, ou par des questions plus banales encore, preuves de politesse parfois de la part de ceux qui les font, mais si pénibles aux âmes sensibles et déchirées. Les grandes douleurs n'aiment pas à être jetées en dehors d'elles-mêmes, elles s'y complaisent et souvent s'y engourdissent, et c'est un calcul cruel que de les réveiller, que de les rappeler à la réalité des choses extérieures. Dans le salon mixte, pour ainsi parler, de Clotilde, mais enfin composé de gens intelligents et distingués, on semblait avoir compris cela, et Raoul pouvait vivre parmi nous comme s'il n'y était pas. Sauf dans des occasions semblables à celle dont je parlerai tout à l'heure, nul ne paraissait se douter de son existence.

Du reste, sa vie était entièrement machinale et réglée par quelque chose de plus fort que lui-même ; quand il était entré, après les premières salutations, il allait invariablement occuper un siége proche et un peu en arrière du général, soit que l'attendrissement naïf avec lequel le bon vieillard l'avait accueilli eût trouvé tout de suite le chemin de son âme blessée, soit pour tout autre motif que j'ai pu deviner depuis, mais qu'alors je ne soupçonnais pas, il avait adopté cette place et chacun était d'ac-

Digitized by Google

cord pour la lui céder. Clotilde, plus que jamais aux petits soins pour le général, et dont l'amitié pour Hermine redoublait chaque jour, formait avec la vicomtesse, le vieillard et le jeune marquis, une petite société à part et comme le noyau autour duquel se groupaient les autres personnes présentes. Là, pendant toute la soirée et jusqu'à ce que la baronne de la Vaudraye témoignât le désir de se retirer, Raoul restait presque toujours muet et pensif, ne laissant que de temps à autre échapper un mot sans doute dicté par quelque rapport fortuit entre ses pensées intimes et les idées qu'évoquaient en lui les paroles vaguement recueillies par ses oreilles. Quand Hermine parlait, le plus souvent il attachait son regard sur elle, comme s'il entendait une musique aimée et connue, puis bientôt il baissait les yeux et l'on pouvait voir un sourire pâle effleurer ses lèvres, comme s'il renfermait en lui-même des pensées trop intimes et trop saintes pour être communiquées, ou comme s'il craignait de les flétrir en en laissant lire le reflet dans ses regards. Pour nous tous, il était évident que ce jeune homme se mourait, et peut-être savait-il mourir sans désirer rien faire pour se rattacher à la vie, ou même avec un bonheur vague à l'idée de retrouver une image chère et regrettée. Aussi ce spectacle d'un jeune homme expirant peu à peu sous le poids d'une pensée trop lourde, nous inspirait-il à tous cette sorte de respect qu'on éprouve presque involontairement à l'aspect des grandes souffrances noblement portées.

Mais ce qui nous confirmait tous dans la croyance que le marquis ne vivait plus que d'une existence fragile, qu'un rien devait suffire à briser, c'était un fait dans lequel sa tante voulut voir un signe d'amélioration, et dans lequel nous ne pouvions nous empêcher de voir un indice con-

Digitized by Google

traire; au temps de son bonheur, Raoul de Vergennes possédait un véritable talent musical qui, s'il n'eût pas été marquis, eût pu lui servir de ressource, au cas échéant; ce talent s'était encore développé et presque idéalisé au contact de l'admirable jeune fille à laquelle il avait été fiancé. Raoul et Sabina avaient trouvé dans la musique le truchement de leurs premiers aveux et comme le véritable langage de leurs amours, si courtes et si pures. Depuis la catastrophe affreuse qui les avait séparés, Raoul n'avait pas une seule fois paru se souvenir de cet art qu'il avait tant aimé, quand, tout à coup un soir, obéissant à une pensée secrète et oubliant entièrement qu'il n'était pas seul, il se leva, marcha lentement jusqu'au piano de Clotilde et laissant tomber ses mains sur le clavier, il fit résonner deux ou trois sombres accords d'une majesté et d'une mélancolie telles que nous tressaillîmes tous. Les conversations furent suspendues et nous nous regardâmes sous l'empire d'une même pensée.

Alors commença à sourdre et pleurer sous les doigts de Raoul une improvisation si pleine de grandeur et d'élévation que le moins musicien d'entre nous en fut profondément pénétré; on a dit souvent que la musique pouvait rendre des sentiments et peindre des images par le seul rhythme et le seul accord des sons; peut-être est-ce exagéré? Mais ce soir-là ce ne fut que vrai. Disons tout aussi; nul auditoire ne pouvait être mieux disposé pour suivre une à une les pensées qui jaillissaient sous les doigts de l'artiste. Tous nous connaissions les douleurs secrètes qu'il gardait enfouies dans son cœur, et nous ne pûmes en méconnaître l'influence sur les phrases musicales qui s'envolaient, vivantes et voilées, de l'instrument palpitant sous ses doigts. Ce fut d'abord quelque chose de calme et de mélancolique comme le silence d'une belle

Digitized by Google

matinée de printemps dans la campagne, quand nul être humain n'en vient encore troubler la solitude et que les mille voix de la nature s'élèvent seules dans les airs pour chanter un hymne au créateur de toutes choses; puis bientôt le chant passant en mineur, mais s'animant comme sous l'influence de l'effroi et de tous les sentiments passionnés de l'âme, nous fit entendre les sanglots de la terreur, la morne tristesse des regrets et les efforts vains d'une créature humaine qui lutte et se débat contre une puissance inconnue et suprême; puis, cet orage se calma ou plutôt s'affaiblit comme si l'âme vaincue se soumettait à son sort et ne trouvait plus d'autre langage pour protester contre son injustice que les plaintes sombres et résignées de l'agonie. Ce fut quelque chose de navrant, comme le *super flumina Babylonis*; un immense adieu au bonheur, à l'espérance, à la vie. Enfin par une modulation décroissante, dans laquelle revenait l'écho affaibli mais sensible du motif, qui servait d'introduction à cet hymne de désespoir, l'artiste semblait retrouver un peu de croyance, un peu de foi dans un avenir prochain et désiré; c'était bien encore un adieu, mais un adieu qui sous-entendait: jusqu'au revoir. Là les doigts de Raoul ne firent plus entendre que des sons de plus en plus affaiblis; jusqu'au moment où la dernière note expira avec la vibration d'une âme qui se brise, mais qui se brise en s'envolant aux cieux.

Quand il eut fini, Raoul se leva simple et calme comme toujours, ne paraissant pas se douter qu'il avait été écouté avec une admiration émue et sympathique, et vint se rasseoir auprès du général. Nous nous abstînmes tous d'applaudir quoique nos cœurs fussent pleins; mais nous redoutions un bruit fatal peut-être au marquis, comme il l'est, dit-on, aux somnambules qu'il réveille en sursaut.

Digitized by Google

Deux grosses larmes roulaient sur les joues d'Hermine ; par son sourire et son attitude, la baronne de la Vaudraye semblait regarder ce retour de sensibilité chez son neveu comme un signe favorable, et nous, nous hochâmes la tête sous l'empire de sinistres pressentiments. Ce chant n'était-il pas trop beau pour n'être pas le chant du cygne !

Pourtant le même fait se reproduisit plusieurs fois ; quoique toujours nouvelles, les improvisations de Raou étaient toujours empreintes du même sentiment; seulement peut-être le chant de la fin prenait-il chaque fois une teinte d'espérance plus vive et d'aspirations plus ardentes vers la réunion désirée.

J'ai dit qu'Hermine avait pleuré la première fois; peut-être est-ce le cas d'ajouter qu'elle n'avait plus paru se souvenir de l'effet que sa vue avait produit sur le marquis le jour de sa présentation ; effet, d'ailleurs, que personne sans doute n'avait pris soin de lui rappeler. Un changement en elle vint cependant me frapper ; j'y vis, chez un caractère comme celui d'Hermine un indice de bizarrerie qui m'étonna, sans que j'y attachasse une grande importance ; mais qui me prouva que les esprits les plus sérieux ont aussi leur petite dose d'inconséquence et de versatilité. On s'en souvient, une des choses qui m'avaient le plus charmé dans les amours de Léonce et d'Hermine, était cette espèce de pudeur de sensitive qui leur faisait cacher leur félicité à tous les yeux , et ne leur permettait pas, même dans les premiers épanchements de leur union, de la trahir aux regards des indifférents par ces mille témoignages muets, si difficiles à soustraire aux investigations du monde. Tels ils étaient à Ville-d'Avray, tels je les avais retrouvés à Paris ; mais depuis quelque temps Hermine paraissait vouloir abdiquer cette réserve que je trouvais pleine de délicatesse ; on eût presque dit à la

Digitized by Google

voir qu'elle était mariée depuis peu, et que son bonheur tout nouveau se trahissait malgré elle. Souvent elle appelait Léonce, lui parlait bas, s'absorbait avec lui dans des conversations où elle oubliait ceux qui l'entouraient; puis son regard le cherchait, s'attachait sur lui comme pour lui confirmer des serments qui n'eussent été faits que d'hier; bref, on eût dit qu'elle sentait le besoin de s'affirmer à elle-même son bonheur et de le constater en le dévoilant à tous. C'était assez étrange, sans doute, et je ne pouvais m'empêcher de sourire à l'interprétation que des esprits malicieux eussent pu donner à cette recrudescence de tendresse, mais en fait, quoique extraordinaire, il n'y avait rien là qui pût me préoccuper beaucoup.

En ce qui concernait les observations que je m'étais promis de faire, je ne savais plus trop à quoi m'en tenir. L'affection croissante d'Hermine pour son mari m'attestait leur bonne intelligence; le calme soutenu de Clotilde annonçait de sa part l'abdication de tous projets ultérieurs. J'étais parfois tenté de croire que je m'étais fait des montagnes de grains de sable et que les choses avaient eu un dénoûment tout simple et bien éloigné de celui que j'avais prévu, lorsqu'un beau jour je m'aperçus clairement d'un fait dont, je l'avoue, je ne fus pas médiocrement humilié : je m'aperçus que moi, l'habile observateur, moi qui me croyais si fin, moi qui jouais les autres, j'étais joué, et joué comme un enfant par Clotilde; voici comment:

Soit qu'emporté par l'amour de mon art, soit que ne pensant peut-être pas être observé de mon côté, j'eusse commis quelqu'imprudence, Clotilde avait probablement senti le besoin de se soustraire à l'inquisition de mon regard qui la gênait. N'osant pas sans cause et sans motif

Digitized by Google

me fermer sa porte le soir, où d'ailleurs mon enquête était forcément limitée et incomplète, elle avait pris du moins un moyen terme; elle m'avait supprimé, sans m'en prévenir, mes entrées de jour, et j'étais bel et *bien consigné à sa porte*. Voici comment je le devinai et les résolutions que cette découverte m'inspira; mais, je ne le dissimule pas, au moment où je la fis, je rentrai chez moi, comme dit le fabuliste, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Deux fois déjà je m'étais présenté chez Clotilde à l'heure où elle recevait d'habitude, et deux fois le valet de pied qu'on connaît m'avait dit : madame est sortie.

Clotilde n'avait pas l'habitude de sortir ainsi d'ordinaire, mais en somme je n'y fis ces deux fois-là qu'une médiocre attention. Ce pouvait être l'effet du hasard, puis elle était libre. Cependant à une troisième visite, aussi infructueuse que les deux autres, je ne pus m'empêcher de témoigner machinalement ma surprise en murmurant :

— Eh! mais, la chère dame devient invisible décidément.

Et je me retirai, mais pas assez vite pour ne pas apercevoir sur les lèvres de l'impertinent frontin un sourire qui me parut étrange.

Ce sourire fut un trait de lumière pour moi, et le soupçon m'entra dans le cœur avec la vivacité d'une flèche aiguë. Clotilde se célerait-elle pour moi? me dis-je; et une voix secrète me répondit : oui. Alors je me demandai : pourquoi Clotilde tient-elle à m'interdire le seuil de sa porte le jour? que se passe-t-il donc chez elle? Ce qui s'y passe est donc d une nature telle qu'elle redoute l'investigation d'un homme excessivement discret, mais excessivement curieux. Puis, avec cette logique qui ne me quitte jamais, j'ajoutai : puisqu'elle veut me le cacher,

Digitized by Google

il est de toute nécessité que je le sache. Or, voici le plan que j'improvisai.

De l'air le plus indifférent du monde, et comme un homme qui ne se décourage pas pour si peu, quand le jour où Clotilde avait l'habitude de rester chez elle fut venu, je m'acheminai d'un pas léger vers son logis. L'avant-veille, à sa soirée, je n'avais pas voulu lui parler de mes trois visites infructueuses; je commençais à me méfier de son habileté, et je jugeais que je n'obtiendrais rien en l'attaquant en face; d'ailleurs je pensais qu'il valait mieux ne pas avoir l'air d'attacher la moindre importance à cet incident; j'espérais endormir ainsi sa méfiance par mon indifférence feinte.

— Monsieur, me dit le domestique quand je me présentai, avec ce flegme imperturbable rempli d'insolence et propre aux gens de son espèce qui se sentent forts d'une consigne, madame est sortie.

— Vous m'étonnez, fis-je de l'air le plus paterne que je pus prendre, je viens de rencontrer le vicomte de Senectère et je croyais qu'il sortait d'ici.

— Monsieur doit s'être trompé, me répondit-il comme plus haut. Il y a au moins trois mois que M. le vicomte de Senectère ne s'est présenté ici dans la journée.

Et le même sourire, qui avait été pour moi toute une révélation reparut sur ses lèvres.

— Ah! fis-je.

Et je partis.

Mais l'imbécile qui croyait sans doute se moquer de moi avait été pris dans mon traquenard; je n'avais pas vainement compté sur sa propension au bavardage que j'avais déjà expérimentée; je n'avais nullement rencontré Léonce, mais j'espérais, à l'aide de ce petit mensonge,

Digitized by Google

arracher un indice à ce drôle, et je ne fus pas déçu dans mon espoir.

Ou ce drôle me trompait, et dans ce cas cette imposture ordonnée me fournissait presque la preuve que Léonce était l'amant de Clotilde, ou il disait vrai, et dans ce cas au profit de qui Clotilde se célait-elle, car un pressentiment me disait qu'elle n'était pas sortie pour tout le monde. Je le saurai, m'écriai-je avec résolution.

Avisant un café qui se trouvait en face de chez Clotilde j'allai m'installer contre la fenêtre, un journal à la main, paraissant absorbé dans la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, mais ne perdant pas de vue le seuil de la porte. Dussé-je rester ici jusqu'au soir, fis-je, ou je la verrai rentrer, ou je verrai qui sort de chez elle.

Il n'y avait pas une heure que j'étais là quand je vis sortir le marquis Raoul de Vergennes.

Le journal me tomba des mains. Etait-ce au profit de Raoul de Vergennes que Clotilde fermait sa porte? dans quel intérêt? L'idée qu'il fût son amant ne me vint pas, ou du moins je la repoussai comme insensée. .

J'attendis vainement; nul autre ne sortit. Ce mystère devenait de plus en plus impénétrable; aussi me juré-je de le pénétrer.

La fois suivante, je m'installai à mon poste dès midi, et par conséquent longtemps avant l'heure où Clotilde devait être visible pour qui que ce fût. J'étais bien décidé à tenir un livre en partie double des entrants et des sortants.

Vers une heure et demie Raoul de Vergennes arriva. Jusque-là il n'y avait rien que je n'eusse prévu.

Mais dans quelle stupéfaction tombé-je! une demi-heure après, je vis une ombre franchir la porte, mais pas assez vite pour que je ne l'eusse pas reconnue.

Digitized by Google

Je me frottai les yeux, mais le doute n'était plus permis, c'était bien Hermine de Senectère.

Un instant j'espérai que j'allais la voir redescendre, chassée par la même consigne que moi; mais elle ne redescendit pas.

Et pour comble de certitude, un député, habitué des salons de Clotilde, redescendit deux minutes après être monté; il n'avait donc pas été reçu.

J'étais foudroyé; vers quatre heures Hermine repassa devant moi; puis quelques instants après le marquis Raoul de Vergennes.

Ma figure devait avoir alors une singulière expression, car le garçon de café s'approcha de moi et me dit avec intérêt :

— Monsieur n'aurait-il besoin de rien? Monsieur semble souffrir.

Je le regardai fixement, lui jetai cinq francs et sortis en proie aux pensées les plus étranges.

Quoi! cela était-il bien possible? et devais-je en croire mes propres yeux? Tandis que je m'obstinais à tenir mes regards fixés sur un coin du ciel où je croyais voir s'amonceler les nuages, le vent avait sauté à mon insu et l'orage se déchaînait là où je ne le croyais pas même visible. C'était à se casser la tête contre les murs, après avoir préalablement arraché les cheveux de cette maudite tête; mais non, je doutais encore; j'étais abusé sans doute par de fausses apparences; un hasard avait tout fait, un autre hasard avant peu me détromperait.

Je repassais dans ma tête ces circonstances : Clotilde fermant sa porte à tout le monde, sauf à deux personnes; pendant la présence de ces deux personnes, les survenants impitoyablement congédiés, et cela depuis longtemps peut-être; avouons-le, pour un homme qui avait

Digitized by Google

vu déjà bien des choses extraordinaires en semblable matière, il y avait de quoi trembler.

Cependant j'eus beau observer les différents acteurs de ce drame mystérieux aux soirées de Clotilde qui suivirent ma découverte, rien ne vint me fournir de preuves à l'appui de mes soupçons ; Raoul était toujours silencieux et triste ; Hermine toujours calme et de plus en plus tendre pour son mari ; cette circonstance eût pu me sembler une preuve s'il se fût agi de toute autre qu'elle ; mais en me rappelant la noblesse de sentiments de cette jeune femme, il m'était impossible d'admettre de sa part une duplicité, fruit de la plus profonde dépravation. Que penser ? que croire ?

J'étais littéralement comme le chien à courre, dévoyé au milieu du bois, ayant perdu la piste du cerf, et se battant vainement les flancs pour retrouver cette trace, qu'un habile adversaire est parvenu à lui faire perdre.

Si cela eût duré, je crois vraiment que malheur me fût advenu, tant j'étais fiévreusement agité par ce mystère incompréhensible.

Mais heureusement un éclair devait bientôt luire à mes yeux dans cet abîme de ténèbres.

Voici comment et dans quelles circonstances.

A cette époque, un certain M. Wimpfen, habitué des salons de Clotilde, riche maître de forges des environs de Mulhouse, et député de son département, fit l'acquisition en Seine-et-Oise du château de Moncontour. Le château, pour nous servir du nom que les gens du pays donnaient à l'habitation, ne méritait pas, quoique vaste, ce titre seigneurial ; le vrai château avait été aux trois quarts détruit en 93, et restauré depuis dans le style moderne des habitations bourgeoises ; aussi présentait-il un mélange bizarre de son ancienne splendeur et des apparences

Digitized by Google

moins grandioses que lui donnaient les bâtiments neufs ; tel qu'il était enfin, la tradition lui avait conservé son ancien titre, ce qui semblerait prouver que les usages sont plus impérissables que les hommes, puisque le château existait encore là où, depuis longtemps, il n'y avait plus de châtelain. Du reste, le parc immense dont il était entouré, et la garenne qui le prolongeait, donnaient à cette habitation une valeur énorme, bien préférée de nos jours à toutes les distinctions nobiliaires.

M. Wimpfen, voulant entourer d'une sorte de solennité sa prise de possession, avait invité un certain nombre de personnes à venir inaugurer sa demeure, où il désirait établir sa famille et se retirer lui-même plus tard, lorsqu'il abandonnerait décidément les affaires industrielles qui le retenaient encore à Mulhouse. Au nombre des invités étaient Clotilde, le vicomte et la vicomtesse de Senectère, le général de M..., moi-même enfin, qui avais eu déjà l'honneur d'être l'hôte de M. Wimpfen pendant un court séjour que j'avais fait dans nos départements de l'Est.

Grande et splendide fut l'hospitalité du nouveau seigneur de Moncontour, mais mon intention n'étant pas d'énumérer les détails de cette hospitalité, je n'ai raconté ce qui précède que pour faire comprendre comment un matin, presque au lever de l'aurore, que je contemplais comme si j'avais toujours été vertueux, je me trouvais accoudé dans Seine et-Oise, sur le balcon de la chambre que j'occupais, dans le château de notre ami. Je réfléchissais, tout en laissant errer mon regard dans les longues et sinueuses allées du parc qui s'étendait en face de moi, demandant à leurs ombres épaisses le mot de l'énigme qui me préoccupait si vivement.

On eût dit que la divinité protectrice de ces bois avait entendu ma requête, et voulait l'exaucer avec cette grâce

Digitized by Google

des immortelles qui ne se font pas prier, quand elles sont décidées à accorder quelque chose, différence notable qui les distingue de ces divinités mortelles qu'on nomme les femmes. Tout à coup je vis apparaître dans le rayon visuel de mon œil deux ombres, pas assez diaphanes pour que je les crusse surnaturelles, mais tellement enveloppées de pelisses et de manteaux, rendus indispensables par l'humidité du matin, qu'il me fallut quelque temps pour soupçonner ce que ces ombres pouvaient être.

Elles s'enfonçaient dans le parc, bras dessus, bras dessous, serrées l'une contre l'autre et dans l'attitude d'une conversation toute confidentielle.

Un éclair vint illuminer mon esprit, et soudain je sentis naître en moi la certitude que ces deux ombres étaient Hermine et Clotilde.

Puis je m'entendis murmurer — je suis obligé de parler ainsi pour faire comprendre le travail presque machinal qui se faisait en moi — je m'entendis donc murmurer :

— Ah! madame Tartuffe, tu veux jouer au plus fin avec moi, tu me fermes ta porte et tu commets à mon égard le crime le plus impardonnable que je connaisse en me cachant ce que je désire ardemment savoir, attends! attends!

Et sans bien me rendre compte par où je m'y étais rendu, je me trouvai à mon tour dans le parc et sur la trace des deux promeneuses, que je ne quittai pas du regard, tout en m'efforçant de ne rien faire qui pût attirer sur moi leur attention. Jamais *Bas-de-Cuir,* le héros de Fenimore Cooper, ne mit tant d'adresse à surprendre les traces de ses sauvages ennemis, tout en ayant le plus grand soin de leur dérober les siennes.

Aussi, grâce à cette manœuvre habile, me trouvai-je

Digitized by Google

au bout d'un certain temps installé derrière un buisson, qui me séparait seul d'un tronc d'arbre renversé sur lequel les deux mystérieuses amies s'étaient assises. Blotissez-vous près de moi, amis lecteurs, et écoutons.

— En vérité, ma chère Hermine, disait la voix de Clotilde, on a bien raison de prétendre que la vertu est d'autant plus ombrageuse qu'elle est plus irréprochable. Certes, aucune femme ne peut se vanter d'avoir une âme plus pure et plus noble que la vôtre, et je vous vois tremblante, émue comme si vous étiez coupable.

— Ne le suis-je pas en effet? murmura Hermine.

— Coupable! et comment? et pourquoi? et de quoi? Voyons, sans vouloir vous opposer de raisons personnelles, et sans vous dire que je suis incapable de prêter les mains à quoi que ce soit qui ne fût pas légitime, laissez-moi vous mettre un peu devant les yeux la vérité des faits, et dites-moi où vous voyez l'ombre de la culpabilité dans votre conduite. Un pauvre insensé, intéressant par ses malheurs, et plus intéressant encore par la certitude où nous sommes à peu près tous qu'il n'y survivra pas, se trouve un jour sur votre chemin, et par suite d'une illusion, précieuse pour lui, il s'imagine revoir en vous une image lointaine de celle qu'il a perdue; je crois inutile de rappeler l'effet que votre vue produisit sur lui le premier jour où vous le rencontrâtes chez moi; cet effet fut foudroyant, instantané; bien plus, de nouvelles rencontres, loin de l'affaiblir chez lui, n'ont fait que l'augmenter progressivement, au point que sa tante se persuade, à tort sans doute, qu'il doit à cette illusion l'amélioration sensible de son état. Cédant à ses supplications, aux miennes, car je l'avoue, je n'ai pu m'empêcher d'être touchée de ce hasard, et de regarder comme digne de vous ce rôle d'ange gardien et sauveur, vous

Digitized by Google

avez consenti à augmenter l'illusion de ce pauvre marquis en lui parlant quelquefois en italien, dans le langage de celle que près de vous il croit entendre. A quoi vous engage cette complaisance purement négative? Que vous demande-t-on que de laisser vivre ce malheureux près de vous, sans détruire l'erreur qui le console, le force à rester à Paris et à ne pas aller mourir là-bas. Vous savez quelles craintes tourmentent cette pauvre baronne; à chaque instant elle frémit de le voir reprendre seul la route de l'exil; il ne vous a fallu qu'un mot pour le décider à ne pas donner suite à ses projets. Comment pouvez-vous voir un crime dans ce mot qui produit des effets si heureux, et qui, en définitive, ne vous engage à rien.

— Précisément, voilà le doute qui me tourmente, reprit Hermine; ce mot ne m'engage-t-il pas?

— Eh! mon Dieu! comment pourrait-ce être? dit Clotilde avec un air de gaieté railleuse.

— Ecoutez-moi; je parle sérieusement, reprit Hermine. Peut-être mes scrupules vous paraîtront-ils exagérés; peut-être le sont-ils en effet, s'ils paraissent tels à une femme honnête comme vous..... — Je fis en ce moment de vains efforts pour apercevoir le visage de Clotilde; il devait être superbe d'impudeur, s'il n'était pas rouge de confusion en entendant ces paroles. — ..... Mais du moins, poursuivait Hermine, laissez-moi vous les exposer. Certes, j'entends bien ce que vous voulez dire, en demandant en quoi je pourrais être engagée; mais, chère Clotilde, l'honneur d'une femme est, à mes yeux, chose si absolue et si délicate, que c'est l'offenser, je le crains, de laisser un étranger prendre une part, si indirecte, si fictive qu'elle soit, dans notre vie; il faut bien que comme vous j'aie été touchée par les malheurs de M. de Vergennes

Digitized by Google

et par les supplications de sa tante, puisque je me suis prêtée à ce que vous avez voulu; mais depuis, j'ai réfléchi. Eh bien! quelque malheureux qu'eût été son départ, quelque juste désir que la baronne ait eu de le garder près d'elle, avais-je le droit, moi, de dire à cet homme : restez? Je sais ce que vous allez me répondre; ce n'est pas moi qui parlais pour lui, c'était la pauvre morte, c'était Sabina dont il croyait entendre la voix; mais n'y a-t-il pas quelque chose de coupable, même envers le marquis, à prolonger une erreur qu'il faudra bien faire cesser quelque jour, qu'un incident imprévu peut interrompre dès demain; et pour moi-même enfin, n'y a-t-il pas quelque chose de peu digne à me prêter à un mensonge, qui n'en est pas moins un mensonge, quelque généreux qu'en soit le but?

— Pourtant, chère Hermine...

— Tenez, interrompit celle-ci, voulez-vous que je vous explique toute ma pensée? et savez-vous ce qui surtout fait naître en moi le scrupule que vous blâmez? Certes, j'aime passionnément mon mari, jamais aucune idée étrangère à lui n'est entrée dans mon âme, jamais je n'ai conçu le désir de lui cacher une seule de mes émotions; pourquoi, s'il n'y a rien de condamnable dans ma conduite, ne lui en ai-je pas parlé?... pourquoi m'avez-vous conseillé vous-même de ne lui en rien dire?...

— Permettez, fit vivement Clotilde, il est vrai que je vous ai dit qu'avec tout autre que le vicomte, je croirais ce silence sage; mais faisant la part de la noblesse de son caractère, j'ai ajouté qu'à lui... peut-être... vous pourriez confier ce secret, d'ailleurs très-innocent, sans crainte de le voir mal interprété par son âme exempte de l'égoïsme qui règne au fond de celle de tous les hommes... Souvenez-vous, chère Hermine, que je ne vous ai rien

Digitized by Google

conseillé positivement, et que je vous ai laissée seule juge de la décision à prendre.

— C'est vrai, mon amie, je ne vous accuse pas..., et cependant je n'ai rien dit..., je n'ai pas osé; pourquoi?

Ici, il se fit un silence et je m'imaginai deviner sur la figure de Clotilde la joie de sa méchanceté triomphante.

— Voyez où l'on en vient petit à petit! reprit Hermine. Une fois qu'on est entré dans une voie qui n'est pas, quoi que vous en disiez, la voie innocente et juste; j'ai d'abord consenti à jouer un rôle, entièrement muet, dans cette illusion de bonheur que nous voulions donner à cet infortuné; puis, j'ai dit un mot, un mot qui, dans l'ordre habituel des choses, semble l'affirmation d'un droit qu'une femme consent à prendre sur un homme; puis, vaincue par vos instances, j'ai consenti à me rencontrer chez vous avec lui comme par hasard, mais ni vous, ni moi, ni lui peut-être, ne sommes dupes de ce hasard.

— Oh! lui... voulut dire Clotilde.

— Soit, interrompit Hermine; pour lui, admettons que l'erreur soit entière; eh bien! cette complète illusion d'un pauvre être que je plains et que j'abuse ne me paraît pas non plus sans froissement secret pour ma pudeur. Que vous dirai-je? Quand il me parle dans un de ses accès de douce mélancolie, lorsqu'emporté par l'illusion qui le berce, il me nomme doucement Sabina, et me dit de ces choses tendres que je ne dois ni ne veux écouter d'un autre que de Léonce, j'ai beau me dire que Sabina n'est pas Hermine, que celle à laquelle il s'adresse ce n'est point moi, en dépit de tout, je souffre et j'ai honte; quelque chose me crie que je ne devrais pas être là et que même par procuration, — ajouta-t-elle avec une nuance de gaieté dans la voix, — une femme ne doit pas écouter des paroles auxquelles elle ne doit pas répondre.

Digitized by Google

— Que la vertu est une chose sublime ! interrompit Clotilde avec un enthousiasme bien joué peut-être, mais qui ne pouvait me tromper ; comme je vous admire, mon Hermine, tout en regrettant de vous voir prendre si sérieusement ce que je n'avais regardé que comme une ruse innocente et généreuse. Que puis-je vous dire, moi ? Si ce rôle vous pèse, abandonnez-le, quoi qu'il puisse arriver.

— Et que deviendra l'infortuné que cette ruse seule peut-être fait vivre ?

— Ah ! je l'ignore... dit Clotilde avec ce son de voix qui donne à entendre plus qu'on ne dit ; mais, après tout, si ce jeu vous semble un mal, mieux vaut l'interrompre.

— Mieux eût valu ne pas le commencer, dit rêveusement Hermine en se levant.

Et j'entendis un bruit de branches cassées et foulées aux pieds, puis j'aperçus, passant alternativement dans les interstices du buisson, les deux robes qui s'éloignaient et s'effaçaient graduellement. Je me soulevai lentement pour les suivre un instant des yeux ; Hermine marchait lentement, le front baissé, en proie à des pensées secrètes et inexprimées ; Clotilde parlait en marchant, et quoique je n'entendisse aucune de ses paroles, j'en devinai facilement le sens par ce que je venais de surprendre,

— Oh ! la vipère ! murmurai-je malgré moi entre mes dents, et je ne pus m'empêcher de me rappeler ce que dit un auteur d'esprit : que les hommes perdent moins les femmes qu'elles ne se perdent entre elles.

Quelque fortes que fussent les raisons énoncées par Hermine pour se blâmer elle-même de sa condescendance dans une de ces occasions où les femmes ne doivent rien risquer de leur âme, sous peine de la voir, à leur insu, quelque jour engagée tout entière, il m'était facile de voir que déjà, sans s'en douter, elle était plus séduite

Digitized by Google

qu'elle ne voulait l'avouer, par ce rôle d'ange gardien accepté d'abord presque à contre cœur. Hélas! je savais trop bien quelle pente rapide entraîne dans l'abîme ces pauvres créatures impressionnables et nerveuses! Je savais trop bien que la chute est souvent d'autant plus prompte et désastreuse qu'elles sont plus généreuses et plus nobles, pour ne pas m'épouvanter de ce que l'avenir me faisait pressentir comme un dénoûment presque inévitable.

C'est dans ces occasions-là que l'abstention forcée à laquelle est condamné l'homme dépositaire de secrets de cette nature est quelquefois pénible, et je dirai même douloureuse. Certes, en me jetant à la traverse de ce complot infernal de Clotilde, je pouvais prévenir bien des malheurs et lui enlever tout le fruit de son odieuse vengeance. Il en était temps encore; mais comment faire? à qui m'adresser? comment m'expliquer et faire comprendre ce que je savais, mais ce que je savais à l'aide de certaines circonstances trop intimes pour être révélées. M'adresser à Léonce, impossible. L'intervention d'un étranger dans une semblable affaire est toujours mal reçue par un mari; à Hermine? elle ne m'eût pas compris peut-être. A Clotilde? la menacer, l'effrayer, lui faire craindre des révélations qui la perdraient. Oui; mais n'était-ce pas la pousser à quelque éclat, et se croyant sur le point d'être démasquée, n'eût-elle pas mieux aimé jeter son masque et se perdre en perdant Hermine? ce qu'elle eût toujours pu faire à l'aide de la calomnie. J'avais les mains liées et ne pouvais rien. Alors, je fis ce que font toujours les hommes, quand ils ne savent plus où donner de la tête, je m'en remis à Dieu. Dieu ne semble-t-il pas, dans notre société, avoir été inventé tout exprès pour endosser la responsabilité de tous les faits dont les hommes ne peuvent se dépêtrer?

Digitized by Google

Je quittai Moncontour dans une perplexité facile à comprendre, mais résolu à attendre, les bras croisés, la catastrophe qui désormais me paraissait imminente.

CONCLUSION

Par une de ces belles matinées de décembre, sèches et froides, mais pleines d'harmonies muettes et profondes, un homme descendait, au trot d'un gracieux et fringant cheval, les allées du bois de Boulogne, à cette heure silencieuses et désertes. A l'époque dont nous parlons, le bois de Boulogne n'était pas ce jardin anglais, sans ombre et sans mystères, qui s'étale à présent au milieu de Paris comme le caprice d'une coquette; peut-être m'accusera-t-on comme tous les vieillards de préconiser le passé, qui a le tort évident de ne plus être, aux dépens du présent à qui je reconnais du moins l'avantage d'exister; mais sans vouloir blâmer ce que tant de gens admirent, j'avoue que je regrette ces longues allées sombres, touffues l'été, grandiosement dénudées l'hiver, qui étendaient sur la tête des promeneurs leurs voûtes épaisses et majestueuses.

Qui n'a ressenti l'effet du calme absolu et complet que fait éprouver à l'âme une douce et belle gelée dorée par

Digitized by Google

les reflets attiédis du soleil? L'hiver est là, sans doute; mais il ne se montre encore qu'avec coquetterie, comme pour vous empêcher de regretter les journées de chaleur qu'il remplace, et pour s'excuser par avance des longues journées de pluie et de froid qu'il vous ménage; les glaçons et le givre qu'il suspend déjà aux arbres ne sont encore que les diamants brillants et frais dont se pare la nature; on dirait de ces girandoles reflétant les lumières d'un bal et qui en doublent l'éclat, tout en l'adoucissant. Pendant ces matinées-là, n'est-il pas vrai que votre pied se pose plus ferme et plus sûr de lui sur la terre? N'est-il pas vrai que votre poitrine se dilate plus à l'aise, et que le souffle de la vie s'échappe plus franc et plus pur de vos poumons? Si vous avez quelque tristesse, n'est-il pas vrai qu'un semblable spectacle la calme, l'engourdit en lui donnant quelque chose de sa muette tranquillité? Si vous êtes au contraire dans une disposition d'âme conforme à la nature, n'est-il pas vrai que vous vous sentez alors délicieusement inondé par les pénétrantes effluves de l'atmosphère? On dirait qu'il s'infiltre en vous un je ne sais quoi de frais et de reposé qui chasse les idées noires et les remplace par de douces espérances; vous vous sentez l'esprit plus net, le cœur plus calme, le corps plus sain; vous oubliez alors tous les côtés tristes et mesquins de la vie pour n'en voir que les côtés investis d'une sorte de grandeur et de noblesse intime; alors, sans savoir pourquoi, et c'est précisément là ce qui en fait le charme, vous recueillez en vous des tressaillements heureux et doux, des frémissements vagues et cependant longuement savourés; vous n'analysez pas la vie, certes, mais elle est là, elle vous enivre, elle chante en vous cette chanson confuse de l'âme qui se possède, chanson si souvent étouffée par les tracas et les soucis du monde,

Digitized by Google

mais qui profite de cet instant de calme pour se faire entendre en vous berçant doucement.

Telle était évidemment la disposition d'âme et d'esprit du cavalier dont nous avons interrompu la promenade matinale. Ce jeune homme appartenait aux classes les plus distinguées de la société, et nous n'entendons pas seulement par là à celles que la naissance et la fortune mettent au premier rang, mais encore à celles où la noblesse de l'âme est à la hauteur de la noblesse du nom, et où les richesses de l'esprit effacent les richesses du coffre-fort. Je ne sais plus qui a dit que rien n'était beau comme un beau nom bien porté : si cette observation est vraie, il n'est pas moins vrai de dire qu'un beau nom bien porté communique à celui qui l'honore en s'en parant une sorte de grandeur innée et de calme puissance qui le font immédiatement sortir de la foule. La pureté de l'âme ennoblit les traits, la constance d'une vie droite donne au masque cette rectitude de lignes et cette transparence d'expression qui font du visage humain un des plus beaux poëmes pour le penseur et le poëte. Jetez sur cette image les chaudes lueurs d'une existence heureuse, supposez l'accord parfait et si rare d'une vie paisible, exempte de chagrins comme de mauvaises passions, réalisez un instant par la pensée cette idéale rencontre d'une félicité égale au mérite, et dites si l'homme qui se présentera à vos yeux comme le reflet vivant de cette magique destinée, ne vous offrira pas le spectacle le plus consolant qu'il vous soit donné de rêver. Ah ! si jamais vos regards le découvrent dans la foule, hâtez-vous de le contempler avec respect, avec bonheur, mais avec un bonheur mélangé de tristesse, car, hélas ! cela ne peut être qu'un instant bien court dans la vie de l'homme, qu'un oubli de la fatalité, et sachez-le bien, quoiqu'il paraisse absent et

Digitized by Google

vaincu, le démon du malheur est là quelque part qui attend et guette sa proie.

Cet heureux de la terre, nous le connaissons, et nous savons s'il est digne de l'être : c'est le vicomte Léonce de Senectère.

Sorti de grand matin de son hôtel par suite d'une de ces habitudes dont le retour constant est un des bonheurs des existences privilégiées, Léonce s'est fait seller le plus aimé, le plus fringant de ses chevaux et s'est dirigé vers le bois, désert à cette heure matinale pour y respirer l'air frais de cette belle matinée d'automne. Il est des heures où l'homme heureux éprouve ainsi le besoin d'aller parler de son bonheur à la solitude, de sortir du milieu qui l'entoure et de chercher quelque endroit isolé où il puisse à son aise laisser monter de son cœur à ses yeux les larmes d'attendrissement et de reconnaissance qui gouflent sa poitrine. Jamais ce besoin ne s'était si impérieusement fait sentir à Léonce, et jamais il n'y avait cédé avec plus de délices. Précipitant d'abord le galop de son cheval, il s'était hâté de gagner une des allées les plus reculées et les plus mystérieuses du bois; puis, sûr de n'être aperçu par personne, il avait, pour ainsi dire, laissé détendre son âme, et lui avait permis de déborder tout entière sur son visage. Alors dans une longue et suave rêverie, toute pleine de sourires inachevés et de pleurs bientôt essuyés par le vent frais du matin, il avait remercié Dieu par un de ces hymnes inarticulés qu'aucun langage humain ne peut rendre et qui s'exhale de l'âme comme le parfum s'exhale du calice des fleurs, ou comme un pur rayon échappé au disque de la lune vient se jouer sur les eaux d'un beau lac qu'il argente en les caressant. Il se laissait aller à cette effusion de tendresse, à cette plénitude de sentiments jaillissant de son âme, comme une onde pure s'échappe

Digitized by Google

d'un vase trop plein; il voyait ses heures écoulées revenir à lui, une à une, vives, coquettes, souriantes; tantôt lui présentant comme pour se jouer le bout de leurs ailes blanches, tantôt s'enfuyant loin de lui pour revenir soudain avec un sourire de douce malice et de tendresse heureuse; comme elles bondissaient devant lui rieuses et fringantes, ces douces heures dont pas une ne lui rappelait un souvenir qui ne fût empreint des couleurs les plus pures et les plus suaves! comme elles le lutinaient amoureusement! comme elles défilaient lentes et cependant gracieuses! comme elles lui disaient: t'en souviens-tu? et comme dans les régions les plus intimes de son être, il entendait vibrer sous le frôlement de leurs ailes des cordes harmonieuses et délicates qui lui chantaient un mystique et délicieux chant d'amour. Ce fut une de ces fêtes saintes, qui laissent l'âme ravie, saturée de jouissances, et cependant exempte de fatigue; ce fut un de ces poëmes inexprimés qui tiennent tout à la fois du fini des ivresses terrestres et de l'infini des célestes félicités. Quelque palpable, quelque visible que fût pour Léonce ce poëme, il n'eût trouvé une seule expression pour le rendre et cependant il l'exprimait par un seul nom, sans cesse errant sur ses lèvres, comme il était sans cesse fleuri dans son cœur et ce nom était celui d'Hermine.

Enfin, lorsqu'il se sentit plus calme, grâce à cette promenade qui avait agi sur ses émotions comme la levée de la digue opère sur les ondes grossies d'une rivière, lorsque le flot d'abord écumant et bondissant se fut insensiblement épandu, en ne présentant plus aux yeux que le calme miroir d'une eau limpide et pure, il jeta un dernier regard sur cette allée déserte et sombre, sa discrète et chaste confidente, et pressant un peu le pas du noble animal, qui sembla partager son impatience, il re-

Digitized by Google

descendit le bois, puis les Champs-Élysées et s'arrêta bientôt devant un petit hôtel entre cour et jardin, situé dans une de ces allées silencieuses et poétiques qui vont rejoindre le faubourg Saint-Honoré.

C'était là que dans un gracieux nid de verdure, presque invisible aux regards indiscrets, Hermine et Léonce cachaient leur bonheur depuis leur retour à Paris.

Jetant la bride de son cheval à un des domestiques qui s'était approché en l'apercevant, Léonce franchit le perron de l'hôtel et alla frapper à la porte de l'appartement d'Hermine; encore plein des muettes délices de sa promenade du matin, il voulait revoir celle qui en avait été la cause adorée et bénie.

— Hermine dort-elle encore? dit-il à la femme de chambre qui lui ouvrit.

— Non, monsieur le vicomte; madame est levée, répondit celle-ci en s'effaçant.

Léonce entra.

Entre deux êtres qui, depuis de longues années déjà, n'ont pas eu une minute d'oubli l'un de l'autre, il s'est établi, presque à leur insu, et par suite de cette fusion des âmes qui est un des plus beaux priviléges des affections vraies, de ces courants magnétiques et tout-puissants qui n'ont besoin d'aucune manifestation matérielle pour entrer en vibration et faire sentir à l'un le contre-coup des émotions de l'autre.

Aussi, avant qu'Hermine ne se fût retournée, avant qu'un seul mot d'elle eût frappé son oreille, avant même que son regard eût pu percevoir distinctement la pâleur qui marbrait le front de la jeune femme, Léonce courant à elle et l'entourant de ses deux bras, lui avait dit?

— Hermine, qu'as-tu, ma bien-aimée?

— Rien, répondit Hermine d'une voix altérée et s'ef-

Digitized by Google

forçant de sourire à son mari. Rien, Léonce, mais il faut que tu me quittes à l'instant.

— Que signifie ?...

— Ta mère... ta mère t'attend.... Elle t'appelle...

— Ma mère ! oh ! mon Dieu ! Que veux-tu dire ? Il n'est rien arrivé à ma mère ?.

— Non... je l'espère encore... mais elle te désire... Vas-y.

— Comment le sais-tu? fit Léonce troublé de l'agitation qu'il remarquait sur le visage de sa femme.

— Une lettre est arrivée pendant ton absence.

— Donne-la-moi, dit Léonce en cherchant autour de lui.

— Elle était là tout à l'heure, dit Hermine, dans mon trouble, je ne sais ce que j'en ai fait ; mais qu'importe ? pars, il le faut, une minute de retard pourrait te causer de cruels remords.

— Cependant, te quitter ainsi...

— Oh ! moi, ce n'est rien... Ta mère... ta mère, dit Hermine d'une voix suppliante.

Léonce se dirigea vers la porte; au moment où il allait atteindre le seuil, Hermine courut à lui, et l'étreignant avec force, elle lui dit dans un baiser :

— Va... va vite... je t'aime.

Incapable de réfléchir, éperdu, Léonce s'élança dans la cour où son cheval était encore sellé : il fit un geste au valet qui s'écarta, sauta d'un bond sur le dos du cheval, qui plia gracieusement sur ses jarrets, et partit au grand galop sur la route de Versailles, où demeurait, nous l'avons dit, la vicomtesse douairière de Senectère.

Il est en nous une cécité morale — bienfait de Dieu peut-être — qui tient tout à la fois de l'absurde et du réel, du possible et de l'impossible, du mensonge volontaire et de l'erreur convaincue.

Digitized by Google

Qui de nous pense à la mort, non pas à la sienne, s'il est jeune, le droit de la jeunesse n'est-il pas de croire à l'avenir? mais d'un être cher et plein d'années, dont depuis sa naissance il est habitué à sentir rayonner l'influence sur sa vie. Chaque matin on embrasse une aïeule octogénaire, une bonne et sainte vieille amie dont les forces semblent défier le temps et nul ne se dit que dans un jour, que dans une heure peut-être, cette créature aimée aura disparu de son horizon et laissera sa place vide dans le cœur comme au foyer. Comment expliquer cet oubli de l'évidence, cette négation de la certitude, que tout devrait continuer à rappeler? Est-ce que l'âme prévoit de tels déchirements qu'elle se refuse à s'appesantir par avance sur cet instant de séparation inévitable? N'est-ce pas plutôt que la vie comporte une sorte d'abandon de soi-même à la destinée, qui voile aux yeux de chacun ce qu'elle lui réserve de douloureux? Ou bien peut-être, Dieu, dans sa bonté, n'a pas voulu que l'homme fût sur cette terre, comme le condamné à mort dans son cachot, s'endormant chaque soir d'un sommeil agité, en se disant : est-ce pour demain?

Ce qu'il y a de certain c'est que jusqu'alors, ce matin encore, pendant cette heure de douces rêveries qu'il avait si pleinement savourées, Léonce n'avait pas un instant songé qu'un jour prochain lui réservait cette douleur suprême de fermer des yeux qui la veille encore petillaient pour lui de tant de chaleur et de tant de tendresse, et maintenant, tandis qu'il galopait, emporté par cette épouvante qu'Hermine lui avait jetée au cœur, Léonce s'étonnait de ne pas sentir palpiter en lui les angoisses inséparables de cette idée : ma mère se meurt, arriverai-je à temps pour recevoir son dernier soupir, car malgré l'incertitude où l'avaient laissé les paroles d'Hermine, il ne

Digitized by Google

pouvait lui venir d'autre idée que cette idée poignante et douloureuse. Quel autre événement aurait pu bouleverser ainsi cet ange, dont l'âme n'était presque qu'une émanation de la sienne ; elle avait ressenti par avance les coups que son propre cœur allait recevoir, elle avait saigné de ses blessures, et ce mot d'amour frénétique qu'elle lui avait jeté dans un baiser, en le chassant pour la première fois volontairement loin d'elle, était un talisman dont elle avait voulu l'investir pour l'aider à supporter avec plus de courage l'écrasante certitude qui l'attendait au chevet de sa mère.

Aussi dévorait-il cette route que ce matin il avait faite si lentement : ah ! c'est qu'il marchait alors attardé par mille pensées de bonheur, et c'est qu'il volait à présent emporté par le vent d'un désastre, semblable au simoun du désert qui vous enlace dans les ailes de son brûlant tourbillon.

Léonce pressait à chaque instant le pas de son cheval ; ce malheureux fils se disait qu'au premier regard qu'il jetterait sur sa mère expirante, mille poignards allaient lui percer le cœur et il volait à ce spectacle, comme un autre eût volé vers une fête.

Enfin, il arriva.

— Ma mère ! cria-t-il haletant, au premier domestique qu'il aperçut.

— Madame est au salon, répondit cet homme en le regardant avec stupeur.

Léonce franchit quatre à quatre l'escalier et enfonça la porte plutôt qu'il ne l'ouvrit.

Voici le spectacle qui se présenta à sa vue : assise, ou plutôt à demi couchée dans une vaste bergère, au coin de la cheminée où petillait un feu clair et joyeux de sarments, la douairière faisait sauter sur ses genoux un blond chéru-

Digitized by Google

bin, une petite fille de cinq ans, blanche et rose, dont les frais éclats de rire retentissaient sous les vastes lambris de ce salon, comme le chant de l'alouette matinale sous les premiers rayons du soleil. — Les enfants ne sont-ils pas aux hommes ce que les oiseaux sont à la nature?

Par une sorte de respect d'elle-même, dont elle ne s'était jamais départie, la vieille dame prenait de sa personne un soin minutieux et charmant; la coquetterie, chez les femmes, n'est-elle pas à tout âge une suave politesse du cœur? Jeunes, elles veulent charmer, et il est bien rare que dans la savante recherche de leur parure elles ne cachent pas toute la grâce mystérieuse du désir, offerte comme un encens à l'orgueil de l'homme choisi entre tous. Vieilles, pour être moins personnelles, leur pensée secrète n'en est pas moins délicate. Elles cachent leurs rides, non pour elles, mais pour ne pas effrayer la jeunesse qui les entoure. Puis, qui sait? N'y a-t-il pas bien du souvenir dans le soin que prend d'elle-même une vieille femme ? N'est-ce pas quelque chose de respectable et de touchant, comme les soins pieux qu'un vieux chrétien prend d'un calice d'or qui ne sert plus, mais qui fut jadis sanctifié par la présence du Dieu de sa jeunesse ? Il y avait de cela chez la douairière. Aussi la blanche et soyeuse chevelure qu'aimait tant jadis son époux, toujours regrettée comme au lendemain de la séparation, reprenait-elle chaque matin sous les doigts coquets de la vieille femme, qui la soignait elle-même — autre superstition, prenant sa source dans les régions les plus pures du cœur,— les plis élégants et nobles qui plaisaient naguère aux regards de l'absent. Ses traits vieillis, non pas flétris, gardaient une sérénité juvénile, fruit d'une vie sainement remplie, et prête à rendre sans crainte à Dieu le compte de ses actions et de ses pensées les plus secrètes. On y

Digitized by Google

lisait également cette sorte de satiété de la vie qui n'en est pas la lassitude, mais le complet rassasiement; son regard doux et calme semblait dire: mes jours sont pleins, moissonnez-les quand vous voudrez; j'attends, j'aime et j'espère. Placez sur les genoux un peu tremblants de la douairière, une petite fille aux éclats de voix harmonieux et tendres, l'enfant qui entre près de la veuve qui va sortir, le rire qui s'étonne près du sourire qui bénit, le regard qui petille près du regard qui rêve; mélangez au milieu de ces bonds et de ces jeux les blonds cheveux de la petite-fille aux cheveux blancs de l'aïeule, et vous aurez un tableau qui, pour tout autre, eût été plein de poétiques enivrements, de ce que la nature a de plus charmant pris sur le fait, mais qui pour Léonce devait avoir les terribles significances et les obscurités pleines d'épouvante des révélations soudaines.

Aussi regardait-il ce spectacle avec des yeux fixes et presque sans vie.

— Qu'as-tu? lui dit sa mère en le voyant ainsi.

— Ma mère, vous n'avez pas été malade?

— Non, grâce à Dieu, cher enfant, rassure-toi.

— Et vous n'avez pas écrit ce matin à Hermine?

— Non; mais que veut dire....

— Alors, ma mère, priez pour nous, car je ne sais encore comment, mais je sens là, dit-il, en portant la main à sa poitrine, qu'en ce moment le bras de Dieu nous frappe.

Et il s'élança au dehors, laissant sa pauvre mère terrifiée, tandis que l'enfant cachait son naïf effroi dans les plis de la robe de la douairière.

Il se produit parfois, au milieu des mines d'or les plus riches, des éboulements imprévus et terribles, qui enfouissent en un instant, sous les décombres et les débris,

Digitized by Google

les ingénieurs, les ouvriers, tout ce monde qui, poussé par une soif ardente de fortune, se condamne à travailler dans les entrailles de la terre pour en arracher les richesses qu'elle renferment. Un moment auparavant tout était calme ; les ouvriers travaillaient avec ardeur ; de larges voûtes plus ou moins profondes, mais régulièrement creusées, montraient aux yeux leurs ouvertures béantes, au fond desquelles brillaient comme un amas magique les pépites et les lingots d'or qui devaient être la récompense splendide de leurs labeurs et de leur persévérance. Tout à coup, que s'est-il produit ? Rien, ou presque rien. Une pierre, moins que cela peut-être, une motte de terre s'est échappée de la voûte, quelque part, on ne sait où, dans ce coin où dans l'autre, et soudain, tout s'est affaissé. Un grand bruit, une horrible clameur, un nuage de poussière, puis un grand silence, et tout est dit. Ce qui tout à l'heure semblait exister, n'est plus qu'un néant, ce qui était l'ordre n'a plus que le chaos. Ce qui respirait l'espérance n'a plus que l'aspect morne du désespoir et de la désolation. Quelque chose de semblable se passait dans l'âme de Léonce, il s'y était produit comme un écroulement terrible, tandis qu'il dévorait de nouveau, mais en sens inverse, cette route qu'il avait déjà parcourue quelques instants auparavant. Mais quelle différence, tout à l'heure c'était l'éclair, à présent c'est le coup de foudre ; tout à l'heure, c'était la menace, à présent c'est le désastre. Il se demandait quelle puissance le lançait ainsi comme une balle, en se faisant une raquette du lit de mort mensonger de sa mère, pour le renvoyer à... à quoi ? oh ! ce doute était horrible ! Quelle pierre, quelle motte de terre s'était donc écroulée de la voûte de cet édifice qu'il contemplait le matin d'un œil calme et le sourire aux lèvres ? Quel tassement mystérieux allait se faire

Digitized by Google

dans cette mine où il puisait tout à l'heure encore les plus suaves richesses du cœur et l'or pur de l'amour partagé? Il l'ignorait, mais les yeux fixes, dévorant l'espace, il courait en criant : Hermine! Hermine! Je veux revoir Hermine!

Aussi, arrivé chez lui, s'élança-t-il frénétiquement, en passant devant ses domestiques, qui n'osèrent l'arrêter.

Son vœu fut exaucé, il revit Hermine, mais il poussa soudain un horrible cri. . . . . .

. . . . . .

J'entrais derrière lui dans l'hôtel; je venais, pour.... qu'importe pourquoi je venais, puisqu'il était trop tard? je n'arrivai que juste à temps pour le recevoir mourant dans mes bras, au milieu de ses gens qui, pâles de frayeur, nous considéraient en silence, et qui, presque machinalement m'avaient fait place.

Etendue sur un canapé, et belle déjà de cette beauté surhumaine qui n'est peut-être que le reflet de l'âme immortelle s'envolant aux cieux, Hermine expirait. Pourtant ses yeux semblaient se ranimer à la vue de son mari; un sourire parut sur ses lèvres, et d'une voix douce, comme un écho déjà lointain, elle murmura :

— Léonce!...

Ranimé par cette voix si chère, Léonce revint à lui, et tombant aux genoux d'Hermine, il dit entre ses dents qui se choquaient :

— Hermine, qu'as-tu? qu'as-tu?

— Rien, dit Hermine comme plus haut; je meurs... volontairement... mais je meurs heureuse... car je sens bien en mourant que je ne regrette que toi... tiens...

Et elle rendit l'âme en tendant une lettre à Léonce, qui roula sur le parquet sans avoir la force de la prendre.

Je ramassai l'homme et la lettre.

Digitized by Google

Puis, ayant rapidement donné quelques ordres aux domestiques, j'entraînai, ou plutôt je portai Léonce dans la chambre voisine ; je ferai grâce aux lecteurs des détails étrangers au drame que je raconte — l'arrivée du médecin, du prêtre, amenés par le domestique, tous deux trop tard,— et je ne rapporterai que ce qui se passa entre Léonce et moi.

Le malheureux revint vite au sentiment de ses douleurs; ces grands foudroiements sont courts ; ils tuent sur place, ou passent vite. Léonce ouvrit les yeux, ne sembla pas d'abord se souvenir et murmura machinalement :

— Je veux revoir Herm.....

Mais ce nom, qu'il n'eut pas la force d'achever, et ma présence le rappelèrent à la réalité. Il fit un mouvement pour s'élancer dans la chambre où reposait sa bien-aimée, du repos éternel, hélas ! mais il chancela et retomba dans mes bras où je l'étreignis.

Et alors — j'appuie à dessein sur ce mot — alors j'entendis longtemps *pleurer un homme*.

Je ne veux certes pas priver de la pitié des gens de cœur les larmes et les douleurs des femmes et des enfants ; tout être faible, qui pleure, a des droits à la compassion; mais se figure-t-on ce que c'est d'entendre pleurer un être fort ! Léonce, cette nature d'élite, ce cœur élevé, cette âme ferme et droite ! Sentir cette puissante nature soulevée par les convulsions du désespoir comme un chêne est secoué par l'orage, sans être déraciné, mais en voyant ses branches les plus hautes impitoyablement brisées par le vent, ses espoirs les plus chers douloureusement flétris par la mort ; entendre ses cris rauques, étouffés, contenir les spasmes terribles, qui, en ébranlant tout le corps, semblent devoir l'anéantir ; se dire que celui qui est là, dans vos bras, est le plus noble, le plus

Digitized by Google

généreux de tous les êtres, avoir la conscience qu'il succombe aux coups lâchement portés dans l'ombre par une main perfide, c'est affreux, et je renonce à rendre ce que j'éprouvais.

Quand il fut un peu calmé, ou plutôt quand la douleur, en le tordant comme une paille au feu, l'eut plongé dans cet anéantissement qui joue le calme, je lui dis :

— Ne voulez-vous pas lire sa lettre, mon ami?

— Sa lettre? fit-il avec avidité, donnez, donnez.

Et la décachetant à la hâte il l'ouvrit.

Mais bientôt avec l'accent du désespoir impuissant, il s'écria :

— Je ne peux pas, oh! mon Dieu! je ne peux pas.

Et il laissa retomber ses deux mains inertes sur ses genoux.

Je le contemplai avec cette pitié qui tord les entrailles au plus insensible; tout à coup, il tendit vers moi la lettre et me dit avec ce ton de voix suppliant d'un enfant qui craint d'importuner :

— Lisez-la-moi, voulez-vous?

Et je lus ce qui suit, lentement, religieusement. Ces lignes de feu se sont tellement gravées dans ma mémoire que je puis encore aujourd'hui les transcrire textuellement.

HERMINE A LÉONCE.

Mon ange bien aimé, je t'aime, je suis aimée de toi, et je meurs, je meurs et qui pis est, j'ai voulu, j'ai dû mourir.

T'en souviens-tu, Léonce, quand nous revenions en

Digitized by Google

France par la Suisse, te souviens-tu de ces glaciers, au bord desquels, imprudente enfant, je m'avançais sans cesse pour les sonder des yeux ? Te souviens-tu de l'épouvante qui me dominait alors en me sentant, toute frémissante d'horreur, presque invinciblement tentée de me précipiter au fond de ces gouffres béants qui semblaient m'attirer par le danger même dont ils me ménaçaient ? Te souviens-tu comme je reculais pâle de terreur, et comme je me blotissais tremblante dans tes bras adorés, tout en jetant un dernier regard à ce vide fascinateur ? Tu m'emmenais alors, tu usais de ton autorité pour m'arracher à cette contemplation fatale... Hélas ! peut-être eût-il mieux valu que tu m'y abandonasses alors, puisque je devais un jour contempler un gouffre plus affreux, contre la fascination duquel je n'aurais pas le courage de me réfugier dans tes bras.

Car c'est là l'image de ma vie, Léonce; oui, jeune, heureuse, aimée, j'ai, folle enfant, mesuré des yeux un abîme, sans deviner que sur ses bords le vertige m'attendait; je n'ai pas osé t'appeler à l'aide, et j'ai vu clairement que pour *échapper à la chute*, à défaut de tes bras où je n'osais me réfugier, je ne pouvais plus me réfugier que dans ceux de la mort.

T'en souvient-il encore, quand sur les lagunes de Venise, ma main dans ta main, ma tête sur ton épaule chérie, je me laissais bercer par les flots bleus de l'Adriatique, en écoutant ta voix si noble et si pure me révéler les mystères de la vie, et lever à mes yeux les voiles qui couvrent ses aspects divers; te souvient-il de nos paroles ?

— Si je cessais de t'aimer, si j'en aimais un autre te disais-je dans un de ces accès de coquetterie, prophéti-

Digitized by Google

ques à mon insu peut-être, et dont tu ne t'effrayais pas, pauvre cher !

— C'est impossible, répondais-tu?

— Mais enfin, on dit que parfois cela ne dépend pas de nous; que l'âme a des défaillances involontaires, dans ce cas-là me tuerais-tu, dis?

— Non, en secouant doucement ta tête; je te plaindrais; ces défaillances n'arrivent qu'aux âmes incomplètes.

— Tu me plaindrais, m'écriai-je avec révolte à cette idée de ta pitié.

— Oui, ajoutait mon Léonce, car pour toi mieux eût valu ne pas vivre.

— Ou mieux vaudrait mourir, murmurai-je tout bas en replaçant insoucieusement ma tête sur ton épaule, car ainsi que toi j'ajoutais : c'est impossible.

— Eh bien ! ce n'était pas impossible, Léonce; j'ai tenu ma parole, je suis morte, pardonne-moi.

Te dire comment cela s'est fait; te dire comment je me suis avancée pas à pas, sans méfiance, jusqu'aux bords de ce précipice sans fond, c'est inutile, n'est-ce pas? d'ailleurs je ne le sais pas moi-même; puis qu'importe? que t'importe de savoir que la pitié, que l'ignorance ont seules causé ma ruine? qu'importe la cause quand l'effet se produit? Un jour, je me suis aperçue avec terreur, avec honte, qu'un autre nom, qu'une autre image était dans mon cœur près de ton image, près de ton nom. J'ai nié d'abord, je me suis révoltée contre ce fantôme, que je haïssais tout en subissant sa puissance, j'ai voulu chasser cette obsession qui me possédait, mais en vain... Ah! les plus terribles abîmes ne sont pas ceux de la Suisse... les vertiges les plus horribles ne sont pas ceux qu'on y éprouve.

Digitized by Google

Je t'entends, pauvre cher, je t'entends me dire : pourquoi n'es-tu pas venue à moi ? Pourquoi ne t'es-tu pas confiée à mon amour ? je t'aurais prise dans mes bras, je t'aurais emportée au loin, nous aurions fui.

Oui, nous aurions fui..., et tu m'aurais plainte, tu aurais eu pitié de mon âme incomplète... ta pitié ! non..., non..., plutôt la mort. Je fuirai, certes, mais je fuirai là où nul sentiment humain ne pourra m'atteindre, nul autre, du moins, que ton amour sans ta pitié... une âme incomplète peut défaillir, mais elle se relève en se réfugiant près de Dieu.

Maintenant, écoute..., je te quitte, mais je vais t'attendre; au moment solennel où je suis, bien des obscurités s'éclairent ; un amour, comme le nôtre n'a d'abri ici-bas que dans la solitude ; nous l'avons livré au monde et le monde l'a tué. Comment ?... Pourquoi ?... Peut-être pourrai-je le dire, éclairée par la dernière lueur de ma vie qui s'éteint... mais je ne veux accuser personne... je ne veux pas que mon Léonce maudisse... je ne veux pas qu'il se venge... je veux qu'il attende... Pauvre cher, les noms ont des fatalités étranges, auxquelles on doit obéir, comme l'hermine dont elle porte le nom, ta bien-aimée aime mieux mourir que de laisser tacher sa robe blanche.

Tu viens de me quitter... je t'ai menti pour la première et la dernière fois de ma vie; puisse la joie que tu auras éprouvée, en trouvant sans péril ta noble et sainte mère, me faire pardonner ce mensonge; j'ai épuisé les dernières ivresses de la vie dans un baiser suprême et dans une suprême étreinte... le flacon d'opium est là, en me le donnant pour mes nerfs, notre bon docteur m'a dit : Surtout n'en prenez pas trop... qu'il se rassure..., je n'en prendrai pas trop.

Tiens, Léonce, c'est horrible !... vois ; au moment de

Digitized by Google

mourir, je n'ai qu'une crainte, c'est de ne pas regretter que toi... que deviendra celui. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Tout est dit..., tu peux être ici avant une heure, et quand tu reviendras, je n'y serai plus, moi! Encore une fois, Léonce, pardonne-moi, le seul moyen de garder notre amour pur et sans tache, c'était de mourir, mais je ne meurs pas tout entière; mon âme va t'attendre; elle fuit devant deux dangers, également terribles, la honte... ou ta pitié.

Oh! que je voudrais te revoir une fois encore... Adieu... pardonne... et souviens-toi...

Ton HERMINE.

Cette lettre, horrible clameur de la vertu qui doute d'elle-même et se réfugie dans la mort, devait avoir pour Léonce bien des obscurités; d'un seul mot j'aurais pu les lui éclairer, mais à quoi bon? Il ne me demanda rien d'ailleurs. Peut-être, lui aussi, était-il frappé de ces grandes révélations que dégagent les catastrophes suprêmes?

Tout Paris suivit le convoi de la vicomtesse de Senectère; un pieux mensonge couvrit du nom d'une maladie quelconque ce drame intime, clos par un suicide.

Raoul de Vergennes mourut quelque temps après dans une maison de santé.

Léonce alla s'enfermer à la Chartreuse de Grenoble. où, selon le désir d'Hermine, il attendit..... Il n'attend plus; sa mort, arrivée depuis peu, m'a permis de raconter cette histoire. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quelques mois après les tristes événements que je

Digitized by Google

viens de raconter, je rencontrai le général de M... Il était radieux.

— Félicitez-moi, mon ami, me dit-il.

— Que vous arrive-t-il, général ?

— Clotilde consent enfin à m'épouser.

A ces mots, je fus saisi d'indignation, et, posant ma main sur le bras du digne homme avec une vivacité qui lui fit relever la tête, je... je le saluai profondément et le plantai là tout net, en marmottant entre mes dents :

— Au fait, *pourquoi ne le serait-il pas ?* César l'a bien été.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

Des objections que me fit mon secrétaire et d'un présage oublié par le collége des Aruspices à Rome.

Le lendemain du jour où j'eus fini de lui raconter la triste et mélancolique histoire d'Hermine, mon secrétaire vint d'assez bonne heure. Il avait souvent l'attention, dont je lui savais gré, d'aller cueillir des fleurs dans le petit jardin qui m'appartenait, afin d'en remplir les vases qui ornaient ma cheminée.

J'ai toujours eu deux passions irrésistibles, les femmes et les fleurs. Hélas! les femmes que je n'abandonne pas, moi, ce livre en est la preuve, m'ont depuis longtemps abandonné; mais les fleurs me restent, ce qui prouve leur supériorité en fait de constance, malgré leur coquetterie passagère, avec les papillons et les insectes aux mille couleurs. Les fleurs, ces gracieuses femmes de nos parterres, ne regardent pas si nous avons les cheveux blancs et le dos voûté pour nous envoyer leurs plus suaves parfums; les femmes, ces charmantes fleurs de nos salons.... Mais ne récriminons pas, nous ne les ferions pas revenir de leurs préférences pour

Digitized by Google

les tailles élégantes et les cheveux bouclés, *vanitas vanitatum*.

La veille, il m'avait semblé apercevoir l'indice de quelques objections se montrer sur la figure du jeune homme; aussi l'observais-je attentivement, tandis qu'après avoir déposé sa botte de fleurs sur ma table, il s'occupait avec assez de goût à en nuancer les couleurs.

Je n'étais pas fâché de l'hésitation qui se trahissait en lui au moment de me soumettre ses observations; j'y voyais la preuve de son respect et j'aime le respect des jeunes gens vis-à-vis des vieillards; mais je désirais qu'il finît par surmonter ses hésitations, car je prévoyais une discussion intéressante et je ne hais pas la discussion, comme on a déjà pu s'en apercevoir, d'abord parce que j'y suis d'une certaine force et puis, parce que, en définitive, c'est par la discussion qu'on s'éclaire.

J'entendis donc avec un certain plaisir la petite toux préparatoire qu'il laissa échapper avant de parler, tout en entourant avec adresse une superbe rose du plus beau rouge, d'une bordure de pensées dont le violet sombre et nuancé de jaune, faisait encore ressortir l'éclat en l'adoucissant un peu.

— Monsieur, me dit-il enfin, depuis hier, j'ai la tête et le cœur pleins de cette pauvre femme dont vous m'avez conté l'histoire; le croiriez-vous? j'en ai rêvé.

— Je le crois sans peine, mon ami; elle vous a donc intéressé?

— Plus que je ne saurais le dire, monsieur. Comme drame intime, je ne connais rien de plus saisissant que cette histoire, mais.....

— Ah! j'attendais le mais, m'écriai-je, heureux de ma perspicacité.

Digitized by Google

— Si monsieur me permettait de lui soumettre humblement quelques objections....

— Faites, mon ami, je sais que vous êtes le mortel le plus objectant qui existe.

— Ces objections, monsieur, ne viennent d'ailleurs que de mon intérêt passionné pour le livre que vous avez entrepris et que, comme vous, je crois appelé à de hautes et grandes destinées.

Le jeune drôle, vous voyez, se connaît en précautions oratoires; je le remerciai de celle-ci par un geste plein de condescendance qui l'invitait à continuer.

— Enfin, monsieur, voilà une femme d'un caractère fort noble, mariée à un homme tellement parfait, que véritablement pour croire à son existence, il faut que vous m'assuriez vous-même l'avoir connu.

J'inclinai la tête en silence.

— Un homme, continua-t-il, auquel il n'y a pas le plus petit reproche à faire.

— Peut-être, dis-je en l'arrêtant d'un geste de la main; mais continuez, nous y reviendrons plus tard.

— Et cependant, continua-t-il, elle laisse, malgré tant de raisons d'agir différemment, égarer son cœur par la pitié pour un monsieur, qui était peut être un bon nageur, mais qui, du reste, me fait parfaitement l'effet d'un insensé.

— Oui, mais plutôt que de tromper l'homme qui ne l'a pas mérité, elle aime mieux mourir.

— Sans doute, monsieur, mais n'eût-il pas mieux valu...

— Eh! monsieur, dis-je en l'interrompant avec une certaine vivacité, vous ai-je dit que les femmes n'étaient pas faibles? Vous ai-je dit qu'elles ne fussent pas femmes? Non! je vous ai dit et je maintiens qu'il y a chez

Digitized by Google

ces pauvres créatures, à côté de leur faiblesse naturelle, une foule de générosités grandioses; je vous ai dit que les femmes qu'on s'obstine, faute de les comprendre, à représenter comme des natures ingrates, rusées, perfides, changeantes, sont au contraire des êtres d'un courage héroïque, qui ne failliraient jamais si vous ne les dépraviez pas vous-même, par votre exemple et par le dégoût dont vous leur remplissez le cœur; pour soutenir ma thèse, j'aurais certes pu choisir d'autres exemples, car ma mémoire en fourmille; j'aurais pu vous peindre un ménage dont la paix ne fut jamais troublée par le moindre nuage, mais vous auriez crié au manque d'intérêt; j'aurais pu vous raconter l'histoire de Léonore (1) — histoire que je raconterai peut-être quelque jour si Dieu me prête vie. — L'histoire de cet ange qui résiste à tout, même à un amour partagé, pour rester fidèle à un gueux qui mériterait le bagne, et cela, *par vertu*, entendez-vous, monsieur le sceptique; par *pure vertu*, mais vous auriez crié à l'exception? j'ai préféré vous montrer Hermine, ce type agrandi sans doute, mais ce type vrai à mes yeux de la femme, c'est-à-dire d'une créature qui peut être tentée de mal faire, — eh! mon Dieu! la chair est faible, — mais qui préfère mourir plutôt que de faire une lâcheté; qui vient jusqu'au bord de l'abîme, entraînée par cette faiblesse même que votre devoir serait de protéger et non pas d'accabler encore par vos injures, mais qui, au moment d'y tomber, recule d'horreur et meurt plutôt que de se souiller. Certes...

— Mais, monsieur, reprit mon secrétaire, profitant ici avec assez d'indélicatesse d'un léger accès de toux qui

(1) Je sais où mon vieux patron a caché le manuscrit de Lenore; j'y jetterai les yeux, et s'il m'en paraît digne, je le communiquerai au public. (*Note du secrétaire.*)

Digitized by Google

me survint, cet infortuné Léonce n'avait-il pas fait tout ce qui dépendait de lui pour...

— Eh bien! non, monsieur, eh bien! non, dis-je avec un peu plus d'acrimonie que je ne l'eusse fait sans doute sans le procédé peu délicat de ce jeune homme, — j'aime que l'on ne m'interrompe pas quand je discute. — Certes, loin de moi la pensée de vouloir rabaisser en rien Léonce dans votre estime; je vénère sa mémoire et suis prêt à reconnaître que peu d'hommes sont dignes de lui être comparés, si toutefois il en est, mais qu'avait il besoin d'introduire sa noble femme dans la société d'une créature dont les antécédents devaient l'effrayer? Que diable! quand vous avez deux pêches, l'une intacte et l'autre tapée, vous ne les rapprochez pas l'une de l'autre sur l'absurde espoir de guérir le fruit attaqué; vous savez très-bien que loin d'y réussir, vous gâteriez vingt fois le bon fruit. Que n'agissait-il d'après ce principe, lui, d'ailleurs, si sensé?

— Ah! monsieur, vous exigez d'un mari des précautions....

— Sans doute, monsieur, les mêmes précautions qui vous empêchent de laisser traîner une pierre précieuse dans un mauvais lieu: si vous ne voulez pas prendre ces précautions, ne vous plaignez pas d'être volé.

Il hocha la tête, comme il fait toujours quand il n'est pas pleinement convaincu, mais je n'y fis qu'une médiocre attention, car une autre pensée me préoccupait.

— Tenez, dis je avec découragement, il est une autre objection que vous ne m'avez pas faite, et qui pourtant ressort impérieusement du récit que vous venez d'entendre, une objection d'une force telle, qu'elle suffirait à me faire abandonner cet ouvrage, dussent les femmes de l'a-

Digitized by Google

venir rester incomprises et leurs maris devenir... *dix-cors,* privés du secours que je leur préparais.

— Ah ! monsieur, vous ne ferez pas cela, vous ne délaisserez pas une si noble entreprise, s'écria-t-il avec une chaleur qui effaça la mauvaise impression dont j'ai parlé plus haut; vous ne renverserez pas en un seul jour l'espoir de jeunes gens à qui j'ai par avance vanté votre œuvre et à qui j'en ai fait pressentir les bienfaits.

— Bah !... Bah !... vous avez fait cela, lui dis-je en lui tortillant l'oreille.

Ce jeune homme connaît décidément le chemin de mon cœur.

— Sans doute, monsieur, répondit-il, et votre silence serait une véritable calamité publique.

— Oui... Eh bien ! oui... Je sais bien... fis-je avec cette moue coquette qui trahit le désir d'une douce violence — femmes, vous la connaissez, n'est-il pas vrai ? cette petite moue, délicieusement hypocrite. — Mais voici mon objection, c'est que dans une société comme la nôtre, tout conspire si bien contre la vertu, que mon livre risque d'être un sermon dans le désert.

— Ah! monsieur, ne croyez pas cela.

— Eh! mon ami, quelle est la femme, si converti que soit son époux, si décidée qu'elle soit à rester vertueuse, qui ne trouve pas toujours une ou deux de ces bonnes amies, furieuses d'être tombées et de la voir debout et s'évertuant à lui donner des crocs en jambes? Pour que ce livre pût porter ses fruits, il faudrait d'abord changer le monde, nettoyer comme on dit les écuries d'Augias, et c'est difficile en diable; où trouver les balais, ajoutai-je avec amertume, capables d'opérer un pareil miracle? Cela est si décourageant, qu'à moins que les dieux ne daignent m'envoyer, comme jadis à la République romaine,

Digitized by Google

un présage certain, je ne sais si j'aurai la force de continuer.

Et je levai les yeux et les bras au ciel, dans l'attitude d'un grand prêtre, interrogeant les volontés de Jupiter.

— Monsieur!... monsieur! s'écria tout à coup le jeune homme d'une voix palpitante de plaisir et de terreur... Les *dieux ont parlé*.

Je le regardai, il avait les cheveux hérissés; je suivis l'indication de son doigt, et je vis...

Mais je demande au lecteur la permission de respirer un peu avant de lui raconter ce que je vis.

Certes, c'était là un présage auquel n'avait jamais pensé le collége des aruspices à Rome.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

Quel était ce présage? et de son influence sur moi.

On n'a pas oublié sans doute l'innocente occupation que mon secrétaire s'était choisie tout en discutant avec moi.

On sait qu'il réunissait une à une les fleurs qu'il avait cueillies pour orner ma chambre.

Ces fleurs étaient sur ma table, pêle-mêle, avec des branchages, et ni lui ni moi, tout entier à notre discussion, ne songions à nous préoccuper de savoir si cet amas de verdure était habité ou non.

Or, tandis que nous causions, et sans s'effrayer le moins du monde des éclats de nos voix ou de l'exubérance de nos gestes, était sorti de ces fleurs où il était enfoui... Quoi ?

Etait-ce un aigle qui se mit à planer majestueusement dans les cieux ?... Non.

Était-ce un vautour qui, se montrant du côté *senestre* de la table, devait, selon l'explication du Sacré-Collége, annoncer une bonne réussite à notre levée de boucliers contre les maris?.., Non.

Digitized by Google

Etait-ce donc?... Mais il vaut mieux, je crois, que je vous le dise tout de suite, sans vous faire languir davantage ; c'était un...

Voilà qu'au moment de prononcer le mot mystérieux, je m'arrête. Comment être digne d'un pareil sujet ? Quelles expressions assez poétiques pour nommer ce dont il s'agit. O ! muses du Pinde, ô vierge de l'Hélicon, inspirez-moi.

Bath! soyons simple ; la simplicité est le véritable costume de la nature, et Dieu qui l'a faite, sait si elle est belle.

De notre bouquet était sorti :

Un colimaçon.

Mais avant de vous rapporter les faits et gestes de cet animal prophétique, il faut que je vous le dépeigne.

Car il suffisait de le voir un instant pour être certain que ce n'était évidemment pas là un colimaçon ordinaire.

On sentait en lui quelque chose de si profondément inspiré, que nous ne fîmes nul doute, mon secrétaire et moi, qu'un dieu ou plutôt une déesse ne se fût cachée dans son corps, comme dit le poëte : *incessu patuit Dea.*

Mais était-ce Minerve? était-ce la chaste Diane? mystère !

Toutes deux étaient certes les bienvenues à donner leur opinion sur le sujet dont il s'agit.

Minerve n'est-elle pas la sagesse en personne? La chaste Diane, la nuit, n'étend-elle pas sur le monde les deux cornes de son croissant symbolique?

Figurez-vous une petite coquille... blanche..., à raies noires transversales; mais cette coquille était si fragile, si diaphane, quelle ressemblait à une miniature renversée de la coquille de nacre dans laquelle Vénus voya-

Digitized by Google

geait sur les ondes. Peut-être était-ce un emprunt fait par notre visiteuse à la déesse des amours; entre collègues les déesses peuvent bien se faire de ces petits cadeaux.

De cette coquille sortait un corps menu, blanc, transparent, au travers duquel nous fûmes tentés de chercher une âme, tant il avait de gentillesse et de vivacité.

Maitenant, voilà comment, à notre insu, avait procédé la déesse, tandis que rien ne nous faisait encore pressentir sa présence.

Sortant, sans bruit, du lit de fleurs où elle s'était blottie, elle avait imperceptiblement glissé sur la table, non sans laisser quelques marques divines de son passage; puis gagnant délicatement le pied de l'encrier placé au milieu de la table, elle avait collé son gentil corps à ses parois et était grimpée progressivement jusqu'au col dudit objet, autour duquel elle s'était gracieusement enroulée.

C'est alors que nous l'aperçûmes avec une surprise mêlée de terreur.

Mais elle, ne voulant nous laisser aucun doute sur sa mission céleste, se mit alors à darder vers moi, avec une fureur que je ne saurais rendre, deux petites cornes blanches, fines, frétillantes, véritablement pleines de vie.

Ah! mesdames, quelles cornes!

Si charmantes, si délicates, si gracieuses que soient celles que vous octroyez parfois à vos tyrans, je doute qu'aucunes d'elles puissent être comparées à celles que nous vîmes alors.

Ah! messieurs, quelles cornes!

Vrai, la main sur la conscience, cela donnerait envie d'en porter.

Et comme elles étaient éloquentes, et comme je lisais

Digitized by Google

dans leurs gracieux mouvements un charmant mélange de colère et de supplications, d'ordres et de conseils doucement accentués; comme elles se retiraient et disparaissaient à demi, quand elles croyaient voir dans mon regard extatique que j'étais convaincu; comme elles ressortaient agiles et frémissantes, lorsqu'elles pouvaient supposer que j'hésitais encore! Et quelles variétés d'émotions ne me causaient-elles pas! Tantôt gracieuses comme la jeune fille au début de ses coquetteries, elles se repliaient mollement, comme pour me faire admirer tous les trésors de souplesse et d'élégance qui les distinguaient! tantôt comme une maîtresse impérieuse et forte de ses charmes, elles usaient de cette fierté d'attitude et de gestes si puissante sur un cœur bien épris; elles étaient alors sublimes de confiance et de domination; enfin, c'était tout un poëme.

Aussi, insensiblement envahi par l'influence de leur séduction, je commençai à éprouver la même sainte fureur qui secouait les membres de la pythonisse de Delphes sur le trépied, quand, les lèvres contractées et la poitrine haletante, elle s'écriait : le dieu! voilà le dieu!

— Je jure, m'écriai-je dans mon enthousiasme inspiré, je jure sur cette tête sacrée et sur ces ornements symboliques, haine et guerre à mort aux tyrans de la plus belle moitié du genre humain!

— Je jure encore de n'écouter aucune vaine crainte, aucune considération de respect humain. Oui, m'écriai-je avec une recrudescense de conviction, je déchirerai tous les voiles, j'arracherai tous les masques, je mettrai à nu tout ce ramas de mensonges et de raisons hypocrites à l'aide desquels les hommes réussissent à opprimer celles dont ils devraient adorer et reconnaître la puissance.

— Je jure enfin, repris-je une troisième fois, en éten-

Digitized by Google

dant solennellement la main sur la tête de la déesse, je jure de plonger ma plume dans le sein de tous les tyrans conjugaux, de noyer dans des torrents d'encre le despotisme marital, et de ne m'arrêter que lorsque, à genoux, humbles et repentants, ces oppresseurs de l'innocence et de la vertu demanderont grâce et se soumettront au joug légitime des infortunées qu'ils écrasent depuis si longtemps du poids de leur puissance usurpée.

Et haletant, épuisé par cette dépense de fluide enthousiaste, je me laissai tomber sur mon fauteuil.

— Savez-vous, monsieur, que vous venez de jeter, comme on dit, votre épée hors du fourreau? murmura mon secrétaire d'une voix basse et tremblante.

— Si je le sais ! m'écriai-je avec fierté.

— Savez-vous que vous venez à vous seul d'effacer toute la grandeur et tout le sublime du serment du Jeu de Paume?

— Je le crois, mon ami.

— Enfin, vous rendez-vous bien compte qu'il ne vous reste plus qu'à vaincre ou mourir?

— Je suis prêt, répondis-je avec un calme qui, j'en suis sûr, ne manquait pas d'une certaine majesté. Je suis également prêt pour le triomphe et pour le supplice.

— Et moi, monsieur, me dit-il avec une chaleur qui me plut, je vous suivrai, dussent les tortures les plus affreuses être le prix de mon dévouement.

Je le regardai comme Mahomet dut regarder Séide.

— Adressons une dernière prière, lui dis-je, à l'être immortel qui a daigné communiquer avec nous, et ne nous arrêtons pas davantage.

Mais quand nous reportâmes les yeux sur la place où nous était apparue la déesse, nous la cherchâmes vainement, elle était disparue; et sans ses divines traces dont

Digitized by Google

j'ai parlé et qui brillantaient encore la table, nous aurions pu croire que nous avions rêvé. Stupéfaits, nous dérangeâmes nos plumes, nos papiers, nous fouillâmes les fleurs qui avaient servi de refuge à la déesse, tout fut en vain ; comme toutes les apparitions, la nôtre, sa mission étant accomplie, s'était évanouie, sans plus s'occuper de nos chétifs individus. Nous vîmes dans cette disparition, si conforme aux us et coutumes des esprits, une preuve de plus de la divinité de la visiteuse, et nous nous écriâmes avec un enthousiasme difficile à décrire :

— A l'œuvre ! maintenant ; à l'œuvre !

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

Un mot sur l'âne de Tristram Shandy et sur le vigoureux soufflet qu'un auteur de nos jours a donné audit âne.

— Mon ami, repris-je, quand j'eus reconquis cette froideur de tête et de réflexion indipensable à l'achèvement de toute œuvre — l'enthousiasme étant bon pour la conception, mais le calme excellent pour l'exécution — mon ami, l'homme qui veut construire un édifice entièrement neuf sur un terrain où beaucoup d'autres ont déjà cherché à élever, qui sa petite masure, qui sa cabane, qui même sa maison de plaisance, doit, avant tout, déblayer le terrain, pour me servir de l'expression technique des architectes et des constructeurs. Vous ne vous étonnerez donc pas si, moi qui m'occupe d'une œuvre qui doit être aux œuvres précédeutes ce que la cathédrale de Strasbourg est à une église de village, je commence par me débarrasser des scories que mes prédécesseurs ont pu laisser traîner sur le terrain que j'ai choisi.

Une de ces scories, la plus monstrueuse et la plus révoltante sans doute, est assez difficile à désigner d'une manière qui soit convenable et cependant exacte; je me

Digitized by Google

verrai donc forcé, quoique j'aie la prétention de ne rien mettre que de neuf dans mon ouvrage, de me servir, pour me faire comprendre; d'une expression déjà bien connue et de vous parler de ce qu'on appelle l'âne de Tristram Shandy.

Laissez-moi seulement vous rappeler que, depuis longtemps déjà, j'avais effleuré cette question, en volant de mes propres ailes; laissez-moi vous remettre en mémoire qu'au chapitre II de ce livre je vous ai déjà dit une fois :

LE SACRIFICE DE SA PUDEUR EST ACCOMPAGNÉ CHEZ LA FEMME D'ASSEZ DE SOUFFRANCES MORALES POUR QU'ELLE NE FUT PAS TENTÉE DE LE FAIRE DE NOUVEAU, SI...

Laissez moi vous rappeler l'histoire de ma petite cousine Laure, qui peut en quelque sorte servir de preuve et comme de corollaire à la maxime précédente.

Ce court retour sur le passé aura d'abord l'avantage de démontrer que depuis longtemps mon opinion est arrêtée sur ce sujet, et que, si j'y reviens aujourd'hui, c'est par suite du besoin toujours nouveau que j'éprouve d'établir combien la femme est à mes yeux un être plein d'aspirations idéales et chastes, qui ne demanderait pas mieux que de planer toujours immaculée et candide dans les rayons bleus de l'infini, si nous ne la contraignions pas nous-mêmes à souiller ses blanches ailes dans la fange de nos vulgaires passions.

J'y trouverai encore un avantage, plus personnel, je l'avoue, mais d'une importance capitale aux yeux d'un auteur naturellement désireux de prouver que quelles que soient les digressions auxquelles il se laisse entraîner par son esprit plein de verve et de saillies, il ne perd cependant jamais de vue le plan exact de son œuvre, et sait

Digitized by Google

toujours vous y ramener avec la rigidité et l'inflexibilité d'une barre de fer.

— Ah! monsieur, me dit alors mon secrétaire avec un soupir de soulagement, ces dernières paroles me donnent enfin l'espoir que nous allons en revenir à ce pauvre Sganarelle.

— Bientôt en effet, mon ami; mais procédons par ordre. Je ne vous dissimulerai donc pas qu'hier il me prit la fantaisie, assez étrange, j'en conviens, d'ouvrir la *Physiologie du Mariage*, ouvrage de ce M. de Balzac, qu'au début de ce livre vous aviez eu un instant la bizarre idée de m'opposer. Oh! ne vous justifiez pas, dis-je en le voyant prêt à parler, je suis certain qu'une aussi outrecuidante pensée est devenue complétement étrangère à votre esprit. Je n'ouvrais pas ce livre, comme bien vous le devinez, pour y chercher des idées, mais pour me donner le plaisir toujours si flatteur de voir à quelle immense distance je laisserais derrière moi cet auteur dont la célébrité serait en droit de m'étonner, s'il ne l'avait conquise que par cet ouvrage essentiellement illogique; je me fais fort de vous le prouver.

Or, je ne saurais vous dire avec quelle indignation mes yeux se fixèrent sur la page 191 dudit ouvrage, où l'auteur, après avoir parlé de la lettre écrite par Gauthier Schandy à son frère Tobie, s'exprime dans des termes que je m'abstiendrai de qualifier; je cite textuellement, aimant assez, en pareil cas, battre les gens avec leurs propres armes.

Voici le texte de M. de Balzac :

« Les célèbres instructions que le plus original des » écrivains anglais a consignées dans cette lettre pouvant, » à quelques exceptions près, *compléter mes observations* » *sur la manière de se conduire auprès des femmes*,

Digitized by Google

» nous l'offrons textuellement aux réflexions des prédestinés en les priant de les méditer comme un des plus » *subtils chefs-d'œuvre de l'esprit humain.* »

Remarquez bien, mon jeune ami, que les phrases soulignées de cette citation prouvent clairement que M. de Balzac partage la manière de voir et accepte la responsabilité des sentiments de celui qu'il appelle le plus original des écrivains anglais.

Or, que trouvons-nous dans cette lettre?

Je le dis avec regret, mais les serments qui m'engagent envers la divinité protectrice de mon œuvre me forcent à fouler aux pieds toute complaisance; voici ce que je trouvai — Dieu sait avec quelle rougeur au front — dans l'œuvre du plus *original des écrivains anglais*, complétant les observations du plus original des écrivains français, *sur la manière de se conduire auprès des femmes.*

Peut-être suis-je un peu amer, mais ma foi, tant pis!

C'est 1° une allusion à la protection du Tout-Puissant, qui vient là je ne sais comment, car je me demande ce que Dieu peut avoir à faire en pareil cas; mais ces protestants sont ainsi, passons.

2° Des plaisanteries sur la nécessité de prendre le plus grand soin de sa perruque, plaisanteries bien tirées aux cheveux, et dont je n'ai pas compris toute la portée.

3° De nouvelles plaisanteries sur le plus ou moins de largeur des culottes; un sentiment de pudeur, facile à comprendre, m'a interdit de les approfondir.

4° Enfin — j'en passe et des meilleures — des allusions à un âne qui regimbe — cette fois je n'ai que trop compris, hélas! — et qui nécessite des applications de sangsues au-dessous des oreilles, des infusions d'herbe hanea et de verveine, que sais-je? Ah fi! détournons les yeux.

Digitized by Google

Un instant je crus que M. de Balzac venait à composition, en lisant la phrase qui suit :

« Dans les circonstances actuelles, Sterne lui-même » retrancherait sans doute de sa lettre l'article de l'âne »

Mais que devins-je en lisant deux lignes plus loin :

« Il recommanderait plutôt alors l'économie pour ar- » river à une profusion magique au moment de la » guerre. »

Je tombai de Charybde en Scylla.

Ah ! j'aurais peine à vous le cacher, quand même je ne me serais pas solennellement engagé à tout dire ; je ne suis pas *bégueule,* passez-moi le terme, mais je ne feuilletais plus ce livre qu'avec une répugnance que vous comprendrez, j'espère.

Mais, ô triomphe de la foi sur le scepticisme ! combien je fus récompensé de l'effort que je fis en ne fermant pas immédiatement le livre !

Après d'autres pages, écrites toutes avec ce ton de plaisanterie si peu digne d'un sujet aussi noble, je lus les lignes qui suivent ; je les citerai textuellement quoique un peu nombreuses car elles sont décisives :

« L'amour se passe presque toujours en conversation ; » il n'y a qu'une chose inépuisable chez un amant, c'est » la bonté, la grâce et la délicatesse. Tout sentir, tout » prévenir, faire des reproches sans affliger la tendresse, » désarmer un présent de tout orgueil, doubler le prix » d'un procédé par des formes ingénieuses, mettre la » flatterie dans les actions, mais non en paroles, se faire » entendre plutôt que de saisir vivement, toucher sans » frapper, mettre de la caresse dans les regards et jusque » dans le son de la voix, ne jamais embarrasser, amuser » sans offenser le goût, toujours chatouiller le cœur, » parler à l'âme, *voilà tout ce que les femmes demandent.*

Digitized by Google

» Elles abandonnent le bénéfice de toutes les nuits de
» Messaline pour vivre avec un être qui leur prodiguera
» *ces caresses d'âme dont elles sont si friandes* et qui ne
» coûtent rien aux hommes, si ce n'est un peu d'atten-
» tion. »

Ah ! pour le coup, voilà des lignes sublimes et bien dignes de passer à la postérité ! Comment les ayant écrites, l'illustre auteur a-t-il pu.....

Mais il m'est venu une idée que je veux adopter pour l'honneur de M. de Balzac, c'est qu'il avait entrevu cette grande vérité que mon livre doit faire briller de tout son éclat ; seulement il n'a pas osé la proclamer avec ce courage qui me soutient dans la carrière où je marche et, pour cela seul, la gloire de M. de Balzac pâlira toujours devant la mienne.

N'importe ! quel vigoureux soufflet il a donné là à l'âne de M. Shandy.

Oui, femmes, je le prouverai ; les choses de la terre ne sont rien à vos yeux, et vous ne vous complaisez qu'aux choses du ciel, pures comme vous-mêmes, et si les maris, ces monstres indignes du nom d'hommes, ne flétrissaient pas tout ce qu'il y a en vous d'illusions et de candeur, vous resteriez telles que vous êtes sorties des mains du Créateur.

Ce qui n'empêche pas, n'est-il pas vrai ? mesdames, que si nous avons tant fait que nous embarrasser de l'acquisition d'un âne — puisque âne il y a — c'est pour qu'il nous appartienne à nous seuls et non à d'autres, que nous avons le droit d'exiger que nul autre que nous ne le monte, pas même notre meilleur ami, et que si quelque raison majeure nous force à le laisser quelque temps à l'écurie, nous sommes encore en droit d'exiger qu'il y

Digitized by Google

crève plutôt que d'aller se distraire en la compagnie de qui que ce soit.

Ne craignez rien, mesdames, tout cela est juste et raisonnable, nous le leur prouverons bien, il faut du temps pour tout.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Où Sganarelle reparaît à l'horizon, et de l'interruption dont il fut cause.

Un soir que je me promenais rêveur et solitaire, remuant dans ma tête les éléments de ce livre, dont la pensée confuse me préoccupait déjà — c'était dix mois après le mariage de Sganarelle, dis-je entre parenthèse. —

— Ah! nous y voilà donc, soupira mon secrétaire tout en écrivant.

— Je parcourais lentement, repris-je sans lui répondre, une des avenues les plus désertes des Champs-Elysées; ce sont là dans Paris, dans ce Paris bruyant, animé, éclairé de mille becs de gaz, sillonné de mille voitures, des retraites silencieuses, qui semblent tout exprès préparées pour les amants et les rêveurs. Quoique je fusse assez souvent des premiers, soit dit sans vanité aucune, ce soir-là j'appartenais à la catégorie non moins intéressante des seconds; j'allais donc, comme dit le poëte, regardant la nuit, écoutant le silence, et repassant dans ma tête les aventures déjà nombreuses — combien n'en ai-je pas eu depuis — où j'avais trouvé les preuves que quelque ten-

Digitized by Google

dres que fussent les femmes qui m'avaient choisi pour leur vengeur, il y avait toujours dans leur âme un je ne sais quoi qui témoignait que l'amant, si aimé, si tendre, si aimable qu'il fût, n'était jamais pour elle que la pâle contrefaçon de leurs rêves, et que le pis aller d'un autre bonheur qu'elles avaient désiré et regrettaient encore.

Cette conviction, si peu flatteuse qu'elle fût en particulier pour moi, et en général pour la classe respectable d'ailleurs, des célibataires qui consacrent leur belle jeunesse à panser tant bien que mal d'intéressantes blessures, cette conviction, loin de m'irriter contre ces charmantes créatures, faisait au contraire naître en moi une sorte d'attendrissement et d'admiration.

Oui, d'attendrissement ; car je me demandais pourquoi si bien faites pour inspirer et ressentir le bonheur le plus complet, les femmes, ce chef-d'œuvre de Dieu, semblaient condamnées à ne jamais saisir que l'ombre de leur rêves, à ne goûter que la lie de cette coupe embaumée d'amour, qui se brise toujours avant d'arriver à leurs lèvres.

Oui, d'admiration ; car je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il fallait qu'il y eût quelque chose de bien divin, de bien immatériel au fond de ces âmes, pour qu'elles regrettassent avec tant de force et de constance ce bonheur qui leur échappe.

Je me disais encore...

— Je ne vois toujours pas venir Sganarelle, murmura rageusement mon sécrétaire.

— Je me disais encore, continuai-je sans l'écouter, qu'il fallait qu'il y eût au contraire quelque chose de bien vulgaire et de bien obtus dans l'âme des maris, pour qu'ils ne comprissent pas toute la valeur du trésor qui leur était confié, et pour qu'ils en abandonnassent ainsi, par leur faute, le bénéfice à d'autres.

Digitized by Google

Je me demandais si, marié, j'eusse été comme eux.

— Oh ! vous l'auriez été, monsieur, dit le jeune homme d'un air convaincu.

— Merci, mon ami, repris-je avec bonté, mais vous voyez que tout ce livre était déjà en germe dans mes réflexions de ce soir-là ; lorsque tout à coup je m'aperçus que, contrairement à ma croyance, je n'étais pas le seul qui eusse choisi cette avenue pour théâtre de ma promenade.

De l'autre côté de l'allée, passait en me croisant de temps à autre, une ombre qui, comme moi, semblait marcher lentement et rêveusement.

Un instant d'examen attentif me prouva bientôt que cette ombre était double.

Puis, en écoutant, je perçus dans l'air un bourdonnement qui venait expirer à mes oreilles comme un murmure qui s'éteint.

On n'est pas observateur sans être fureteur, on n'est pas fureteur sans être hardi ; or, j'étais tout cela ; donc je résolus de m'attacher aux pas de ce mystère que j'avais surpris et de voir ce que j'en pouvais tirer.

Par une savante manœuvre, je me trouvai bientôt à quelque distance derrière le couple, marchant comme un homme qui craint d'écraser des œufs, écoutant de toutes mes oreilles, ce qui ne me servit pas à grand'chose, mais regardant de tous mes yeux, ce qui me révéla ce qui suit :

D'abord, les amoureux — car c'étaient bien des amoureux — marchaient au bras l'un de l'autre, si étroitement unis qu'il n'était pas étonnant que je n'eusse pas distingué du premier coup d'œil le mystère de leur double personnalité.

La femme était grande, élancée, élégante, mais de cette élégance un peu hardie qui ne messied pas aux belles

Digitized by Google

femmes. A ses gestes, à sa tournure, jusqu'à la manière de porter la tête, je devinai que cette femme devait être brune. Savez-vous distinguer la nuance des cheveux d'une femme, la nuit, à la manière dont elle marche ? dis-je en m'interrompant et en me retournant vers mon secrétaire.

— Non, monsieur, non, répondit-il d'un air piteux que je ne sus à quoi attribuer.

— Eh bien ! mon ami, règle générale — et mon observation est aussi vraie qu'elle est ingénieuse, croyez-le bien — la démarche d'une femme brune a quelque chose de ferme, de résolu, de sûre d'elle-même qui la distingue tout particulièrement. La blonde est plus rêveuse, plus timide, elle pose à terre le pied avec une nonchalance qui ne manque pas de grâce, mais qui trahit sa nature plus faible et généralement plus tendre; c'est ainsi qu'Eve la blonde dut marcher dans l'Eden quand elle présenta à son nigaud d'époux la fameuse pomme dans laquelle il donna un coup de dents si fatal au bonheur du genre humain.

Il peut y avoir des exceptions à la règle, j'en conviens, mais je les tiens pour des monstruosités.

Ceci ayant été dit en passant, comme une des fines fleurs de mon esprit, qu'il ne faut pas laisser perdre, je continue.

Ici mon secrétaire poussa un profond soupir.

— Etes vous malade, mon ami, lui dis-je avec intérêt?

— Non, monsieur, non, merci, dit-il en s'essuyant le front.

— Alors je continue. L'homme n'avait rien qui pût le faire distinguer plus particulièrement, et je m'obstinais à chercher quelque indice qui pût me faire reconnaître à quelle classe de la société il appartenait, lorsque passant sous une des rares lanternes de l'avenue, il tourna la tête de trois quarts et je m'arrêtai stupéfait en reconnaissant,

Digitized by Google

qui? demandez-le-moi, mon jeune ami, dis-je en me tournant vers mon secrétaire.

— Oh! je vous le demande avec instance, monsieur, me répondit-il.

— Sganarelle, m'écriai-je.

— Sauvé! merci, mon Dieu! soupira le jeune homme en se laissant aller sur son fauteuil.

Je courus à lui, je lui dénouai sa cravate, lui fis respirer du vinaigre, lui tapai dans les mains, fis enfin tout ce qui était nécessaire pour le rappeler à la vie. Quand il fut un peu remis, je lui demandai :

— Que vous a-t-il donc pris?

— Oh! rien, monsieur, dit il, c'est la joie que j'ai éprouvée à entendre enfin le nom de Sganarelle. Vous avez une manière à vous de suspendre l'intérêt qui oppresse singulièrement : oh! vous pouvez vous vanter, monsieur, d'avoir un talent de conteur bien agréable.

Je ne fus pas médiocrement flatté de mon succès, il reprit :

— Mais dites-moi donc, monsieur, ce qui vous étonne tant dans cette rencontre?

— Je vais vous le dire, mon ami.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

Qui n'est qu'une suite du précédent.

Il faut vous dire d'abord que je connaissais beaucoup Sganarelle; que j'avais assisté à sa messe de mariage où j'avais fort remarqué sa femme, à laquelle du reste je n'avais pas encore été présenté.

Or, M^me^ Sganarelle, ou Clémence, si vous l'aimez mieux, était une petite blonde, gracieuse et mignonne, marchant avec timidité, enfin tout le portrait de cette Eve la blonde, qui dans le paradis, etc., etc. (voyez le chapitre précédent).

— J'ai noté le renvoi, monsieur, me dit mon secrétaire.

— Vous avez bien fait, mon ami; vous comprenez dès lors quelles pensées me vinrent en comparant rapidement Clémence à cette femme dont je venais de faire le point de mire de mes observations. Quoi, m'écriai-je mentalement, *tu quoque*, Sganarelle?

— Faut-il traduire, monsieur?

— Pourquoi? mon ami.

— Pour les gens qui ne savent pas le latin et qui

Digitized by Google

pourraient donner au mot *quoque* une signification littérale, mais inexacte.

— Non, mon ami; tant pis, nous ne pouvons pas tout dire, que diable! d'ailleurs pourvu que ce livre soit parfaitement et entièrement compris de MM. les membres de l'Institut, nous n'aurons pas à nous plaindre et ces messieurs sont tous censés savoir le latin.

Dans mon indignation, fis-je en reprenant mon récit, je me promis de faire à Sganarelle les reproches les plus violents. Le ciel, qui sans doute me protégeait déjà, comme il protége toutes les bonnes intentions, devait m'en fournir l'occasion plus tôt que je ne l'espérais.

Arrivées au bout de l'avenue, les deux ombres s'arrêtèrent un instant; elles eurent l'air d'échanger quelques paroles plus intimes, puis elles se séparèrent.

Je vis alors venir de mon côté une ombre qui était évidemment celle du trop coupable Sganarelle.

Le monstre fredonnait en marchant.

Ce qui me fit penser que la gaieté dans le crime avait véritablement quelque chose d'atroce, et je ne pus m'empêcher de le comparer à ces assassins qui, dit-on, soupent près du corps de leur victime.

— Oh! monsieur, fit le jeune homme, n'est-ce pas bien fort?

— Non, mon ami; aussi, quand il passa près de moi, je lui criai: Sganarelle! du ton de la statue du commandeur.

— Ce n'est pas à Sganarelle, monsieur, mais à don Juan que s'adresse la statue.

— Je le sais, mais c'est une comparaison; vous êtes vétilleux en diable. Sganarelle s'arrêta surpris, croyant sans doute entendre la voix du remords, puis m'aper-

Digitized by Google

cevant il marcha vers moi d'un air irrité, en faisant siffler dans l'air un jonc qu'il tenait à la main.

— Sapristi ! monsieur, le dénoûment m'effraye pour vos épaules.

— Je l'attendis de pied ferme, repris-je en souriant, et quand il fut à portée de me reconnaître, je lui dis :

— Oui, Sganarelle, oui, c'est moi, et je n'ai pu m'empêcher de vous crier : prends garde ! en vous voyant sur le bord de l'abîme.

— Ah ! c'est vous, dit-il, d'un air un peu contrarié, que diable faites-vous là ? Travaillez-vous sur le grand chemin maintenant, et votre devise est-elle : la bourse ou la vie.

— L'avis que je veux vous donner, fis-je en parodiant le mot de je ne sais quel grand homme, est trop sérieux pour que vous le preniez aussi légèrement.

— Eh bien ! voyons, qu'est ce ? qu'y a-t-il ? censeur éternel. Prenez mon bras et causons.

— Vous permettez, j'espère, à ma vieille amitié d'aborder franchement le sujet, quelque délicat qu'il soit ?

— Faites, mon cher maître, je sais que c'est le seul moyen de me débarrasser de vous.

— Qui venez-vous de quitter là ? coupable Sganarelle.

— Ah ! mon ami, une femme charmante, vrai.

— Ah ! elle est charmante ? dis-je en m'arrêtant.

— Délicieuse.

— Coquin..... Mais ce n'est pas cela dont il s'agit, repris-je en changeant de ton.

— Figurez-vous, dit-il en s'appuyant à mon bras, des yeux noirs ! aimez-vous les yeux noirs ?

— Beaucoup.

— Fendus en amandes et d'un velouté, d'une langueur !...

— Grand coquin !... mais laissez-moi vous dire...

Digitized by Google

— Ah! mon ami, reprit-il avec un croissant enthousiasme, ses yeux ne sont rien auprès de sa bouche... une bouche de rose, vous savez, entourant des dents...

— Blanches?

— Comme des perles, mon ami, et quand une femme sourit, ce détail fait un effet.....

— Délicieux, c'est vrai.

— Et notez qu'elle sourit toujours.

— Grandissime coquin!... Mais allez-vous me laisser parler à la fin?

— Et ce que je vous dis là, poursuivit-il, n'est rien, rien, mon ami, auprès de ce que je vous tais...

— Ah! fis-je en m'arrêtant encore, cette dame a donc des qualités...

— Oh! mon ami, si elle en a! gros comme elle.

— Et cela ne peut pas se dire, vrai?

— Non.

— C'est donc bien... hein?

— Oui.

— Heureux coq..., sacré coquin, fis-je en voyant que je m'oubliais, voulez-vous bien enfin me faire l'honneur de m'écouter sérieusement?

— Allez, mon ami, allez, je vous écoute.

— Ne vous souvenez-vous plus, Sganarelle, dis-je avec gravité, de la veille de votre mariage où vous me rencontrâtes?

— Parfaitement, mon ami; il n'y a pardieu pas longtemps de cela, il n'y a que dix mois.

— Dix mois, c'est vrai? et déjà!... Enfin... Ne vous souvient-il plus avec quel enthousiasme vous me vantiez les yeux bleus de votre femme? n'aimez-vous plus les yeux bleus?

— Toujours, je les adore.

Digitized by Google

— Ne vous souvient-il plus comme vous me dépeigniez avec extase son tendre regard, son sourire ingénu, chaste et frais ?

— Comment donc ? mais tout cela est vrai.

— Vous ne pouviez sans doute me vanter ses autres qualités, puisque vous n'étiez que son fiancé. Mme Sganarelle vous aurait-elle déçu à cet égard ?

— Oh ! par exemple !... ma femme... bien au contraire... ma femme !... ah Dieu !... D'abord c'est ma femme... et puis, vrai, je ne suis pas à plaindre.

— Eh bien ! alors, quelle supériorité trouvez-vous donc à cette dame brune ?

— Parbleu ! la brune est la femme d'un autre.

— Horreur ! fis-je en repoussant son bras avec indignation.

— Voyons ! que diable, écoutez-moi ; j'ai des excuses à faire valoir.

— Ah ! je voudrais pardieu bien les connaître ! dis-je en me rapprochant de lui et en croisant les bras avec majesté.

— D'abord, mon ami, j'aime ma femme, je l'aime passionnément, je me jetterais au feu pour elle.

— Ce qui ne vous empêche pas de la tromper indignement !

— Mais écoutez-moi donc : ma femme est mère depuis un mois ; vous avez dû recevoir le billet de faire part.

— Oui, lui dis-je en lui serrant la main, et à ce propos je vous félicite.

— Merci, mon ami, répondit-il avec attendrissement. Un gros garçon, tout mon portrait ; joli comme un ange... ce n'est pas parce que c'est moi qui...

— Eh bien ! dis-je en l'interrompant, ne voilà-t-il pas une raison qui, au contraire, devrait vous empêcher...

Digitized by Google

— Mais, mon ami, ma femme est nourrice, et...

— Taisez-vous, monsieur, dis-je avec autorité ; l'immoralité n'est jamais une raison.

— Et puis, fit-il d'un air dégagé, nous sommes entre hommes, que diable ! qu'est-ce que cela lui fait, puisqu'elle n'en sait rien ?

— Ah ! cela ne vous ferait donc rien à vous, pourvu que vous ne le sachiez pas ?

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose.

— Et qui vous dit qu'elle ne l'apprendra pas ?

— Oh ! impossible.

— Qu'en savez-vous ?

— Je prends tant de précautions ; car, soyez sûr que je serais désolé de lui faire la moindre peine.

— Oui, et en attendant vous faites des choses qui, si elle les soupçonnait seulement, pourraient la tuer sur le coup, car elle vous aime, j'en suis sûr.

— Oh ! mon ami, elle m'adore, fit-il avec cette fatuité tranquille qui distingue tous ces animaux-là.

— Et vous ne rougissez pas de trahir ainsi un serment solennel, qui doit être réciproque, quand vous rougiriez de ne pas tenir une promesse faite au premier escroc venu ?

— Vous êtes trop rigoriste, mon ami. Il est généralement reconnu que cette comparaison n'est pas soutenable. Ma femme est ma femme, que diable !

— Et vous qu'êtes-vous donc ?

— Je suis son mari, ce qui est bien différent.

— En quoi ? monsieur, en quoi ? dis-je en m'échauffant un peu.

— Et les enfants ! monsieur, s'écria-t-il en croyant m'atterrer.

— Eh ! morbleu ! monsieur, si vous ne voulez pas

Digitized by Google

qu'on en fasse chez vous, faites-les vous-même et n'en faites pas ailleurs.

— Allons, mon cher, vous êtes très-amusant, mais par trop paradoxal.

— Tenez, lui dis-je en fureur, vous mériteriez que votre femme vous traitât comme la *belle boulangère* a traité son mari.

Et je lui racontai l'histoire de la belle boulangère. . .

. . . . . .

. . . . . .

— Ne nous la conterez-vous pas? dit mon secrétaire en voyant que je m'arrêtais.

— Je ne sais, mon ami... j'y joue un rôle bien personnel, fis-je avec modestie, quoique le dénoûment n'en soit pas aussi flatteur que les débuts pour mon amour-propre.

— Ah! monsieur, vous piquez vivement ma curiosité.

— Eh bien! mon ami, je consens à la satisfaire, à une condition.

— Laquelle? monsieur.

— La discrétion la plus absolue.

— Je vous le jure, monsieur.

— Ami lecteur, je compte sur la même promesse de votre part et je commence (1).

Voici donc ce que je contai à Sganarelle.

(1) Le vieux fat n'est pas du tout fâché qu'on la connaisse. (*Note du secrétaire.*)

Digitized by Google

CHAPITRE XX

Histoire de la belle Boulangère. — Comment ma danseuse me trompa & comment je marchai sur les traces de Raphaël.

En ce temps-là, je fus monstrueusement trompé par une danseuse. Un autre hésiterait peut-être à le dire, moi, je n'ai pas de fausse honte ; mais, mon ami, vous êtes trop jeune pour savoir bien exactement ce que c'est qu'une danseuse.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit-il.

— Bah !

— Je loge sur le même palier qu'une des dames du corps de ballets de l'Opéra.

— Bah ! bah !

— Une femme charmante, même.

— Bah ! bah ! bah !

— Oui, monsieur ; je la vois rarement parce qu'elle ne sort exclusivement que pour se rendre où son devoir l'appelle, et toujours accompagnée de son mari.

— Son mari, dis-je en sautant en l'air, son *vrai* mari ?

— Oh ! certainement, monsieur, car il m'a prié il y a

Digitized by Google

quelques mois de lui servir de témoin pour la déclaration de son second enfant à la mairie.

— Ah! mon Dieu!

— Et j'ai parfaitement entendu : fils légitime du sieur. . et de la dame...

— Passez sur les formules.

— Et quelque temps après, pour me remercier, un dimanche, ma voisine m'envoya une superbe brioche; elle avait rendu ce jour-là le pain bénit.

Je regardai mon secrétaire avec stupéfaction.

— Oh! c'est une bien honnête petite femme, certainement.

— Vous voyez bien que ce n'est pas une danseuse.

— Mais, monsieur, je vous assure.....

— Comprenez-moi donc, lui dis-je avec quelque impatience; je ne vous dis pas que cette dame, pour qui je professe d'ailleurs beaucoup d'estime, croyez-le bien, ne fasse pas à l'Opéra des ronds de jambes et des pirouettes. quoique cette occupation et rendre le pain bénit... Enfin! les révolutions expliquent tout, mais je vous dis que ce n'est pas une danseuse comme nous l'entendions il y a une cinquantaine d'années, dis-je en soupirant.

— Et comment donc étaient alors ces dames?

— D'abord, répondis-je, ces dames étaient des demoiselles qui, en leur qualité de demoiselles, se seraient gardées comme de la peste d'avoir des maris, de vrais maris, bien entendu; qui, lorsqu'elles avaient des enfants, ce qui leur arrivait parfois — que voulez-vous? on n'est pas parfait — les déclaraient le moins possible, et qui, loin de rendre le pain bénit, se seraient fait hacher plutôt que de rendre ce qu'elles avaient une fois pris, et elles prenaient généralement tout ce qui leur tombait sous la main; enfin, la principale vertu d'une danseuse — d'au-

Digitized by Google

trefois toujours — était de n'en point avoir, ce qui ne l'empêchait pas d'être une femme charmante, au contraire, dis-je en me caressant le menton.

Puis, comme le jeune homme ne disait plus rien, je continuai.

— Vous voyez bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une danseuse. Or, la mienne était de celles que je vous ai dépeintes, et si vous vous rappelez la pittoresque définition de leur vertu que je viens de vous donner, je serai en droit d'ajouter que ma danseuse était une des plus vertueuses du corps de ballets d'alors.

— Alors, monsieur, vous deviez être...

— Très-heureux, mon ami; elle était vive, spirituelle, sémillante, enfin elle me plaisait beaucoup. Vous comprenez que connaissant son caractère, je lui demandais un peu d'amour et pas le moins du monde de constance; mais — chose bizarre — elle avait la rage de vouloir se faire passer à mes yeux pour un caniche de fidélité.

— Pas possible!

— Si vraiment, et je profite de cela pour vous faire remarquer une fois de plus combien la femme est essentiellement vertueuse.

— Comment cela? monsieur.

— Sans doute, puisque celles-là mêmes qui pratiquent le moins la vertu sentent le besoin impérieux de s'en parer.

Et comme je le vis faire un haut-le-corps, j'ajoutai :

— Je sens que ce serait pousser les choses à l'extrême que de vouloir faire un argument sérieux de cette réflexion en faveur de la thèse que je soutiens; aussi ne vous la donné-je que pour un trait ingénieux de mon esprit, et je poursuis.

— Toujours! était la devise de cette chère enfant; je

Digitized by Google

t'aimerai toujours était son refrain ; elle avait fait graver *Fidèle* sur son cachet, une humble levrette portant une missive... un emblème, oui!... Bref, vaincu par tant de preuves de sa véracité, j'avais fini bénévolement par la croire, lorsqu'un jour, arrivant chez elle à l'improviste.....

— Comme monsieur votre oncle chez madame votre tante.

— Juste, mon cher ami ; je ne crois pas nécessaire de vous en dire davantage ; comme je me retirais furieux et complétement désabusé, je l'entendis qui me criait en riant :

— Entrez, mon cher, la vue n'en coûte rien.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne remis jamais les pieds chez elle ; il y a des choses qui se pardonnent, mais quand on a un certain sentiment de sa dignité... alors se produisit un horrible vide dans mon existence.

— Vous deviez souffrir cruellement, me dit le jeune homme avec intérêt.

— Non pas précisément, mon ami, lui dis-je ; mais vous allez me comprendre : quand on a une fois pris la déplorable habitude d'être deux, on ne peut plus vivre seul. Ne voulant à aucun prix renouer avec la perfide, qui non contente de me tromper m'avait aussi insolemment raillé, il me fallut chercher autour de moi comment je pourrais arriver à combler cette lacune de mon existence. Par un effet naturel, je résolus d'abandonner les amours en vue, brillantes, mais par cela même presque forcément trompeuses, et de chercher des consolations dans le sein d'une affection plus humble mais moins fertile en désillusions. Quoi! me disais-je, ne puis-je trouver quelque part une femme jeune, douce, jolie, qui voudrait

Digitized by Google

accepter l'héritage de mon cœur si profondément tendre. Une de ces femmes loyales, dévouées, incapables de tromper — si ce n'est leurs maris, mais cela ne compte pas.— Enfin une de ces femmes comme les rêvent tous les célibataires, et comme quelques-uns en trouvent. Enfin, disais-je, cela s'est vu ces choses-là.

C'est dans cette disposition d'esprit, et sans me croire près du bonheur que j'ambitionnais, que j'entrai au Palais-Royal dans la boutique d'un petit boulanger.

Mais, dis-je en m'interrompant, vous ne comprendriez pas comment je me rendais chez ce boulanger, sans quelques mots d'explications préliminaires.

Ce boulanger avait acquis dans notre monde depuis quelque temps, une certaine célébrité qui tenait à deux causes : d'abord il se confectionnait chez lui de certains petits gâteaux que l'on allait manger tout chauds sortant du four, et dont lui seul dans Paris possédait la recette. Soit par un de ces caprices de la mode qui ne s'expliquent pas, soit qu'en effet ces petits gâteaux méritassent leur réputation, le monde élégant avait contracté l'habitude d'entrer dans l'après-midi chez ce brave homme faire une légère collation. Il faut tout dire, cette vogue trouvait aux yeux des habiles une excuse dans la beauté vraiment phénoménale de la femme dudit boulanger. J'ai oublié totalement le nom du mari, mais ceux qui ont vécu à cette époque n'ont certes pas plus que moi oublié la vogue de celle qu'on n'appelait que la *belle Boulangère*.

Le hasard, ou le destin peut-être, qui ne voulait la présenter à mes yeux que lorsque je serais dans la disposition favorable pour l'apprécier à sa juste valeur, fit que jusqu'à ce jour je n'avais pas songé à m'assurer par moi-même si cette beauté était digne de sa réputation. Ce jour-là même j'entrai chez elle plus par distraction que dans

Digitized by Google

aucun but prémédité. Ce fut un coup de foudre! Je la vis... ah! mon ami!.....

— Voulez-vous un verre d'eau, monsieur, me dit le jeune homme en me voyant en extase sous l'impression de mes souvenirs.

— Comment vous peindre ce qui se passa en moi, répondis-je en le remerciant du geste. Figurez-vous l'assemblage de toutes les Vénus en une seule. *La Vénus de Médicis..... la Vénus aphrodite..... la Vénus Cally....* enfin toutes les *Vén s*. Certes ce n'était pas une duchesse, non, sa beauté était grasse et plantureuse, une beauté normande pétrie de sang et de lait; mais elle semblait avoir pris pour devise : rien de trop, mais de tout assez. Comme je trouvai cela bien préférable à toutes les beautés mièvres et fardées de nos salons!

— Bref, monsieur, vous fûtes pris, dit-il en riant.

— Entièrement pris, mon ami, et ce fut l'affaire d'un coup d'œil. Mais avant de vous faire part du petit manége, assez innocent d'ailleurs, auquel j'eus recours pour lui apprendre ma passion, il faut que je vous dise un mot des autres habitants de cette simple boutique qui en un instant avait pris pour moi les apparences de l'Eden le plus enchanteur. Le mari, que l'on voyait de temps en temps traverser la salle, et qui avait le bon esprit de disparaître vite, car il contrastait trop fortement avec sa ravissante moitié, était un de ces petits hommes gros, courts, à l'air bête et niais, ce qui est pis. Il avait des cheveux blonds-filasse qui complétaient la physionomie moutonnière de cet imbécile. En le voyant je ne pouvais m'empêcher de m'écrier avec indignation : est-il possible qu'un semblable sauvage soit l'époux de cette ravissante créature? et en considérant le bonnet de coton traditionnel

Digitized by Google

qui lui couvrait le chef, je pensais. à part moi, qu'une autre coiffure lui conviendrait bien mieux.

Grâce à cette habileté stratégique fruit d'une grande habitude de ces sortes d'expéditions, je fus bientôt au courant des détails secrets de ce ménage, dont une moitié au moins était devenue l'objet de toutes mes pensées. La *belle Boulangère* avait un enfant, un petit marmot que j'entendis plusieurs fois crier, et que je vis une fois porté sur les bras d'une grosse femme dont je parlerai tout à l'heure et pour cause. Ah! mon ami, le monstre était tout le portrait de son père; c'était désolant, ma parole d'honneur. Mais, — détail que je ne recueillis pas sans d'étranges sensations, deux ou trois fois je vis la belle Boulangère revenir du fond de l'arrière-boutique en achevant d'agrafer les boutons supérieurs de son corsage. Évidemment mon ange venait de donner à boire au petit monstre. Ai-je besoin de vous dire à quel point je fus jaloux de ce marmot?

Quant à la grosse femme dont je vous ai parlé plus haut, et qu'une fois j'entendis appeler Catherine, c'était une de ces maritornes qui ne semblent être femmes que parce qu'elles portent des jupons, capable de tuer un homme d'un coup de poing, et qui bien certainement devait porter sur ses épaules un sac de farine pesant cinq cents, sans dire ouf!... Les renseignements que je fis prendre adroitement dans le quartier m'apprirent que cette puissante maritorne était soupçonnée d'avoir été dame et maîtresse chez le père et prédécesseur de notre boulanger, et d'avoir été imposée à celui-ci comme partie intégrante de la succession. Il n'y avait rien là qui ne me fût fort indifférent d'ailleurs.

Maintenant vous connaissez les différents acteurs du

Digitized by Google

petit drame intime que je vous raconte et dans lequel j'aspirais à jouer un rôle.

Or pour y arriver, je me servis du seul moyen qui fût à ma disposition; la boutique était toujours encombrée de gens dont la plupart me connaissait, et mes stations dans ladite boutique ne pouvaient être d'une longueur qui eût risqué de compromettre mon secret, et d'empêcher peut-être la réussite de mes désirs. Je commençai d'abord par quelques compliments sans importance qui n'avaient d'autre but que d'attirer sur moi l'attention de la belle boulangère. J'en fus payé par un sourire, mais tellement fin; tellement coquet, tellement petillant d'intelligence que je me crus triomphant. Bientôt je risquai une légère pression de main; même sourire, aussi fin, aussi coquet, aussi petillant d'intelligence que le premier. Allons, me dis-je, je suis décidément en bonne voie. Mes paroles furtives devinrent plus tendres et plus positives... troisième sourire aussi... — Voyez plus haut.

— J'ai encore noté le renvoi, monsieur, me dit mon secrétaire.

—Très-bien. Je ne vous ferai pas la mauvaise plaisanterie de vous forcer à compter indéfiniment les sourires que je recueillis ainsi comme Sancho Pança faisait compter à don Quichotte les moutons qui avaient passé la rivière, pour vous dire après que si vous en avez oublié le compte l'histoire finit là, non, mais je vous dirai que j'en recueillis bien comme cela au moins une soixantaine, toujours aussi. . etc., etc., etc. Cette récolte avait duré pas mal de temps, et quoiqu'elle fût charmante dans le principe, j'éprouvai bientôt le besoin de la varier un peu. Ce n'est pas que je m'ennuyasse; je tenais assez à ne pas brusquer les choses. Pourtant un jour je me dis qu'il était temps de risquer une attaque décisive, et je lui

Digitized by Google

glissai dans la main un petit billet qu'elle prit très-lestement et qu'elle reçut avec le même sourire que vous connaissez. Je ne m'en plaignis pas cette fois. S'il commençait à me paraître un peu monotone, en *solo*, comme dirait un musicien, il faisait toujours un bon effet dans l'accompagnement. Dans mon billet j'avais donné mon adresse et j'implorais une réponse. De la sorte, pensais-je, si elle préfère m'écrire par la poste, plutôt que de se servir du moyen toujours un peu dangereux dont j'avais usé moi-même, il ne tiendra qu'à elle.

Mais les jours, puis une semaine passèrent sans que j'eusse la moindre réponse. Quand je rentrais chez moi, je demandais mes lettres, mais j'y cherchais vainement celle que je désirais. Le jour, quand j'essayais d'obtenir une réponse de vive voix, je recevais toujours le même sourire, toujours aussi....., enfin toujours le même. Le croiriez-vous, ce sourire, que j'avais trouvé d'abord si délicieux, commençait à me crisper horriblement les nerfs.

— Serait-elle bête? m'écriai-je un jour dans un accès de désespoir.

Mais soudain, en me rappelant l'expression du regard de cette adorable créature, je me fis à moi-même de vertes remontrances de mes soupçons injurieux.

Quant à douter qu'elle sût écrire, je ne le pouvais pas. Je l'avais vue moi-même inscrire de certaines commandes sur son carnet de commerce. Enfin! pour ne pas trop vous faire languir, je vous avouerai que ma tête commençait à s'égarer un peu, et que mon cœur n'était pas dans un meilleur état, lorsqu'un soir, tandis que j'étais en train de remuer dans mon esprit mille plans plus impraticables les uns que les autres, pour en arriver à mon but, mon valet de chambre entr'ouvrant la porte vint

Digitized by Google

m'annoncer qu'une dame voilée demandait à me parler.

Quoique assez mal disposé, j'ai toujours été trop galant pour rien refuser à ce sexe enchanteur; aussi donnai-je l'ordre de faire entrer ma visiteuse inconnue.

Aussitôt mon domestique introduisit une dame scrupuleusement voilée, et sortit. Je m'avançai à la rencontre de cette personne; mais que devins-je lorsqu'elle eut relevé son voile et que je reconnus ma divine boulangère toujours ornée de ce sourire que j'avais tant maudit, mais qui, je dois l'avouer, avait reconquis ce soir-là tout son charme à mes yeux?

Je vous laisse à deviner ma joie, mais le récit de ce qu'elle me dit et de ce qu'elle voulait de moi est assez curieux pour mériter l'honneur d'un chapitre à part.

Je ne pus cependant m'empêcher *in petto* de me comparer à Raphaël, et de m'écrier amoureusement:

— *O Fornarina!*

Digitized by Google

CHAPITRE XXI

Où l'on trouvera l'entretien que j'eus avec la belle boulangère, & les suites étranges & peu prévues de la visite qu'elle me fit.

— Vous devez être surpris, monsieur, de me voir venir ainsi chez vous, me dit-elle, pendant que je la faisais asseoir sur le canapé, et que je prenais place à ses côtés.

— Mais non, belle dame, lui dis-je; j'en suis certes plus charmé que surpris.

— Vous ne pouvez cependant pas savoir la scène qui s'est passée ce matin entre mon mari et moi.

— Je l'avoue, dis-je étonné; mais...

— Je viens pour vous la raconter, monsieur, car j'ai bien du chagrin.

Tout en ne comprenant guère le rôle de confident qu'elle m'avait destiné, je pensai que ce rôle avait parfois bien des avantages, surtout quand une femme a du chagrin, et je lui fis signe que j'étais prêt à l'entendre.

— Mon mari, monsieur, n'est pas beau, j'en conviens, dit-elle tout à coup, comme si elle prenait courage.

— Oh non! pensai-je.

Digitized by Google

— Il n'a pas non plus l'esprit fort délié....., c'est encore vrai.

— Je suis prêt à le croire.

— Mais enfin, c'est mon mari; — il est bon garçon, — il était du moins, reprit-elle avec un soupir, — et tel qu'il est je le préférais encore à tout autre; aussi, malgré les déclarations d'un tas de beaux messieurs comme vous, qui me contaient fleurette, j'ai pris en me mariant la résolution de m'en tenir au lot que le ciel m'avait donné. On sait ce qu'on tient, n'est-il pas vrai, monsieur, on ne sait pas ce qu'on trouve.

Je fis une assez laide grimace, je crois; était-ce donc pour me conter cela qu'elle était venue, le soir à la nuit close? Elle prit sans doute ma grimace pour une approbation, car elle continua :

— Le bon Dieu en m'envoyant un fils, combla tous mes désirs... Vous l'avez vu, monsieur, il est beau comme un ange, et certes avec un bon mari et un enfant comme celui-là une femme peut se dire heureuse.

O la fable du hibou, pensai-je en l'entendant trouver son affreux marmot beau comme un ange.

— Eh bien, monsieur, continua-t-elle, on a bien raison de dire que qui compte sans son hôte est exposé à compter deux fois... car tout cela est fini, et je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

Et elle se mit à pleurer amèrement.

Je n'ai jamais pu voir pleurer une femme de sang-froid. Je me mis donc à la consoler du mieux que je pus, tout en cherchant dans ma tête quelle catastrophe avait pu survenir dans la vie de cette charmante créature.

— Ah mon Dieu ! belle dame, lui dis-je, votre mari serait-il mort !

Digitized by Google

— Non monsieur... Mieux vaudrait, je crois, dit-elle entre ses dents.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je encore, serait-ce alors cet adorable petit ange dont vous me parliez?

— Mon fils... oh! non, monsieur, Dieu merci; il se porte à merveille, dit-elle, en me remerciant de mon atroce mensonge par un doux sourire.

— Mais alors, belle dame, je ne puis comprendre.

— Aussi vais-je tout vous dire, car je vois bien que vous êtes bon et que vous compatissez à mes peines.

— Si j'y compatis, lui dis-je, en l'embrassant sans qu'elle songeât à s'en défendre, ou même sans qu'elle parût y faire attention.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, cette nuit, il pouvait être sur les une heure, les une heure et demie du matin, quand je m'éveillai tout à coup en m'apercevant que mon mari n'était plus à mes côtés Assez surprise d'abord et pensant qu'il était malade, je levai la tête, et j'aperçus de la lumière sous la porte du cabinet où mon petit garçon couche la nuit, sous la surveillance de Catherine, notre servante. Bah! pensais-je d'abord, notre homme aura voulu embrasser son fieu, c'est bien naturel, moi je le mange de caresses toute la journée, et je remis ma tête sur l'oreiller, en essayant de me rendormir; mais pas moyen. Je ne sais pas pourquoi, car aucune idée ne me trottait dans la tête. Cependant l'absence de mon mari se prolongeait. Serait-il décidément malade, me dis-je enfin, et je me levai sans méfiance aucune, car vous le croirez si vous voulez, monsieur, je ne suis pas méfiante.

— Je vous crois, belle dame, dis-je en lui serrant tendrement les mains.

— Je me levai donc, et j'allai sur la pointe du pied regarder par le trou de la serrure... Mon mari n'était pas

Digitized by Google

malade, monsieur... mais il n'embrassait pas non plus son fils.

Et elle se mit à fondre de nouveau en larmes.

— Oh ! oh ! fis-je avec indignation ; que fîtes-vous alors ?

— J'allai me recoucher, monsieur, non que je fusse décidée à supporter cela sans rien dire, mais j'avais besoin de réfléchir. Au bout de quelque temps, mon mari revint doucement se coucher et dormit profondément.

— Il dormit ! ! ! m'écriai-je avec véhémence ; oh ! ces hommes !

— Vous avez bien raison, monsieur, me dit-elle, et je vois que j'ai bien fait de venir vous conter mes peines.

— Si vous avez bien fait ! m'écriai-je.

— Mais moi je ne dormais pas, comme bien vous pensez, je réfléchissais. Aussi le lendemain quand mon mari s'éveilla, il voulut m'embrasser : je le repoussai rudement et, comme il paraissait surpris, je lui dis tout ce que j'avais vu... il voulut nier, mais :

— Ne mens pas, que je lui dis, j'ai tout vu, ainsi ! et je veux que Catherine sorte de la maison.

— Tu es folle, qu'il me répondit ; jamais je n'en trouverai une si solide à l'ouvrage, une fille qui connaît la maison, qui porte 500 livres sur ses épaules, sans barguigner.

J'avais deviné le chiffre !...

— C'est possible, que je fis, continua la dame ; mais moi je te dis que je veux qu'elle sorte.

— Bah ! qu'il me dit en riant, pour des bêtises.

— Des bêtises, que je dis, tu appelles ça des bêtises, toi !...

— D'ailleurs, qu'il me dit, mon père m'a bien recommandé de la garder.

Digitized by Google

— Je sais bien, que je lui dis en colère, qu'elle est ici de père en fils, mais elle en sortira.

— Elle n'en sortira pas!

— Elle sortira ou bien.

— Ou bien, quoi?

— Ou bien je connais un beau monsieur qui m'aime... Je me vengerai, et je viendrai te dire : c'est fait!

— Avise-toi de ça, qu'il me dit.

— Catherine sortira-t-elle ?

— Non, non, mille fois non, dit-il en s'en allant et en frappant les portes.

Ici les sanglots reprirent la pauvre femme au souvenir de cette scène.

— Eh bien! madame, lui dis-je enfin.

— Eh bien! monsieur, me répondit-elle en fureur, j'ai dit que je me vengerais. Je suis une honnête femme, et une honnête femme n'a que sa parole.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Eh bien, monsieur, vous n'achevez pas, me dit mon secrétaire en voyant que je m'arrêtais.

— Le lendemain, dis-je sans lui répondre, la belle boulangère me quitta un peu confuse, en me jurant un amour éternel, et en me promettant une lettre pour ce soir, afin de convenir d'un second rendez-vous.

Quant à moi, je sortis toute la journée. J'avais besoin de calmer, par l'exercice, les diverses émotions qui m'agitaient. Il se faisait en moi un bizarre mélange de joie de mon triomphe et de colère contre son mari. Aussi marchai-je en murmurant : La charmante femme... L'animal de mari... Quels yeux!... A-t on jamais vu un butor

Digitized by Google

semblable? .. Est-elle assez belle... Est-il assez bête!... Bref, je divaguais.

Je voulus aller revoir ma belle boulangère chez elle; je voulais me donner le plaisir piquant de l'admirer en public, à présent qu'un doux secret existait entre nous. Puis, je ne le cache pas, j'étais désireux de revoir aussi le mari, au risque de lui éclater de rire au nez. Un fâcheux qui m'entreprit au moment où je me disposais à me rendre au Palais-Royal, me priva de ce plaisir que je savourais par avance. Quoi que je fisse pour me dégager, impossible; l'heure passa, il fallut bien me soumettre.

— Du moins, j'aurai sa lettre, me disais-je en rentrant hâtivement chez moi.

En effet, quand j'arrivai mon valet de chambre me remit une lettre qui avait été apportée dans la journée par un commissionnaire. Voilà ce qu'elle contenait. Je vous fais grâce de l'orthographe et des pâtés.

— La belle boulangère vous envoyait à la fois un échantillon de son style et de son commerce, dit en riant le jeune homme.

— Ah! vous faites de l'esprit, mon gaillard! lui dis-je.

— Dame! monsieur, me répondit-il, je me forme à votre école.

— Allons, allons, pas mal, repris-je. Voici ce que contenait cette lettre que j'ouvris avec un certain battement de cœur:

LETTRE DE LA BELLE BOULANGÈRE.

« Mon bon monsieur, je mets la plume à la main pour » vous dire que je suis bien fâchée de ne pouvoir plus » être de même pour vous. Mais ce matin, en rentrant, » j'ai trouvé Catherine chassée, et mon pauvre homme » les *sangs tournés*, de ne m'avoir pas vu rentrer hier au

Digitized by Google

» soir. En le voyant tout pâle et tout piteux, je lui ai dit » que j'avais passé la nuit chez une amie, mais qu'il n'y » revienne plus. Ainsi donc, c'est dans l'espoir que vous » ne me démentirez pas, car mon amie est prévenue; » et vu que nous avons amassé une petite somme par la » vente de nos *petits-fours*, nous sommes décidés à » quitter la capitale, et à nous retirer aux environs de » Lizieux, dont mon homme est né natif. Par grande » chance, que nous avons trouvé à vendre notre fonds » en deux heures de temps à un boulanger qui en avait » envie. Mais j'ai peine à croire qu'il puisse faire les » *petits-fours* aussi bien que mon homme, qui est connu » pour avoir bien du talent dans sa partie. Ainsi donc, » monsieur, c'est pour vous dire que vous ne nous trou- » verez plus, et que nous serons partis quand la présente » vous parviendra; et pour vous prier de ne pas m'en » vouloir et d'oublier celle qui n'en reste pas moins votre » humble servante. Le bonheur en ménage avant tout, » n'est-ce pas, monsieur? Ainsi donc, j'ai bien l'honneur » de vous saluer. Etc... »

— Ah mon Dieu! monsieur; et que fîtes-vous après avoir lu cette belle lettre? dit mon secrétaire en riant malgré lui.

— Je commençai par être très-vexé, j'en conviens, repris-je; je courus au Palais-Royal, où en effet il n'y avait déjà plus trace de la belle boulangère. Pourtant, malgré ma vexation, je ne pouvais m'empêcher de trouver à cette conduite une sorte de naïve candeur. J'avais dû mon bonheur à un instant de dépit, c'était clair, mais je ne voulais cependant pas être tout à fait dupe de ma crédulité, je me souvins à propos que j'avais un ami très-observateur précisément dans l'endroit où s'était retirée mon Hélène et son Ménélas. Sans lui confier le fin mot de l'histoire, je le priai de surveiller ce ménage et de me

Digitized by Google

tenir au courant des moindres événements qui pourraient y survenir.

— Eh bien, monsieur ?

— Eh bien, mon ami, mon correspondant qui continua ses observations pendant nombre d'années m'apprit que la belle boulangère et son mari édifiaient le voisinage par leur amour mutuel et inaltérable. Rien n'était si charmant que de les voir ensemble.

— Philémon et Baucis, dit mon secrétaire entre ses dents.

— Oui, monsieur repris-je sévèrement, car ils furent toujours heureux.

— Et comme dans les contes de fées ils eurent *beaucoup d'enfants*, dit-il en ricanant.

— Non, monsieur, repris-je plus vertement encore ; ils n'en eurent qu'un depuis, frais, rose, aussi gentil enfin que le premier était rustaud : neuf mois juste après son départ de Paris. Son père l'adore.

— Cela n'empêche pas qu'il n'ait été...

— Bah ! bah ! vous savez le proverbe : une fois n'est pas coutume. Combien de maris de notre connaissance voudraient en être quitte pour si peu.

— Cependant...

— Et puis après tout à qui la faute? ne voyez-vous pas clairement qu'il ne lui serait jamais arrivé d'accident, sans son horrible conduite avec Catherine? Qui peut le plus, peut le moins. Puisque sa femme est restée par la suite éternellement fidèle à un mari qui l'avait trompée, n'est-il pas évident que dans le cas contraire il ne lui serait jamais venu l'idée de le tromper lui-même?

— Et que vous répondit, Sganarelle, quand vous lui

Digitized by Google

eûtes raconté cette histoire, me demanda-il en faisant un geste d'attendrissement.

— Il me rit au nez et me planta là tout net. Dès ce jour-là je prévis qu'il était incorrigible, et qu'il s'attirerait la destinée ordinaire des maris de sa trempe.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII

Qui contient une catilinaire contre les maris, & quelques réformes indispensables aux lois qui régissent le mariage, notamment aux articles 308, 309 *du code civil, &* 324 *du code pénal.*

Jusques à quand, ô maris, abuserez-vous de notre patience, m'écriai-je alors. Quoi, les considérations les plus graves, le devoir, les serments jurés, les sentiments les plus saints de la nature, rien ne pourra vous arrêter dans la voie funeste où vous êtes engagés. Ni les larmes, de vos épouses infortunées, ni l'avenir des tendres rejetons de vos amours, n'auront le pouvoir de vous retenir au bord de l'abîme ! *O tempora ! o mores !* — O temps ! ô mœurs ! *Quam rempublicâm habemus !* Quelle triste institution que le mariage tel que vous l'avez fait ! Mais j'en atteste les dieux immortels, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne vous avoir pas dit la vérité, qu'il vous plaise ou non de l'entendre.

Ecoutez donc, et comprenez, si toutefois il vous reste assez de cœur pour me comprendre.

Oh! je n'en doute pas, si quelqu'un de votre race impie, rencontre par hasard sur sa route ce livre où j'inscris tant de vérités hardies, il le feuillettera d'un air méprisant ;

Digitized by Google

à chaque page je le vois hausser les épaules avec orgueil, et je l'entends murmurer : fadaises ! sottises ! paradoxe !

Eh bien, non, monsieur, vous qui me lisez peut-être au moment même où vous venez de donner votre centième coup de canif dans un contrat sacré que vous feignez en vain de regarder comme sans importance, non, ce ne sont pas là des fadaises. Vous vous croyez un honnête homme ; quiconque vous dirait que vous venez de commettre un crime, vous révolterait ou vous ferait rire de pitié. Eh bien ! riez tant que vous voudrez, mais descendez au fond de votre concience, s'il vous en reste une, et comptez d'abord ce qu'il vous faut fouler au pieds de vertus saintes, pour vous enivrer un instant de ce vin de libertinage que vous buvez à longs traits ! Voyons un peu ce qu'il va vous rester de cet honneur dont vous êtes si fier que vous le défendez parfois même au prix de votre sang.

Comme vous êtes un homme *délicat*, je le confesse, vous vous entourez d'autant de précautions que possible afin de cacher vos exploits, et pour atteindre ce but, vous vous engagez dans un dédale de prétextes, de ruses, de mensonges, tranchons le mot, grâces auxquels vous vous croyez à l'abri. Que feriez-vous à l'homme qui vous dirait en face que vous avez menti : vous le tueriez en duel sans doute, ou vous vous feriez tuer sans hésiter, je veux le croire, et cependant vous vous exposez à vivre toute votre vie à côté d'une créature humaine, qui à chaque instant du jour peut vous dire que vous mentez. Si dans un instant de désespoir et d'énergie, cette créature se relèvait, croisait ses bras sur sa poitrine et vous jetait en face cette insulte au visage, que feriez-vous ? vous ne la souffletteriez pas, j'imagine. Il est quelques misérables capables de le faire, mais je vous estime trop pour vous

Digitized by Google

croire de ce nombre. Que ferez-vous donc? Ah! vous courberez le front, honteux, pâle, petit devant cette créature que vous avez insultée et qui vous le rend d'une façon terrible mais juste. Vous vous tairez et vous ferez bien, car vous ne pouvez rien répondre en dépit de vos maximes égoïstes. O homme! que deviendra votre fierté.

Et la complice de vos égarements, où l'avez-vous choisie? sera-ce une de ces misérables créatures qui se font un revenu de leur beauté? comment la soldez-vous, car certes, ce n'est pas le pur amour que vous cherchez chez elle? Vous économisez sur votre budget pour satisfaire à ses caprices. Vous refusez une robe à votre femme pour donner un châle à votre maîtresse. Le matin vous avez mis à la porte une cuisinière qui vous comptait un petit pain d'un sou, deux sous, et le soir vous faites sans vergogne danser l'anse du panier conjugal pour subvenir à vos dépenses secrètes. Vous avez foudroyé la malheureuse qui vous volait pour mettre à la caisse d'épargne et peut-être pour nourrir une vieille mère infirme ou un petit frère en bas âge. De quel nom vous appellera-t-on vous qui mettez à la caisse d'épargne de vos vices et de vos trahisons? Mais, direz-vous, cet argent est à moi; c'est faux, monsieur. Vous voyez que je laisse le sentiment de côté et que je vous parle le langage de l'intérêt, puisque c'est le seul que vous comprenez. Vous avez épousé une jeune fille d'un rapport de... Cette jeune fille ne vous a accepté que parce que vous lui promettiez vous-même un revenu de... soit par votre fortune, soit par votre travail. C'est un associé de maison de commerce et rien de plus. Tout ce que vous vous permettez de distraire de la caisse commune est un vol! Oui, un vol! regimbez, réclamez tant que vous voudrez, le fait est

Digitized by Google

là. Vous avez menti, vous avez volé. Hein ! l'honnête homme !

Ah ! je vous entends, vous dites : « Mais non, monsieur, » mais non, ma maîtresse ne me coûte rien ; c'est une » femme du monde ; ce que nous appelons une femme » honnête ; c'est la meilleure amie de ma femme et son » mari qui la négligeait est mon cousin, » et c'est ainsi que vous répondez, et vous croyez avoir justifié vos actes, en les mettant à l'abri de la trahison, de l'amitié violée, des sentiments de la famille foulés aux pieds. Votre femme vous en punira, je l'espère, si toutefois elle ne vous a pas déjà puni. Mais elle, dans sa faute du moins portera des remords et une sorte de pudeur relative. Ce n'est qu'à son corps défendant qu'elle introduira chez vous son amant, et si elle n'a pu l'éviter elle ne vous verra jamais vous et lui face à face sans se sentir le cœur serré. Mais vous ! bah ! c'est régence, c'est œil de bœuf ! c'est talon rouge ! pudeur, amitié, délicatesse, tout est oublié et comme plus haut vous vous écriez en souriant : fadaises... sottises... eh bien ! écoutez encore.

Certes je suis bien désintéressé dans la question ; je ne fus jamais marié, et mon âge avancé me permet de considérer vos malheurs de l'air dont le marin rentré au port voit les vaisseaux battus par l'orage. Mais je ne puis voir la société telle qu'elle est pourrie, gangrenée jusqu'à la moelle des os, sans chercher avant de mourir à lui montrer du doigt la cause du malaise dont elle est envahie. Eh bien, tout craque autour de vous, et s'il n'y a plus ni foi, ni croyance, ni amitié, ni amour, à qui le devez-vous ? à l'adultère.

— D'accord, dites-vous, à l'adultère de la femme !

— Non, monsieur, non, à l'adultère du mari. Tenez,

Digitized by Google

vous qui me lisez, oui vous, si vous êtes marié, vous-même, répondez.

Certainement vous trompez votre femme, et *probablement* vous êtes..... ce que vous méritez d'être.

Eh bien! franchement, qui des deux a commencé, elle ou vous?

Devine, c'est aisé, mais réponds si tu l'oses!

Eh bien, en commençant, en lui ôtant l'exemple que vous lui devez, en lui enlevant le respect de vous-même, en lui montrant la route enfin, où le dépit, la colère, l'amour peut-être l'ont poussée à vous suivre, vous avez donné le premier coup de pioche à la famille.

Votre voisin vous a imité sans doute!

Puis le monsieur d'en face!

Puis l'avoué de la rue du Bac — car les avoués n'en sont pas exempts..... *Proh pudor!*

Puis tous enfin vous ont imité.

Et comme la réunion de toutes ces familles-là compose ce qu'on nomme la société, la société croule. Q. E. D.

Oh! le législateur l'avait bien compris quand il a inscrit dans le code civil les articles 308, 309 et dans le code pénal l'article 324.

Ouvrez le code civil, s'il vous plaît.

Art. 308. La femme contre laquelle la séparation de corps sera prononcée pour cause d'adultère, sera condamnée par le même jugement, et sur la réquisition du ministère public, à la reclusion dans une maison de correction pendant un temps déterminé qui ne pourra être moindre de trois mois, ni excéder dix années.

Art. 309. Le mari restera le maître d'arrêter l'effet de cette condamnation en consentant à reprendre sa femme.

Ouvrez le code pénal :

Art. 324. Dans le cas d'adultère, le meurtre commis

Digitized by Google

par l'époux sur l'épouse, ainsi que sur son complice à l'instant où il les surprend en flagrant délit est *excusable*.

Mais, ô législateur, vous étiez un homme, on le voit bien.

Que diriez-vous de ces variantes :

Art. 308, C. C. Le mari contre lequel la séparation de corps sera prononcée pour cause d'adultère, sera condamné par le même jugement et sur la réquisition du ministère public, aux travaux forcés pendant un temps déterminé, qui ne pourra être moindre d'un an ni excéder trois ans.

Art. 309, C. C. La femme ne pourra à aucun prix arrêter l'effet de cette condamnation.

Art. 324, C. P. Dans le cas d'adultère, le meurtre commis par l'épouse sur l'époux et sur sa complice au moment où elle les surprend en flagrant délit, est *hautement recommandable*.

Ces variantes vous font bondir, je le vois, et cependant :

En vérité, en vérité, je vous le dis, là seulement est le salut du mariage et de la société.

Et encore qui sait? là où vous frappez, là où vous tuez, ô hommes! la femme serait capable de vous pardonner et de cacher vos fautes pour vous soustraire au châtiment (1).

Cette dernière réflexion n'est-elle pas ce qui vous condamne le plus?

(1) Je prie le lecteur de ne pas me rendre responsable des divagations de mon vieux patron! Il y a des instants où je ne puis l'arrêter, mais je décline toute solidarité d'opinions aussi subversives. Que diable! la vie serait trop triste si nous autres hommes, nous ne pouvions pas nous égayer un peu! (*Note du secrétaire.*)

Digitized by Google

— Mais, monsieur, me dit mon secrétaire, savez-vous que si ces variantes étaient adoptées, bien des femmes en profiteraient peut-être pour se débarrasser de leurs maris.

— Eh ! mon ami, croyez-vous que les hommes se gênent.

— Ah ! monsieur, fit-il en protestant.

— *Tace*, en latin veut dire chandelle, mon ami, je suis résolu à ne plus me laisser aller à raconter d'anecdotes, d'abord parce que malgré tout mon courage, je craindrais d'exciter contre moi la rage de ceux que je dévoilerais aussi complétement ; puis ensuite parce que je suis sûr que les gens intelligents me comprendront à demi mot.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII

Qui contient un court résumé & un parallèle plus court encore.

Résumons-nous et faisons-le aussi brièvement que possible. L'homme prétend en général à la supériorité. Il en possède une incontestable, celle de la brutalité, de l'égoïsme et de l'aveuglement. Je ne m'amuserai pas à réfuter longuement les sophismes échappés à ce pauvre Sganarelle dans la rencontre que j'ai rapportée plus haut. Un seul mot suffira pour répondre à chacune de ses inepties.

1° L'adultère du mari est chose insignifiante, dit il, et celui de la femme, chose grave.

Chose grave en effet, répondons-nous, car il entraîne après lui la honte, le désespoir, les remords, mais si l'effet en est terrible, que dirons-nous de la cause ? Or la cause de l'adultère de la femme est presque toujours l'adultère du mari. Ce dernier est-il bien venu à tant crier pour un mal dont il est le premier auteur?

Dans ce moment, les gamins des rues chantent à tue-

Digitized by Google

tête un refrain philosophique, qui s'applique parfaitement à ce bon Sganarelle :

V'la c' que c'est,
C'est bien fait,
Fallait pas qu'y aille.

— Ce n'est pas la même chose, s'écrie ici Sganarelle, d'abord parce que la femme n'en sait rien.

On connaît des assassins qui raisonnent absolument de même, et qui tuent en puisant leur sécurité dans cette idée qu'on l'ignorera toujours. Ils en sont généralement punis par la peine capitale, et vous aussi, mon bon Sganarelle, et c'est justice !

— Mais cela nous déshonore et ne les blesse même pas.

Non cela ne les blesse pas, mais le plus souvent cela les tue, ou du moins tue en elles cette croyance en la vertu qui fait leur force; une fois qu'elles ont perdu cette croyance, leur tête s'égare, comme en définitive ce ne sont pas des anges et qu'elles sont nées avec leur part de faiblesse humaine, poussées par le désespoir, par le dépit, par la vengeance, elles succombent. Mais qui sera responsable de la destruction de ce trésor si précieux et si fragile qu'on appelle la vertu d'une femme? Vous, mon pauvre Sganarelle; et vous seul !

— Et les enfants, monsieur, dit alors Sganarelle, en se relevant avec fierté..... les enfants étrangers qui viennent partager ma fortune avec mes enfants légitimes; est-ce juste cela ?

Non, Sganarelle, non, bien loin de moi l'idée de le prétendre ; mais dites-moi, mon bon ami, où puisez-vous l'argent qui sert à élever les deux aimables bâtards que vous a donnés — donnés est bien le mot, car vous y êtes

Digitized by Google

pour si peu que ce n'est pas la peine d'en parler — cette petite dame avec laquelle je vous ai rencontré l'autre soir? Hein, mon cher ami, n'écornez-vous pas un peu l'héritage de vos enfants légitimes, pour ces deux petits enfants parasites ? Vous n'avez pas même l'excuse que vous pourriez puiser dans la voix du sang, car je le répète, vous n'êtes sûr de rien. Si votre femme a des bâtards elle, elle s'est au moins donné la peine de les faire, la digne créature (1).

Allons, mon doux ami, allons, ne rougissez pas ainsi, c'est inutile. Reconnaissez tout bas, entre nous, que vous êtes un pauvre sire et nous serons assez bon pour vous pardonner encore, à condition que vous promettrez de vous corriger. Mais pour Dieu, n'allez pas mettre en avant la raison du plus fort, la seule à laquelle nous ne puissions répondre, car vous prouveriez une fois de plus que Dieu s'est trompé quand il vous a donné une âme.

Et vous nous forceriez à vous dire, avec plus de raison que lui, ce que le spirituel Alphonse Karr disait à propos de l'abolition de la peine de mort.

— Plus d'adultère, soit, mais que messieurs les assassins — non que messieurs les maris commencent.

Et savez-vous par quelles transes, par quelles hésitations les malheureuses femmes que vous condamnez si amèrement ont passé avant d'en venir à commettre cette faute qu'elles détestent encore plus que vous ?

Savez-vous par quels ardents remords elles payent le fiévreux et douloureux bonheur qu'elles goûtent dans une situation où vous les avez jetées vous-mêmes, et où vous les punissez si cruellement d'être tombées?

Savez-vous tout ce qu'il a fallu que vous tuiez en elles

(1) Oh! oh! oh!... (*Note du secrétaire.*)

Digitized by Google

de saintes illusions, de nobles croyances en votre honneur, pour qu'elles aient franchi ce pas que vous leur reprochez d'avoir fait, et qu'elles vous reprochent avec bien plus de raison de leur avoir fait faire ?

Lisez les lettres qui suivent, Sganarelle, et vous verrez quel portement de croix, vous avez infligé à la pauvre créature, et par quelle série de tortures vous l'avez fait passer avant qu'elle n'ait songé à se venger en se perdant.

O ! Sganarelle, quelle pesante responsabilité vous assumez devant Dieu !

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

Emma à Juliette. — Un an après.

Ma bonne Juliette, te souviens-tu de nos doux rêves d'autrefois, quand déjà jeunes filles mais encore enfants, nous dévorions, par la pensée, l'avenir qui nous souriait de loin, et lui demandions de lever, devant nos yeux avides, un coin du voile dont il couvrait les plaisirs et les joies qu'il tenait pour nous en réserve.

Te souviens-tu comme nous raisonnions et comme nous déraisonnions sans cesse, comme nous parlions et comme nous nous taisions soudain? Te souviens-tu surtout comme nous nous promettions de nous tout dire et de nous révéler l'une à l'autre les découvertes que nous ferions dans ce superbe pays de l'inconnu ?

Mariées toutes deux à la même époque nous n'avons jusqu'ici ni l'une ni l'autre tenu notre promesse. Ce silence chez l'une comme chez l'autre, était peut-être le fruit d'un cœur trop plein, trop ivre de son bonheur pour songer à s'épancher même dans le sein d'une amie. Puisse-tu garder longtemps encore de semblables mo-

Digitized by Google

tifs de te taire, quant à moi j'ai besoin de parler. Ou ton cœur est bien changé pour moi, ou ces quelques mots suffiront à te faire entrevoir de tristes confidences, et pressentir de douloureuses révélations.

Ecoute donc, et puisse la conviction affreuse qui remplit mon âme désormais, ne jamais trouver d'écho dans ton cœur. Que de nous deux l'une du moins soit heureuse et l'autre pourra se consoler encore.

Tu connais Edmond, tu sais si jeune fille a jamais rencontré dans son fiancé plus de gages de bonheur que je ne semblais en trouver dans le mien. Tu te rappelles que ton suffrage était venu se joindre au mien pour le proclamer accompli, aussi accompli du moins que l'essence de l'espèce humaine le comporte. Ton enthousiasme pour lui était même supérieur au mien, soit que personnellement intéressée dans la question, un sentiment de pudeur m'interdît de montrer trop franchement mes sentiments, soit que ton amitié toujours si bonne et si dévouée ne craignît pas de se réjouir plus ouvertement de mon bonheur que du tien propre. Quoi qu'il en soit tu paraissais, par tes paroles, le mettre au-dessus même d'Ernest, de cet heureux Ernest qui pourtant avait su toucher ton cœur.

Et quant à moi je ne pouvais t'en vouloir de cet enthousiasme, car pourquoi te cacherai-je aujourd'hui ce que je ne craignais pas de t'avouer jadis, j'aimais Edmond ; dirai-je passionnement? Je ne sais. — Mais entièrement, complétement, du fond de l'âme comme le prisonnier aime le grand air, comme l'aveugle aimerait l'éclat du jour renaissant, comme l'initié enfin chérit le tout-puissant révélateur qui dévoile à son esprit des mystères entrevus peut-être, mais jusqu'alors imparfaitement entrevus.

N'est-ce pas là le rôle assigné par Dieu même à

Digitized by Google

l'homme choisi entre tous par une honnête jeune fille pour le compagnon de sa destinée ? Tous nos rêves naïfs et purs, toutes nos aspirations chastes et confuses, n'est-il pas appelé à les réaliser celui à qui nous donnons notre cœur avec notre main ? N'est-il pas l'imposant magicien revêtu d'une mystérieuse puissance? Seul ne possède-t-il pas le *Sesame, ouvre-toi*, de cette mine d'or de la vie, où il ne dépend que de lui de nous faire trouver des richesses exquises et d'impérissables trésors ?

Ah! s'ils savaient, ces messieurs, sur quel piedestal la naïve jeune fille qui se confie à eux les élève dans le secret de son cœur ! S'ils savaient tout ce qu'il nous a fallu d'audace pour venir à eux, pour croire à leur parole, pour écouter sans mourir de joie leurs mensonges débités à voix basse ! S'ils savaient de quelle sainte et sublime confiance nous les honorons, quand nous mettons notre main dans la leur! S'ils pouvaient comprendre de quelle toute-puissance nous les investissons en nous donnant à eux, voudraient-ils jamais déchoir du haut rang où nous les avons placés ? voudraient-ils.... Mais à quoi bon se plaindre ? Ils ne savent pas ou plutôt ils ne daignent pas savoir !

Tel était Edmond pour moi ! Amour, estime, respect, confiance, toutes les illusions de mon âme, toutes les adorations de mon cœur, je les lui avais données, et si j'avais un regret, c'était de ne pas avoir plus de trésors intimes pour les prodiguer devant lui, et en faire la magnifique récompense du bonheur qu'il me donnait.

Eh bien !...

Eh bien, je ne veux pas faire comme ceux qui brisent les idoles qu'ils ont encensées, et les précipitent d'autant plus bas qu'ils les avaient placées plus haut.

Non ! Je t'écris sans colère, sans larmes, sans déses-

Digitized by Google

poir même; les convulsions ont eu leur temps, il est passé, et je t'écris avec le calme factice des partis pris douloureux! Je veux simplement que tu saches quelle est actuellement la situation de mon âme, sœur de la tienne, en espérant que cette fois du moins nos douleurs ne seront pas les mêmes, et que tu n'arriveras jamais là où je suis.

Juliette, Edmond me trompe, et n'a jamais cessé de me tromper depuis le commencement de notre union.

Oh! ne crois pas que j'aie accepté du premier coup et à la légère l'affreuse vérité que je viens de te révéler. Ne crois pas que, si aujourd'hui j'en suis réduite à tracer d'une main ferme la ligne que tu viens de lire, je n'aie pas longtemps et obstinément fermé les yeux pour que les lettres qui la composent ne me brûlassent pas la vue! Je te fais grâce de toutes les larmes que j'ai versées, de toutes les blessures qui m'ont fait saigner le cœur. Je ne t'énumérerai pas tous les efforts que j'ai faits pour lutter contre cette odieuse certitude. Ma pauvre amie, pour que je me sois décidée à admettre la possibilité d'un pareil fait, il faut qu'il soit bien cruellement, bien affreusement vrai.

Mais comment l'as-tu su, vas-tu me dire, quelles preuves as-tu recueillies?

Oh! je l'ai su d'une manière bien simple, ma bonne Juliette. Il n'y a là ni complications, ni mystère. Les romanciers accumulent les événements pour rendre vraisemblable une pareille découverte; la vérité ne procède pas de même, et pour détruire tout un bonheur, pour bouleverser toute une destinée, elle ne prend pas tant de précautions, la cruelle qu'elle est. Elle en a vite fini avec ce que nous avons de plus précieux au monde.

Un jour, en tournant la rue du Bac, je vis passer

Digitized by Google

deux personnes bras dessus, bras dessous. J'eus un éblouissement, et, pour ne pas tomber, je fus obligée de m'appuyer contre le mur. L'homme était Edmond, la femme m'était inconnue.

Je reçus un coup au cœur. Mais tu crois que j'eus un soupçon ? Non ! Je fus à mille lieues de la vérité. Je souffris sans savoir pourquoi ! sans chercher même à me rendre compte de ce qui me faisait souffrir. Tu n'auras jamais, je l'espère, à faire preuve de cette sainte bêtise qui nous distingue, nous autres femmes aimantes et crédules ! Cette rencontre ne m'éclaira donc pas, pas plus que le sourd grondement de l'orage dans le lointain ne consume. Ce n'était pas l'orage encore, mais à mon insu c'était l'éclair.

Quand Edmond rentra, je lui demandai, après bien des hésitations :

— Avec qui donc étais-tu aujourd'hui, rue du Bac, à trois heures?

— Hein !... quoi... ma bonne amie, fit-il, je n'ai pas entendu... j'étais préoccupé.

Je répétai ma question.

— Rue du Bac?... à trois heures?... dit-il en cherchant un peu... je n'ai pas été rue du Bac aujourd'hui !

Ceci fut dit si naturellement que je crus avoir rêvé. Je n'insistai pas, mais il ne me demanda pas la cause de ma question. Je ne songeai même pas à m'étonner de cette absence de curiosité, qui pour toute autre eût été matière à soupçon. — Oh ! la sainte bêtise dont je te parlais tout à l'heure !

Tu sais, les enfants, ils sont bien sûrs au fond que Croquemitaine n'existe pas, et que s'il existait, par hasard, leur mère ne voudrait pas les faire manger par lui. Cependant, qu'elle les menace de Croquemitaine, et les

Digitized by Google

voilà qui se taisent et sont sages. — Nous autres femmes parfois nous sommes plus enfants que les enfants. Nous avons bien vu Croquemitaine, ce qui s'appelle vu; si celui en qui nous croyons nous dit que Croquemitaine n'existe pas, nous sommes toutes disposées à récuser le témoignage de nos propres yeux, et à nous accuser d'erreur plutôt que LUI de mensonge.

Tu ne t'étonneras donc pas si je fus à peu près entièrement convaincue, et si je cherchai moi-même, en les trouvant presque, mille explications, plus invraisemblables les unes que les autres, du fait qui m'avait tant préoccupée. J'aimais mieux croire à tout qu'à un mensonge d'Edmond.

Le surlendemain, nous avions plusieurs personnes à dîner, entre autres le docteur M..., que tu connais. Tu sais, avec la réelle supériorité de son esprit, l'étrange caractère de ce brave homme? Éternellement absorbé dans les rêves scientifiques qui remplissent tous ses instants, il n'a pas la moindre idée de tout ce qui constitue la vie de ceux qui l'entourent. Si une sorte d'instinct machinal ne lui faisait pas accomplir les différentes fonctions nécessaires au soutien de son existence, j'ignore s'il songerait à manger ou à dormir. Il ne faut donc lui demander aucune de ces précautions les plus vulgaires sans lesquelles la société deviendrait, je crois, impossible aux trois quarts des hommes. N'ayant rien à cacher lui même, il ne se doute pas que les autres puissent avoir intérêt à cacher la moindre de leurs actions.

Tu te souviens comme nous avons souvent ri ensemble, comme deux folles, de ses airs distraits et de sa tournure un peu burlesque? Qui m'eût dit alors que cet inoffensif vieillard était destiné à me donner le coup de poignard le plus cruel en plein cœur!...

Je ne me souviens plus quel renseignement médico-

Digitized by Google

scientifique, il demandait à Edmond, quand sans même attendre la réponse de mon mari, il ajouta ;

— Tenez, j'ai été sur le point de vous arrêter avant-hier rue du Bac pour vous le demander..., mais vous étiez avec une belle dame et j'ai craint d'être indiscret.

On nous accuse d'être rusées, nous autres femmes, ma bonne Juliette, mais ne sommes-nous pas bien excusables d'être ainsi ? N'y-a-t-il pas un secret instinct qui nous avertit que tout autour de nous n'est que duplicité et que mensonge, et que nous ne saurions nous défendre qu'en nous abritant pour ainsi dire sous un masque. Dès les premiers mots du docteur, le jour s'était fait en moi, et cependant j'eus la force de ne pas lever précipitamment les yeux, et d'observer Edmond à la dérobée. Ce petit manège tout instinctif me permit de le voir foudroyant le bon docteur d'un regard furieux, que le malheureux ne comprit pas. Aussi resta-t-il un instant silencieux et troublé comme un enfant qui sans le savoir aurait fait partir un pistolet chargé. Puis se tournant vers moi et s'embourbant davantage en croyant peut-être tout réparer il me dit :

— Une de vos amies, sans doute, madame.

— Oui, cher docteur, sans doute, répondis-je avec un calme qui m'étonna moi-même. Quand je cherche à comprendre ce qui me donna la force de me contenir ainsi, je ne puis trouver d'autre explication que le désir secret et instantané que je conçus de voir comment Edmond se tirerait de là quand nous serions seuls. Je ne voulais pas provoquer d'explications, j'aimais mieux les attendre... J'étais bien naïve de croire qu'il serait gêné pour si peu.

La soirée se passa, et le soir quand nous fûmes seuls je pensai qu'il allait me parler de cette mienne amie avec laquelle il était bien réellement rue du Bac, malgré son

Digitized by Google

mensonge de l'avant-veille. Mais point! Il me parla de mille choses indifférentes, puis ce fut en m'embrassant au front qu'il me dit en me quittant :

— A propos, c'est vrai, j'étais rue du Bac avant-hier.

— A propos, il paraît que oui décidément, répondis-je.

Et le cœur me battait à tout rompre comme si j'eusse été la coupable, et comme si c'était moi, qui devais trembler.

— Oui, figure-toi, reprit-il tranquillement que rue de l'Université j'ai rencontré cette vieille folle de comtesse de *** tu sais... je n'ai pas pu m'en débarrasser, elle avait je ne sais quelle histoire à me raconter à laquelle je n'ai rien compris du tout.

— Tu l'avais donc oublié, fis-je, car tu m'avais dit...

— Oh ! cela était si peu important... Ah çà ! tu m'as donc vu.

— Oui !

— Ah ! comme c'est drôle... Je devais avoir une bien bonne figure.

Et il sortit sans ajouter un mot de plus.

Quant à moi je restai pétrifiée de cette manière dégagée de se tirer d'une situation que j'aurais cru plus difficile. Je fus un instant tentée de le croire, et peut-être te dis-tu dans ce moment : mais au fait c'est vraisemblable.

Vraisemblable soit ! mais ce n'est pas vrai, car malheureusement, poussée par ce besoin instinctif et douloureux de savoir ce que nous voudrions toujours ignorer, je me renseignai le lendemain à une tierce personne et j'appris à n'en pas douter que la vieille comtesse de ***, ancienne cliente de mon mari et que je ne connaissais pas personnellement, était morte aux eaux depuis six semaines.

A partir de ce jour, ma bonne Juliette, commence pour moi, une existence dégradante, petite, mesquine, avilis-

Digitized by Google

sante. Une autre que moi peut-être eût mis son mari face à face avec son mensonge. Tu connais mon caractère. Je suis sans énergie pour me défendre contre les grands malheurs. Je me tus, mais dès lors je me mis a épier en silence tous les actes d'Edmond, tous ses gestes, tout ses moindres mots. Cet homme en qui j'avais tant de foi, que je plaçais si haut, je me mis à l'espionner, à le suspecter sans cesse, et chose affreuse je sentis qu'en l'estimant moins, j'arrivais à m'en estimer moins moi-même.

Ce n'est pas là une des moindres blessures qu'ils nous infligent, ces messieurs, nous qui mettions notre bonheur à les estimer, que de nous forcer à les estimer moins d'abord, puis à ne plus les estimer du tout.

Enfin un jour je n'y tins plus. Obéissant à un de ces mille pressentiments qui nous dévoilent la vérité à nous autres femmes, j'étais convaincue qu'Edmond, qui se prétendait appelé hors Paris par une affaire, devait consacrer ce temps à celle... que je ne connaissais pas, mais que je voulais connaître. Pourquoi faire? Je l'ignore, mais il me semblait qu'alors j'aurais la force de faire quelque chose. Je sortis avant lui et attendis qu'il sortît à son tour. Je n'attendis pas longtemps. Je le vis passer devant la porte où j'étais embusquée voilée d'un triple voile. Il était gai, primpant et fredonnait je ne sais quel air d'opéra, lui qui depuis longtemps à la maison ne montrait plus qu'un air froid et ennuyé; lui à qui je ne pouvais arracher deux mots de suite, et qui ne me répondait que par monosyllabes. Je le suivis. Non, te dire ce que j'ai souffert pendant cette muette poursuite, c'est impossible. Tu sais à quel point je suis jalouse. Il me semblait qu'un fer rouge me brûlait les entrailles, et je n'avais pas le moindre doute sur l'issue de cette promenade terrible. J'étais sure de son résultat. Il est des choses qui sont évidentes

Digitized by Google

sans avoir été prouvées. Je n'ai pu te rapporter dans cette lettre, les détails qui depuis longtemps avaient formé ma conviction. Mais je marchais avec la désolante certitude qu'il allait *là* et pas *ailleurs*.

Enfin je le vis entrer rue Saint-Georges, n° 9.

Je le suivis toujours et pénétrai dans la loge d'un concierge qui, assis sur une table de tailleur, découpait du drap en sifflant légèrement.

T'expliquer comment j'eus la science immédiate de ce que j'avais à dire et à ne pas dire pour atteindre le but que je me proposais, je ne puis. Mais je devinai que je ne devais *le* demander que par son nom de baptême. J'avais entendu raconter, je crois, à je ne sais qui et je ne sais plus quand, que dans ce quartier-là, un homme qui se respecte n'en n'a pas d'autre.

— M. Edmond est-il chez lui, demandai-je à cet homme en m'efforçant d'affermir ma voix.

— Justement, ma petite dame, le voilà qui monte.

— Qu'est-ce que tu dis?... qu'est-ce que tu dis?... s'écria en entrant dans la chambre et parlant d'une voix aigre une grosse petite femme qui faisait à son mari des signes terribles, mais assez maladroits, car je les surpris. Quel M. Edmond?... nous ne connaissons pas ça!...

— Si, lui dis-je; mais je vois que vous craignez que je ne l'importune... Ce n'est pas mon intention... Je viens de le voir monter. Veuillez lui dire seulement que M^lle^ Esther l'attend où il sait bien.

Et je glissai vingt francs dans la main de la femme.

Elle me regarda avec une sorte de méfiance que la vue de l'or semblait pourtant avoir modifiée, et elle me dit :

Digitized by Google

— Ah ! alors, c'est différent, si réellement ce n'est pas pour lui faire arriver de la peine.

— Du tout. . Bien au contraire... Faites-lui ma commission. Je vois avec plaisir qu'il a raison d'avoir confiance en vous.

— Pardine ! dit l'homme, enchanté sans doute de la tournure que prenait l'affaire. Si depuis trois ans qu'il vient ici il n'avait pas confiance...

J'entendis ces mots en sortant, car je n'y pouvais tenir davantage. J'entendis encore quelques paroles confuses de la femme qui n'était pas entièrement rassurée peut-être et le bruit aigre des ciseaux qui recommençaient à couper le drap. Il me semblaït que ces ciseaux s'enfonçaient dans mon cœur.

J'étais venue là, pour faire quelque chose sans doute, et pourtant je ne me sentis la force de rien faire. J'arrêtai machinalement une voiture qui passait à vide, et lui jetant mon adresse je rentrai chez moi plus morte que vive.

Trois ans !... et il n'y a qu'un an que je suis sa femme ! Pourquoi donc m'a-t il épousée? .. Pour mon argent, sans doute. . Et c'est un honnête homme !

En rentrant chez moi je fus prise de convulsions horribles... On me coucha sans doute, car je ne revins à moi que fort tard. Edmond était auprès de moi, me soignant avec beaucoup de tendresse et me faisant prendre lui-même une potion ordonnée par le docteur. N'est-ce pas étrange, dis? Cet homme qui ne s'en rapporte qu'à lui pour tous ces petits soins et qui ne craint pas de passer sa vie à empoisonner la mienne.

J'ai passé quinze jours au lit .. On craignait une maladie grave... J'étais aux premiers mois d'une grossesse peu avancée et si *ardemment attendue*. Mais la force de

Digitized by Google

ma constitution et l'*amour d'Edmond* — c'est le mot du docteur — m'ont sauvée. Quant à la grossesse, il n'y faut plus penser... Tout est fini de ce côté... J'en ai maudit Edmond... mais je crois que j'en ai béni Dieu.

Edmond ne sait rien de ce qui a causé mes souffrances... Je n'ai rien dit encore... je suis dans un de ces mornes abattements qui succèdent aux grandes crises .. Mais un jour viendra sans doute où le silence me pèsera, et alors je frémis en pensant à ce qui se passera entre nous. L'amour est mort chez moi, c'est évident .. mais quand il faudra le lui dire... il me semble que je le tuerai une seconde fois de mes propres mains.

Plains-moi... plains ton Emma et sois heureuse.

EMMA.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV

Réponse de Juliette à Emma.

Vertu de ma vie! ma chère enfant; tu as mis un an à t'apercevoir de *cela*, et tu te plains. Moi, au bout de six mois, j'étais fixée.

Loin de moi la pensée de vouloir prendre légèrement tes douleurs. Avec le caractère tendre et sensible que je te connais, elles doivent être affreuses; mais puisque, grâce au ciel, te voilà sauvée, je ne sais si je n'aime pas mieux que cette opération t'ait été faite que de te savoir plongée dans un aveuglement qui me paraît la plus honteuse et la plus ridicule de toutes les choses pour une femme d'esprit. Ce que je te dis là t'étonne, mais c'est que cet aveuglement insensé, idiot, stupide, a été le mien pendant six mois, mais si complet, si entier, si humiliant que, quand j'en suis sortie, *fouchtraminette!...* comme disait notre vieux colonel; mais n'anticipons sur les événements!

Tu connais Ernest, ce gros, gai, bon enfant, qui paraît innocent comme au jour de sa naissance. Aurais-tu

Digitized by Google

jamais cru qu'il y eût un Don Juan, un Lovelace, un Faublas, sous cette nature joyeuse et caressante? Oh! le monstre! .. Mais voilà que j'anticipe encore!

Quand nous sommes arrivés dans cette atroce petite ville qui me parut un paradis, à moi qui n'aime que Paris — juge si j'étais fascinée. — Nous fûmes reçus par ma belle-mère, une vieille femme à cheveux blancs, qui m'accueillit très-simplement mais très-cordialement, en m'embrassant au front, et en me remettant les rênes de l'administration, sans aucune de ces simagrées que se permettent, dit-on, les belles-mères. Parlant peu, parlant bas quand elle parle, souriant toujours d'un sourire vague et un peu triste, cette chère femme paraissait n'avoir d'autres désirs que de rester tranquille, et d'attendre paisiblement la mort dans son fauteuil. Bonne mais sans expansion, elle faisait ce qu'elle croyait m'être agréable, mais sans étalage et sans même de tendresse apparente. Elle me semblait si nulle de toutes façons, si effacée, que j'en dis un mot à Ernest, qui me répondit : Ma mère est une excellente femme, mais elle a toujours été telle que tu la vois, du moins, tu n'auras à craindre de sa part aucun empiétement d'autorité. Comme il y avait quelque chose de vrai là-dedans j'en pris facilement mon parti et je me contentai de baptiser la chère femme de l'épithète d'*insignifiante* et tu sais ce qu'elle veut dire chez moi. Patience, patience, je me confesse à toi .. mais tu vas la voir grandir tout à l'heure cette vieille insignifiante, selon moi... Et dire qu'il y a de ces destinées-là... et dire... mais voilà que j'anticipe toujours!

Dans les premiers jours, ce ne fut que fêtes et divertissements chez les notables de la ville, partout je fus accueillie à merveille, mes petits airs étourdis ne déplaisaient pas trop, et surtout comme ils paraissaient plaire à

Digitized by Google

Ernest, je ne m'inquiétais guère du reste. Parmi les personnes qui me faisaient le plus d'accueil, était une dame déjà de la seconde jeunesse, la baronne de *** qui donne le ton à la ville. Chacun lui témoigne ici un respect et une admiration qui me paraissait bien due à son titre, à sa situation et à ses vertus, pensais-je! — jeune idiote! — et je lui étais reconnaissante des soins qu'elle prenait de moi, malgré un petit ton de supériorité et de protection qui me paraissait bien un peu exagéré; mais Ernest semblait fier que j'eusse un tel chaperon... donc tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!

Je brûle le papier... et je raconte les choses à *la diable*, comme je fais toujours, mais, vois-tu, je crois que si je m'appesantissais trop sur ces iniquités, je serais capable de mettre le feu à toute cette horrible petite ville.

Tu sais que je ne suis pas bête et qu'il ne faut pas me parler beaucoup pour me faire deviner le fin des choses. Je remarquai donc bientôt, mais sans me l'expliquer, qu'on semblait avoir pour moi des paroles de commisération et comme des regards de pitié. Mais malgré tout l'esprit dont je me targue, ma fascination était telle que cette découverte me fit rire. De la pitié pour moi, la plus heureuse petite créature qui fût au monde. C'était trop drôle, n'est-ce pas? Tu vas voir comme c'était drôle!

Un matin, je trouvai sous mes pas une lettre... Quelle lettre! ma chère!... T'en rapporter les termes, impossible, quoique chaque mot m'en soit entré dans la cervelle comme autant de pointes d'aiguille. Mais elle était de ladite dame qui m'accablait de tant de soins et que j'enveloppais de tant de reconnaissance. Elle plaignait Ernest, d'*avoir choisi* une petite *pensionnaire comme*

Digitized by Google

moi, indisciplinable et écervelée... Elle lui disait qu'elle lui avait, en effet, *permis* de se marier, puisque les *intérêts de sa fortune* l'exigeaient, mais qu'elle n'avait pas cru qu'il prendrait un *enfant en sevrage...* Il y avait quatre pages pleines, ma chère, d'une petite écriture vieillotte, recroquevillée, pointue comme la dame. Bref, cette lettre me prouvait clairement que cette dame était la vraie femme de mon mari, et que moi j'étais, quoi?... sa maîtresse, apparemment.

Oh! mon ange, la belle petite colère qui s'empara de moi. Je tournai vingt-sept fois autour de la chambre sans savoir ce que je faisais. Puis soudain courant à ma belle-mère, je lui tendis la lettre en lui criant :

— Connaissez-vous *cela!*

Elle jeta les yeux sur l'écriture, puis, sans lire, — preuve qu'elle savait tout — elle m'attira dans ses bras, couvrit mon front de larmes et de baisers, en me disant :

— Oh! mon pauvre bel ange, voilà le jour que j'attendais pour te voir venir à moi!

Et alors je la connus tout entière, cette chère créature du bon Dieu!... elle m'ouvrit son cœur, me raconta toute sa vie... O Emma, les hommes!

Elle me dit : (1). . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Hein! ma chérie, est-ce navrant?

(1) Ici, quelques feuillets de la lettre de Juliette ont été perdus et nous n'avons pas trace des douleurs que la vieille dame lui raconta. Mais nous n'avons pas de peine à croire que ce récit fut horrible. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

— Et que faire, quand on se trouve dans cette situation ? lui demandai-je quand elle eut fini.

— Ce que j'ai fait, mon pauvre ange, souffrir et se résigner.

— Se résigner ! m'écriai-je.

— Se résigner et ne pas se venger, ajouta-t-elle en levant le doigt avec autorité pour mieux se faire comprendre.

J'ai compris, mais je trouve cela bien dur, quoique je sente qu'elle a raison. Elle a été une sainte, oui, mais je ne suis pas du bois dont on les fait. Voilà six mois que j'asticote Ernest, en le plaisantant sur son amour pour les antiquailles, et en lui adressant une foule d'allusions moitié sucre, moitié vinaigre, qu'il écoute en riant, et il continue son petit manége... qu'il y prenne garde !

Je me tiendrai à la rampe, tant que je pourrai, mais si ma main glisse, à la grâce de Dieu.....

JULIETTE.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI

Emma à Juliette. — Deux ans après.

Oui, Juliette, ta belle-mère a raison... il faut souffrir et ne pas se venger... mais moi j'ai vingt-deux ans... combien dureront mes tortures?

Je n'ai pas répondu à ta lettre il y a un an, lettre ou malgré l'apparente légèreté de ton style, j'ai deviné toutes tes douleurs, et où, du reste, j'ai trouvé celles de la pauvre femme près de laquelle tu vis et que j'admire profondément. D'abord, à quoi bon te répondre, puisque toi aussi tu es dans la douleur et que je ne puis te consoler? Puis, j'étais dans une de ces crises terribles qui vous rendent incapable de penser à autre chose qu'à la souffrance qui vous torture. Mais ta belle-mère avait encore raison, la lutte est impossible... J'ai voulu lutter et j'ai été vaincue... vaincue de toutes les façons... de la manière la plus honteuse... la plus avilissante... Je rougis de moi-même!

Elle avait toujours raison, ta belle-mère; la seule, la vraie femme d'un homme, c'est sa maîtresse. Celle à la-

Digitized by Google

quelle il s'est engagé devant les hommes et devant Dieu n'est qu'une prostituée légale... et chose horrible une prostituée qui ne peut se soustraire à la prostitution à moins de scandales, à moins de rendre publiques ses plaies secrètes, à moins d'avoir l'énergie d'une foule de résolutions dont la moindre me répugne plus que la mort.

Ainsi voilà le fait. A vingt-deux ans, je suis à jamais l'esclave d'un homme que je n'aime plus et qui pis est je ne peux plus estimer.

Voilà le bilan de la vie d'une femme. Un an d'illusion, de croyance, de foi, et puis plus rien ! le désert! Plus d'amour, plus d'amitié, plus de respect, plus d'espérance... le *dévoir*... l'austère devoir lui *seul!*

Mais ils nous croient donc bien fortes ces hommes qui exigent de nous un héroïsme de chaque jour? Ils nous croient donc d'une nature bien différente de la leur? A leurs yeux sommes-nous des anges ou des brutes? Nous pensent-ils assez nobles et assez grandes pour souffrir en silence? ou assez bornées et assez sottes pour ne ressentir aucun des mépris dont ils nous accablent? S'ils veulent des compagnes pourquoi les avilissent-ils? S'ils ne veulent que des esclaves pourquoi les entourent-ils de l'apparence de la liberté et de l'égalité? Quelle insouciance et quelle brutalité est donc la leur!

Eh bien, soit! résignons-nous, puisque telle est la loi... résignons-nous à vivre seules, à souffrir en silence, à ne rien croire, à ne pas aimer!

Ne pas aimer!... pourquoi donc si telle est notre destinée, Dieu a-t-il mis dans notre sein ce besoin de tendresse inépuisable? Pourquoi nous a-t-il confié le germe de tous les enthousiasmes pour ce qui est bon, noble et pur, puisque nous devons accepter en silence toutes les ignominies, toutes les bassesses, toutes les laideurs de

Digitized by Google

cette vie? Pourquoi..... mais à quoi bon questionner puisque personne ne veut nous répondre?

Oh ! ma pauvre Juliette, je suis dans une crise horrible. Je ne sais ce qui m'attend et ce qui me menace !... je ne sais ce que je crains ou ce que j'espère !... Espérer !... Puis-je encore espérer quelque chose ?

Souvent je me reporte aux jours de mon enfance, jours que j'avais tant de hâte de voir s'écouler, pour arriver plus vite à cette jeunesse qui, selon mes illusions naïves, devait m'apporter tant de bonheur ! Hélas ! que sont devenues ces illusions ! sur quoi reposaient-elles? qui donc les avait mises dans mon cœur ? le rêve était bien doux mais que le réveil fut terrible !

Te rappelles-tu notre compassion pour ces saintes filles qui consacrent leur vie à soigner les malades? Vivre seules, toujours seules, disions-nous, vivre sans être épouses et mères... qu'elles sont à plaindre ? Enfants que nous étions, elles se dévouent, elles peuvent se dévouer et nous les plaignions. Ah ! celles qui sont véritablement à plaindre, ce sont celles à qui tout est interdit, même le dévouement.

Et ces douleurs que je ressens, il faut les cacher à tous les yeux, il faut sourire à des indifférents, car si je laissais voir les traces de mes insomnies et de mes larmes, je déplairais au maître, et je ne dois pas lui déplaire... aussi, comme je me cache pour pleurer, pour prier, pour souffrir... Comme ils se trompent tous sur ce qui se passe en moi !... Comme pas un ne devine ce qui me torture !

Pas un ai-je dit? Si, je me trompe, il en est un, un seul qui semble au courant de toutes mes émotions, et les partager toutes, comme s'il les devinait ; parfois, je crois

Digitized by Google

lire dans ses yeux un mélange de compassion, de dévouement, de respect et d'am...

Oh ! tiens je suis folle, je ne veux pas penser, je ne veux pas rêver, je veux mourir !

Adieu, Juliette ! je t'aime, aime-moi, j'ai tant besoin d'être aimée.

EMMA.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII

Réponse de Juliette à Emma.

Que veux-tu que je te dise, moi!... la rampe n'était pas solide... ou bien ma main a glissée... toujours est-il que..., A qui la faute ?

JULIETTE..

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII

Où l'on voit apparaître madame Sganarelle & où l'on apprend l'étrange manière dont nous nous séparâmes mon secrétaire et moi.

Le lendemain je dis à mon secrétaire :

— Clémence en était précisément arrivée au point de désespoir, de lutte, et de besoin d'aimer où nous avons laissée la pauvre Emma, lorsque je lui fus présenté.

— A qui? s'écria mon secrétaire, à Clémence?

— Oui.

— Mais Clémence, c'est madame Sganarelle !

— Sans doute.

— Et vous avez été son amant ?

— Eh bien, après ?

— Va te faire lenlaire..... turlutaine et misten-flûte !

— Quelles sont ces expressions, dis-je avec dignité.

— Mais, monsieur, votre livre n'était déjà pas bien concluant... vous lui enlevez toute influence, en avouant une chose pareille.

Digitized by Google

— Que voulez-vous dire?

— Chacun va s'écrier que vous n'avez plaidé si longtemps que pour votre sainte.

— Monsieur!...

— Tenez, monsieur, dit-il en m'interrompant assez impertinemment, il faut que je vous dise ce que j'ai depuis longtemps sur le cœur. Vous êtes un vieux brave homme, très-respectable, mais, quand à ce qui est du cerveau, je crois...

— Que croyez-vous?

— Vous m'entendez bien... C'est mon avis, à moi d'abord, puis, c'est celui de mademoiselle Rosalinde.

— Qu'est-ce que mademoiselle Rosalinde, dis-je voulant savoir tout à fait à quoi m'en tenir.

— C'est une jeune fleuriste charmante que je vais épouser.

— Vous vous mariez? m'écriai-je, entrevoyant la vengeance.

— Oui, monsieur, et comme tout ce que vous disiez me mettait assez martel en tête, je n'ai pas été fâché de la consulter un peu sur votre ouvrage.

— Quoi, monsieur, vous avez eu l'indélicatesse...

— Ecoutez donc, monsieur, la chose en valait la peine! mais je suis complétement rassuré... Ah! monsieur, elle a joliment ri!

— Elle a ri!

— A en mourir et moi aussi, par sympathie... Ah! monsieur, vous pouvez vous vanter de nous avoir joliment fait faire du bon sens.

J'étais atterré; ce qui lui donna le temps de continuer.

— Comment, m'a dit Rosalinde, ton vieux patron veut empêcher les maris de tromper leurs femmes, et les fem-

Digitized by Google

mes de tromper leurs maris ! Mais, mon bon ami, ça été de tout temps ! Le mariage et tout ce qui s'ensuit est une institution respectable à laquelle il ne faut pas toucher. Ton vieux patron ne respecte rien. Il met le code à l'envers, il loge des déesses dans des colimaçons, il fait parler des chaises... bref, tout ce qui peut t'arriver de mieux en le fréquentant, c'est de devenir aussi fou que lui... si tu tiens à être parfaitement éclairé sur les choses du mariage, épouse-moi, et tu le seras autant qu'on peut l'être.

— J'en accepte l'augure, m'écriai-je d'un ton prophétique.

— Enfin, monsieur, elle m'a bien recommandé de dire à monsieur, qu'il vient de s'ouvrir dans cette rue même un bien bel établissement qui pourrait être très-utile à monsieur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on y donne des douches à volonté !

Et il s'enfuit en éclatant de rire.

Ah ! le misérable ! si je connaissais sa femme... et si je n'avais pas *quatre-vingt-huit* ans !

. . . . . .

. . . . . .

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

pages.

DÉDICACE..... 1

AVANT-PROPOS..... 3

CHAPITRE I. — D'une objection de mon secrétaire..... 7

II. — D'une question délicate..... 12

III. — Où il sera traité d'un peu d'histoire et de philosophie..... 17

IV. — De l'objection que me fit mon secrétaire..... 22

V. — De l'influence des pets de nonne sur la destinée de mon oncle..... 27

VI. — De l'esprit fondamental de ce livre..... 30

Digitized by Google

CHAP. VII. — Des choses que je dis à mon secrétaire et du choix que nous fîmes de Sganarelle..... 33
VIII. — Du plus beau jour de la vie de Sganarelle... 38
IX. — Histoire de ma petite cousine Laure..... 43
X. — De l'effet que je produisis sur mon secrétaire et de ce qui s'ensuivit..... 46
XI. — De mes opinions en matière politique et sociale..... 50
XII. — Lettre que l'auteur craint bien de voir lettre close pour tous les maris..... 55
XIII. — Temps d'arrêt..... 61
XIV. — Hermine..... 64
XV. — Des objections que me fit mon secrétaire et d'un présage oublié par le collége des Aruspices à Rome..... 175
XVI. — Quel était ce présage et de son influence sur moi..... 186
XVII. — Un mot sur l'âne de Tristram Shandy et sur le vigoureux soufflet qu'un auteur de nos jours a donné audit âne..... 192
XVIII. — Où Sganarelle reparaît à l'horizon, et de l'interruption dont il fut cause..... 190
XIX. — Qui n'est qu'une suite du précédent..... 201
XX. — Histoire de la belle boulangère. — Comment ma danseuse me trompa et comment je marchai sur les traces de Raphaël..... 211
XXI. — Où l'on trouvera l'entretien que j'eus avec la belle boulangère, et les suites étranges et peu prévues de la visite qu'elle me fit... 221
XXII. — Qui contient une catilinaire contre les maris, et quelques réformes indispensables aux lois qui régissent le mariage, et notamment aux articles 308, 309 du code civil, et 324 du code pénal..... 230
XXIII. — Qui contient un court résumé et un parallèle plus court encore..... 237
XXIV. — Emma à Juliette. — Un an après..... 241
XXV. — Réponse de Juliette à Emma..... 253
XXVI. — Emma à Juliette — Deux ans près..... 258
XXVII. — Réponse de Juliette à Emma..... 262

Digitized by Google

CHAP. XXVIII. — Où l'on voit apparaître Mme Sganarelle, et ou l'on apprend l'étrange manière dont nous nous séparâmes mon secrétaire et moi 263

Pari — Imp. Vallée, 15, rue Breda.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

SCÈNES

DE LA

VIE DE FAMILLE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

Digitized by Google

SCÈNES

DE LA

VIE DE FAMILLE

PAR

JULES DE WAILLY FILS

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1860

Tous droits réservés.

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

A MON PÈRE — A MA MÈRE

A vous ces premières pages sorties de ma plume. En les écrivant, j'ai voulu peindre les joies pures de la famille, et ces mille petits riens dont se forme ce grand tout qu'on nomme la paix du foyer domestique. Dans un siècle où l'on a pris le parti de tout nier, même la famille, ce livre, à défaut d'autre mérite, aura peut-être la valeur d'une protestation, et à qui pourrait-il être mieux dédié qu'à vous, qui m'avez fait aimer la famille en me la faisant si bien

Digitized by Google

comprendre? Recevez donc cette dédicace avec le même plaisir de cœur qu'en trouve à vous l'adresser

Le plus respectueux et le plus tendre fils,

JULES DE WAILLY fils.

Paris, 15 novembre 1859.

Digitized by Google

SCÈNES

DE LA

VIE DE FAMILLE

UNE DENT DE LAIT

PREMIÈRE PARTIE

I

Rue de Varennes, nº 33, se trouve un de ces hôtels quasi princiers, où seuls ont le droit de demeurer les débris de cette brillante et fastueuse noblesse, qui fut pendant si longtemps une des plus hautes gloires de la France. De tous ses priviléges, c'est maintenant à peu près l'unique qui lui reste, et ce que quelques personnes appellent bouderie n'est souvent chez elle que cette dignité inhérente aux grandes ruines, qui se souviennent encore qu'elles furent de grandes choses et se conten-

Digitized by Google

tent aujourd'hui de n'être plus que de grands souvenirs.

C'était vers le milieu de l'hiver de 1857 ; un feu, que la saison rendait nécessaire, brûlait dans l'âtre de l'aristocratique cheminée de l'hôtel de Vieusaltes. Trois personnes étaient rassemblées autour de ce feu. La conversation était suspendue, et chacune d'elles semblait se livrer à des réflexions de diverses natures, et, pour ainsi dire, chercher dans son esprit de nouveaux arguments et de nouvelles forces pour la discussion un instant interrompue. Nous en jugeons ainsi du moins au sourcil froncé d'un vieillard encore vert, mais déjà sur le déclin de la vie, qui occupe presque entièrement le grand canapé au coin gauche de la cheminée ; aux regards tantôt humides, tantôt suppliants, tantôt armés d'une résistance énergique et sûre d'elle-même, que lève sur lui une grande et belle jeune fille assise ou plutôt perdue dans un vaste fauteuil faisant face au canapé ; et à l'attitude conciliatrice et bienveillante qui respire dans toute la personne d'un jeune homme négligemment adossé au marbre de la cheminée, et qui, tout en laissant échapper de ses lèvres la fumée bleuâtre d'une cigarette, porte alternativement sur chacun des deux autres personnages un regard empreint d'une amitié dévouée.

Digitized by Google

Le vieillard qui occupe le canapé à gauche de l'appartement est le marquis de Vieusaltes, en qui doit s'éteindre une des plus anciennes et des plus nobles familles de France, puisqu'il n'a qu'une fille. Son visage, un peu maigre comme toute sa personne, porte ce cachet de distinction et de calme noblesse, indice certain d'une vie dignement remplie et d'une conscience qui n'a à se reprocher aucune déviation dans cet étroit chemin du devoir, où les progrès de l'industrie moderne ont cependant ouvert tant de sentiers de traverse, aucune hésitation dans sa foi ou dans ses croyances, que n'ont ébranlées ni les éclatantes défections ni les nombreuses palinodies qu'il a vues s'accomplir sous ses yeux. Tout en lui respire une fermeté sagement tempérée par la bonté, une juste fierté de sa race et de son nom, mais entièrement exempte de morgue hautaine ou de méprisante affectation.

La jeune fille, Mathilde de Vieusaltes, reproduisait en elle tous les signes caractéristiques de son père, adoucis par la grâce et la douceur naturelles aux femmes. Mathilde n'était pas belle ; à la rigueur même, on n'aurait pas pu dire qu'elle fût jolie; mais il y avait en elle tant de distinction aristocratique, tant de grâce aisée et

Digitized by Google

de bon goût, qu'on ne pouvait la regarder sans se sentir pris pour elle d'une sympathie irrésistible et soudaine. Deux épais bandeaux de cheveux noirs s'arrondissaient en couronne sur un front un peu bombé, marque certaine d'une fermeté de caractère qu'elle tenait de ses aïeux ; ses yeux étaient petits, mais si remplis de douceur et de bonté, qu'on n'aurait certes pas voulu risquer de leur faire rien perdre de cette charmante expression pour les agrandir, dût leur éclat y gagner quelque chose ; ses narines mobiles et qui se gonflaient sous la moindre émotion, trahissaient une âme accessible à tous les sentiments tendres et généreux. Sa bouche était un peu grande, un peu dédaigneuse peut-être ; mais on sentait que ce dédain ne s'adressait qu'aux choses mesquines et vulgaires, et que ses lèvres savaient toujours trouver un sourire doux et bon pour quiconque l'avait mérité. Sa taille un peu affaissée dans ce moment, par suite du travail qui semblait l'absorber et sur lequel elle se courbait, ainsi que par la secrète tristesse qui la dominait, devait pourtant, au besoin, pouvoir se relever fière et hautaine dans les occasions où l'exigerait sa dignité. Bref, Mathilde était bien le type de ces jeunes filles fières et bonnes, altières et tendres, impérieuses et douces, qui faisaient

Digitized by Google

autrefois des jeunes filles françaises les premières femmes du monde.

Le jeune homme qui les séparait était un de ceux dont, pour la figure et la personne en général, le vulgaire ne trouve rien à dire, ni en bien, ni en mal. Mais sous ce type effacé et mixte, pour ainsi parler, l'observateur attentif découvrait mieux que la beauté : il y sentait l'intelligence du grand et du beau, alliée à la force de l'esprit qui fait traduire les belles idées en belles œuvres. Il devait y avoir chez lui plus qu'un homme du monde, plus qu'un gentilhomme peut-être, il devait y avoir en lui l'étoffe d'un grand homme. Il n'avait pas encore atteint la trentaine, et déjà un ruban rouge de la Légion d'honneur décorait son habit, et cette distinction, si souvent prodiguée à la faveur, semblait devoir être là comme l'indice d'un mérite réel et supérieur. Le jeune homme s'appelait Edgard Moulin, était neveu du marquis et cousin de l'aristocratique Mathilde de Vieusaltes.

Le vieux marquis relève le tête, il va parler, écoutons :

— Il faut pourtant prendre un parti, ma chère Mathilde, dit-il d'une voix douce, mais ferme ; la comtesse de Meursan demande une réponse dans la journée, et

Digitized by Google

l'heure avance. Tu as fait sur son protégé, le baron d'Auberive, l'impression favorable que tu devais nécessairement produire...

— Le baron est vraiment trop indulgent, et je lui suis reconnaissante on ne peut pas plus, dit Mathilde avec une nuance d'amertume dans la voix.

— Le baron est un galant homme, reprit le père avec un peu de sévérité, qui recherche ta main, et qui en la recherchant, nous fait autant d'honneur que nous pouvons lui en faire nous-mêmes en acceptant son alliance. Il a bien droit à quelques égards, continua-t-il avec bonté, et je m'étonne que ma fille Mathilde l'oublie. Tu as consenti à une première entrevue, c'est presque un engagement. Tu sais que je ne suis pas un père despote, et que je ne violenterai jamais tes sentiments; mais aujourd'hui, le baron réclame une seconde entrevue par l'entremise de la comtesse, de l'intérêt de qui tu ne peux douter en ce qui te concerne; c'est bien le moins qu'elle sache à quoi s'en tenir. Que décides-tu?

— Rien, mon père, dit Mathilde d'une voix tremblante; mais pourquoi exigez-vous que je me marie? Ne suis-je pas bien près de vous?

Digitized by Google

— Mon enfant, répondit le marquis, je t'ai dit vingt fois les raisons qui me font désirer ton mariage, et tu les comprendrais, j'en suis sûr, si quelque influence étrangère ne venait t'empêcher de considérer les choses à leur vrai point de vue. Tu sais que, veuf trop tôt, pour mon malheur et pour le tien, si je n'ai pas un instant songé à me remarier, c'est non-seulement à cause des souvenirs chers et sacrés que m'a laissés ta bonne et pauvre mère, mais encore parce que je n'ai pas voulu introduire dans notre vie des intérêts hostiles à tes propres intérêts; car je t'ai toujours tendrement chérie, Mathilde, et je dois reconnaître que si j'avais fait un sacrifice pour toi en agissant ainsi, tu m'en aurais grandement payé par ton affection et par le bonheur que tu me prodigues. Mais nous ne sommes pas éternels, ma pauvre enfant, ajouta-t-il : le jour peut venir bientôt où j'irai rejoindre là-haut celle qui nous a quittés trop vite, et je ne puis souffrir l'idée que tu restes seule sur terre, sans protecteur et sans appui. Quelle que soit sa fortune, une jeune fille ne peut vivre dans le monde, entièrement libre de tout lien de famille, et quoique tu aies l'idée romanesque de vivre ainsi, je ne puis, moi, supporter cette pensée. Non, ma fille, je ne le puis pas; je ne mourrais pas

Digitized by Google

tranquille! Il faut donc qu'en fille sage, tu satisfasses sur ce point ton vieux père.

Et, après un instant de silence, destiné à laisser apprécier à sa fille toute la portée de ses paroles, il ajouta :

— Eh bien ! que dois-je répondre à la comtesse ?

— Mais, mon père, dit Mathilde, à travers des sanglots que lui arrachaient les paroles paternelles et douloureusement prévoyantes du marquis, mais mon père, je n'aime pas M. le baron d'Auberive.

— Ma fille, reprit le marquis, il est bien rare que, dans le monde, l'amour précède le mariage; mais quand un parti qui se présente, offre, comme le baron d'Auberive, toutes les garanties désirables, il est bien rare aussi que le mariage n'amène pas l'amour. Le baron, je le répète, est un galant homme, et tu sais que dans ma bouche ce mot signifie quelque chose et n'est pas appliqué à la légère à quelqu'un qui n'en serait pas entièrement digne. La raison que tu me donnes n'est donc que spécieuse et...

— Mon père! repartit Mathilde d'une voix un peu plus ferme, vous savez bien que j'en aime un autre.

— Ah! assez sur ce sujet, dit le marquis en élevant la voix ; je savais bien le véritable motif d'une semblable

Digitized by Google

résistance, mais je voulais feindre de l'ignorer, ne fût-ce que par considération pour une fille qui n'a pas le cœur de se respecter elle-même. Un semblable oubli de sa dignité chez Mathilde de Vieusaltes, chez ma fille unique, aurait droit de me surprendre, s'il ne m'affligeait davantage encore. Voilà ce que c'est que de laisser une jeune fille maîtresse d'en agir à sa tête. Je suis puni par où j'ai péché, et j'aurais dû prévoir ce qui arrive aujourd'hui ; mais, sachez-le bien, mademoiselle de Vieusaltes, votre vicomte Ernest ne me sera jamais rien, vînt-il à mes pieds me supplier de lui accorder votre main. Ce vicomte Ernest, ajouta-t-il en élevant encore la voix, excité par l'attitude décidée que Mathilde, se raidissant sous sa colère, avait prise pour l'écouter, ce vicomte Ernest est un drôle, c'est un...

— C'est un charmant garçon, dit doucement Edgard, qui jusqu'alors n'avait pas pris part à l'entretien, attendant le moment d'intervenir, moment qu'il savait bien devoir arriver. Oui, continua-t-il, sans paraître remarquer l'air de colère avec lequel le marquis se tournait vers lui, je l'ai connu au collége, puis je l'ai retrouvé plus tard dans le monde. C'est un très-galant homme aussi ; et pas plus que vous, mon oncle, je ne prodigue

Digitized by Google

ce titre à tort et à travers; malheureusement pour lui, c'est une tête faible, capable de se brûler la cervelle plutôt que de faire volontairement une mauvaise action, mais pouvant, sans s'en douter aucunement, en commettre une fort méchante. Il a mal agi, c'est certain; nul ne peut savoir ni comment, ni pourquoi. Peut-être ne le sait-il pas lui-même. Je le blâme; mais je ne le pends pas.

En achevant ces mots, Edgard roula froidement une seconde cigarette entre ses doigts et l'alluma sans s'occuper des signes de reconnaissance que lui adressait sa cousine, et des regards de fureur que lui lançait son oncle.

— Bravo! mon neveu, bravo! dit le marquis ne se contenant plus; encouragez les faiblesses de Mathilde; flattez ses penchants aux dépens de sa dignité; mettez-vous avec elle contre l'autorité d'un père, c'est là un rôle digne de vous. Ne faut-il pas encore, pour vous complaire, que j'aille prendre ce Monsieur par la main, et que je le supplie moi-même.....

—Pardon, mon oncle, dit Edgard avec le même calme; votre neveu, tout Edgard Moulin qu'il est, et il s'en vante, car Moulin était le nom d'un honnête homme qui

Digitized by Google

le lui a transmis pur et sans tache, n'a pas, proportion gardée, moins souci de l'honneur de Mathilde que vous-même ; j'ai dit ce que je pensais tout à l'heure de l'homme comme homme, car vous alliez le rabaisser avec excès, et c'était injuste ; mais en ce qui touche Mathilde, je dis et je le dis devant elle-même, que je défends au vicomte Ernest de penser en quoi que ce soit à elle, et j'ajoute que si un duel n'eût pas été plus compromettant que le silence, puisqu'en fait rien de grave n'est arrivé, le vicomte Ernest eût payé cher la légèreté de sa conduite. Ne prétendez donc pas, mon oncle, que je flatte les penchants de Mathilde aux dépens de sa dignité, car je verserais tout mon sang pour la défendre ou la venger, et vous le savez bien.

— C'est bon, Edgard, c'est bon, dit le marquis, dominé malgré lui par la mâle franchise du jeune homme, sur le cœur de qui il savait bien pouvoir compter, et qu'il aimait tendrement ; tu as mal compris mes paroles, et je connais ton amitié pour nous... mais il est dur pourtant de se voir faire la leçon par de jeunes têtes.

— Et toi aussi, mon bon Edgard, tu m'abandonnes donc ? dit tristement la jeune fille.

— Non, cousine, non, je ne t'abandonne pas, reprit

Digitized by Google

doucement Edgard ; seulement, je parle devant toi le langage de la vérité, parce que tel est mon devoir ; mais je ne crois pas qu'il faille heurter tes sentiments, parce que je connais trop ton cœur, pour ne pas savoir que tu souffres en ce moment, et toute souffrance vraie est respectable. Les désirs que mon oncle a de te voir mariée, sont trop sages et basés sur de trop justes motifs pour que je ne te dise pas comme lui : Marie-toi, si tu le peux, sans trop briser ton cœur. En te parlant ainsi, je ne suis pas suspect, car je ne verrai le jour de ton mariage, quel qu'il soit, qu'avec une instinctive répugnance. Un frère tremble toujours, en voyant sa sœur s'embarquer sur une mer aussi orageuse que celle du mariage, et tu es bien un peu ma sœur.

— Tu peux même dire beaucoup, mon bon Edgard, répondit affectueusement la jeune fille en lui serrant la main.

Pendant cet entretien, le vieux marquis se promenait en long et en large dans le salon, s'avouant tout bas que la froide raison de son neveu était plus capable d'agir sur Mathilde que ses emportements à lui. Enfin, quand le silence fut rétabli, il s'arrêta devant sa fille, et lui dit :

— Voyons ; en définitive, que décides-tu ? La comtesse

Digitized by Google

attend une réponse, et, bonne ou mauvaise, je ne puis me dispenser de lui en faire une. C'est bien le moins que tu prennes un parti.

— Ce que vous ferez, sera bien fait, mon père, dit Mathilde en se levant avec une dignité calme. Agissez comme vous l'entendrez; je vous obéirai en fille soumise, mais ne me mettez pas dans la dure obligation de mécontenter mon père en disant : non, ou de me briser le cœur en disant: oui.

Et, portant son mouchoir à ses yeux, elle sortit.

— Hum ! dit le marquis lorsque la porte fut refermée, en regardant son neveu d'un air d'embarras, c'est une réponse moitié figue et moitié raisin, cela... Je suis aussi indécis qu'auparavant, moi !

— C'est pourtant limpide comme eau de roche, répondit Edgard.

— Tu trouves?

— Certainement.

— Allons, soit, dit le marquis en s'asseyant à son bureau, je vais donc écrire immédiatement à la comtesse.

— Pour lui annoncer...? interrogea Edgard.

— Eh ! parbleu ! pour lui annoncer que Mathilde consent à l'entrevue demandée, et que...

Digitized by Google

— Pardon mon oncle, reprit le jeune homme en l'arrêtant au moment où il se préparait à écrire.

— Quoi?

— Je me suis laissé dire, continua Edgard en riant, que vous aviez autrefois été très-heureux auprès des femmes, et que vous connaissiez parfaitement leur cœur.

— Eh bien! où veux-tu en venir, mauvais sujet? dit le marquis en souriant, intérieurement flatté de cette allusion à son passé.

— Eh bien, mon oncle, vous avez eu tort de négliger l'étude, vrai!

— C'est-à-dire que...

— Que vous n'y entendez plus rien, mon cher oncle.

— Hein! est-ce que par hasard un blanc-bec comme toi voudrait me manquer de respect?

— Dieu m'en garde, mon oncle! Rien n'est plus loin de ma pensée, mais permettez-moi de vous conter un apologue.

— Va-t'en au diable, avec ton apologue, dit le marquis en se levant avec une brusquerie comique; décidément tu vois mauvaise société, mon neveu; tu fréquentes les poëtes, et cette fréquentation te perd.

— Mais non, mon oncle, mais non... il y a quelque-

Digitized by Google

fois du bon chez les poëtes, dit Edgard toujours en riant, et quoi qu'on en dise, le vieux Lafontaine n'était pas un sot.

—Eh bien! voyons ce qu'il chante, ton apologue.

— Savez-vous ce que c'est qu'une dent de lait, mon oncle?

— Ah ça! te moques-tu de moi? dit le marquis. Est-ce que je n'ai pas une fille qui a fait toutes les siennes, et qui se sert même maintenant de celles qu'elle a pour déchirer impitoyablement mes projets?

— C'est cela même, mon bon oncle. Pour nous autres hommes, quand toutes nos dents de lait sont poussées, tout est dit; mais chez les jeunes filles, il en est une, une dernière, plus cruelle que toutes les autres, et qui cependant n'a pas plus de racine, qui leur pousse sur le tard et qui les fait parfois grandement souffrir; c'est celle qui tourmente Mathilde en ce moment-ci, c'est le *premier amour*, ce premier amour de jeune fille honnête et pure, qui naît on ne sait trop pourquoi, qui vient on ne sait trop comment, mais qui, avec son apparente faiblesse, dure quelquefois plus qu'une passion sincère. C'est un composé de niaiseries sentimentales et de naïves ignorances; mais celle qui l'éprouve ne voit

Digitized by Google

rien au delà, et tient à ces niaiseries comme à son plus cher trésor. Veuillez les lui arracher, elle s'y cramponne de toutes ses forces, elle les défend avec énergie, et s'y attache d'autant plus qu'elles lui ont coûté plus de peine à conserver. Laissez agir la nature, au contraire; un hasard, un choc, un mouvement brusque, un rien enfin suffira à faire tomber cette précieuse dent qui n'a pas de racine, et l'opération sera faite sans douleur.

— Hum! dit le marquis songeur; ainsi tu penses?...

— Je pense que Mathilde est encore trop près de ses souvenirs pour pouvoir les oublier ainsi; laissez au temps à faire son œuvre d'arracheur de dents et d'illusions, ajouta-t-il en riant, et je vous gage qu'avant un an Mathilde sera mariée et heureuse de l'être.

— Hum!... tu en arrives à ton but, sournois, qui est de te faire bien venir de ta cousine.

— Je n'ai pas d'autre but que son bonheur, mon oncle, et je crois bon mon conseil, puisque je vous le donne.

— Ainsi tu me conseilles d'écrire à la comtesse...

— Des phrases en l'air..., ce que vous voudrez; une lettre enfin qu'elle puisse montrer, quitte à lui dire après à elle-même, ce que vous jugerez bon, car elle est assez

Digitized by Google

de vos amies pour que vous puissiez vous expliquer franchement avec elle.

— Allons! puisque vous le voulez tous deux, dit le marquis.

Et il se remit à son bureau.

Mathilde rentra : elle était plus calme et semblait résignée à tout; cependant son œil regardait sournoisement en dessous la lettre qu'écrivait son père. Edgard avait repris sa place devant la cheminée.

— Il ne s'agit plus que d'envoyer cette lettre à la comtesse, dit le marquis en se levant et en sonnant.

— Mon père! fit Mathilde d'un air suppliant.

— Eh bien! quoi! dit le marquis, n'es-tu pas contente puisque je fais ce que tu veux, et que j'écris à la comtesse pour la prier de nous excuser, et de ne pas donner suite à ses projets?

— Vrai, bien vrai! vous avez écrit cela? dit la jeune fille, la figure rayonnante de joie.

— Hum! j'ai tort, gronda le marquis, mais Edgard l'a voulu, et je ne sais rien refuser à ce mauvais sujet-là.

Et il alla donner la lettre au valet de chambre qui entrait, en lui recommandant de la porter immédiatement à l'hôtel de Meursan.

Digitized by Google

— Toi, c'est toi qui l'as décidé, mon bon Edgard! disait pendant ce temps Mathilde au jeune homme.

— Tu vois, cousine, que je ne t'abandonne pas, dit celui-ci en souriant.

— Oh! tu es bon, toi! Vois-tu, j'en serais morte!

— Eh bien! Edgard, est-ce que tu ne dînes pas avec nous? dit le marquis en revenant, et voyant son neveu prendre son chapeau.

— Non, mon oncle, répondit le jeune homme, j'ai un dîner de corps ce soir, un dîner d'artistes auquel je ne puis manquer.

— Soit! bon appétit alors, monsieur l'artiste; et vous, la belle pleureuse, embrassez donc au moins votre père.

— Oh! de grand cœur, dit Mathilde, en entourant le cou de son père de ses bras, et en envoyant par-dessus l'épaule du marquis un dernier signe muet de reconnaissance et d'adieu à son cousin qui souriait en sortant.

Digitized by Google

II

Mathilde, comme nous l'avons dit, avait perdu sa mère à un âge où cette perte ne pouvait avoir à ses yeux toute son importance réelle. La Providence l'a décidé ainsi, et c'est sagement vu, comme tout ce qui vient d'elle. Si une petite fille de cinq ans pouvait savoir, indépendamment de l'affection qu'elle a pour elle, tout ce qu'elle perd en perdant sa mère, ce guide naturel que Dieu lui avait donné, elle ne résisterait pas à la conscience de son malheur. Si bon, si tendre, si prévoyant que soit un père, il n'a pas, et ne peut avoir cette prescience qui fait des mères un si sûr bouclier, une défense si infaillible pour leurs filles.

On ne sait pas tout ce que la privation de cette surveillance incessante et divine peut dans la vie d'une jeune fille mettre de douleurs, de fautes même, qui n'y eussent point trouvé place si sa mère eût été là pour les en écarter.

Digitized by Google

Grâce à Dieu, chez Mathilde, cette perte, si affreuse qu'elle fût, ne devait pas, ne pouvait pas avoir de conséquences aussi funestes.

La nécessité où elle fut de bonne heure de prendre au foyer de son père la place de sa mère absente, puisque le digne gentilhomme, comprenant, là comme partout, ce que lui commandait son devoir, n'avait pas voulu mettre d'étrangère entre sa fille et lui; la conscience secrète qu'elle acquit dès les premiers instants et de ce que la conduite de son père avait de généreux envers elle, et de ce qu'elle lui imposait de reconnaissance, firent d'elle avant l'âge une jeune fille douée d'un esprit plus sérieux et d'une connaissance plus exacte de la vie et du monde, que ne l'est ordinairement une jeune fille de vingt ans. Pour nous expliquer en deux mots, Mathilde était une jeune fille un peu femme et, cependant, n'était, en fin de compte, qu'une femme encore très-jeune fille.

Cette fermeté, que les circonstances l'avaient contrainte à prendre, et qu'elle déployait en toutes choses, sans jamais cependant rien oublier de ce que lui imposait le respect d'une fille envers son père, lui avait donné naturellement sur l'esprit du marquis une in-

Digitized by Google

fluence immense. La voyant douée de tant de raison précoce et de tant de dignité native, le marquis qui chérissait sa fille comme son plus précieux bien, ne faisait rien sans la consulter et lui accordait dans leur vie commune toute la prééminence qu'il eût accordée à sa femme, dont elle tenait si noblement la place. Cette confiance illimitée en elle fut la cause de ce premier chagrin qui, nous l'avons vu, s'était abattu sur la vie de Mathilde, et que sa mère lui eût sans doute épargné, en ne contraignant pas plus que le marquis les premiers battements du cœur de sa fille, mais en les dirigeant par les conseils d'une sage prudence.

Quelque temps avant le jour où commence notre récit, Mathilde rencontra dans le monde le vicomte Ernest***. Le vicomte Ernest, qui ne doit d'ailleurs jouer dans tout ceci qu'un rôle fort secondaire, quoiqu'il ait l'air d'en être le personnage principal, était loin d'avoir les qualités d'un héros de roman; il n'avait en lui rien de fatal ni de ravagé, rien d'idéal ni de vaporeux; on ne voyait reluire en ses yeux aucun reflet lumineux, indice d'une nature bouleversée par des passions orageuses; enfin sa présence n'étonnait pas comme *un miracle accompli*, et effrayait moins encore *comme une catas-*

Digitized by Google

trophe qui menace. Oh! mon Dieu non! c'était tout simplement un gentilhomme en habit noir, en gants jaunes, en souliers vernis, mettant irréprochablement sa cravate, et n'ayant, ni plus ni moins que tout autre jeune homme de sa classe, de charmes séduisants et d'attraits irrésistibles. Il y a même beaucoup à parier que Mathilde n'eût pas fait attention à lui, plus qu'à tout autre de ses valseurs ou de ses polkeurs, si le vicomte Ernest n'avait pas fait, de son côté, tout ce qu'il fallait pour se faire remarquer d'elle, en conservant pourtant toutes les réserves que lui imposaient le savoir-vivre et les exigences du monde.

N'est-ce pas un des mystères les plus surprenants de ce mystère vivant que l'on appelle le cœur des jeunes filles, que cette rapidité, que cette spontanéité avec lesquelles elles s'attachent au premier homme qui les courtise, pourvu que cet homme soit suffisamment bien tourné et ne manque ni d'esprit ni d'élégance? N'y a-t-il pas là comme une secrète perversité? Pour peu qu'on soit esprit fort et sceptique à l'endroit des femmes, on se le persuaderait peut-être aisément. Eh! mon Dieu non! Cette facilité même est ce qui prouve leur innocence. Un jeune homme glisse négligemment à l'oreille

Digitized by Google

d'une jeune fille, dans le monde, au bal, partout où il la rencontre enfin, des paroles tendres et charmantes, sans mauvaise intention, mon Dieu! et seulement dans le but bien naturel de paraître aimable et de plaire. La pauvre enfant s'y laisse prendre. Elle se répète dans le silence de ses nuits rêveuses les paroles que celui qui les lui a dites ne se rappelle même peut-être plus; son petit cœur bat, ou plutôt s'essaie à battre, et la naïve créature prend pour des palpitations ce qui n'en est tout au plus qu'une tentative. La moindre niaiserie acquiert à ses yeux l'importance d'un événement tragique; si le malheur veut qu'elle ait déclaré la veille devant *lui* sa préférence marquée pour le bleu, et qu'un hasard le lui montre le lendemain portant au cou une cravate de cette couleur, tout est dit : Werther et Saint-Preux, si ces messieurs pouvaient être de sa connaissance, ne paraîtraient à l'infortunée que des amoureux bien pâles, et voilà une passion allumée. La chose éclate, le monde fourre son nez railleur dans les respectables mystères d'un jeune cœur qui s'ignore, et les douairières de s'écrier: Voyez-vous ça!..., je n'aurais pas cru mademoiselle X... si inflammable, la petite sainte nitouche! Il n'y a pire eau que l'eau qui dort. Eh! taisez-vous,

Digitized by Google

respectables matrones, ou vous allez nous donner une bien pauvre idée de votre passé, et nous faire croire que vous n'avez jamais été jeunes filles. Ne l'accablez pas, la pauvre enfant ! Plaignez-la, au contraire : elle aime, ou plutôt elle croit aimer, et elle souffre.

Ce fut là précisément ce qui se passa dans le cœur de Mathilde; mais hâtons-nous d'ajouter que dès qu'elle sentit que le vicomte Ernest ne lui était pas décidément indifférent, elle prévint son père et lui raconta, dans une de ses chastes et divines conversations de jeune fille qui ouvre son cœur, les mille indices charmants sur lesquels elle basait son espoir d'être aimée, et les mille autres indices plus intimes et plus charmants encore sur la foi desquels elle avait acquis la conviction d'aimer elle-même ; aussi le père l'écouta en souriant, et essuya parfois une larme, en entendant le naïf et tendre poëme d'amour que lui chantait sa douce et chère Mathilde; puis, comme d'ailleurs il ne trouvait rien d'extraordinaire à ce que son enfant fût aimée et qu'après tout le vicomte Ernest était un gendre qui lui convenait fort, il proposa à Mathilde d'aider un peu au dénoûment de son roman, ce qui lui était bien facile, car dans le monde on trouve toujours d'obligeants entremetteurs, qui aplanissent les

Digitized by Google

obstacles sans compromettre la dignité de personne. Mais Mathilde ne le voulut pas. Elle tenait, la gourmande, à savourer toutes les grandes joies, tous les petits bonheurs de son roman, joies et bonheurs au-dessus desquels elle ne rêvait rien. Et puis, elle avait sa fierté à elle ; elle était aimée, elle le savait, elle n'en pouvait douter ; mais le vicomte Ernest n'avait pas encore parlé d'une manière assez positive ; elle voulait le voir à ses pieds, réduit, suppliant, et il serait assez temps alors de lui apprendre son succès. Le marquis hésita bien un peu ; mais Mathilde pria, implora, enfin fut si charmante, que son père, qui ne lui avait jamais rien refusé, et qui d'ailleurs ne voyait pas grand danger à laisser sa fille, dont il connaissait la prudence, filer à son aise la trame de son petit poëme, céda et consentit. Une mère eût-elle agi de même ?

Bien en prit à la pauvre Mathilde de n'avoir pas voulu précipiter les choses, car au moment où elle se berçait des plus douces chimères, au moment où son père était d'accord avec elle sur le choix qu'avait fait son cœur, au moment enfin où elle ne croyait plus devoir cacher aux yeux du monde la secrète préférence qu'elle accordait au vicomte, que juste autant qu'il le fallait pour

Digitized by Google

rehausser d'un peu de mystère les intimes félicités de ses rêves d'avenir, le vicomte Ernest disparut de la société et partit, disait-on, pour un voyage avec quelques amis, une excursion de touristes à travers l'Europe, et cela sans qu'un mot, sans qu'un signe fût venu expliquer à Mathilde la cause de ce départ subit. Elle n'y crut pas d'abord, mais enfin il fallut bien se rendre à l'évidence. Avait-elle donc été folle en se croyant l'objet d'une préférence marquée et d'une attention particulière de la part du vicomte? Non, certes; la pauvre enfant, elle n'avait pas été folle, mais elle avait eu tort d'y voir autre chose que ce que le vicomte y avait vu lui-même : une occupation innocente et badine qui n'engageait à rien. Une occasion de plaisir vint se présenter au vicomte, il la saisit, partit, et, qui plus est, partit sans le moindre remords ou la moindre inquiétude à l'égard de Mathilde, car aucune parole positive n'avait en effet été prononcée par lui, *son honneur n'était engagé en rien.* C'est encore là un des points du code de l'honneur des gens du monde qui restent bien obscurs pour nous. Pour un jeune homme et une jeune fille entre lesquels s'établissent des relations de cœur, si innocentes et si légères qu'elles puissent être d'ailleurs, à quelle limite précise commence

Digitized by Google

le moment où l'honneur de la femme est engagé, à quel autre finit celui où l'honneur de l'homme cesse de l'être? C'est difficile à résoudre au dernier degré; aussi ne tenterons-nous pas de donner une réponse à cette question, et nous contenterons-nous de dire: la chose est ainsi parce qu'elle est ainsi, laissant le soin de l'expliquer à qui voudra ou qui pourra.

Le marquis, qui avait été le confident des espérances de Mathilde, devint tout naturellement le dépositaire de sa mésaventure, et grande fut sa colère, le digne homme. Il chercha d'abord à consoler sa fille tant bien que mal, mais en vain; tout se réunissait pour enfoncer le trait plus avant dans la blessure. Son amour-propre, justement froissé, ou de s'être si grossièrement trompée en croyant ce qui n'était pas, ou d'avoir été si facilement délaissée, elle qui avait une estime méritée de sa propre valeur, joint enfin à la douleur réelle de perdre les espoirs qu'elle avait d'autant plus volontiers caressés, qu'elle ne voyait en eux rien que de naturel et de possible, remplit l'esprit de Mathilde d'une tristesse et d'un chagrin véritables. Elle souffrit, la pauvre enfant; nous voyons qu'au commencement de notre histoire elle souffre encore; et tout en comprenant bien ce que la conduite

Digitized by Google

du vicomte avait de blâmable, elle ne se crut pas autorisée, elle, à devenir aussi coupable que lui, et se fit un point d'honneur d'être fidèle à celui qui l'avait été si peu.

Le marquis vit que rien ne la consolait et prit le parti d'appliquer au mal un remède énergique. Les homœopathes se figurent qu'ils ont inventé la théorie : *similia similibus*. Grande erreur ! les pères de famille l'appliquaient bien avant eux. Une jeune fille a-t-elle une inclination contrariée ? vite un mari. Soit ! C'est très-juste en principe, nous l'avouons ; mais il se peut qu'ayant raison dans le fond, ils aient tort parfois dans la forme. Ainsi le marquis, qui avait imprudemment peut-être abandonné les rênes de sa conduite à Mathilde, voulut les reprendre trop promptement et trop énergiquement. Il ne laissa pas à Mathilde le temps de respirer, et elle avait encore l'esprit tout plein de sa récente mésaventure, qu'il lui fit présenter le baron d'Auberive, comme prétendant à sa main. Le pauvre baron, eût-il été beau comme un ange, et eût-il eu en partage toutes les perfections divines et humaines, devait nécessairement être pris immédiatement en grippe. Nous avons vu que la chose n'avait pas manqué d'arriver, et que Mathilde se cramponnait d'au-

Digitized by Google

tant plus étroitement à son désespoir qu'on voulait le lui arracher violemment : c'est ce que son cousin Edgard avait fort habilement fait sentir au marquis par son apologue de la dent de lait, et nous savons qu'après tout le marquis n'avait pas trop regimbé à la leçon.

Edgard est fils de la propre sœur du marquis, qui avait commis une mésalliance, en épousant par amour un brave officier, distingué à tous égards, mais qui n'avait guères que la cape et l'épée ! Cette union avait bien fait crier le noble faubourg ; le marquis lui-même aurait sans doute mieux aimé que le cœur de sa sœur eût pris son vol en plus haut lieu ; mais enfin, les premiers mécontentements passés, le marquis, qui l'adorait, ne crut pas devoir lui garder rancune d'un tort qu'une affection véritable et méritée d'ailleurs lui avait fait commettre, et il ouvrit ses bras à sa sœur et à son beau-frère, tout comme s'ils eussent été de la plus haute noblesse de France. Ajoutons que la vivacité et la gentillesse du petit Edgard dont il avait bien voulu être le parrain, n'entrèrent pas pour peu de chose dans son indulgence. Au reste, la pauvre madame Moulin ne jouit pas longtemps de cette réconciliation, car elle mourut bientôt, laissant orphelin sur terre le petit Edgard dans un âge où il ne

Digitized by Google

pouvait comprendre toute la portée de son isolement. Le lieutenant-colonel Moulin était mort quelques mois auparavant, et le chagrin de cette perte n'avait pas été, dit-on, pour peu de chose dans la mort de sa femme. A partir de ce jour le marquis avait pris soin d'Edgard comme de son fils, et le pauvre enfant put quelquefois se figurer qu'il avait encore un père.

Au sortir du collége, Edgard, qui avait été un des brillants élèves du collége Henri IV, porta toutes ses vues du côté de la sculpture, art vers lequel sa vocation l'entraînait irrésistiblement. Là encore, le marquis lui vint en aide, soutint de sa bourse et de son amitié les premiers pas du jeune sculpteur, et comme en définitive le jeune homme avait du talent, il parvint à acquérir un certain renom, qui sans faire de lui un grand homme, le mettait cependant en situation de tenir honorablement sa place dans le monde artistique. Nul doute que, malgré tout le talent qu'il pouvait avoir, s'il eût été forcé de compter sur lui pour vivre, notre Edgard fût mort de faim avant que personne ne sût seulement qu'il avait existé; mais le marquis était là, et cette Providence visible ne l'abandonna pas. Puis, quoique parfaitement roturier par lui-même, Edgard n'en était pas moins le ne-

Digitized by Google

veu d'un marquis, d'un grand seigneur aussi estimé que digne de l'être, et cela jetait toujours sur lui certain relief qui lui servit. Enfin, que voulez-vous ? Il y a des gens qui ont de la chance, si bien que, après l'exposition du buste de je ne sais quel grand homme de l'époque, Edgard fut décoré, et que personne ne cria à l'injustice.

Voilà pour la vie matérielle d'Edgard; mais qu'on n'aille pas penser que le jeune sculpteur fût un ange. Non pas ! Et même si nous en croyons ce qu'on nous a dit, les premières années de sa vie d'artiste furent ce qu'on appelle fort orageuses. Entraîné par une imagination ardente, et puisant dans la bourse du marquis qui la mettait généreusement à sa disposition, le jeune homme fit des folies, de nombreuses folies; mais, à l'encontre de ces natures foncièrement vicieuses, qui, une fois dans la mauvaise route, y persévèrent, ou plutôt ne peuvent plus se tirer du bourbier dans lequel elles se sont enfoncées, Edgard était une de ces natures qui s'épurent au feu, qui jettent leur gourme, comme on dit, mais qui, après avoir payé le tribut de bien des déceptions, de bien des fautes même, à cette effervescence propre aux imaginations vives, rentrent dans le bon sentier et ne le

Digitized by Google

quittent plus. Il avait appris, dans le cours de ses extravagances, que toutes les femmes ne sont pas des anges; mais il n'en avait pas tiré la conséquence fatalement fausse que toute femme est nécessairement un démon. Il n'idolâtrait plus ce sexe qui avait eu ses premières adorations, parce que, comme tout jeune homme, il avait senti passer dans ses veines des frissons subits à l'idée de cette chose qu'on appelle : *l'amour d'une femme*, mais il le respectait encore profondément, parce que c'était à ce sexe qu'avait appartenu sa mère dont il avait conservé un souvenir respectueux et saint, quoique bien vague, et parce que c'est à ce sexe aussi qu'appartenait Mathilde, sa cousine, qu'il appelait souvent sa sœur, et à qui en effet il avait voué une affection fraternelle et sincère.

Un cousin et une cousine, élevés l'un près de l'autre, et s'aimant comme frère et sœur jusqu'à quinze ou seize ans, sont assez généralement regardés comme deux amoureux forcés.

On a fait sur cette vérité tant de charmants vaudevilles et tant de chansons plus charmantes encore, qu'elle en est devenue banale. Cependant nous donnerons l'explication de ce qui empêcha qu'il en fût ainsi entre

Digitized by Google

Edgard et Mathilde. D'abord, comme nous l'établissions plus haut, si une jeune fille, honnête et pure, est très-disposée à aimer fort rapidement un jeune homme qui est près d'elle en position de lui faire la cour, encore faut-il que cet homme la lui fasse, et n'irait-elle point penser d'elle-même à qui ne pense pas à elle. Or, Edgard n'avait jamais eu l'idée que Mathilde pût être autre chose qu'une sœur à ses yeux. Il s'apercevait bien que sa cousine était une gracieuse et charmante enfant, puis plus tard une tout aimable jeune fille; il l'aimait très-réellement et de tout son cœur; il se fût volontiers jeté au feu pour elle, mais c'était tout. En second lieu, il s'appelait Edgard Moulin, et quoique le marquis ne lui fît jamais sentir la distance qui pouvait exister entre lui et la fille d'un gentilhomme, il avait instinctivement la conscience qu'en général ce pouvait être un obstacle aux idées romanesques qui eussent pu s'emparer de lui. Bref, c'était une chose si naturellement établie que les deux jeunes gens étaient comme frère et sœur, et ne pouvaient être rien de plus, que le marquis n'avait jamais pensé lui-même qu'il y eût quelque danger à les laisser jouir d'une intimité complète et fraternelle; et jusqu'au jour où nous les avons rencontrés, ces trois êtres avaient vécu

Digitized by Google

sans que rien vînt troubler le calme de leurs relations journalières.

Pour terminer toutes ces explications préliminaires, nous ajouterons que, depuis qu'il s'occupait de sculpture, le jeune artiste avait toujours eu un atelier en ville et un autre atelier dans les hautes régions de l'hôtel de Vieusaltes; que, dans les premières années, il avait plus souvent occupé l'atelier en ville, entraîné par des parties de garçons, et quelquefois par pis encore; mais que depuis qu'il avait pris la vie au sérieux, et qu'il était revenu du pays des songes, l'atelier en ville était presque toujours abandonné par Edgard au profit du sanctuaire qu'il occupait rue de Varennes, et que, sauf dans les rares occasions où les exigences de sa vie d'artiste le contraignaient à n'en pas profiter, son couvert était toujours mis entre le marquis de Vieusaltes et Mathilde.

Digitized by Google

III

Le lendemain du jour où, grâce à Edgard, Mathilde avait obtenu, d'abord, qu'on ne donnerait pas suite aux projets de mariage entamés par la comtesse de Meursan, et ensuite, ce qui était à ses yeux la seule chose qu'elle pût ambitionner, que son père ne lui parlerait plus jamais de le quitter, et ne la contraindrait plus, sous aucun prétexte, à songer au mariage avec *qui que ce fût*, notre héroïne se réveilla sous les courtines de son lit de jeune fille, en poussant un soupir de contentement et presque de bonheur. Du moins depuis longtemps ce lit chaste et frais n'en avait pas entendu qui respirât autant de calme et de paix intérieure.

Ce réveil charmant n'était que le fruit et comme l'écho de la douce soirée que, la veille, Mathilde avait passée en tête à tête avec le vieux marquis. Edgard, comme il l'avait annoncé, n'était pas rentré, retenu par un dîner d'artistes, qui devait se prolonger fort avant dans la

Digitized by Google

nuit, et Mathilde en avait profité pour jouer à son père un concert de caresses, de soins, de chatteries, de tendresses de toutes sortes, destinées bien évidemment à le récompenser de la bonne et sage résolution qu'il avait prise, de ne pas violenter le cœur de sa fille et de consentir à se rendre enfin aux raisons pleines de délicatesse et d'honneur vrai, qu'elle mettait en avant, pour ne pas vouloir porter à un homme qu'elle n'aimait pas un cœur plein de l'image d'un autre. Il y avait longtemps que le vieux marquis ne s'était trouvé à pareille fête. Quoique toujours aimante avec lui, en grandissant et surtout en recevant ce premier baptême de l'amour qui rend si fières toutes les jeunes filles, Mathilde avait revêtu sa tendresse filiale d'un certain air de dignité imposante qui lui seyait à ravir, et son père, à moins d'être ingrat, devait sentir, dans la manière dont sa fille l'embrassait, toute la valeur qu'elle accordait, dans son idée, à une faveur qu'il n'était plus sans doute le seul à ambitionner. Mais, ce soir-là, la dignité fut mise de côté, et Mathilde redevint petite fille pour couvrir son père de toutes ses caresses les plus tendres. Elle se mit sur ses genoux, elle lui parla doucement, tout bas, comme s'il y avait entre eux un précieux et doux mystère, qu'elle craignait

Digitized by Google

qu'on ne leur dérobât. Tranchons le mot, elle le câlina si bien, que le vieux père en sentit battre son cœur d'un bonheur tout nouveau. Disons-le, au risque de faire passer le marquis pour ingrat, il préférait de beaucoup cette façon d'être aimé à l'autre, quelque noble, quelque imposante qu'elle fût d'ailleurs. Aussi, la charmante hypocrite sut lui présenter sous des couleurs si délicieuses la vie qu'ils allaient passer tous deux, elle lui répéta sous tant de formes et de tant de manières différentes qu'elle n'aimait rien plus que lui, et que le mariage ne pouvait avoir d'attraits aujourd'hui à ses yeux, puisque l'homme qu'elle avait aimé, et que, disait-elle, elle sentait bien devoir aimer toujours, l'avait si cruellement trompée, qu'insensiblement le marquis finit par dire comme elle, par croire qu'il s'en était peu fallu qu'il ne devînt un père dénaturé, et par prier Dieu mentalement de le faire vivre autant que Mathusalem, pour pouvoir jouir de la douce existence que sa fille lui promettait.

C'est sous l'influence de cette douce soirée que Mathilde s'était endormie la veille, et, pour persuader son père, elle avait amassé tant de sourires, qu'il n'était pas étonnant que, le lendemain au réveil, il en restât encore comme un reflet sur ses lèvres.

Digitized by Google

Cette fraîche et virginale chambre de Mathilde avait, depuis plusieurs mois, vu sa paix troublée par bien des émotions diverses, et si, comme nous sommes tenté de le croire, les objets inanimés, mais qui nous sont familiers, sont en quelque sorte affectés par nos propres sentiments, elle avait dû se demander souvent avec inquiétude ce qui agitait ainsi la douce créature qui l'habitait, et qu'elle était accoutumée à voir si calme et si souriante.

D'abord ç'avait été la période que l'on pouvait appeler heureuse, en comparaison de celles qui la suivirent, quoique agitée déjà auprès de celle qui l'avait précédée. C'étaient des coups d'œil furtifs à la glace, des vivacités de toilette impossibles à rendre, à côté d'hésitations longues et méditatives pour le choix d'un ruban ou la couleur d'un corsage; des torsions de nattes, toutes plus gracieuses les unes que les autres, accompagnées de petits sourires en dessous, et de petites moues adorablement boudeuses. Que sais-je enfin? tout le manége d'une jeune fille qui s'attend à être particulièrement observée, et qui veut, autant que possible, que l'œil curieux marche d'enchantements en enchantements, sans jamais être heurté par quelque disparate ou par quelque omis-

Digitized by Google

sion fatale. Puis, on rentrait du bal, tantôt avec des éclats de joie, que toute notre dignité native ne suffisait pas à contenir; on se déshabillait promptement, on accusait sa femme de chambre d'être lente et de vieillir; on avait hâte d'être seule, dans le silence, et dans la demi-teinte que répandait sur la chambre la lampe de nuit, afin de pouvoir fermer doucement les yeux et se rappeler un à un tous les détails d'une soirée trop courte, mais pleine de douces joies. Ces jours-là, ou plutôt ces nuits-là, c'étaient les bonnes nuits. Tantôt on rentrait à pas lents, l'œil rêveur, le front un peu rembruni; on se laissait tomber plutôt qu'on ne s'asseyait sur sa causeuse, on plaçait son coude sur son guéridon, on réfléchissait. A quoi? nous l'ignorons; mais sans doute à quelque chose de fort grave, car le temps se passait et l'on ne se rappelait pas qu'on avait dansé fort tard, et qu'il fallait se reposer; on ne s'apercevait pas que la femme de chambre attendait le bon plaisir de mademoiselle; on n'entendait même pas la toux et les bâillements répétés par lesquels la pauvre femme tâchait de faire comprendre que, quoique n'ayant pas dansé, elle ne demandait pas mieux pourtant que de dormir, elle, qui n'était plus d'âge à rêver; enfin on se

Digitized by Google

déshabillait, mais lentement, comme à regret, et comme ne voulant pas se coucher sur une mauvaise impression, et le reste de la nuit, on dormait peu ou l'on ne dormait pas; c'étaient des nuits moins bonnes; pourtant, elles étaient bonnes encore, car presque toujours le sourire reparaissait le lendemain; et enfin, la vie n'est pas tout roses.

Cela dura quelques mois; puis un jour, soudainement et avec la rapidité de la foudre, la face des choses changea. Plus d'éclats de joie, plus de rêveries, plus d'hésitations, plus de toilettes, plus de sourires! Non, des larmes: des larmes le matin, des larmes le soir, des larmes dans la journée; de longs silences entrecoupés par des sanglots convulsifs, des paroles incompréhensibles, étouffées sous de fragiles et frais mouchoirs de dentelle, que nos jolies lèvres mordaient, et que nous portions à nos yeux, pour les retirer humides et chiffonnés sous nos petites mains crispées. De longs jours passés dans le chagrin, suivis de nuits plus longues et plus chagrines encore! voilà ce que vit et ce que ne put comprendre la fraîche et virginale chambre de Mathilde. Ah! c'était la douleur, la douleur sans frein et sans entraves, qui déborde du cœur et des yeux, que rien ne

Digitized by Google

console, que rien ne gêne et qui se complaît à se répandre à toute heure du jour et à se soulager par des sanglots et par des cris.

Cette nouvelle période dura peu, heureusement, car nous n'y aurions pas résisté. Quel que fût le changement qui s'opérât, il fallait qu'il s'en opérât un. C'est alors que commença la troisième période plus cruelle peut-être encore; mais, n'importe, cela valait mieux.

Nos yeux se séchèrent, mais leur expression devint farouche, comme celle de la lionne à qui on veut enlever ses petits. Notre taille se redressa fière et hautaine, notre front se couvrit d'une résolution désespérée, tout en nous respira la révolte, ou du moins la résistance. Nous lancions parfois aux cieux des regards pleins de menaces et d'énergie, nous les baissions parfois à terre d'un air sombre et résolu; puis nous relevions la tête avec une brusquerie qui voulait dire: non, avec autant de clarté que si nos lèvres l'avaient articulé. Il était évident, ou du moins si quelque observateur avait pu nous voir, il eût été évident pour lui, qu'on voulait nous enlever notre douleur, tout ce qui nous restait de nos doux rêves passés et que nous ne voulions pas, nous, qu'on nous en dépouillât. Nous nous complaisions à la nourrir

Digitized by Google

cette douleur, ou plutôt à nous en nourrir nous-même; nous trouvions je ne sais quel charme poignant et tendre à raviver sans cesse notre blessure, à rouvrir la source de nos larmes, en repassant dans notre pensée tous nos souvenirs ternis, tous nos espoirs brisés, tous nos rêves évanouis. Nous sommes malheureuse, soit; mais nous voulons l'être, et c'est la pire des cruautés que de s'opposer à ce désir si naturel d'un cœur meurtri. Ah! pour le coup, la pauvre chambre fraîche et virginale de Mathilde la crut folle.

Cela dura jusqu'au jour où nous sommes arrivés; ce jour-là, les symptômes changèrent encore, et cela devait être. Le sourire qui avait tenté de briller sur les lèvres de Mathilde, à son réveil, s'évanouit bientôt entièrement, pour faire place à un air réfléchi et méditatif. Il n'y a rien là qui doive étonner, et les choses suivaient leur cours naturel. Après le tumulte du combat, après la tension d'esprit que la lutte exige, après les efforts surhumains que réclame la défense, l'enivrement du triomphe vous soutient encore quelques moments, et l'on conserve quelque énergie pour célébrer la victoire. Mais quand on a bien lancé au ciel toutes les étincelles de joie; quand on a bien tiré tous les feux d'artifice; quand

Digitized by Google

on a bien chanté tous les *Te Deum* de la victoire, comme Mathilde l'avait fait la veille aux yeux éblouis et charmés de son père, la réaction s'opère, les nerfs trop tendus se distendent, l'énergie s'affaisse, et l'on se sent prendre d'une espèce de lassitude générale et invincible, à laquelle on cède, non par lâcheté, mais parce que si grand que soit le courage, si noble et si sacrée que soit la cause pour laquelle on a combattu, les forces humaines ont des bornes, et qu'après le labeur elles demandent nécessairement le repos. Dans cet état de choses, les âmes faibles s'abandonnent à la torpeur qui les envahit; elles chancèlent sous la fatigue qui les accable, et elles en arrivent parfois à se demander si le motif pour lequel elles se sont donné tant de peines, tant de tourments, pour lequel elles ont supporté tant d'agitations et de troubles, méritait bien réellement un aussi grand déploiement de vigueur et d'énergie; les âmes fortes et bien trempées, au contraire, profitent de ce moment de repos forcé, pour compter leurs blessures, pour réparer leurs pertes et pour calculer enfin les résultats et les bénéfices de l'avantage remporté. Ce fut là le travail qui se fit involontairement et insensiblement dans l'esprit de Mathilde, tandis qu'elle passait ses ravissants petits pieds nus dans ses

Digitized by Google

mules satinées et qu'elle procédait à tous les soins minutieux de sa toilette du matin. Nous aurions mal présenté notre héroïne aux yeux du lecteur, s'il ne savait déjà que Mathilde n'est pas un caractère faible et mou, et que la trempe de son esprit s'accommoderait mal de l'idée d'avoir porté des coups d'épée dans l'eau, et d'avoir vaincu dans une *journée des dupes*. Les maladies de l'âme diffèrent essentiellement des maladies du corps, (sans doute parce que l'âme est infinie et impérissable, et que le corps est périssable et borné) en cela qu'elles ne connaissent pas les rechutes, les retours sur elles-mêmes, et qu'elles ne repassent jamais dans les sentiers une fois parcourus. Les maladies de l'âme, qui ne sont, au bout du compte, que les passions à l'état aigu ou à l'état chronique, vont incessamment en avant vers le mieux ou vers le pire, mais, quel que soit le but final qu'elles doivent atteindre, la guérison ou la mort, elles marchent d'accès en accès, de transformations en transformations, jusqu'à ce qu'enfin elles aient accompli la route que la destinée leur avait tracée. C'est ce qui arriva chez Mathilde.

Les larmes, les sanglots des premiers jours n'étaient plus possibles; nous l'avons dit : « la douleur ne revient

Digitized by Google

pas sur elle-même, » et l'ardeur de la lutte qui avait suivi ses premiers transports, avait cautérisé la plaie, pour ainsi dire, sans cependant en avoir diminué la profondeur et la cruauté.

Le désespoir farouche et morne, l'air de résistance implacable qui leur avait succédé, n'étaient plus davantage de saison ; la révolte peut être sublime ; quand elle se dresse devant un ennemi désarmé et inoffensif, elle n'est plus que ridicule. Mathilde savait lutter quand il le fallait ; nous avons vu qu'elle se raidissait énergiquement contre le joug qui voulait la faire plier, là où elle croyait de son honneur de rester debout, mais elle n'était pas fille à demeurer armée sur le pied de guerre, quand personne ne songeait plus à l'attaquer et que tout le monde se rendait à ses lois. Elle n'avait pas cet héroïsme mesquin et fanfaron qui armait Don Quichotte contre les moulins à vent, ou des bambins belliqueux contre des châteaux de neige. Force lui fut donc d'abdiquer son attitude de lionne blessée.

Mais si la source des larmes s'était tarie sous les feux de sa souffrance, si ses ennemis vaincus rendaient la lutte inutile et vaine, la douleur qui avait provoqué d'abord ces larmes, puis ensuite cette énergique résistance, n'en

Digitized by Google

subsistait pas moins tout entière; il n'en était pas moins vrai que Mathilde avait aimé, qu'elle s'était crue aimée, qu'elle s'était bercée des espoirs les plus doux et les plus légitimes, pour retomber ensuite brisée sous la perte de ces espoirs; il n'en était pas moins vrai que son cœur, que son amour-propre, que sa dignité avaient été cruellement froissés: il n'en était pas moins vrai, enfin, que Mathilde était bien véritablement, à ses propres yeux, la plus infortunée jeune fille que le ciel eût jamais éclairée de sa lumière.

Aussi, voyez comme insensiblement et sans qu'elle s'en doute elle-même, la pauvre enfant! ses doigts qui s'occupent de sa coiffure, donnent à ses bandeaux une physionomie conforme à la nouvelle situation de son âme, comme ses beaux cheveux noirs prennent naturellement sur son front des plis abandonnés, comme tout respire en elle la poésie d'une âme délaissée et solitaire! Peut-on hésiter en la voyant? et ne découvre-t-on pas sur son front pâle toutes les révélations de son infortune? Son regard errant et incertain n'indique-t-il pas bien qu'il croit revoir encore dans l'espace des images chéries et fugitives que toute sa tendresse ne suffit pas à retenir?

Digitized by Google

Ne raillez pas, ô vous qui lisez; ne croyez pas que nous raillions nous-mêmes. Non, ce n'est pas de la part de Mathilde une comédie hypocrite, ce n'est pas un rôle qu'elle s'étudie à jouer dans sa glace et dont elle arrange les effets pour frapper ceux qui la verront de tristesse et de compassion. Peu lui importe ce que les autres pourront penser et les plaintes qu'ils pourront accorder à son triste sort; elle souffre, et la conscience de sa souffrance lui suffit. Si son air trahit, aux yeux des indifférents, les secrètes pensées de son âme; si tout s'harmonise en elle avec la mélancolie qui la ronge, vous ne pouvez exiger non plus, n'est-ce pas? qu'elle cache sous un rire forcé le ressentiment de sa position. Ne la raillez donc pas, plaignez-la, mais cachez-lui votre pitié, car la sienne lui suffit, et grandement.

Aussi, sa toilette finie, Mathilde entra-t-elle dans la salle à manger de l'hôtel de Vieusaltes, portant sur son front toute la sombre tristesse des espérances déçues.

. . . . . .

. . . . . .

Comme nous l'avons dit, Edgard était rentré fort avant dans la nuit, retenu par un dîner d'artistes auquel il n'avait cru pouvoir se dispenser d'assister. Mais malgré

Digitized by Google

la gaieté et l'entrain qui distinguent toujours ces espèces de réunions, et quoique d'ordinaire, par son esprit et sa franche humeur, il en fût un des boute-en-train les plus infatigables, ce jour-là quelque chose d'inconnu et d'inexplicable était venu glacer sa verve; mauvaise disposition, sans doute, ou hasard, car le jeune homme lui-même ne se connaissait aucune raison d'être triste et de ne pas partager la joie de ses gais convives; cependant, cette impression fut si réelle et si visible, que ses camarades s'en aperçurent, et le plaisantèrent sur ses peines de cœur inconnues, et comme rien n'était plus loin de sa pensée que les peines de cœur, il en rit tout le premier, et le dîner s'acheva assez bien.

Mais une fois rentré à l'hôtel et couché, le sommeil ne vint pas, et il se sentit sous la même influence que pendant la soirée; décidément il était dans un mauvais jour. Une nuit d'insomnie, après tout, pour qui d'habitude dort parfaitement bien, ce n'est pas la mort d'un homme, aussi ne s'en inquiéta-t-il pas autrement; seulement, comme lorsqu'on ne dort pas on pense malgré soi, et quoi qu'on en ait, se mit-il tout naturellement à penser.

Tout naturellement encore, Edgard n'ayant aucune affection étrangère à celle de la famille, aucune préoccu-

Digitized by Google

pation de cœur ou d'esprit, sa pensée vint-elle se fixer sur les seuls êtres qu'il aimât, et dont il fût aimé sur terre; à savoir, le marquis son oncle, et sa charmante cousine Mathilde de Vieusaltes.

Plus il y réfléchissait, plus le jeune homme se félicitait du conseil qu'il avait donné à son oncle, de traiter sa fille par la douceur. En effet, le conseil était logique et conforme aux lois du bon sens. Edgard ne croyait pas beaucoup que les sentiments conçus par sa cousine pour le vicomte Ernest eussent aucun des caractères qui distinguent les passions éternelles et profondes; mais il savait bien par lui-même que tout rêve, si imaginaire qu'il soit, auquel s'est attaché le cœur, gagne plus de forces qu'il n'en perd à être contrecarré violemment.

Puis, sa pensée glissa insensiblement à un autre ordre d'idées. Il admettait bien, nous le répétons, que, chez sa cousine, il y avait plus d'imagination que de sentiment véritable, plus d'esprit monté que de cœur réellement engagé; mais, indépendamment de cela, il ne laissa pas que de s'étonner d'avoir rencontré tant d'énergie de douleur, tant de force d'affection chez cette jeune fille, qu'il ne regardait que comme une enfant. C'est un

Digitized by Google

effet d'optique naturel et ordinaire à tous que celui-là; quand on a vu grandir une jeune fille, quand on a grandi pour ainsi dire près d'elle, et en même temps qu'elle, on perd le sens du temps et des progrès qu'a pu faire ce cœur naïf et enfantin; l'enfant est devenue jeune fille — et on la voit toujours présidant à la dînette ou jouant à la poupée, sans réfléchir que des idées plus mûres ont pu lui venir en avançant dans l'existence, et qu'il lui faut à présent d'autre hochet qu'un jouet inanimé et sans vie. Aussi, Mathilde en prenait-elle, aux yeux d'Edgard, et à l'insu même du jeune homme, quelque chose de plus imposant, de plus sérieux; et à toute l'affection réelle qu'il lui portait, à l'estime qu'il avait déjà des qualités nombreuses et charmantes qu'il lui avait toujours reconnues, venait se joindre insensiblement une nuance de respect qui la rehaussait singulièrement dans son esprit.

Puis, de Mathilde sa pensée passa au vicomte Ernest, son ancien camarade de collége, et il en vint à se demander par suite de quel aveuglement celui-ci n'avait pas compris tout ce qu'il y avait de bon et de pur dans sa cousine; comment il avait négligé ce cœur naïf et tendre qui s'offrait à lui, et comment il pouvait se faire

Digitized by Google

qu'un homme, qu'il connaissait d'ailleurs pour spirituel, eût commis l'incroyable folie de laisser échapper une si favorable occasion d'être heureux. De là, faisant un retour sur lui-même, il se dit que, s'il avait été à la place du vicomte, il n'eût certes pas agi de même, et en vint à penser qu'il eût pu sans doute être à sa place, si ses cartes de visite avaient été blasonnées, au lieu de ne porter que le nom, honorable mais roturier, d'Edgard Moulin.

Mais ici ses idées commençaient à s'embrouiller; le sommeil le gagnait, on le voit bien; car, sans cela, il n'eût certes pas fait ces réflexions qui ne lui étaient jamais venues jusqu'alors. Bref, il finit par s'endormir, sans que ses pensées eussent un autre résultat.

Ah si! nous nous trompons; elles eurent pour résultat que le brave Edgard, le lendemain matin, sans s'en douter le moins du monde, et toujours tout naturellement, donna, avant de descendre déjeuner avec son oncle et sa cousine, un tour plus gracieux à ses cheveux, et mit un peu plus de recherche dans sa toilette.

Digitized by Google

IV

Quand le marquis et les deux jeunes gens furent réunis à table, et après les premières questions sur la manière dont chacun avait dormi cette nuit-là, le marquis dit à Edgard :

— Eh bien ! mon ami, comment s'est passé ton dîner d'artistes, hier?

— Mais comme se passent en général tous ces dîners-là; on a beaucoup ri.

— Et beaucoup bu, je gage.

— Naturellement.

— De sorte que tu es rentré un peu...

— Oh ! mon Dieu, non, mon oncle je vous assure...

— Il n'y aurait pas grand mal à cela, mon ami;... mais ce qu'il y a de certain, c'est que je n'aurais pas donné hier ma soirée à moi pour toutes vos joyeuses folies; grâce à Mathilde, le temps s'est écoulé avec la rapidité d'un éclair.

Digitized by Google

— Vous avez été si bon, mon père! dit doucement Mathilde, en mettant dans sa voix comme un écho des tendresses de la veille.

— Oui, oui, on a voulu me récompenser ainsi, d'avoir, comme toujours, fait céder ma volonté à celle d'une enfant; mais la récompense a été si généreuse, que vraiment je n'ai pas eu de regrets de l'avoir méritée.

— Vous avez bien fait, mon oncle... Au fait, moi, je ne vois pas grand mal à ce que Mathilde ne se marie pas..., dit Edgard joyeusement; nous ferons comme les avares..., nous garderons notre trésor pour nous seuls.

Mathilde tendit la main à son cousin avec un sourire d'une expression triste et mélancolique.

Après un silence, et comme le déjeuner tirait à sa fin, Mathilde dit au marquis :

— Que faites-vous aujourd'hui, mon père?

— Mais, je sortirai probablement après déjeuner, répondit celui-ci; j'irai à mon cercle...; puis, j'ai une visite indispensable à rendre.

— Laquelle?

— Il faut que je passe chez la comtesse de Meursan; je lui dois bien cela à cette chère et bonne comtesse, qui est bien affligée, j'en suis sûr, de ta résolution.

Digitized by Google

— Mais, mon père, reprit Mathilde avec vivacité, j'espère que vous lui parlerez d'une manière positive et formelle, de crainte...

— Ne crains donc rien, interrompit le marquis, ce qui est dit est dit, et puisque tu le veux, il n'en sera plus question.

— Et toi, mon cher Edgard, que fais-tu ? reprit Mathilde avec un soupir de satisfaction marquée.

— Mais, cousine, moi je vais remonter à mon atelier, où je passerai probablement la journée. J'ai des dessins en train, et je me sens en veine de travail.

— Eh bien ! fais mieux : si cela ne t'ennuie pas trop, descends tes dessins, tu travailleras près de moi, tu me tiendras compagnie... Nous causerons.

— Volontiers, cousine, dit Edgard avec vivacité... Vous permettez, mon oncle ?

— Comment donc ! quel enfantillage ! répondit le marquis, tu la distrairas.

Et le marquis s'apprêta à partir, sans se demander d'où venait qu'Edgard sollicitait ce jour-là une permission, qu'autrefois il prenait toujours comme un droit acquis.

Edgard était monté quatre à quatre à son atelier chercher ce qui lui était nécessaire.

Digitized by Google

Quand il redescendit, il trouva Mathilde au salon, déjà occupée d'une broderie qui devait lui permettre, tout en répondant à son cousin, de s'absorber dans ses tristes pensées.

Après l'installation nécessaire à ses crayons et à son dessin, Edgard dit à sa cousine :

— C'est une bonne idée que tu as eue là, ma chère Mathilde, et je serai ici à merveille pour travailler.

— Pourquoi en as-tu donc demandé l'autorisation à mon père? interrogea Mathilde pour répondre quelque chose; n'es-tu pas de la famille?

— Ma foi, cousine, répondit Edgard en riant, à vrai dire, je n'en sais trop rien... et c'est en effet assez bête!

Un silence s'établit, pendant lequel Edgard choisit un crayon, et se mit à le tailler minutieusement.

— C'est d'autant plus bête, reprit-il enfin, que, grâce à ta nouvelle situation, puisque tu ne veux pas te marier et que ton père consent à ton désir, te voilà presque émancipée.

— Oui, je deviens une vieille fille, n'est-ce pas? dit Mathilde, avec une gaieté forcée.

— Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, reprit Edgard

Digitized by Google

en riant, seulement puisqu'il t'était permis jadis de rester en tête à tête avec ton cousin, à plus forte raison le peux-tu maintenant.

— J'aurais payé bien cher cette liberté, si c'était une acquisition nouvelle, soupira Mathilde.

Edgard ne répondit rien, ne jugeant pas opportun de s'appesantir sur ce sujet.

— A propos, dit un instant après Mathilde, je n'oublie pas que c'est à toi que je dois en grande partie cette bonne résolution de mon père. Que lui as-tu donc dit pour le décider ainsi?

— Ma foi, ma cousine, je lui ai dit ce que je pensais: qu'il était inutile de te violenter ainsi pour épouser le baron d'Auberive; que de deux choses l'une : ou que tu ne te consolerais pas, et que c'était, en somme, une triste chose que de réunir deux êtres dont les cœurs ne s'entendent pas; ou que tu devais te consoler un jour, et qu'il fallait remettre ta guérison aux soins du temps qui est un grand *maigre*, comme on dit à l'atelier, ajouta Edgard en riant.

— Le temps n'y fera rien, soupira Mathilde entre haut et bas.

Edgard cassa la pointe de son crayon, et redevint sé-

Digitized by Google

rieux — sans doute par suite de la contrariété que lui causait cet accident.

— Du reste, reprit Mathilde, je ne me servirai guère de ma nouvelle situation de fille émancipée, comme tu dis, car je ne veux pas d'ici longtemps aller dans le monde.

— Et pourquoi donc, cousine? dit Edgard.

— Oh! vois-tu, mon bon cousin, je ne m'abuse pas et je vois bien en face toute ma situation, reprit Mathilde. Si discrète que j'aie été, il a toujours bien percé quelque chose de ma mésaventure, — ici sa voix prit une nuance d'amertume, — et mes bonnes amies ne demanderaient sans doute pas mieux que de me voir venir auprès d'elles chercher les coups d'épingle de leur ironie.

—Bast! des pies-grièches! reprit vivement Edgard avec son laisser-aller d'artiste, est-ce qu'il faut faire attention à ce que disent ou pensent toutes ces péronnelles-là? Et puis enfin, si le vicomte a été un imbécile, tant pis pour lui, car, après tout, il y perd plus que toi.

— N'importe, mon bon Edgard, n'importe; je veux d'ailleurs me consacrer à mon père, qui a été si bon pour moi; je lui tiendrai compagnie, et quand le printemps reviendra nous ferons encore ensemble de longues

Digitized by Google

courses à cheval comme autrefois. Je puis être heureuse encore; d'ailleurs, tu ne m'abandonneras pas non plus, et je puis compter sur ton amitié? dit-elle, en lui tendant la main.

— Si tu peux y compter, chère cousine! dit Edgard vivement, ce serait me faire injure que d'en douter.

Et il baisa la main de Mathilde.

Un assez long silence s'établit entre eux : Mathilde, s'absorbant dans ses pensées, bien tristes et bien noires, malgré l'espèce de compensation qu'elle s'efforçait de trouver dans l'affection de ses proches; Edgard donnant toute son attention à son dessin, mais sentant, sans s'en rendre compte, germer en lui des sensations toutes nouvelles et encore bien confuses.

Enfin, Mathilde rejeta sa broderie et se leva en secouant la tête, comme pour chasser loin d'elle une préoccupation importune, s'approcha d'Edgard et s'appuyant sur le dos de sa chaise:

— Au fait, dit-elle, que dessines-tu là?

— Oh! quelque chose de bien fade, répondit Edgard, une nymphe au bord d'un ruisseau.

— Tiens! c'est drôle, fit-elle, tu lui as arrangé les cheveux juste comme les miens.

Digitized by Google

—Mais, c'est que tu as raison! s'écria Edgard surpris, et s'apercevant alors que machinalement il avait donné à sa nymphe une ressemblance exacte avec Mathilde. Mais c'est qu'elle te ressemble comme deux gouttes d'eau!

— Est-ce que tu l'as fait exprès? demanda Mathilde.

— Du tout, répondit-il; mais, n'importe, je la garde.

— Non pas, dit Mathilde, avec une vivacité involontaire, je ne veux pas qu'un autre....

Elle s'arrrêta; mais Edgard avait compris, et tout en éprouvant un immense regret à se séparer de son œuvre, il trouva, le brave garçon, qu'après tout c'était juste, et la tendant à Mathilde, il lui dit :

— Tu as raison cousine, tiens, prends-la, je la recommencerai.

— Non, dit Mathilde en rougissant presque de son mouvement, et en repoussant le dessin de la main. Garde-la, je suis folle; au fait, n'es-tu pas mon frère?

Edgard baisa la main qui lui rendait son dessin, et s'empressa de le placer dans son carton.

Le vieux marquis rentra, admira, sans y rien voir de plus, la parfaite ressemblance de la nymphe et de sa fille, ressemblance que Mathilde voulut lui faire juger; la con-

Digitized by Google

versation s'égara sur des sujets généraux, et traîna sans intérêt pour nous jusqu'au dîner.

V

Quelques jours après, Edgard, qui était sorti de l'hôtel de très-bonne heure, rentra juste à l'heure du déjeuner, et rencontra son oncle et sa cousine, au moment où ils pénétraient dans la salle à manger par une porte, et lui par une autre. Il s'avança vers eux pour les saluer ; mais ses talons rendirent en heurtant le plancher un son métallique qui ne leur était pas habituel. Mathilde baissa les yeux et s'aperçut que les bottes d'Edgard étaient armées d'éperons.

— D'où viens-tu donc ainsi, cousin ? lui dit-elle, est-ce que tu avais une course pressée à faire ce matin hors de Paris?

— Non, chère Mathilde, répondit-il avec un peu d'embarras... seulement...

— Seulement ? dit-elle.

Digitized by Google

— Eh bien! l'autre jour, continua-t-il en reprenant un peu d'assurance, tu m'as dit que tu comptais au printemps recommencer avec ton père tes courses à cheval; j'ai pensé que tu aimerais mieux peut-être avoir deux cavaliers qu'un seul, et comme j'ai négligé l'équitation jusqu'ici, je vais, le matin, me refaire un peu au manége, ajouta-t-il en riant.

— Comme vous me gâtez tous deux! dit la jeune fille, un peu émue. Comme vous cherchez tous les moyens de m'être agréable et de me distraire! Comment ne serais-je pas heureuse entre vous deux?

— Et comment ne te gâterions-nous pas, dit le marquis avec élan, n'es-tu pas notre enfant chérie? Edgard a-t-il une autre famille que la nôtre, et une autre sœur que toi? C'est une bonne idée que tu as eue là, mon cher neveu, dit-il en serrant la main d'Edgard, et, pour ma part, je t'en remercie.

Après un petit moment d'émotion intime, comprise seulement par ceux qui savent combien les petits soins, les attentions, les bagatelles enfin de la vie journalière prennent d'importance aux yeux d'une famille étroitement unie, on se mit à table et l'on commença à déjeuner.

Digitized by Google

Il faut bien le dire, s'il ne l'avouait pas encore, la belle indifférence que notre ami Edgard croyait si bien avoir conquise, avait déjà reçu de rudes atteintes; ce n'était plus seulement, sans doute, l'amitié fraternelle qui lui avait fait venir l'ingénieuse idée de se perfectionner dans l'art de l'équitation; et dans les parties de cheval qu'il prévoyait si longtemps à l'avance, ce n'était pas seulement le plaisir de sa cousine qu'il envisageait, mais bien aussi le sien propre. Assez mauvais cavalier, mais enfin montant à peu près comme tout le monde, s'il n'avait pas eu d'autre préoccupation que de se rendre agréable parfois à Mathilde, il se fût fort peu soucié de paraître diriger son cheval avec plus ou moins d'élégance, et, s'il était descendu tout au fond de son cœur, n'y aurait-il pas trouvé le désir de ne pas se montrer, aux yeux de sa cousine, inférieur à d'autres, et, qui sait, peut-être au vicomte Ernest?

Mais non, il ne s'en rendait pas compte; et quoi de plus naturel que cette erreur de sa part? Qu'y avait-il de changé dans sa vie? rien. Il s'était toujours tendrement occupé de Mathilde; s'il s'en occupait un peu plus maintenant, c'est que la pauvre enfant avait besoin de consolations, et qu'il était tout simple qu'il cherchât à la

Digitized by Google

distraire. Si quelque doute avait pu lui venir, n'aurait-il pas suffi d'ailleurs de la connaissance qu'il avait de l'état du cœur de Mathilde pour le tranquilliser à cet égard? Se pouvait-il que lui, le sage Edgard, revenu des erreurs et des rêves impossibles, allât justement en former un dont tout devait éloigner la réalisation? Non, cela seul l'eût rassuré; mais, nous le répétons, le doute ne lui vint même pas.

— Ah ça mais! tu ne penses pas à une chose, Mathilde, dit le marquis, en continuant la conversation que nous avons interrompue, c'est qu'avec l'habitude que prend ton cousin d'être tout à tes ordres, tu ne pourras plus bientôt te passer de lui, et que...

— Eh bien! dirent à la fois les deux jeunes gens.

— Eh bien! reprit le vieillard, Edgard a vingt-huit ans, il est joli garçon, il tient dans le monde une place fort honorable; je suis assez riche pour qu'il se regarde comme riche aussi, et s'il lui prenait fantaisie de se marier quelque jour...

— Moi! s'écria Edgard, comme s'il se défendait de quelque crime.

— Eh mais! il n'y a rien d'impossible à cela, mon

Digitized by Google

garçon, continua le marquis, et je n'y verrais, quant à moi, rien que de très-naturel.

— Mais c'est vrai, mon cousin; tu peux te marier, toi; je n'avais pas pensé à cela, dit Mathilde naïvement.

— Et moi, je n'y pense en aucune façon, dit le jeune homme un peu rêveur.

— Mais pourquoi cela?... Mais, au contraire... tu verras comme j'aimerai ma belle-sœur.

— Tu veux dire ta cousine, interrompit le marquis.

— Ah! tant pis, continua Mathilde, le mot est parti, je ne le retire pas, ajouta-t-elle avec le premier éclair de gaieté qu'elle eût eu depuis longtemps.

— Je ne veux pas me marier, dit Edgard un peu sèchement, sans s'en apercevoir.

Et comme Mathilde insistait, il ajouta :

— Je ne vois pas, ma cousine, quand tu veux garder ta liberté, pourquoi tu ne veux pas me laisser la mienne?

— Eh bien! eh bien! mon ami, qu'est-ce qui te prend donc, reprit le marquis un peu étonné du ton d'Edgard; on ne veut pas te marier de force. Seulement, j'en profite pour te dire que si jamais tu te ravisais, et que la fortune fût un obstacle, tu peux compter sur moi.

Digitized by Google

— Merci, mon bon oncle, dit Edgard.

Et la conversation en resta là.

N'importe, le coup était porté. Comme elle l'avait dit si naïvement, Mathilde n'avait jamais songé que son cousin pût se marier, et cette idée, en tombant dans son esprit, devait nécessairement y faire éclore des réflexions nouvelles.

En effet, il était bien heureux, lui! Sa vie n'était pas brisée par un hasard fatal et par une affection mal placée; il pouvait encore ouvrir son cœur à de douces espérances, à de radieux rêves d'avenir! Et malgré ce qu'il avait dit, comment était-il vraisemblable qu'il renonçât volontairement, et quand rien ne lui en faisait une loi, à la possibilité d'avoir enfin un cœur aimant qui comprît son cœur, et qui partageât avec lui les peines et les joies de la vie! Un jour ou l'autre, les aspirations si naturelles à une âme tendre et sensible comme celle de son cousin, reprendraient sur lui tout leur empire, et lui feraient bien vite oublier ses paroles d'aujourd'hui; puis par un retour naturel sur elle-même, elle disait avec un soupir: Tant mieux! Ah! du moins, qu'il soit heureux, lui!

Elle pensait aussi que, pour elle-même, ce serait

Digitized by Google

encore du bonheur, car la femme d'Edgard deviendrait certainement son amie, et, dans sa position, que devait-elle désirer de plus que de s'entourer, autant que possible, d'êtres chers dont la douce affection pourrait lui servir de contre-poids à son malheur, et lui donner la satisfaction, puisqu'elle ne pouvait être heureuse elle-même, de voir heureux autour d'elle ceux qu'elle aimait sur terre.

Et cela naturellement la ramenait à sa tristesse, à ses sombres réflexions. N'importe, il y avait longtemps qu'elle n'avait autant pensé à quelque chose d'étranger à sa douleur. C'était un progrès.

. . . . . .

Mathilde était trop franche et trop loyale pour jouer aux autres et pour se jouer à elle-même une comédie de sentimentalité ridicule et vaine. Se croire perdue à tout jamais pour le bonheur, parce qu'on s'est plus ou moins trompée sur le compte d'un fat, certes cela peut paraître excessif, et même un peu niais à ceux qui ont déjà acquis l'expérience du monde; mais le propre de l'imagination, chez les êtres naïfs et jeunes surtout, n'est-il pas de grossir les objets outre mesure, et de donner à un sentiment factice des proportions telles, qu'elles les empê-

Digitized by Google

chent dès l'abord de s'apercevoir qu'un sentiment réel et fondé naît dans leur cœur? Consultez beaucoup de ces femmes qui sont aujourd'hui heureuses épouses et heureuses mères, et combien vous raconteront en souriant les grosses douleurs et les cruels désespoirs qui, jeunes filles, les ont tourmentées, à propos de quelque monsieur, qu'elles ont rencontré depuis dans le monde, et qu'elles ont trouvé franchement ridicule et sot!

VI

Pendant quelque temps les choses restèrent, à l'hôtel de Vieusaltes, dans l'état où nous les avons vues à la fin du chapitre précédent; il faut qu'on excuse ces lacunes de temps que nous sommes forcé de laisser dans notre récit. Dans une étude du cœur comme celle-ci, qui roule tout entière sur les transformations minutieuses et cependant toutes loyales et pures d'une âme de jeune fille, il y a nécessairement une foule de petites nuances insaisissables à l'esprit, de petits détails fugitifs et que

Digitized by Google

nous appellerions volontiers des atomes de sentiment, qui doivent inévitablement, et par une loi de leur nature, échapper à toute analyse, si consciencieuse et si vigilante qu'elle soit. Il n'y a que Dieu qui puisse lire couramment dans les cœurs, en sonder chaque repli, et pour ainsi dire feuilleter chaque page de ce livre mystérieux sans en laisser échapper une ligne. Nous ne pouvons, nous, que suivre à la trace ces émotions intimes, indiquer les plus saillantes et deviner les autres.

Les journées s'écoulaient donc, sinon heureuses, du moins à peu près calmes, entre le marquis, sa fille et son neveu. Le marquis s'apercevait bien déjà que le tableau brillant que sa fille lui avait fait de leur vie à venir, le jour où elle lui avait arraché la promesse de ne plus songer au mariage pour elle, était recouvert de quelques ombres qui en obscurcissaient un peu l'éclat; mais il se disait que sa promesse était donnée, qu'il n'avait pas l'habitude d'y manquer, qu'après tout, l'avis d'Edgard n'en restait pas moins juste, et que le temps devait faire, si quelque chose le pouvait, plus d'effet sur Mathilde que ses observations à lui, si douces qu'elles pussent être.

Mathilde, de son côté, quoique sans s'en rendre

Digitized by Google

compte, éprouvait un secret soulagement au resserrement des liens de famille qui s'était fait autour d'elle; sa douleur était bien toujours la même; il lui arrivait souvent encore de laisser échapper des soupirs, preuves évidentes que quelque chose de désespéré palpitait en elle, mais cette douleur avait suivi les phases que suivent inévitablement toutes les douleurs humaines. Dans les premiers instants, on ne voit que son désespoir, et les regrets du bien qu'on a perdu vous empêchent de compter pour quelque chose les biens, moindres sans doute, mais encore précieux, qui vous restent. Puis, un beau jour, insensiblement, et à votre insu, les choses ont réellement changé de face, quoique toujours les mêmes en apparence. Le désespoir est toujours là; mais on s'est pour ainsi dire familiarisé avec lui, on s'y est installé, on en connaît tous les coins, tous les passages, toutes les avenues, comme on fait d'une maison nouvelle, dont, au premier abord, les aspects inconnus vous heurtent et vous blessent, et que vous êtes tout étonné, quelque temps après, de vous sentir chère, par suite d'un usage constant et journalier.

Quant à Edgard, il se rendait bien compte qu'en essayant d'éteindre l'incendie du voisin, on risque fort de

Digitized by Google

se brûler les doigts, mais il ne voulait pas penser trop à cette nouvelle complication des choses et s'aveuglait volontiers en rejetant encore sur une amitié — excessive, soit, mais forcément désintéressée, — l'intérêt qu'il prenait à Mathilde. Il ne voyait donc, ou plutôt il ne voulait voir rien que de naturel et de simple dans le charme qu'il trouvait à tenir compagnie à cette enfant, et dans l'impatience secrète qui le rongeait quand quelque chose d'imprévu venait empêcher ou retarder leur réunion.

Un nouvel incident vint déranger ce calme relatif et faire naître de nouvelles agitations dans l'hôtel de Vieusalles.

Un matin qu'Edgard, selon son habitude, était descendu dessiner auprès de Mathilde et que le vieux marquis était sorti, on annonça la comtesse d'Ambize.

— De si bonne heure! dit Mathilde surprise; faites entrer.

La comtesse d'Ambize était une jeune et charmante femme, mariée depuis un an à peine, et qui laissait voir assez volontiers le plaisir qu'elle éprouvait à être jeune, jolie, comtesse et mariée, surtout quand beaucoup de ses amies ne l'étaient pas encore.

Digitized by Google

Elle avait été fort liée étant jeune fille avec Mathilde, et depuis son mariage leurs relations avaient duré, quoique moins suivies.

Ajoutons que la jeune comtesse était fine et spirituelle, mais de cet esprit caustique qui emporte la pièce en décochant une raillerie avec un sourire charmant. Elle eût, sans hésiter, sacrifié son amie la plus chère pour faire un bon mot, et n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle avait pu porter un bon coup de poignard dans la blessure de quelqu'un qu'elle prétendait aimer, et qu'elle se donnait ensuite le facile mérite aux yeux des autres de plaindre après l'avoir torturé. Excellente femme au fond que cette comtesse d'Ambize ; elle n'eût pas tué une mouche pour un empire, et elle devait être douée d'une sensibilité exquise, car elle le disait à tout le monde, et, ne fût-ce que par politesse, on était bien forcé de la croire. Ne connaissez-vous pas quelque comtesse d'Ambize dans vos relations ? Eh bien ! gardez-vous d'elle comme de la peste !

— Enfin, vous voilà donc, chère belle ! dit-elle à Mathilde en entrant, avec toutes les démonstrations d'amitié les plus charmantes. Il y a des siècles qu'on ne vous a vue.

Digitized by Google

— Mon cousin, monsieur Edgard Moulin, dit Mathilde en présentant à la comtesse Edgard, qui s'était levé et saluait profondément.

— Ah ! oui, je sais ; c'est Monsieur qui s'occupe de sculpture, je crois.

Ceci fut dit avec le ton et de l'air le plus gracieux — cependant avec une nuance — les femmes sont terribles pour les nuances. — Edgard la sentit, si imperceptible qu'elle fût, et après avoir salué de nouveau, il se rassit, et n'eut pas l'air de faire plus attention à celle qu'il rangea immédiatement parmi les femmes qu'il avait *sculpturalement* appelées des pies-grièches.

Après les phrases banales qui sont aux entretiens principaux ce que les escarmouches sont aux grandes batailles, la comtesse s'écria :

— A propos, chère Mathilde, n'auriez-vous pas eu des nouvelles de ce pauvre vicomte Ernest?

Edgard leva la tête.

— Mais non... pourquoi? qu'est-il donc arrivé? demanda Mathilde en cherchant à paraître calme.

— Comment ! vous ne savez pas ! Mais il paraît qu'il s'est pris de querelle hier au soir, au foyer de l'Opéra, avec un officier... On n'a pas su me dire pourquoi... Mais

Digitized by Google

il a dû se battre ce matin, ajouta-t-elle en arrangeant les plis de sa robe... Il paraît que c'est fort grave et qu'il court un grand danger. J'espérais que vous auriez appris quelque chose, car, en vérité, dit-elle d'une voix pleine d'intérêt... cela m'inquiète au dernier point!

Le regard de Mathilde s'accrocha aux meubles, aux tapisseries, aux cordons de sonnette, comme celui d'un homme ivre qui regarde sans voir.

Edgard se leva brusquement, prit son chapeau et sortit cette fois sans saluer.

— Qu'a donc votre cousin le sculpteur? dit la comtesse qui le vit sortir.

— Je ne sais; sans doute quelque affaire pressée qu'il s'est rappelée sur le moment, dit Mathilde en cherchant à reprendre du calme.

— Mais ce n'est pas une raison pour sortir ainsi comme un fou, sans saluer, reprit la comtesse en riant; ces artistes ont décidément tous quelque chose de dérangé dans la cervelle.

Mathilde ne répondit que par un de ces sourires fous qui ont l'air d'être un assentiment à tout ce qu'on veut; elle n'avait pas entendu.

— Allons, chère belle, dit la comtesse en se levant et

Digitized by Google

en embrassant Mathilde au front, je suis bien aise de vous avoir vue en bonne santé... Adieu.

Et elle sortit, sans même s'apercevoir que Mathilde ne la reconduisait pas. Elle avait produit son effet; le reste lui importait fort peu; et elle s'empressa de partir pour raconter cette scène à tout venant, en s'étendant sur la peine qu'elle ressentait du chagrin de sa pauvre chère Mathilde. L'excellente créature!

Une heure après être sorti si brusquement, Edgard rentra.

A la porte, il s'arrêta. Mathilde n'avait pas entendu le bruit qu'il avait fait en l'ouvrant et en la refermant. Elle était à la même place où il l'avait laissée, immobile, muette, les yeux fixés à terre et tout entière aux réflexions qu'avait fait surgir en elle cette révélation si subite que la comtesse d'Ambize lui avait faite du danger que courait le vicomte, et ce nom qu'on venait de lui jeter à la face dans des circonstances si tragiques, avait en un moment réveillé toutes ses douleurs passées et lui avait fait perdre l'espèce de calme relatif dans lequel s'était endormi son désespoir.

Elle voyait le vicomte pâle, sanglant, inanimé. Cet homme qu'elle avait vu à travers le prisme du monde,

Digitized by Google

de l'élégance et des idées affectueuses qu'elle avait attachées sur lui, apparaissait maintenant à ses yeux froid et sans vie, et, malgré le mal que lui faisait cette pensée, elle était comme invinciblement attirée par elle, et avait perdu tout sens des objets extérieurs pour s'y absorber tout entière.

Edgard comprit d'un coup d'œil ce que devait souffrir sa cousine, et, s'avançant vers elle à pas lents, il lui dit :

— Mathilde !

— Ah ! c'est toi ! répondit-elle en levant sur lui des yeux ternes.

— Le vicomte Ernest n'est pas même blessé, dit Edgard d'une voix nettement articulée.

— Tu as des nouvelles ! s'écria Mathilde en lui prenant les deux mains.

— Je viens de t'en chercher, dit-il.

— Oh ! que tu es bon, va ! reprit Mathilde en baissant la tête et en laissant échapper des sanglots sur les mains jointes de cet ami véritable.

Pauvre Edgard ! ce fut alors qu'il sentit à n'en pas douter qu'il aimait sa cousine, non plus d'amitié, non plus comme un frère, mais d'amour, mais de l'amour le plus

Digitized by Google

vif, le plus profond, le plus dévoué. Ces larmes que cette enfant répandait sur ses mains et qu'elle versait pour un autre, le brûlaient, le torturaient, et cependant il éprouvait quelque charme à les sentir couler entre ses doigts et à se dire qu'ainsi sans doute le cœur de Mathilde se soulageait et qu'elle devait l'avoir en grande estime, lui, qu'elle faisait le confident de ses plus intimes douleurs. Les mouvements convulsifs que les sanglots imprimaient aux chastes épaules de Mathilde, lui faisaient passer dans le cœur des frissons douloureux, mais non sans volupté, et il se sentait pris du désir fou de l'attirer sur son sein, et d'essayer de lui faire comprendre qu'elle avait près d'elle un ami sincère, dont le cœur lui appartenait tout entier et dont le dévouement ne lui ferait jamais défaut. Mais ce sont là de ces mouvements auxquels un instinct secret et irréfléchi vous fait résister, et qui ne servent qu'à imprimer plus profondément la passion dans l'âme qui les éprouve.

Quand le calme fut un peu rétabli, Mathilde releva la tête et dit :

— Puisque tu as eu la bonne idée d'aller pour moi t'informer, mon bon Edgard, as-tu su la cause de cet horrible duel ?

Digitized by Google

— Oh! des niaiseries, rien d'important, répondit Edgard avec un embarras mal dissimulé.

— Tu me caches quelque chose? reprit vivement Mathilde en remarquant cet embarras.

— Non, cousine, rien, je t'assure.

— Si fait, si, j'en suis certaine; et je veux que tu me dises ce que tu me caches; je t'en prie, mon bon Edgard, ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Mais, cousine, dit encore Edgard, à quoi bon te dire ce qui doit te faire de la peine?

— C'est pour une femme! s'écria Mathilde, éclairée par cet instinct qui vit au cœur de la jeune fille la plus pure, quand elle aime ou qu'elle croit aimer.

— Eh bien! oui, dit Edgard, puisque tu l'as deviné.

— Et... pour qui? demanda Mathilde après un instant de réflexion, et poussée par cet étrange appétit de la douleur, qui est en nous, et qui nous force à vouloir connaître notre malheur jusqu'au bout.

— Pour la Quinto, répondit Edgard.

— La Quinto? Mais c'est une danseuse? interrogea Mathilde.

— On le dit, cousine, répondit Edgard en cherchant à mettre un peu de gaieté dans sa réponse, pour amortir

Digitized by Google

le nouveau coup qu'il savait bien devoir porter à Mathilde.

— Ah! dit simplement celle-ci.

Ses lèvres se crispèrent dans un sourire de dédain, et elle se tut.

Il fallait qu'elle vidât la coupe jusqu'à la lie : l'amour d'abord, l'amour-propre ensuite, tout devait être atteint chez elle, et cela par l'homme qu'elle avait distingué, qu'elle avait aimé entre tous, et qu'elle avait la lâcheté d'aimer encore.

Ces réflexions traversèrent l'esprit de Mathilde avec la rapidité de l'éclair. Elle releva enfin fièrement la tête, et tendant à Edgard une main que celui-ci serra en silence.

— Merci, cousin, dit-elle.

Et elle sortit, emportant au cœur un nouveau trait, moins cruel que les autres en fin de compte, mais qui la faisait plus vivement souffrir, en s'enfonçant dans une blessure déjà saignante.

Digitized by Google

VII

La scène que nous venons de rapporter eut pour conséquence immédiate d'amener, dans la conduite et surtout dans les paroles de Mathilde, un changement que rien sans cela n'eût justifié. De doux et de modéré qu'avait été son langage, il devint parfois acerbe et rude. Ce nouveau symptôme de la maladie morale de Mathilde n'échappa ni au marquis ni à Edgard, et ils se communiquaient par un regard ce que l'amertume qu'ils surprenaient en elle leur causait d'inquiétude. En cela, avaient-ils bien raison? Et n'eussent-ils pas dû, au contraire, se réjouir de cette transformation?

Toujours est-il qu'à la moindre allusion à ce qui occupait sa pensée, Mathilde laissait déborder son cœur en tirades ironiques et quelque peu vindicatives, où elle attaquait l'humanité tout entière... Dans ces occasions-là — disons-le au risque de lui faire tort — elle n'épargnait personne, et les douces paroles de son père, et les ten-

Digitized by Google

dres attentions de son cousin, étaient impuissantes à la calmer. Son amertume était si générale, et s'attachait tellement à tous et à toutes choses, qu'elle ne s'épargnait pas elle-même, et qu'elle plaignait ironiquement son père et son cousin d'avoir à s'occuper d'une créature comme elle, si peu digne de l'affection des gens qui se respectent, n'ayant pas su se respecter elle-même — et toutes les protestations de dévouement et d'affection de ses deux amis étaient interprétées par elle, comme des marques de pitié. — Pitié, disait-elle, qui l'humiliait plus qu'elle n'était capable de l'apaiser.

Mais c'était surtout quand le hasard de la conversation amenait quoi que ce soit, si peu que ce fût, qui eût rapport aux arts. Alors le souvenir de la Quinto lui revenait, et ce n'étaient qu'allusions indirectes, mais parfaitement claires au laisser-aller des gens de théâtre, à leur réputation si mauvaise. Elle ne comprenait pas, disait-elle, que des personnes qui ont, ou qui devraient avoir des sentiments distingués, pussent consentir à entretenir l'ombre d'un rapport avec ces gens-là. Puis, comme toujours, généralisant sa haine, elle ajoutait quelques phrases ironiques, dans lesquelles elle englobait non-seulement les gens de théâtre, mais tous ceux qui s'occu-

Digitized by Google

paient d'art à quelque titre que ce fût; et alors certes, les nuances de langage de la comtesse d'Ambize n'étaient rien auprès de celles qu'elle employait pour prononcer ce mot : les artistes !

Quelquefois, à ces moments-là, elle rencontrait le regard de son cousin qui dessinait, et elle s'arrêtait, instinctivement honteuse de la peine qu'elle avait pu lui faire.

Mais le brave Edgard, quoique bien triste, lui disait avec gaieté :

— Va, ne te gêne pas, cousine, soulage ton cœur ; je suis censé ne pas entendre.

Alors la pauvre Mathilde fondait en larmes, dénoûment ordinaire de tous les orages ; elle promettait de ne plus se laisser aller à de semblables exagérations, et, à la moindre occasion, recommençait de plus belle.

L'oncle et le neveu, devant ce nouvel état de choses, perdaient un peu la tête ; le marquis surtout ; il se reprenait malgré lui à la conviction que le seul remède à tout cela serait un bon mari.

Un jour le marquis entra de bonne heure chez sa fille, un papier à la main.

— Que m'apportez-vous là, mon père ? dit Mathilde, en lui tendant son front.

Digitized by Google

— Tiens, lis, dit le marquis, en lui mettant le papier sous les yeux; tu l'aurais toujours su, j'ai mieux aimé te l'apprendre moi-même.

Mathilde lut; c'était le billet de faire part du mariage de monsieur le vicomte Ernest *** avec mademoiselle Emma ***.

— Il se marie! dit-elle après un instant de stupeur.

— Apparemment, dit le marquis.

— Et la Quinto?

— C'est justement pour la lui faire quitter qu'on le marie.

— Mais s'il l'aime?

— Est-ce qu'on aime la Quinto? reprit le marquis avec un reflet de talon rouge dans son geste.

— S'il ne l'aime pas, dit Mathilde avec sa logique d'honnête fille, pourquoi s'est-il battu pour elle?

— Pourquoi? pourquoi? dit le marquis assez embarrassé de répondre à cette question... Enfin, continua-t-il, qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas, on le marie, et l'on fait bien.

— Ce n'est donc pas la pire de toutes les indélicatesses de donner sa main à une personne, quand on en aime une autre... puisque les parents du vicomte le marient?

Digitized by Google

— Tu t'exagères tout, ma fille, répondit le marquis, qui n'était pas fâché de saisir cette occasion pour sonder le terrain... Tu parles comme une enfant qui ne connaît rien de la vie... et, si tu veux savoir mon opinion, tu aurais dû faire comme lui et avant lui.

— Vous y pensez donc toujours, mon père?

— Ah! je ne t'ai pas engagé mes pensées, dit le marquis avec un peu d'impatience. Je t'ai promis de ne plus te parler de mariage, et je ne t'ai pas promis de ne plus désirer que tu te maries; mes raisons sont toujours les mêmes. — Tiens, justement le vicomte de B*** vient de mourir; il avait mon âge et se portait mieux que moi.

— Ainsi, dit Mathilde en soupirant, vous y pensez toujours?

—.Oui, dit positivement le marquis.

— Pauvre Emma! dit Mathilde, qui l'avait connue dans le monde, je la plains!

Le marquis sortit, jugeant que, pour une première fois, la tentative était assez forte, et sans entendre Mathilde, qui murmurait douloureusement en regardant le billet de faire-part:

— Il n'a pas même eu la délicatesse de m'épargner ce dernier coup.

Digitized by Google

Ce fut sous l'influence de ces pensées, qu'Edgard trouva Mathilde, quand il entra dans le salon de l'hôtel de Viensaltes; Mathilde le salua machinalement du regard. Edgard n'avait pas déjeuné à l'hôtel ce jour-là, et il avait appris la nouvelle du mariage du vicomte. Il s'expliqua donc le mutisme et la préoccupation de sa cousine, et se mit à dessiner en silence, attendant qu'il plût à Mathilde de lui parler.

Cependant comme, au bout d'un certain temps, Mathilde n'avait pas donné signe de vie, il n'y tint plus, vint s'asseoir près d'elle, et lui dit d'une voix émue, en lui prenant la main :

— Mathilde!... ma sœur!... si tu as besoin de parler de lui... parle-m'en, à moi, je saurai te comprendre.

Mathilde mit sa tête sur l'épaule de son cousin et fondit en larmes.

Ces larmes brûlaient le cœur d'Edgard, mais comme, après tout, il pensait qu'elles soulageaient Mathilde, il continua :

— A qui confierais-tu tes chagrins, si ce n'est à moi? Ne suis-je pas ton meilleur ami? Ne m'as-tu pas vingt fois appelé ton frère? Va, ne crains rien, nous autres artistes, nous avons quelque chose des délicatesses de la

Digitized by Google

femme. Nous comprenons toutes les douleurs, parce qu'il est bien rare que nous ne les ayons pas éprouvées toutes. Tu dois avoir besoin de parler de lui. Parle-m'en.

Enfin Mathilde releva la tête.

— Mon bon Edgard, je ne veux pourtant pas que tu me croies plus lâche que je ne suis, non plus. Ce n'est pas seulement ce que tu crois, qui m'arrache des larmes aussi amères. Certes, je ne m'en cache pas, cela y est pour beaucoup; je l'avoue, je ne puis, sans un brisement de cœur horrible, sans une humiliation profonde, penser que j'ai pu vous faire tant de chagrin à mon père et à toi, que j'ai pu m'en faire à moi-même, pour un homme qui le mérite si peu... Quoi! se battre il y a une semaine à peine pour une femme qu'il aimait, ou qu'il n'aimait pas peut-être, comme dit mon père, car vraiment je n'y comprends plus rien, et en épouser aujourd'hui une autre qu'il ne peut certainement aimer! Assurément cela doit me donner une bien pauvre idée de celui que j'estimais trop, ajouta-t-elle en portant son mouchoir à ses yeux.

— Pauvre cousine! dit Edgard.

— Mais il y a aussi un autre sentiment qui me torture, continua-t-elle... c'est la conviction où je suis que j'afflige mon père, lui qui est si bon pour moi... Ces idées

Digitized by Google

de mariage qu'il a jadis repoussées à ma prière, il les a toujours ; le savais-tu ?

— Oui, cousine... Tu te rappelles qu'autrefois je les ai partagées moi-même... Les raisons qui motivaient son désir existent toujours, et...

— Tu sais, Edgard, que je n'ai jamais menti. Eh bien ! Dieu m'est témoin que je voudrais satisfaire mon père ; oui, je voudrais oublier... je voudrais pouvoir me marier... mais je ne le peux pas, Edgard, tu sais que je ne le peux pas? ajouta-t-elle en levant sur lui des yeux baignés de larmes.

Ce je ne le peux pas ne voulait-il pas dire : le puis-je ?

Cette réflexion qui nous vient frappa-t-elle Edgard à son insu, ou obéit-il à un de ces instincts indéfinissables, qui emportent les âmes généreuses et passionnées, et qui leur font faire et dire sur le moment ce qu'avec la réflexion elles n'auraient jamais osé dire ni faire ? Nous l'ignorons ; toujours est-il qu'il répondit à Mathilde :

— Oui, cousine, je comprends tout ce que ta position a de douloureux et de triste... Je partage toutes les souffrances de ton cœur... Les raisons de mon oncle, pour désirer te voir mariée, méritent une sérieuse considéra-

Digitized by Google

tion; mais les tiennes pour résister, ne veulent pas non plus être heurtées en face, car elles sont délicates et respectables. Pour concilier les choses, il faudrait presque un miracle.

— Oui, dit-elle, et Dieu n'en fait plus.

— Il faudrait, continua Edgard en prenant un journal et feignant de s'absorber dans sa lecture, que tu rencontrasses quelqu'un qui te connût, qui t'estimât, qui te chérît enfin assez, pour ne pas ignorer l'état de ton cœur et ne pas te faire un crime des pensées involontaires que tu pourrais conserver d'un passé aujourd'hui impossible, sûr que rien de coupable ne peut approcher d'un esprit aussi pur que le tien; quelqu'un, continua-t-il d'une voix émue, d'assez noble, j'ose le dire, d'assez grand, d'assez généreux pour te recevoir des mains de ton père, plus comme un dépôt sacré, et sur lequel il aurait charge de veiller, qu'à tout autre titre, et qui, tout en t'aimant, aurait le courage de ne te voir qu'avec des yeux de frère, jusqu'au jour où, vaincue par son dévouement et son amour, tu aurais entièrement oublié le passé, et tu lui permettrais d'espérer une part plus large dans ta vie; quelqu'un enfin que tu connaîtrais, que tu estimerais assez pour être certaine, qu'une fois le pacte juré, il ne lui

Digitized by Google

viendrait même pas la velléité de le rompre... Voilà ce qu'il faudrait trouver.

— Tu avais raison, dit Mathilde, n'osant pas comprendre Edgard... c'est impossible!

— Qui sait? dit-il; en cherchant bien.....

Et il s'absorba de plus en plus dans la lecture de son journal.

Que fût-il advenu de tout cela sur le moment? Dieu seul le sait; mais Edgard avait à peine achevé ces derniers mots, que le marquis rentra, et que le jeune artiste, désirant cacher l'émotion qui s'était emparée de lui, se leva vivement et dit au marquis :

— Ma foi, mon oncle, vous rentrez à propos.

— Pourquoi donc?

— Nous étions en train, Mathilde et moi, de causer de choses qui n'étaient ni fort gaies, ni fort divertissantes.

— Tu ne m'as dit que de bonnes paroles, mon cousin, dit celle-ci d'une voix altérée.

Et se levant précipitamment, elle traversa le salon, emportant au cœur une pensée étrange : elle se croyait folle.

Le marquis la regarda sortir, en levant légèrement les épaules d'impatience, et en poussant un soupir.

Digitized by Google

— Voulez-vous m'accorder un moment d'audience, mon oncle? dit Edgard, prenant son parti en brave, et pensant qu'il n'y avait plus à reculer.

— Certainement, mon cher neveu, que peux-tu avoir de si important à me dire?

— Mon oncle, dit Edgard, vous désirez toujours marier Mathilde?

— Plus que jamais; car il est évident pour moi que les dispositions de son esprit ne changeront que lorsqu'une belle et bonne réalité sera venue chasser les chimères qu'elle s'est mises en tête.

— Eh bien! mon oncle, s'il se présentait pour Mathilde un brave garçon, de l'honneur et de la loyauté de qui vous ne pussiez douter, mais qui n'aurait qu'un défaut...

— Lequel? dit le marquis, ne sachant trop où Edgard voulait en venir.

— De n'être pas noble....que diriez-vous?

— Hum! dit le marquis, à te parler franchement, j'aimerais mieux qu'il le fût; mais tu oublies, mon cher Edgard, que mon consentement n'est que fort secondaire, que celui de Mathilde est beaucoup plus important, et je doute fort...

Digitized by Google

— Il va sans dire, mon oncle, interrompit Edgard, que je ne vous pose cette question que dans l'hypothèse où Mathilde consentirait.

— Eh bien mais ! dans ce cas, je te le répète, quoique je ne sois pas trop à cheval sur ma noblesse, je ne serais pas fâché que la personne en question me fournît un prétexte de l'oublier tout à fait, et qu'il eût au moins quelque titre...

— Il n'en a qu'un, interrompit Edgard mais qui peut trouver grâce à vos yeux.

— Lequel ? dit le marquis.

— Celui de votre neveu, répondit Edgard avec un battement de cœur impossible à décrire.

— Toi ! exclama le marquis, en bondissant sur son fauteuil.

— Moi !

— Tu veux épouser Mathilde ?

— Je l'aime comme un fou.

— Ah çà ! dit le marquis avec une surprise comique, c'est donc une épidémie dans ma maison !

— Quoi qu'il en soit, mon oncle, la seule chose que j'aie le droit d'exiger de vous, c'est une réponse franche et nette.

Digitized by Google

— Eh bien ! mon neveu.., je te connais comme l'homme le plus loyal de la terre ; ton seul tort, comme tu disais, est de ne pas être noble, mais je mourrais plus tranquille en laissant à Mathilde un protecteur aussi dévoué que toi, et l'amitié que je te porte entre pour beaucoup dans la balance ; j'ai depuis si longtemps l'habitude de te considérer comme un fils, que rien ne serait changé entre nous ; mais, je te le répète, le grand obstacle sera toujours Mathilde.

— Ainsi, mon oncle, si Mathilde dit oui...

— Je ne dirai pas non, acheva le marquis.

— Merci, mon oncle, dit Edgard, et il sortit, car il avait besoin de prendre l'air.

Le vieux marquis resta quelque temps les yeux fixés sur la porte par laquelle venait de disparaître son neveu. Enfin, il murmura avec un sourire un peu ironique :

— C'est égal... si l'idée de ce fou d'Edgard se réalise, il faut avouer que les petites filles sont des créatures bien bizarres... S'être appelée Mathilde de Vieusaltes... avoir pu s'appeler la baronne d'Auberive... et finir madame Moulin !

Ici, il s'interrompit par une moue non moins ironique dans le fond que son sourire.

Digitized by Google

— Enfin! acheva-t-il en écartant les bras, ce qui signifiait évidemment : Dieu est grand!

Et il rentra dans son cabinet.

VIII

Une fois chez elle, Mathilde se laissa tomber sur son canapé et pensa, ou plutôt nous nous trompons, elle resta dans cet état où l'on est, quand quelque chose d'inouï, d'extraordinaire, d'imprévu, est venu frapper notre esprit, et briser, en quelque sorte, ce fil conducteur de la pensée, qui, rompu un instant, jette l'homme dans la folie.

Enfin, le premier moment de trouble passé, ses idées devinrent un peu plus claires, et c'est alors seulement qu'elle pensa.

L'avait-elle bien entendu? N'était-ce pas une erreur de son imagination? Était-il bien vrai, enfin, que son cousin, qu'Edgard, lui eût indirectement, mais cependant d'une manière assez positive, proposé de l'épouser?

Le premier sentiment qui surgit en elle fut la méfiance d'elle-même; il n'y aurait rien d'étonnant, pensa-t-elle,

Digitized by Google

que son esprit si diversement et si violemment agité depuis quelque temps, eût perdu le sens exact, la notion réelle des mots et de leur signification. Ne s'était-elle pas déjà honteusement trompée, en se croyant aimée et recherchée par le vicomte, sur la foi de témoignages beaucoup plus clairs, beaucoup plus positifs? Et combien, dans ce cas, ne serait-il pas plus honteux encore de retomber dans une nouvelle et aussi grossière erreur, et de jouer le rôle de fille crédule aux doux propos, et croyant voir partout, même dans une amitié calme et fraternelle, l'indice d'un sentiment plus vif? Ne risquerait-elle pas, en faisant cette supposition, ou en laissant seulement apercevoir que le moindre doute ait pu effleurer son esprit, de perdre l'estime de son cousin, estime qui lui était si chère, et qu'elle regardait, après l'amour de son père, comme son bien le plus précieux? Alors sous l'influence de cette crainte, et dans le trouble de son esprit encore mal affermi, elle en vint à acquérir la conviction qu'elle avait rencontré la seule explication juste et raisonnable de ce qui l'avait si fort agitée, et elle se prit à se rassurer en se disant que, bien certainement, son cousin n'avait pas eu et n'avait pu avoir une semblable intention.

Digitized by Google

Alors, un peu plus calme et se fiant à la certitude nouvelle qu'elle venait d'acquérir et qu'elle croyait inébranlable, elle trouva un charme qu'elle ne s'expliqua pas et auquel elle céda involontairement, à se demander, dans le cas impossible où son cousin aurait en effet eu la pensée qu'elle lui avait un instant si follement prêtée, quels eussent été ses sentiments à elle, et ce qu'elle aurait éprouvé au fond de son cœur?

Ici lui revinrent en foule les réflexions qu'elle avait faites quelques semaines auparavant, quand un mot de son père était venu évoquer devant elle la possibilité qu'Edgard se mariât un jour ou l'autre. Tout ce qu'elle avait pensé alors de son cousin, et de la confiance qu'une femme au cœur élevé et clairvoyant pourrait accorder à cet esprit sûr et loyal, elle le pensa, et bien plus fortement encore. S'il avait su se montrer si bon et si attentif pour elle, Mathilde, qui n'était, après tout, que sa cousine, que son amie, et malgré l'amour qu'elle lui montrait pour un autre, ce qui aurait pu refroidir une âme moins dévouée et moins pleine d'une noble abnégation, combien ne serait-il pas plus tendre encore pour une femme qui lui aurait confié le soin de son bonheur à elle, et qui n'aurait d'autre souci que de s'occuper du

Digitized by Google

sien à lui! Ah! certes, on pourrait sans crainte se reposer en paix sur un cœur comme celui d'Edgard; le seul obstacle qui pût le séparer de la fille la plus noble et la plus fière du monde, c'était son manque de noblesse, son nom roturier d'Edgard Moulin.

Mais alors, s'exaltant elle-même par cette discussion intime qu'elle agitait en elle, et comme irritée de l'apparente contradiction que son esprit lui opposait, elle prit la cause d'Edgard en mains. Elle se plaida à elle-même, et comme si elle avait été chargée de convaincre un esprit rétif, cette thèse que la noblesse du nom était bien grandement remplacée, chez son cousin, par une noblesse de cœur et d'esprit, qui éclatait aux yeux de tous. D'ailleurs, était-il donc tant à mépriser pour un tort du hasard et de la naissance, cet homme qui, jeune encore, avait su, par son talent, se conquérir l'estime et la considération de tous, et qui portait déjà à sa boutonnière la preuve éclatante du cas que l'on faisait de lui?

Il ne vint pas un instant à Mathilde la pensée de se rappeler toutes les tirades amères qu'elle s'était permises, peu de temps auparavant, contre les artistes qu'elle plaçait si haut aujourd'hui. Emportée par la vivacité de son imagination et par la conviction que la cause qu'elle

Digitized by Google

plaidait était d'une évidente justice, elle fut franchement libérale et égalitaire; elle fut digne enfin de compter au nombre de ces nobles de 89, qui firent la folie dite sublime de brûler leurs titres et leurs priviléges sur l'autel de la patrie, oubliant qu'ils faisaient là précisément ce qu'ils n'avaient pas le droit de faire sans l'adhésion de leurs descendants; bref, elle fut tout simplement magnifique.

Mais soudain elle s'arrêta; la rougeur lui monta au front; il venait de se faire en elle comme une révélation confuse; elle eut un pressentiment que, si désintéressée qu'elle se fût crue dans ses réflexions, il se pouvait cependant qu'elle n'y eût pas mis tant de chaleur, si elle n'y avait pris un intérêt plus immédiat qu'elle ne l'avait soupçonné. Puis, cette logique serrée qu'elle venait de déployer dans son analyse mentale lui était une preuve assez évidente que son esprit était entièrement exempt de ce manque de notion des mots, et de leur signification, qu'elle lui avait si ingénuement prêté. Il était donc impossible qu'elle se fût si niaisement trompée sur le sens des paroles d'Edgard. — Alors Edgard avait donc eu bien réellement intention.... Mais aussi que faire?... Que résoudre?

Digitized by Google

Était il donc possible qu'Edgard l'aimât? Non, il n'avait pas été question d'amour dans son langage; il avait seulement invoqué un moyen que la générosité de son esprit lui inspirait pour concilier et les sages désirs du marquis et les honorables susceptibilités de son cœur à elle. Il ne voulait l'épouser que pour lui assurer une protection et un avenir tranquille; il n'y avait rien de personnel dans son projet, car il l'avait dit lui-même, il ne voulait la voir qu'avec les yeux d'un frère; et si pure que soit l'imagination d'une jeune fille, elle sait bien néanmoins qu'il y a quelque différence, sans connaître peut-être au juste laquelle, entre l'amour d'un frère et celui d'un amant. Mais, dans ce cas, se sentirait-elle la force, elle, de payer cette généreuse intervention d'un ami dans sa destinée, par une vie de dévouement et de tendre amitié entièrement consacrée à la récompense de ses bienfaits? Nous avons dit que, dans les choses de sentiment, l'esprit de Mathilde était franc et hardi, et qu'elle eût rougi de se mentir à elle-même. Après avoir longtemps médité, elle mit la main sur son cœur, et se répondit : oui. Elle ne se sentait, à l'idée de devenir la femme d'Edgard, aucune des hésitations, aucune des répugnances qui l'avaient assaillie à l'idée de tout autre

Digitized by Google

mariage; et elle attribua naturellement le calme de son esprit au sentiment tout fraternel qui devait présider à cette union et en écarter les craintes et les appréhensions qui la choquaient.

Cette réponse une fois faite, et Mathilde bien fixée sur ce qui la concernait, une autre question lui vint encore. Avait-elle le droit d'accepter un sacrifice aussi grand de la part d'Edgard, et quelle que fût la vivacité de l'amitié qu'elle lui porterait, et du dévouement quelle se sentait pour lui, suffirait-elle à le récompenser d'une aussi grande abnégation? Ne se repentirait-il pas, un jour, d'avoir délaissé pour elle des espoirs d'affection, d'une nature toute différente? Ne lui ferait-il pas alors un reproche d'avoir, dans son égoïsme, calculé tout ce qu'il y avait d'avantageux pour elle dans cette union, sans penser à ce qu'elle pouvait avoir d'affreux pour lui?

Ici, elle ne trouva pas de réponse à se faire. Quand il s'était agi d'elle, elle avait pu affirmer, et le faire sans hésitation, mais quand il s'agissait d'un autre, elle ne pouvait que douter. Cependant, comme Mathilde avait dans l'esprit un peu de la hardiesse des femmes de sa race, elle se décida vaillamment à chercher l'explication de ce doute, à dissiper les ténèbres qui obscurcissaient

Digitized by Google

sa vue, en y introduisant la lumière, et comme la lumière ne pouvait être qu'aux mains de son cousin, c'est auprès de lui qu'elle résolut de l'aller chercher.

Puis, si elle avait compris juste.... si son cousin l'aimait assez pour lui vouer sa vie entière,... elle se dit qu'elle n'avait qu'une manière de se montrer digne de ce dévouement : c'était de l'accepter avec autant de noblesse qu'il en mettait à le lui offrir.

Alors plus calme, elle attendit l'heure de l'épreuve, sûre, quel que fût le résultat, de ne pas faillir à ce qu'elle se devait à elle-même . . . . . .

Edgard n'était pas rentré ce jour-là à l'hôtel. Où avait-il dîné? Nous l'ignorons. Emporté par les pensées nouvelles qui bouillonnaient dans son cerveau et troublaient son cœur, avait-il dîné seulement? Nous en doutons. Ce que nous savons, c'est qu'il ne rentra pas ce jour-là.

Ce ne fut donc que le lendemain dans l'après-midi que ces deux enfants se retrouvèrent face à face.

Mathilde portait sur son front la calme résolution qu'elle avait puisée dans ses réflexions de la veille.

Edgard étouffait, et la sueur lui perlait au front.

Ni l'un ni l'autre d'abord ne se sentit le courage de rompre le silence. Tout mot, dans cette conversation

Digitized by Google

nécessaire entre eux, devait porter coup; ils le sentaient tous deux, et tous deux hésitaient, de peur de faire un faux pas dans ce chemin si étroit et si glissant qui se trouvait devant eux.

Enfin, Mathilde s'approcha d'Edgard et lui dit d'une voix ferme :

— Tu m'as dit de bonnes paroles, hier, mon cousin, mais c'étaient aussi des paroles sérieuses, n'est-ce pas?

— Quand je parle de ce qui t'intéresse, cousine, répondit Edgard en cherchant à maîtriser son trouble, j'ai pour habitude de n'en pas prononcer d'autres.

— Je le sais, reprit Mathilde; aussi m'ont-elles donné beaucoup à réfléchir.

— Et le résultat de tes réflexions?

— C'est qu'il n'y a qu'un homme au monde que je connaisse digne de répondre au sublime programme que tu as tracé de lui, reprit Mathilde en abordant la question de face, comme elle se l'était promis.

— Oui, répondit Edgard avec la même franchise, et c'est moi.

— Je ne m'étais donc pas trompée? dit-elle.

Et après un moment, employé à dominer son émotion, elle releva la tête, et continua :

Digitized by Google

— Où as-tu donc pris le cœur que tu as, mon bon Edgard? Comment! tu as eu l'idée d'un tel sacrifice, et pour moi que tu n'aimes pas, que tu ne peux pas aimer, car je n'en suis pas digne!

Edgard fut sur le point de tomber aux pieds de Mathilde, et de lui dire tout ce que l'amour le plus pur lui inspirait en ce moment; mais un sentiment de délicatesse le retint; il craignit d'effrayer cette enfant en lui montrant ce qu'il ressentait au fond du cœur, et, tâchant de dominer son trouble, il reprit :

— Je t'aime assez, Mathilde, pour te consacrer ma vie; as-tu assez d'estime à mon égard pour me confier la tienne?

— S'il ne s'agissait que de moi, Edgard, je te répondrais sans hésiter : oui; mais puis-je, sans être égoïste et lâche, accepter ton dévouement? Voilà ce que j'ai voulu savoir, et ce que je suis venue te demander.

— Explique-toi, dit simplement Edgard.

— Tu sais, reprit Mathilde, que ma plus forte raison pour ne pas me marier, depuis que je sais combien quelqu'un est indigne de l'affection que je lui portais, est la crainte de commettre une mauvaise action, en portant à un autre un cœur qui ne serait pas libre; la

Digitized by Google

faute ne serait-elle pas double, si je la commettais envers toi, le plus noble et le meilleur des hommes?

— Tu t'écartes de la question, dit Edgard avec la même simplicité; tu serais coupable, si tu promettais ton amour à quelqu'un, quand cet amour est à un autre; mais ici, il ne s'agit pas de cela, ajouta-t-il en étouffant un soupir. Si j'avais le droit de veiller sur toi et de te protéger, en restant comme nous sommes, je ne t'aurais pas proposé ce que je t'ai proposé; mais si ton père mourait, — et c'est là la crainte que nous voulons calmer chez lui, — tu resterais sans protection et sans appui, car le monde n'autoriserait pas ma tutelle, parce qu'il ne la comprendrait pas : légitimons-la, voilà tout.

— Tu le veux donc? dit encore Mathilde après un moment de réflexion.

— Je te le demande à genoux, répondit Edgard; tout ce que je te prie d'excuser, c'est le nom.....

— Tais-toi, dit Mathilde en l'interrompant avec vivacité; je n'en connais pas de plus noble et que je sois plus fière de porter; voici ma main.

Elle mit sa main dans celle d'Edgard, et tout fut dit entre ces deux êtres, qu'un mot aurait suffi à jeter dans les bras l'un de l'autre.

Digitized by Google

Le marquis rentra, et Edgard, s'avançant vers lui, après avoir échangé un coup d'œil avec Mathilde, lui dit :

— Mon oncle, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Mathilde de Vieusaltes, votre fille.

— Hum ! fit le marquis, en affectant plus de surprise qu'il n'en avait réellement, ce grand désespoir est donc apaisé, et tu ne crains plus maintenant de te marier ?

— Mon père, répondit Mathilde avec calme et dignité, si vous voulez me confier à Edgard, je suis prête à vous obéir.

— Peste ! quelle obéissance subite ! dit le vieux marquis.

— Monsieur le marquis est servi, annonça un valet de chambre en ouvrant la porte à deux battants.

— Alors, allons dîner, dit le marquis, allons, donnez le bras à votre futur, *Madame Moulin*.

Edgard offrit son bras à Mathilde, et les deux jeunes gens s'avancèrent vers la salle à manger en échangeant un lumineux regard.

Le marquis les suivit, tout en faisant de profondes réflexions sur la versatilité des filles.

Digitized by Google

DEUXIEME PARTIE

I

Le mariage se fit dans les premiers jours du printemps, les deux fiancés n'ayant nul besoin de faire plus ample connaissance. Il n'y eut donc, entre la scène que nous venons de raconter et la célébration du mariage, que le temps strictement exigé par la loi. La conduite des deux fiancés l'un envers l'autre, pendant ces quelques jours, fut identiquement la même qu'elle était auparavant. Mathilde se sentait fière et relevée à ses propres yeux de l'humiliation que lui avait fait éprouver le vicomte, par la conscience du dévouement qu'elle inspirait à Edgard. Quant à celui-ci, croyant de son honneur de ne rien laisser voir de ses vrais sentiments, il prenait tant de soins que rien n'en parût au dehors, que Mathilde put continuer à croire au calme de son affection fraternelle.

Digitized by Google

La veille du mariage, le vieux marquis, éclairé par sa fille sur bien des points qui lui étaient restés obscurs, se trouvant seul avec Edgard, en profita pour lui dire :

— Ah çà ! mon neveu, ou plutôt mon gendre, car tu le seras demain, causons un peu tous les deux.

— Volontiers, mon oncle.

— Mademoiselle ma fille m'a dit d'étranges choses, sais-tu? car je l'ai questionnée, fort intrigué, je l'avoue, de savoir comment tu avais réduit sa belle obstination.... Qu'est-ce que c'est qu'une prétendue promesse que tu lui as faite? Est-ce vrai, ça?

— Rien n'est plus vrai, mon oncle.

— Et tu la tiendras?

— Scrupuleusement.

— Ah çà mais ! reprit le marquis, en retenant à peine un sourire, qu'est devenue ta belle théorie sur les dents de lait?

— Elle subsiste toujours, mon oncle.

— Vraiment?

— Mais oui.... la dent de lait ne tient plus qu'à un fil; seulement, ajouta-t-il avec un sourire, il faut attendre que la dent de sagesse pousse.

Digitized by Google

— Tu parles comme une mâchoire, mon neveu.... Et dans combien de temps espères-tu qu'elle poussera, cette fameuse dent de sagesse?

Edgard ne répondit que par un signe d'ignorance et de résignation.

— Diable! je ne sais pas comment sont bâties nos filles dans ce siècle; mais je doute que leurs mères se fussent félicitées d'une pareille conduite; enfin, ajouta-t-il, c'est votre affaire... ça vous regarde... tout ce qu'il y a de sûr, c'est que la mort peut venir quand elle voudra, je partirai tranquille, en sachant ma fille aux mains d'un brave garçon comme toi.

— N'importe, mon oncle, dit Edgard en souriant et serrant la main du marquis, ne vous pressez pas.

— N'aie pas peur, dit celui-ci en riant, je n'ai pas non plus envie de me presser, et si longue que soit à pousser cette fameuse dent de sagesse dont tu parles, j'espère bien vivre assez pour voir mes petits-enfants?

— Et moi aussi, je l'espère bien, mon oncle!

Le mariage se fit le lendemain, sans pompe et à petit bruit à Saint-Thomas-d'Aquin, au même autel où, huit jours auparavant, avait été béni celui du vicomte Ernest avec tout l'éclat et la splendeur des fêtes mondaines.

Digitized by Google

Les deux fiancés avaient tenu et le marquis avait consenti à ce que cela se passât en famille.

A l'église, Mathilde pria pour Edgard, Edgard pria pour Mathilde.

Après la cérémonie, les deux époux montèrent dans une voiture de poste qui les attendait, et où le marquis les installa, en leur souhaitant bonne chance, avec un sourire un peu goguenard.

Il avait, du reste, très-bien fait les choses, le vieux marquis, car, outre la dot fort belle déjà qu'il donnait à sa fille, il avait encore avantagé ses enfants en leur abandonnant la propriété d'une superbe terre qu'il possédait en***, aux environs de***.

Edgard avait bien tenté de s'opposer à cette générosité splendide, mais le vieux marquis avait répondu :

— Mon intention, mon ami, a toujours été de te laisser cette terre dans mon testament, avec le consentement de Mathilde, bien entendu. Mais, dans les circonstances actuelles, je crois inutile de lui demander ce consentement.

C'est vers cette terre que la chaise de poste emportait les deux époux, pour qu'ils y passassent les premiers jours de leur lune de miel, qui menaçait de ne pas ressembler à celle des autres.

Digitized by Google

Les premiers moments de ce tête-à-tête conjugal ne laissèrent pas que d'être assez embarrassants pour les deux époux ; ils avaient la conscience tous les deux, — Edgard plus, Mathide moins, mais cependant un peu, — que les choses eussent dû être, en quelques points, différentes de ce qu'elles étaient; mais enfin, grâce au sentiment dévoué qui animait Edgard, grâce au désir naturel de Mathilde de rendre agréable, aux yeux de son mari, cette première heure de son sacrifice, — comme elle disait, — la glace finit par se rompre, et la conversation s'établit sur un terrain neutre, franche et amicale comme toujours, mais avec une nuance de protection chez Edgard, avec une nuance d'amitié de plus chez Mathilde. Nous avons dit plus haut que les femmes étaient parfois terribles avec leurs nuances, nous pouvons ajouter ici qu'elles leur servent souvent aussi à paraître plus charmantes et plus adorables aux yeux de ceux dont elles se savent aimées. Ainsi Mathilde, tout en se rappelant bien encore quelque peu qu'elle avait jadis rêvé cette première heure de tête-à-tête conjugal avec un autre qu'avec son cousin, s'appliqua à tâcher que lui ne se le rappelât pas, et pût se croire en effet ce qu'il aurait dû être : le préféré de sa femme.

Digitized by Google

— Tu crois peut-être, mon bon Edgard, lui dit-elle en souriant, que tu as pris seulement, en m'épousant, une sœur à protéger? non pas; tu t'es attaché une petite furie qui ne te laissera pas un moment tranquille, tant que tu n'auras pas satisfait le vœu qu'elle a formé.

— Et quel est ce vœu, dit Edgard, que je ne sois pas prêt à satisfaire?

— D'abord, monsieur, partons d'un principe. Vous avez du talent, et beaucoup; vous l'avez prouvé.

— Oh! du talent! du bonheur tout au plus, répondit-il.

— Non pas, monsieur, du talent, continua Mathilde en conservant son petit air de professeur. Je le sais mieux que vous peut-être; mais, malheureusement...

— Oh! oh! dit Edgard, voilà un mais qui me fait trembler.

— Mais, malheureusement, continua-t-elle de même, vous travaillez trop en amateur. Vous vous contentez d'avoir de la facilité, du chic, ajouta-t-elle en riant de ce mot du vocabulaire des artistes que lui avait appris Edgard; ce n'est pas ainsi qu'on arrive à faire véritablement ce qu'on appelle de l'art.

— Vraiment! dit Edgard, étonné de ce langage si

Digitized by Google

nouveau dans la bouche de sa cousine, qui ne lui avait jamais parlé de ses travaux qu'en passant et sans s'appesantir sur ce sujet.

— Oui, certainement, reprit-elle, et c'est une belle chose que l'art; un artiste sérieux, je l'ai toujours pensé, peut se regarder comme l'égal de tous, et comme supérieur au plus grand nombre. Ainsi...

— Mais pardon, dit Edgard en l'interrompant avec un peu de malice, il me semblait que parfois tes jugements sur les artistes étaient empreints d'une tout autre couleur; tu parlais donc contre ta pensée?

— Du tout, monsieur, reprit Mathilde en rougissant malgré elle; ou bien, si cela est, c'est que j'ai changé d'avis. Écoutez-moi donc sérieusement.

— Je suis tout oreilles.

— Tant que vous n'avez été que mon cousin, je n'ai jamais pensé à vous parler ainsi, parce que je n'en avais pas le droit, et que vous ne m'auriez probablement pas écoutée; mais aujourd'hui que vous êtes forcé de m'entendre, je veux, j'entends et je prétends que vous suiviez mes avis; et j'ai fait vœu de ne pas vous laisser de repos tant que vous n'auriez pas, par votre travail, prouvé à tous que vous êtes un homme supérieur,

Digitized by Google

comme j'en ai déjà la conscience. Me le promettez-vous?

— Je te le promets, répondit Edgard, trouvant un plaisir réel à cet intérêt que lui montrait Mathilde.

— Enfin, ajouta celle-ci avec une nuance de coquetterie, j'ai bien le droit d'être fière de vous; car, il n'y a pas à dire, vous êtes mon mari, n'est-ce pas?

— Oui, ma cousine, répondit Edgard, intérieurement attendri de l'effort que faisait Mathilde pour s'occuper de lui d'une manière gracieuse.

Et les heures s'écoulaient moins heureuses, moins intimes qu'elles eussent pu l'être, mais cependant encore douces et rapides; Mathilde faisant des projets d'avenir, et arrachant de nouveau à Edgard la promesse qu'il deviendrait un grand homme; Edgard se sentant la volonté et le courage de le devenir, pour partager avec cette enfant la gloire, au défaut de l'amour qu'il craignait de ne pouvoir lui faire partager; et les chevaux volaient rapides sur la route de ***, et les nuages couraient sur un ciel bleu, et peu à peu la nuit, qui vient de bonne heure encore aux premiers jours du printemps, tombait sur la terre, enveloppant tout de silence, de mystère et d'ombre.

Digitized by Google

Enfin, la nuit vint tout à fait, et cette mélancolie qui nous saisit, si peu poétique et sentimental que l'on soit, quand il se fait autour de nous un de ces grands changements journaliers et cependant toujours admirables, qu'on appelle le sommeil ou le réveil de la nature, s'empara d'Edgard et de Mathilde ; les paroles devinrent plus rares, les silences plus longs ; chacun s'abandonna davantage à ses propres pensées. Enfin Mathilde dit à Edgard :

— Je vais essayer de dormir un peu; me le permettez-vous, mon mari?

— Oui, ma cousine, répondit encore Edgard en serrant la main de Mathilde; dors, je veillerai sur toi.

Mathilde s'enfonça dans un coin de la calèche, roula sa tête dans le capuchon de son manteau de voyage, et bientôt un souffle égal, frais et doux, vint apprendre à Edgard que la jeune fille s'était endormie.

Alors Edgard se mit à réfléchir. Jusqu'au moment précis où nous sommes arrivés, il n'avait eu qu'une idée bien confuse de la situation où il se trouvait. Dans le premier instant, quand il avait offert à sa cousine de devenir son mari, il avait été poussé, avant tout, par son amour, puis ensuite, et sans s'en rendre

Digitized by Google

compte, par l'espoir que cet amour serait bientôt partagé et détruirait la préoccupation qui troublait le cœur de Mathilde.

Nous avons même vu que, dans la conversation qu'il avait eue avec son oncle, il n'avait pas manqué d'affecter une certaine confiance en son système de temporisation, et, maintenant encore, il ne doutait pas de son infaillibilité. Cependant, si courte que dût être cette temporisation, elle n'en devait pas moins exister, et, malgré lui, il s'effrayait un peu de sa durée possible. Il connaissait trop bien le caractère ferme et loyal de Mathilde, pour ne pas savoir que ce qui ressemblerait de sa part à une tentative de tourner en plaisanterie l'engagement qu'il avait pris avec elle, de n'être qu'un frère et qu'un ami, ne pourrait que nuire aux intérêts de son avenir. Il fallait donc, de toute nécessité, attendre que l'âme de Mathilde s'ouvrît, par la suite du temps, à un sentiment nouveau et plus fort que la préoccupation factice qui la dominait en cet instant; épier attentivement les moindres indices de cette renaissance de son cœur, pour ainsi dire; étouffer son propre amour pour ne pas se laisser entraîner à vouloir hâter l'issue désirée, au risque de tout perdre; en un mot, traiter cet

Digitized by Google

amour comme un enfant trop faible, dont la santé délicate vous effraie, et qu'on entoure de soins et d'attentions pour assurer son existence. Mais, cela fait, il ne s'en demandait pas moins, avec un peu d'inquiétude, si le succès était certain, et s'il ne devait pas craindre qu'un hasard ne détruisît tous ses espoirs. Mathilde l'aimait tendrement comme un ami, mais il sentait, aux battements de son cœur, qu'il l'aimait passionnément, et qu'il fallait qu'elle l'aimât de même, pour qu'il pût être heureux. L'aimerait-elle?

En cet instant, la tête de Mathilde, que les mouvements de la voiture avaient peu à peu dérangée, glissa sans qu'elle s'éveillât, et vint se poser doucement sur l'épaule d'Edgard. Mathilde laissa échapper de ses lèvres d'enfant un soupir doux et parfumé, qui semblait une marque secrète du plaisir qu'elle éprouvait à se reposer sur le sein d'un ami sûr.

Edgard, saisi à l'improviste par cet incident, bien simple pourtant, tressaillit et crut y voir une réponse aux questions qu'il agitait un instant auparavant. Entraîné par cette idée, il déposa sur le front de Mathilde un baiser qui n'avait, certes, rien de fraternel, il faut l'avouer, mais qui, pourtant, fut si léger qu'il n'éveilla pas Mathilde.

Digitized by Google

Pourtant il se le reprocha bientôt ; il se dit avec cette crainte naturelle à ceux qui aiment réellement, que si Mathilde avait pu apprécier son action, elle eût été effrayée peut-être, et que le but qu'il poursuivait eût été reculé d'autant. Il comprit par ce seul incident que son rôle ne serait peut-être pas aussi facile à jouer qu'il l'avait espéré, que plus d'une fois il pourrait bien défaillir sur la route, et malgré lui il sentit un peu de tristesse s'emparer de son âme. N'était-ce pas bien dur, en effet, quand le bonheur était là, si près de lui, d'être obligé de le retarder lui-même? Mais ce moment de faiblesse fut court; il reprit courage et se dit qu'après tout, il devait lutter pour assurer non-seulement sa vie à lui, mais celle encore de Mathilde, qui, jouet aujourd'hui d'une illusion, devait un jour ouvrir les yeux à la lumière d'un amour vrai. Ce n'était pas seulement pour lui, dans un but égoïste, qu'il imposerait silence à son cœur, et souffrirait un peu du retard qu'il apportait lui-même à sa félicité; mais c'était aussi dans l'intérêt de cette enfant, qui dormait si calme sur son épaule, et pour ramener en elle la paix et le bonheur.

Alors, fixant avec tendresse les yeux sur la tête brune de Mathilde, il se sentit pris d'une adoration si profonde

Digitized by Google

et si sainte, qu'elle doubla sa confiance en ses forces, et, pour donner lui-même un démenti au trouble involontaire qui l'avait saisi, lorsque cette tête était venue s'appuyer sur son sein, il déposa sur le front de la jeune fille un baiser doux et pur, moins ardent sans doute, mais non moins tendre que le premier.

Et les chevaux volaient rapides sur la route, et les nuages couraient dans un ciel bleu, et l'horizon, blanchissant au loin, annonça le réveil du jour.

Enfin, on aperçut les tourelles du château de.....; on n'en était plus qu'à quelques minutes à peine, quand Mathilde s'éveilla et rougit jusqu'au front en s'apercevant qu'elle avait reposé toute la nuit sur le sein d'Edgard.

Les gens du château, prévenus à l'avance, attendaient l'arrivée des maîtres. Dès que la voiture entra dans la cour, une femme de chambre vint offrir ses services à Mathilde, et Mathilde, après avoir serré la main d'Edgard, la suivit pour se remettre un peu de la fatigue et de la poussière de la route. Edgard se retira aussi dans l'appartement qui lui était destiné.... Et voilà quelle fut leur première nuit de noces.

Digitized by Google

II

Après le déjeuner, Mathilde désira prendre possession de son nouveau domaine; elle voulait surtout refaire connaissance avec tous les appartements qu'elle avait jadis parcourus avec Edgard, lorsque, tous deux enfants, n'avaient d'autre préoccupation que de jouer à cache-cache; qu'ils revoyaient aujourd'hui dans des circonstances toutes nouvelles, et qui, pour l'un d'eux, du moins, n'étaient pas sans amertume. Quant à Mathilde, si elle fût descendue au fond de son cœur, et qu'elle se fût demandé ce qu'elle éprouvait véritablement, elle eût peut-être trouvé que, dans ses rêves de jeune fille, elle avait cru entrevoir le mariage tout autre qu'elle ne le trouvait aujourd'hui; mais, franche et loyale comme elle l'était, elle se fût certes avoué que la violence du désespoir qu'elle avait éprouvé s'était déjà beaucoup calmée, et qu'il était encore possible qu'il y eût sur terre pour elle, de la paix, de l'espoir et même du bonheur.

Digitized by Google

Mais tout occupée de l'arrangement extérieur de sa vie nouvelle, qui nécessitait forcément des changements dans l'ordre des appartements, Mathilde ne pensa pas à s'interroger. Pour la première fois depuis longtemps, elle se trouvait forcée de regarder en avant, et non pas en arrière, de songer aux choses de l'avenir, et non plus aux choses du passé, et cette contrainte, qu'elle subissait d'ailleurs sans trop se raidir contre elle, lui faisait un bien dont elle ne pouvait se rendre compte. Elle avait retrouvé, presque tout entière, sa vivacité d'autrefois; elle allait et venait en tous sens, suivie d'Edgard, à qui, disait-elle, elle voulait faire apprécier le cadeau de son père, dont par le fait il était devenu le maître en devenant son mari, et elle ponctuait sa phrase d'un : N'est-ce pas? auquel Edgard répondait toujours : Oui, ma cousine, heureux de pouvoir lui donner ce titre à défaut d'un autre qu'il n'osait regarder comme un droit de lui donner.

Il arrivait même parfois, que, sous l'influence d'une réponse maladroite ou bête que lui faisait un domestique, Mathilde se laissait aller comme involontairement à jeter dans l'espace un éclat de rire frais et argentin, qui, répété d'échos en échos dans les appartements,

Digitized by Google

rappelait à Edgard le temps, où, insoucieuse et folle, Mathilde n'avait d'autres chagrins que le regret d'une partie de plaisirs manquée, et qu'une bouderie, sans cause et sans durée, comme il en arrive à tous les enfants. Alors, en la voyant ainsi, Edgard se prenait à espérer que le chagrin passé devenant moins vif et moins absorbant, laisserait peut-être place un jour à l'influence d'un autre sentiment. Mais bientôt Mathilde s'arrêtait elle-même, comme frappée de surprise, et son visage redevenait sérieux, non par calcul, mais parce qu'elle se demandait avec étonnement si c'était bien elle, qui avait eu cet éclat de rire dont elle était déshabituée depuis si longtemps, et qu'elle croyait avoir à tout jamais oublié. Alors, en lui revoyant cet air songeur, qu'il lui connaissait trop bien depuis plusieurs mois, Edgard soupirait et se blâmait d'un espoir trop prompt, mettant sur le compte de la distraction forcée de Mathilde cet oubli momentané de son chagrin, et se disant que, le calme une fois rétabli dans son existence, Mathilde redeviendrait peut-être triste et toute à la pensée d'un autre.

La journée se passa ainsi; les appartements des deux époux avaient été établis, chacun dans une aile séparée, et, entre eux, s'étendait un long corridor qui, vu à tra-

Digitized by Google

vers le prisme de sa préoccupation, parut au pauvre Edgard deux fois plus long qu'il ne l'était réellement. Mathilde songea à tout : à l'arrangement de la chambre d'Edgard, à la situation d'une autre chambre qui, s'il voulait travailler, pourrait lui servir d'atelier; elle voulut qu'il trouvât chez lui toutes les aises et toutes les satisfactions; elle dépensa dans ces détails des trésors de grâce et d'attentions, et en la voyant déployer tant de soins et de sollicitude pour toutes les minuties de sa vie, Edgard ne pouvait s'empêcher de se demander, quand l'amie était à ce point attentive et bonne, ce qu'aurait été l'amante, s'il avait eu le bonheur d'être aimé.

Le soir vint, Mathilde, intérieurement contente de sa journée, demanda son bras à Edgard, après le dîner, pour faire un tour de parc, et pendant une heure les deux époux se promenèrent en causant; Mathilde formant des projets pour l'embellissement du jardin, comme elle avait fait pour la maison, Edgard étouffant de gros soupirs, et feignant d'admirer tous les points de vue, pour avoir l'occasion de détourner la tête, et de cacher à Mathilde une figure qui ne portait pas précisément l'empreinte d'une complète satisfaction. Il y avait longtemps pourtant que Mathilde n'avait passé une si bonne journée.

Digitized by Google.

Puis on se sépara ; à la porte de son appartement, Mathilde tendit à Edgard un front qu'il embrassa.

Mathilde dormit tout d'un trait cette nuit-là ; la nuit ressemblait à la journée ; il y avait longtemps qu'elle n'en avait eu une aussi bonne.

Nous ne sommes pas sûr qu'Edgard ait dormi du tout.

III

EDGARD MOULIN AU MARQUIS DE VIEUSALTES.

Mon cher oncle,

Vous m'avez fait promettre de vous tenir scrupuleusement au courant de tout ce qui se passera entre la chère malade, que vous avez bien voulu me confier, et moi, de vous faire assister, s'il y a lieu, aux progrès de sa guérison. Voilà huit jours cependant que nous sommes ici, et voici la première fois que je songe à remplir ma promesse ; peut-être, au fond de l'hôtel de Vieusaltes,

Digitized by Google

vous demandez-vous si ce silence de ma part annonce la mauvaise honte du vaincu ou la discrétion du triomphateur? Je vous vois d'ici faisant des suppositions à perte de vue, et sans doute un peu inquiètes, car je sais que vous nous aimez tendrement, Mathilde et moi, et que vous devez penser que la situation impossible, où vous nous avez laissés à notre départ de Paris, est contraire à notre bonheur à tous deux.

Eh bien! pour calmer vos inquiétudes et vous mettre en un mot au fait, je vous dirai que mon silence est le fruit d'un *statu quo* qui n'a pas varié depuis notre départ.

Voici le programme à peu près toujours le même de notre existence ici, c'est-à-dire du traitement que je fais suivre à notre chère malade; vous verrez que je tâche, autant que possible, de ne pas y laisser un instant jour à des préoccupations qui pourraient amener, sinon des rechutes, au moins une espèce d'aggravation dans l'état que nous voulons combattre.

Le mari s'efface entièrement, et il ne reste près de Mathilde que l'ami, le confident, le frère, à qui l'on ne craint pas de laisser voir tous les sentiments les plus intimes, que l'on croirait peut-être par délicatesse

Digitized by Google

devoir cacher au mari. Je gagne à cela d'abord, de pouvoir suivre, sans qu'il m'en échappe un seul, tous les sentiments de cette jeune âme, que je veux détacher de ses anciennes croyances, avant de l'amener à des croyances nouvelles et plus justes dont dépendent son bonheur et le mien. Ensuite, j'y gagne encore que je deviens tout à fait indispensable à Mathilde. Un chagrin, si petit qu'il soit, grandit et prend des proportions effrayantes, quand il fermente pour ainsi dire sans expansion dans l'âme qu'il tourmente; la plus grande douleur, au contraire, diminue et perd de son intensité, quand elle trouve à se communiquer et à se répandre au dehors; et si celui qui joue d'abord le rôle de confident sait s'y prendre, il passe bientôt au rang de consolateur.

Mathilde, qui jadis, vous vous en souvenez, nous fuyait pour s'absorber dans des rêveries fatales, me recherche maintenant, et, lorsque je ne suis pas là, ce qui est rare, car je tâche de ne la quitter que le moins possible, je lui manque, et elle me voit venir avec un certain plaisir, que je m'empresse d'inscrire au nombre des symptômes favorables.

Il ne s'agit pas pour moi seulement qu'elle oublie le

Digitized by Google

passé, il faut qu'elle ouvre encore les yeux à l'avenir; il ne suffit pas qu'elle n'aime plus l'autre, — ce qui serait peut-être facile, — il faut qu'elle m'aime, moi, parce que son amour est mon seul bonheur, — et c'est là qu'est la véritable difficulté. — Oui, mon oncle, je veux qu'elle m'aime! Vous savez que je ne suis pas beau, eh bien! pendant notre nuit de voyage de Paris ici, et pendant que cette enfant dormait sur mon épaule, je me suis juré, par tous les dieux infernaux, qu'un jour viendrait où Mathilde me trouverait l'homme le plus beau du monde. Tel est le problème à résoudre, et je le résoudrai.

En attendant, je m'occupe d'elle incessamment, sans en avoir l'air, mais surtout, ce qui est beaucoup plus important, je l'occupe de moi, et mieux encore, de nous. Elle a paru désirer que je travaillasse pour acquérir une grande réputation, qui illustrât bientôt le triste cadeau que je lui ai fait en lui donnant le nom de Moulin; je suis entré de toutes mes forces dans ses idées, et c'est moi maintenant qui lui parle de mes rêves de gloire et d'avenir, auxquels naturellement je l'associe. Comme elle veut m'être utile autant que possible, elle emploie une grande partie de son temps à régler l'arrangement

Digitized by Google

de notre vie extérieure de façon à dégager mon existence de toutes les entraves mesquines et matérielles qui pourraient gêner ma verve de grand homme futur. Je me fais soigner comme un enfant par elle, j'intervertis les rôles, je fais de moi le malade, l'être faible, et d'elle le protecteur et l'appui. Je sais, par expérience, combien on s'attache à l'être qu'on protége et qu'on soutient. En partant de Paris, Mathilde ne se croyait plus bonne à rien, et de là venait surtout son désenchantement de la vie ; aujourd'hui elle se croit indispensable non-seulement à mon bonheur, mais même à mon avenir ; et cela la rehausse à ses propres yeux. — C'est un grand progrès qui en amènera de plus grands encore, soyez-en sûr.

Le reste du temps se passe en promenades, que nous faisons toujours ensemble, et où je tâche de l'occuper de l'avenir, pour qu'elle ne soit pas tentée de tourner les yeux vers le passé. Je n'y réussis pas toujours, et je m'aperçois bien quelquefois que sa pensée retombe dans de vieilles ornières, où je ne demanderais pas mieux que de ne pas la voir retomber ; mais je tâche de ne pas avoir l'air de m'en douter, pour ne pas sembler en souffrir, et je respecte sa rêverie, attendant du temps qu'il en éloigne

Digitized by Google

les accès, jusqu'au jour où il les aura fait entièrement disparaître.

Le soir venu, je reconduis Mathilde à la porte de son appartement; elle me tend son front avec une grâce charmante, mais qui paraît bien froide à quelqu'un qui se sent disposé à désirer beaucoup mieux; je l'embrasse doucement sur ce joli front, en ordonnant à mon cœur de ne pas battre; j'étouffe un soupir, et je rentre chez moi, en pensant que le corridor qui sépare mon appartement de celui de Mathilde est d'une longueur impossible. — A propos, quel est donc l'architecte qui l'a construit, ce corridor? je trouve qu'il avait une idée exagérée des distances. Enfin !...

Ne souriez pas, je vous prie, de ce sourire goguenard avec lequel vous m'avez souhaité bonne chance en nous mettant, Mathilde et moi, en voiture, il y a huit jours, car je vous avouerai que, depuis bientôt trente ans que vous me servez de père, c'est le seul moment que je me rappelle, où je me sois senti pris d'un mouvement d'impatience ou de colère contre vous. Je m'explique.

J'aime ma femme de toutes les forces de mon âme; depuis huit jours elle est ma femme, et cependant je ne suis pas son mari; qu'a donc cette situation de ridicule?

Digitized by Google

Je sais, et j'en rougis franchement pour les hommes, que le premier fat, ou le premier cerveau brûlé, me traiterait *in petto* de sot et de niais, s'il savait ce que vous savez; mais que nous importe à nous, gens de cœur, l'opinion d'un fat, et doit-elle en rien changer notre manière d'agir ou de voir, quand elle est dictée par un sentiment d'honneur vrai? Laissons Mathilde de côté, et prenons un mariage quelconque, contracté sous les auspices de la convenance, et rien de plus. Il va sans dire que je ne parle pas des mariages où préside une grande passion; ceux-là sont assez rares pour que je puisse suivre mon raisonnement et le généraliser sans m'occuper d'eux. Croyez-vous que le mariage, qui est bien, après tout, quoi qu'on en dise, la plus sainte et la plus noble des institutions, présenterait autant le flanc à ses détracteurs, et fournirait autant matière à tous ceux qui le regardent comme une bouffonnerie légale, si tout homme qui contracte avec une jeune fille un engagement sacré de respect et de protection, ne donnait, dès la première minute, le plus complet démenti à ses serments, en ne respectant pas ce qu'il y a de plus saint en elle: sa pudeur? Croyez-vous que si tout homme avait le courage de faire volontairement le sacrifice que je fais, moi, je l'avoue, un

Digitized by Google

peu contraint et forcé, — car j'aime passionnément Mathilde, — s'il avait le courage de retarder son bonheur, pour le mieux assurer, et d'attendre que sa femme vînt à lui par le chemin de l'amour, et non par celui du devoir, il ne s'épargnerait pas bien des tourments, bien des malheurs, bien des catastrophes qui, plus souvent qu'on ne le croit, prennent leur source de cette première heure, où, sans s'en douter, il a tué lui-même son bonheur en croyant s'en emparer. Eh bien! ce que tout homme ferait, s'il était sage, je le fais, moi, parce que je sais que Mathilde a eu ou croit avoir dans le cœur, — ce qui revient au même, — les restes d'une affection qui m'est étrangère. Mais je vais plus loin : si Mathilde avait oublié, entièrement oublié le passé, mais qu'elle n'eût pour moi que l'affection calme et fraternelle qu'elle m'a toujours témoignée, ce que je fais, je le ferais encore; car, je vous le répète, aimant Mathilde passionnément, je veux être passionnément aimé d'elle, et j'y parviendrai.

Oui, j'y parviendrai! quand? je n'en sais trop rien encore; mais ce sera, parce que cela doit être, et, si j'en crois mon amour, cela sera bientôt. Soyez-en sûr, l'apologue que je vous ai fait n'était pas un simple badinage que j'émettais pour donner une preuve douteuse de fi-

Digitized by Google

nesse ou de pénétration, mais une vérité, inscrite au cœur même de la nature; oui, la véritable dent, celle qui reste, celle qui dure, doit chasser la dent de lait, dent fausse et mensongère, qui casse au moindre effort. Oui, l'amour vrai, l'amour, que le ciel a inscrit dans notre cœur comme la base sainte de la famille et de la société, doit parvenir à éclipser l'amour factice, dent de lait des jeunes filles, qui naît sous les lustres d'un bal, au bourdonnement mielleux d'un fat qui se déguise en homme, et balbutie, en croyant le parler, le langage de la véritable passion.

Peut-être aurai-je des défaillances. Peut-être douterai-je de moi; mais je ne douterai jamais d'elle. Je sais Mathilde trop franche et trop loyale pour n'être pas sûr de lire couramment dans ses yeux et dans son cœur. D'abord, elle pensera moins au passé; puis elle n'y pensera plus du tout; puis elle regardera autour d'elle, puis... Mais j'ai tort sans doute de vouloir tracer un chemin tout fait aux événements; je m'arrête, cela me porterait malheur peut-être; tout ce que je sais, c'est que j'aime saintement Mathilde, que l'amour vrai est contagieux, et j'espère.

Votre neveu, qui vous remercie chaque jour de lui avoir confié votre ange. EDGARD.

Digitized by Google

MATHILDE AU MARQUIS DE VIEUSALTES.

Mon cher père,

Vous avez désiré que, de loin comme de près, le cœur de votre fille restât en communication avec le vôtre, ainsi qu'il y était jadis, quand dans nos conversations je vous dévoilais toutes mes pensées et toutes mes impressions les plus secrètes. Ce désir de votre part est une preuve trop douce de votre affection, et je le partage trop vivement, pour ne pas m'y rendre sans difficulté et même avec empressement. Il y a dans cette intime communication de pensées, entre deux êtres qui ont, pour ainsi dire, toujours vécu de la même vie, un charme secret et profond, dont j'ai trop souvent apprécié près de vous la puissance, pour ne pas vouloir en jouir encore, aujourd'hui que pour la première fois nous sommes séparés.

Je me souviens qu'il est deux tâches que vous m'avez imposées lors de mon départ : la première, c'est de vous faire savoir comment moi, qui fuyais jusqu'à l'idée du mariage, — ma triste aventure était bien faite, n'est-ce pas? pour m'en dégoûter à tout jamais, — j'avais con-

Digitized by Google

senti si facilement, et avec une espèce de bonheur relatif, à accepter la protection, le nom et la main d'Edgard, si bon, si dévoué, si affectueux qu'il fût pour moi! A cette question, que vous m'avez faite en face, vous savez que je n'ai rien pu répondre, sinon que je ne savais pourquoi cela était ainsi, mais que cela était ainsi. Cette réponse ne vous a pas satisfait, je le comprends, vous qui aimez tant à lire dans le cœur de votre Mathilde, et à en deviner jusqu'aux mouvements les plus intimes; elle ne m'a pas satisfaite moi-même, car j'éprouvais une espèce d'ennui et de colère à ne pouvoir me rendre compte de ce qui se passait en moi. — Aussi, aujourd'hui, où je crois voir un peu plus clair dans cette énigme, je me suis résolue à vous en donner une explication qui, je pense, vous semblera raisonnable. Si ce n'est pas cela; qu'est-ce que cela pourrait être?

Tout le malheur de votre fille est venu d'abord d'avoir de son jugement une opinion beaucoup trop haute, et de sa valeur personnelle une estime beaucoup trop grande; c'est sous l'influence de ces deux défauts que je me suis persuadée que, me sentant bonne et capable d'affection vraie, on devait en être convaincu et frappé autant que je l'étais moi-même.

Digitized by Google

Je n'ai pas tardé, cependant, à m'apercevoir bien durement de ma présomption, et suis tombée dans la méfiance invincible de tous et de moi-même.

C'est alors que vous m'avez parlé mariage; et le mariage, bon petit père, savez-vous ce que c'était pour moi? C'était l'inconnu, ce mot qui renferme tant de mystères effrayants pour tout le monde, mais bien plus effrayants encore pour une jeune fille, qui comme moi jusqu'alors, avait vécu dans la délicieuse atmosphère de vos bontés et de vos tendresses paternelles; vous m'avez tant choyée, tant gâtée, tant aimée enfin, bon père, que cette douce vie m'était indispensable, et que je reculais d'effroi rien qu'à la pensée de la perdre. Eh! qui me disait, à moi, que l'homme que vous me présentiez, l'homme entre les mains de qui il allait me falloir abdiquer ma volonté, comme vous abdiquiez vous-même votre puissance, aurait autant d'indulgence pour mes fautes, pour mes caprices, que vous en aviez eu toujours vous-même? Sentez-vous combien il est terrible d'avancer le pied dans les ténèbres, sans savoir si l'on ne trouvera pas un précipice ouvert devant ses pas! Savez-vous combien il est affreux de se dire qu'on quitte le certain pour l'incertain, la chaleur d'une douce tendresse pour la froideur peut-

Digitized by Google

être de l'indifférence, un père tendrement chéri, pour un étranger qu'on vous ordonne d'aimer, mais qu'enfin on n'aime pas du tout!

Voilà, mon père, pourquoi l'idée de mariage me répugnait tant.

Maintenant, pourquoi ai-je accepté si facilement la main d'Edgard? — Il me semble que là la réponse est aisée, et que vous pourriez la faire vous-même. — Lui, à peu de chose près, n'est-ce pas vous? N'a-t-il pas depuis longtemps l'habitude de me gâter comme vous me gâtiez, de m'aimer, proportion gardée, comme vous m'aimiez? Avec lui, il m'a semblé qu'il n'y avait plus de ténèbres devant moi, plus d'incertitude dans mon avenir, plus de doute et, partant, plus de crainte. Il m'a tendu la main, et j'ai senti quelque chose en moi qui m'a crié que cette main je la devais prendre. Il m'a offert son appui, et la même voix m'a dit que cet appui je ne devais pas le refuser. Vous désiriez me voir mariée, et j'ai pensé que pour devenir la femme d'un homme que je n'aurais pas choisi d'avance, je ne pouvais espérer en trouver un plus loyal, plus sûr, plus parfait; et je n'ai pas hésité.

Maintenant, je ne m'abuse pas; je sais bien qu'il a fait

Digitized by Google

un marché de dupe, le pauvre Edgard !... et que son dévouement, si haut que je l'apprécie, ne sera jamais payé par moi, quoi que je puisse faire. Aussi j'ai conscience de cette inégalité, et je sens bien qu'un cœur comme le sien mérite mieux que ce que je lui donne, et que je suis bien *méchante*, quand il m'entoure de soins et d'attentions comme toujours, de me laisser aller encore à avoir des idées qui lui sont étrangères. A vous, je vous le dis, cela m'arrive encore quelquefois; mais ne le lui répétez pas, il me semble que je serais honteuse, s'il le savait jamais, et quand cela m'arrive, je tâche de le lui cacher soigneusement.

Il est si bon, si tendre, si attentif ! Il mérite si bien d'être préféré à tous ! Allez, bon père, croyez-moi, je lui donne tout ce que je puis d'affection et de reconnaissance; je ne suis point ingrate; si je ne lui donne pas plus, ce n'est pas ma faute.

Maintenant, la deuxième tâche que vous m'avez imposée, c'est de vous envoyer ce que vous appelez un bulletin de ma santé; vous avez bien raison de l'appeler ainsi, pauvre père, car le cœur de votre Mathilde a été bien malade, et est loin d'être entièrement guéri. Pourra-t-il l'être jamais ?

Digitized by Google

Enfin, voici les diagnostics de la maladie, comme dit notre bon vieux docteur.

D'abord, je dois vous confesser une chose dont je suis honteuse, c'est que, dès le premier jour de mon arrivée ici, j'ai, à trois reprises différentes, ri comme une folle ; mais, vous savez, de ce gros rire qui vous faisait tant de plaisir autrefois et que vous compariez au chant d'un coq enroué. C'est bien mal, n'est-ce pas, d'avoir tant pleuré quand j'étais près de vous et d'avoir ri ainsi quand je venais de vous quitter? Ne m'en veuillez pas trop, allez : c'était de la fausse gaieté. Ce rire m'était arraché par les grosses bêtises de nos gens et par la distraction forcée que me donnait l'arrangement de notre vie extérieure. Mais je sentais bien que j'avais tort et que ce rire n'était pas naturel; aussi s'éteignait-il bientôt, et si je ne reprenais pas tout à fait l'air que vous m'avez connu ces derniers temps, c'est que je dissimulais, pour ne pas attrister ce bon Edgard, à qui mes rires paraissaient faire plaisir. Lui aussi voudrait me voir guérie, sans doute, — le brave cœur! Qu'ai-je donc fait au ciel pour mécontenter ainsi tous ceux que je voudrais satisfaire?

Depuis que tous nos arrangements extérieurs sont

Digitized by Google

finis, notre vie est redevenue calme, et si vous étiez près de nous, cher père, il me semble que je vivrais absolument comme avant d'être mariée; je suis même tentée quelquefois de croire que je ne le suis pas, et que j'ai rêvé. Edgard est pour moi plein de petits soins, d'attentions de toutes sortes; il me traite tout à fait comme j'avais besoin d'être traitée, en enfant gâtée. En somme, je puis dire que je suis heureuse; je le dois du moins, car ce serait mal à moi de ne pas l'être.

Quand une jeune fille a eu le tort de mal placer son inclination, elle doit encore s'estimer heureuse entre toutes, d'avoir autour d'elle des cœurs dévoués comme le vôtre et comme celui d'Edgard.

Adieu, cher et bon père, j'ai pris ma vie avec courage. — Si je ne suis pas très-gaie, au moins je ne pleure pas; car mes larmes affligeraient Edgard, et je ne veux pas l'affliger. — Il en sera toujours ainsi désormais; je vous le promets, je serai digne de vous, digne d'Edgard, digne de moi-même.

Votre fille,

MATHILDE.

Digitized by Google

EDGARD AU MARQUIS DE VIEUSALTES.

Monsieur mon oncle,

Je reçois à l'instant votre lettre, où vous blâmez ma conduite, permettez-moi de vous le dire, avec des airs qui sentent un peu bien leur ancien régime; vous me taxez de sot, de niais ou de vaniteux, si je ne préfère, ajoutez-vous, avouer que j'aime moins Mathilde que je ne le dis.

Je n'aime pas Mathilde plus que tout au monde! Quand j'ai lu cette accusation dans votre lettre, il m'a pris une envie de vous battre. Malheureusement, heureusement plutôt, vous n'étiez pas là, car j'aurais oublié le respect que je vous dois et que je vous porte à double titre.

Vous prétendez que je suis inepte! — merci, mon oncle! — puisque je ne sais pas profiter du tête-à-tête qui m'unit à Mathilde, de la solitude où nous sommes; que sais-je encore? je crois que vous avez dit: de la renaissance du printemps, pour mettre fin au mal qui la ronge, en remplaçant le roman impossible de sa jeune tête, par une réalité légitime et permise; — mais nul doute,

Digitized by Google

mon oncle, que, si je voulais lui parler d'amour, lui roucouler des phrases tendres, comme l'a fait cet autre là-bas — sans compter que j'y mettrais plus de cœur que lui — je ne pusse parvenir à lui faire croire qu'elle m'aime, et à réaliser en apparence tous mes vœux; mais ne vous ai-je pas dit déjà que je ne veux pas qu'elle m'aime comme un pis-aller? je veux qu'elle m'aime comme le seul homme qu'elle puisse et qu'elle veuille aimer; je veux que le jour arrive où elle ne comprendra pas qu'elle ait pu aimer un autre homme que moi, et où elle le comprendra si peu, qu'elle ne s'en souviendra plus que pour en rire. Et puis, vous ne pensez pas à une chose, c'est que si je disais à Mathilde combien je l'aime, combien je l'aimais déjà avant notre mariage, elle serait capable, bonne et généreuse comme elle est, de feindre de m'aimer, pour me rendre heureux. — Non, mon oncle, pas de demi-mesure, — ma femme est tout pour moi, je veux être tout pour elle, ou rien.

Ne vous ai-je pas dit déjà, mon oncle, que mon apologue était une vérité pour moi? Il ne faut pas arracher la dent de lait de Mathilde; il faut qu'elle tombe, et elle tombera.

Non, je ne lui fais pas ce qu'on appelle la cour, —

Digitized by Google

non, je ne veux pas la fui faire, — mais n'allez pas croire que, pour cela, je reste comme un imbécile, les bras croisés, les yeux en l'air, à attendre que la manne me tombe du ciel. Non, mon oncle. Je fais mieux que de lui faire la cour, je me rends indispensable, non pas seulement à son bonheur, mais à sa vie journalière. Si vous me permettez cette expression un peu triviale, je lui ouate son existence; partout où elle veut appuyer le coude, elle sent une main affectueuse, qui l'empêche de se meurtrir contre quelque aspérité; partout où elle veut poser le pied, elle s'aperçoit qu'un œil ami en a écarté avec soin tous les cailloux, pour qu'elle puisse y marcher sans blessure; mais tout cela, je le fais dans la teneur de nos conventions; quand la diplomatie ne m'y engagerait pas, la délicatesse m'en ferait un devoir. Je me suis engagé à n'être qu'un frère pour elle, c'est sur ce pied qu'elle m'a accepté pour protecteur, et je suis obligé de rester fidèle à mes engagements qu'elle seule peut rompre; j'avoue que si je n'avais l'espoir qu'elle les rompra bientôt, je ne prendrais peut-être pas si philosophiquement les choses; mais elle les rompra et d'autant plus tôt peut-être, que la seule ruse que je me permette, — vous voyez

Digitized by Google

que j'en ai pourtant un peu, mon oncle, — est de les lui rappeler moi-même par ma conduite et par mon langage.

Car c'est une drôle de chose, et les jeunes filles sont de bizarres créatures décidément! Le mot de mari qu'elle avait en horreur autrefois, elle l'a toujours à la bouche aujourd'hui, et elle m'en bombarde, sans se douter combien elle me flatte peu, en m'accordant ce titre purement honorifique. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle joue au mari avec moi, comme jadis elle jouait à la maman avec sa poupée, sans savoir que je n'ai pas plus de droits à ce nom-là, que l'innocente n'en pouvait avoir à l'autre, à treize ans. Comme je n'ai pas de raison de poser pour la force de caractère avec vous, je vous avouerai que chaque fois qu'elle me dit : Veux-tu, mon mari? ou : N'est-ce pas, mon mari? il me passe d'étranges frissons par tout le corps, et notez que c'est cent fois par jour; mais, néanmoins, je lui réponds toujours et à dessein : Oui, cousine. Eh bien! quand je lui réponds ainsi, il me semble aux yeux étonnés qu'elle lève sur moi... je me figure... Allons, je m'arrête... vous me traiteriez encore de fat.

Mais aussi, mon oncle, quand je vous ramènerai votre fille entièrement guérie, heureuse, complétement

Digitized by Google

heureuse, me nommerez-vous encore niais et imbécile? Ah! voyez-vous, mon oncle, je ne veux pas trop penser à cela, je deviendrais fou, je lui parlerais de mon amour, et tout serait perdu. Il faut que ce soit elle qui me dise la première : Je t'aime! autrement je ne serais pas tranquille; il me semblerait toujours que quand elle rencontrerait l'autre, son cœur volerait vers lui; au lieu que si je parviens à obtenir cet aveu, elle peut se trouver face à face avec lui; je ne craindrai plus rien, elle ne fera qu'en sourire elle-même.

Blâmez-moi si vous voulez, mon oncle, mais je l'ai dit et je le répète : la dent de lait tombera.

EDGARD.

MATHILDE AU MARQUIS DE VIEUSALTES

Mon cher père,

Depuis que je ne vous ai écrit, rien de nouveau ne s'est passé, si ce n'est qu'Edgard redouble pour moi de soins et de tendres attentions. Quand il a fait ou dit quelque chose qu'il juge devoir m'être agréable, il lève sur moi un regard si bon, je dirai presque si paternel, que je

Digitized by Google

me sens émue malgré moi jusqu'aux larmes, et que si je ne me retenais pas, de crainte de lui paraître ridicule, je le lui laisserais voir, et lui dirais à quel point cela me touche. Il est surtout une observation que j'ai faite, et qui m'a donné un peu à réfléchir : j'ai remarqué en général dans la vie, que, si bon et si aimant que l'on soit, il y a toujours quelque chose d'un peu fanfaron, si je puis parler ainsi, dans l'affection qu'on vous montre et dans les preuves qu'on vous en donne. Je m'explique : ainsi, monsieur... monsieur n'importe qui, car je ne veux pas le nommer, lorsqu'il croyait m'avoir été agréable, savait bien montrer par de petits airs avantageux qu'il avait la conscience de son mérite, et se faisait valoir ainsi tant qu'il pouvait; vous-même, bon père, quand vous aviez sacrifié quelques-unes de vos volontés à mes caprices d'enfant, vous n'oubliiez pas d'appuyer tant et plus sur votre paternelle indulgence, et, comme je disais alors, vous vous complaisiez à faire un peu la roue devant moi. — Oh! bon père, ne me blâmez pas de parler avec cette légèreté; ce n'est pas un reproche que je vous fais, au contraire. Mais enfin, et c'est ce qui m'étonne, il n'en est pas ainsi d'Edgard. Tous les instants de sa vie se passent à m'être agréable, à me distraire, à écarter de

Digitized by Google

moi le moindre moment d'ennui, et il le fait avec tant de simplicité, tant de naturel, qu'on dirait presque qu'il n'a fait que cela toute sa vie, et qu'il n'a pas été créé et mis au monde pour autre chose. Il en est grand, je trouve, à force de se faire petit, et son mérite brille d'autant plus à mes yeux, qu'il prend moins de soin de m'en faire apercevoir. Eh bien! il faut que je vous dise un sentiment qui chez moi n'est peut-être pas dénué d'égoïsme; mais vous savez que j'ai l'habitude de vous dire toutes mes pensées, bonnes ou mauvaises; je trouve charmant d'être aimée ainsi, et je me laisse aller, en petite créature nonchalante et personnelle, à cette vie d'enfant gâtée que l'on me fait.

A propos de monsieur n'importe qui, il faut que je vous dise une chose qui m'a bien étonnée, quand je m'en suis aperçue, et qui m'a fait plaisir, je ne sais trop pourquoi, probablement parce que j'ai pensé que cela vous en ferait à vous-même; j'ai passé douze heures, sans que son souvenir me revînt un seul instant. Oui, bon père, une journée entière! Comprenez-vous cela? Moi, je ne l'ai guère compris, et comme j'ai la rage de vouloir tout expliquer, voici l'explication que j'y ai trouvée.

Edgard avait désiré, le jour de notre installation,

Digitized by Google

qu'on pût agrandir la partie de l'appartement qu'il occupe, et où il s'est installé une espèce d'atelier, car il a de grandes idées de travail, auxquelles je me vante de n'avoir pas été étrangère. Je veux qu'avant un an, son nom obscur de Moulin marche au rang des plus illustres, et, puisqu'il sait que c'est un de mes désirs, il s'arrangera pour que cela soit, je suis tranquille; mais comme la bonne volonté n'est pas tout, et qu'il faut encore qu'un artiste soit dégagé d'une foule de petits obstacles matériels qui peuvent glacer sa verve, ou gêner son inspiration, j'ai voulu satisfaire son envie, qui n'avait rien d'ailleurs que de juste et de naturel. J'ai pris en secret, et pendant qu'il était éloigné par une course indispensable dans les environs, toutes les dispositions nécessaires pour faire ce qu'il désire; j'ai fait venir le menuisier-charpentier du pays, je l'ai consulté sur ce qu'il faudrait changer dans l'ordre de l'appartement. Ce brave homme, qui fait les cuirs et les pataquès les plus bizarres du monde, m'a prouvé, clair comme le jour, qu'il suffisait d'enlever une cloison de l'atelier actuel pour l'agrandir convenablement, en le joignant ainsi à la chambre qui le suit; j'ai tout simplement trouvé que c'était l'homme le plus savant du monde; mais quand il m'a dit que ce

Digitized by Google

travail pouvait se faire en deux heures, et pendant que nous serions dans une des promenades que nous avons l'habitude de prolonger aux environs, j'ai été forcée d'avouer qu'il n'y avait pas d'homme aussi habile que lui dans l'univers entier. Soyez n'en paix n'avec vous-même, Madame, m'a dit le brave homme; je me chargions de faire n'une fière surprise n'a l'époux de Madame. Et comme j'étais bien aise de faire une surprise à mon époux, ainsi qu'il disait, j'ai tout bêtement sauté de joie, ce qui, j'espère, lui aura donné à penser que j'étais une bonne épouse.

Mais tout cela ne s'est pas fait sans une sorte de petit mystère et sans une foule de petites précautions, qui m'ont amusée au possible; d'abord, il fallait renvoyer Edgard, qui, lorsqu'il est obligé de me quitter, a toujours l'air de craindre de ne plus me retrouver quand il reviendra. Puis, tout en le renvoyant, il fallait le faire assez adroitement pour ne pas éveiller sa curiosité, car alors tout eût été perdu; puis, quand il fut parti, je suis restée une heure dans des transes mortelles, de peur que le menuisier que j'avais envoyé chercher, avec toute la discrétion qu'exigeaient les circonstances, ne l'eût rencontré et n'eût bavardé avec lui; enfin, tandis que le

Digitized by Google

menuisier qui, grâce au ciel, est arrivé sans encombre, prenait ses mesures et dissertait à perte de vue sur la manière tout à fait élégante dont il arrangerait les choses, j'étais sur des charbons ardents. Au moindre bruit, je croyais voir entrer Edgard, et ma belle surprise dévoilée. J'avais mis ma femme de chambre aux aguets, mais cela ne me tranquillisait que médiocrement, car elle est d'une bêtise vraiment inquiétante en tout, à plus forte raison dans un mystère. Enfin, le menuisier partit sans qu'Edgard fût revenu, et sans que rien pût être découvert. J'avais bien recommandé au brave homme de se taire, et lui avais dit que je le ferais prévenir à la première occasion favorable, ce qu'il comprit parfaitement, si j'en crois le clignement d'œil qu'il m'adressa, en me disant modestement qu'il n'était pas n'une bête. Rassurée aussi complétement sur ce point que sur les autres, je me laissai enfin tomber sur mon fauteuil, le cœur haletant et toute fière de la bonne réussite de mon complot. Ne riez pas trop, bon père, j'avais tout bonnement sauvé l'État.

Edgard rentra, et sentant, comme une femme coupable que j'étais, que j'avais besoin de cacher les trames de mes machinations sous des airs aisés et gracieux, je me

Digitized by Google

mis à l'accabler de gentillesses. Jamais, je crois, je n'avais été aussi aimable, le pauvre garçon en était tout étonné, et moi aussi, car vraiment je ne me savais pas si hypocrite. Bref, avec tous ces détails qui occupèrent mon esprit, et le soin que j'avais de dérober à Edgard cette préoccupation, la journée s'est écoulée, et c'est le soir seulement que je me suis aperçue combien elle avait différé des autres.

N'est-ce pas que j'ai été gentille? dites que j'ai été gentille ou vous serez ingrat, aussi ingrat qu'Edgard, car il y a en lui quelque chose qui me fait de la peine, et je m'étonne qu'il ne le devine pas. Quand il me parle ou quand je l'interroge, il me répond toujours : Oui, cousine; non, cousine. Je sais bien que je suis sa cousine, mais il me semble que je suis sa femme aussi, et sans vouloir qu'il m'appelle son épouse, comme dit mon complice le menuisier, je crois qu'il pourrait bien se rappeler un peu plus que je le suis; puisque j'ai tant fait que de me marier, c'est pour en avoir les bénéfices. Je serais très-colère contre quelqu'un qui m'appellerait Mademoiselle, maintenant que je ne le suis plus. J'éprouve juste le même sentiment contre Edgard, qui m'appelle sa cousine, quand moi je l'appelle mon mari;

Digitized by Google

sans compter que cela paraît fort extraordinaire, j'en suis sûre, aux gens qui nous servent.

Voilà, mon bon père, quelles sont à présent mes grandes joies et mes petites douleurs. Il va sans dire que je ne parle pas des anciennes, parce que je fais mon possible pour les oublier.

Votre fille,

MATHILDE.

IV

Nous avons extrait, de la correspondance de Mathilde et d'Edgard avec le marquis de Vieusaltes, tout ce qui pouvait nous faire suivre pour ainsi dire à la piste ce qui se passe dans le cœur de Mathilde; nous reprenons à présent la plume, nous réservant d'extraire encore, de la correspondance de famille qui nous a été confiée, les quelques lambeaux de lettres qui pourront, mieux que ne le ferait notre récit, indiquer les mouvements de ces deux cœurs qui s'aiment, mais dont l'un ne s'avoue pas qu'un amour vrai et pur a remplacé chez lui l'impres-

Digitized by Google

sion fugitive que lui avaient produite les banales galanteries d'un homme aux brillants dehors, et dont l'autre cache avec soin ce qu'il éprouve, de crainte de ne pas obtenir en entier le trésor qu'il ambitionne, en en réclamant trop tôt la possession.

Ce n'avait pas été sans souffrances, que le pauvre Edgard avait passé le premier mois de sa lune de miel, qui avait pour lui étrangement menti à son nom. Malgré l'assurance que nous lui avons vu afficher dans ses lettres au marquis, sur l'infaillibilité de son système, il n'avait pas été sans supposer quelquefois la possibilité d'une erreur de sa part, et il avait alors frémi de l'étendue de son sacrifice, et de la puissance d'un amour qu'il sentait chaque jour croître dans son cœur. Mais, courageux comme les grands caractères, il avait résolu de lutter jusqu'au bout, et de faire tout ce qui dépendrait de lui pour assurer son bonheur, laissant le reste à la grâce de Dieu.

Nous savons, puisque nous avons porté un œil curieux sur les lettres confidentielles d'Edgard et de Mathilde au marquis, que le jeune artiste quittait le moins possible celle qu'il appelait sa malade, et qu'il avait projeté de guérir, un peu à son profit, le sournois.

Digitized by Google

Deux jours après la dernière lettre de M
elle se plaignait à son père de ce qu'Edgard
à l'appeler sa cousine, et où elle montrait ai
ment que cet homme, qu'elle avait épousé
frère et de protecteur, ne lui déplairait nulle
adoptant un autre titre plus doux et plus intim
thilde, habillée et prête pour sortir, attendait
qui devait venir à deux heures, comme à son hab
après avoir passé quelques instants à son atelie
prendre pour l'accompagner dans une course aux
rons. Elle avait regardé, au moins déjà dix fois, la
dule, ce qui pouvait s'expliquer par cette circonsta
qu'Edgard était précisément en retard de dix minu
quand celui-ci entra enfin dans le salon.

Un observateur attentif eût remarqué sur la figu
d'Edgard un air trop apprêté, pour ne pas cacher quel
que chose d'extraordinaire; mais, tout entière à la petit
colère d'enfant gâtée qui bouillonnait en elle, Mathilde
n'y fit pas autrement attention, et, menaçant du doigt
le retardataire, elle lui dit :

— Venez ici, monsieur.

Edgard s'approcha.

— Regardez la pendule, monsieur.

bien! dit Edg
e même air
le me para
n'est pas de
a voix d'u
eux heures
g-froid.
h bien?
h bien!
h bien!
promis
ire....
Ce qui
d de d
athilde
n'alla
Vo
P
noze
-
oir

Digitized by Google

bien! dit Edgard, je la regarde, je lui trouve le même air rococo, et le lion de bronze qui onte me paraît toujours aussi bête, ajouta-t-il t.

e n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit Mathilde, en t sa voix d'une sévérité charmante. Quelle heure ?

Deux heures douze minutes et demie, dit Edgard sang-froid.

Eh bien?

Eh bien!

Eh bien! reprit Mathilde, du même ton, vous ez promis d'être ici à deux heures précises; ce qui rouve....

— Ce qui prouve, interrompit Edgard, que je suis en etard de douze minutes et demie.

Mathilde le regarda, en ayant l'air de se demander si lle n'allait pas le battre.

— Vous avez le front de l'avouer? dit-elle enfin.

— Parfaitement; mais pourquoi suis-je en retard de louze minutes et demie? ah!

— C'est précisément ce que j'allais vous demander, monsieur.

Digitized by Google

— C'est qu'il m'a fallu juste douze minutes et demie...

— Pourquoi faire? voyons, pourquoi faire?

— Pour déjouer vos horribles machinations, madame, reprit Edgard, en imitant le ton de sévérité que Mathilde avait pris plus haut.

Mathilde leva les yeux sur lui, comme incertaine s'il plaisantait ou s'il était sérieux.

— Mes machinations? dit-elle enfin.

— Oui, tout à l'heure, j'entre dans mon atelier, et j'y trouve, qui? Annette, ta femme de chambre; je me demande naturellement ce qu'elle fait là, je m'approche, et m'aperçois qu'elle parcourait mon atelier en ouvrant de grands bras, qu'elle appliquait le long des murs comme pour les embrasser. Étonné à juste titre de cette pantomime, je l'interroge et lui pose cette question :

— Que faites-vous là?

— Je mesure l'atelier, me dit-elle ingénument.

— Pourquoi faire? insistai-je.

— Pour le menuisier.

— Quel menuisier?

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, me répond-elle avec malice.

Je la considérai en silence, stupéfait, autant de son

Digitized by Google

air malicieux que de son impertinence; elle ajouta :

— C'est un secret; madame a défendu de vous le dire.

— Est-elle bête, cette Annette! interrompit Mathilde.

— Elle est stupide, reprit Edgard en riant; aussi, comme je ne comprends pas les gens stupides, je suis venu te demander l'explication de sa stupidité.

— Eh bien! monsieur, dit Mathilde avec une révérence, je vous répondrai comme Annette, cela ne vous regarde pas.

— Soit donc! partons pour la promenade alors, puisqu'il est dit que je ne saurai rien.

— Partons, répondit Mathilde.

Et ils s'acheminèrent dans l'avenue du château; arrivés à la grille, Edgard s'arrêta, et dit sans avoir l'air d'y attacher grande importance :

— C'est égal, il sera magnifique, mon atelier, quand il sera agrandi.

— Méchant, dit Mathilde, avec une moue de dépit, tu m'avais devinée.

— C'était donc ça, dit Edgard avec un feint étonnement.

— Tu le savais bien, vilain curieux! Comme c'est agréable! moi qui comptais t'en faire la surprise!

Digitized by Google

— Je te promets d'être énormément surpris tout de même.

— Ce n'est pas la même chose... Et puis, tu ne sais pas quel assemblage de précautions, de petits mensonges, de transes même, tu viens de renverser, sans que tout cela ait porté son fruit.

— Cela t'apprendra, ma chère Mathilde, à vouloir me cacher quelque chose. C'est un crime, cela, sais-tu? C'est un crime impardonnable, quand on s'associe des complices aussi bêtes que ta femme de chambre. N'importe! je ne t'en remercie pas moins, et de la facilité que tu vas me donner pour mon travail, et de l'intention qui t'a guidée. Ah çà! réellement, cela t'intéresse donc un peu, mes travaux?

— Comment peux-tu me faire une semblable question? dit-elle d'un ton de doux reproche. Ta gloire, n'est-ce pas la meilleure partie de toi-même? et ce qui te touche, ne doit-il pas me toucher, puisqu'à présent toi, c'est moi. Aussi, ce que tu vas faire sera superbe, et admiré de tout le monde, n'est-ce pas?

— Ah! je ne te promets pas cela, répondit Edgard. Je te promets seulement que ce sera superbe.

— Eh bien! fit-elle.

Digitized by Google

— Mais je ne te promets pas que tout le monde l'admirera.

— Mais si tout le monde ne l'admire pas, fit-elle.....

— C'est que monsieur tout le monde sera un imbécile, n'est-ce pas? interrompit Edgard en riant.

— Dame! il me semble que oui! dit-elle naïvement.

Et ils continuèrent à marcher, en échangeant ainsi des phrases, dont le grand mérite, aux yeux des gens qui s'aiment, est d'être stupides, et, précisément pour cela, ne peuvent plaire qu'à eux.

Edgard se demandait si ce doux intérêt qu'il rencontrait chez sa cousine, et qui n'avait jamais été si vif, n'était pas le précurseur du sentiment plus tendre qu'il espérait lui inspirer; il se demandait s'il n'avait plus qu'un mot à dire pour faire tomber la dernière barrière entre lui et celle que maintenant il chérissait plus que la vie. Si ferme que puisse être l'homme qui marche armé d'un système, l'esprit faiblit bien vite quand le cœur bat à rompre la poitrine.

Edgard agita dans sa pensée la question de savoir s'il ne tomberait pas aux pieds de Mathilde, s'il ne la laisserait pas lire dans son cœur, ou s'il ne valait pas mieux attendre encore pour rendre son bonheur plus sûr; vingt

Digitized by Google

fois il fut sur le point d'ouvrir la bouche pour laisser éclater son secret, et vingt fois il se tut de crainte de parler trop tôt. Cette lutte intérieure produisit en lui une émotion si forte, qu'une larme vint mouiller ses yeux.

Le hasard voulut qu'en ce moment Mathilde le regardât, et aperçût cette larme; aussi, avec un mouvement de chatte, porta-t-elle sa main à la paupière d'Edgard, et retira-t-elle son doigt tout humide.

— Tu pleures, mon bon Edgard! dit-elle d'une voix douce.

— Mathilde! répondit celui-ci éperdu.

— Oh! je sais bien pourquoi tu pleures, va! j'ai deviné.

— Vrai! tu as deviné?

— Oh! c'est que tu regrettes de m'avoir épousée.

— Moi! dit-il, comme un fou.

— Oui, si bon que tu sois, tu pleures de t'être uni à un cœur qui n'est pas tout à toi.

Une minute de plus, et Edgard disait tout à Mathilde, ses angoisses, son amour, ses souffrances; la dernière phrase de Mathilde arrêta la parole sur ses lèvres, et, contraignant son émotion, il lui dit :

Digitized by Google

— Non, Mathilde, non, je te jure que ce n'est pas cela.

— Alors, si ce n'est pas cela, qu'est-ce donc?

— Je te prie de ne pas me le demander, cousine, dit-il avec effort, ou plutôt, ce n'est rien, un nuage qui passe; que sais-je? une de ces bizarreries qu'on nous reproche, à nous autres artistes, et que nous serions bien en peine d'expliquer nous-mêmes.

— Ah! dit-elle, en baissant la tête.

Et le reste de la promenade s'acheva sous une influence triste de part et d'autre : Mathilde, croyant avoir deviné juste, et qu'un sentiment de délicatesse forçait seul Edgard à mentir; — Edgard, d'autant plus frappé au cœur, de la phrase de Mathilde, qu'un instant il avait espéré une heureuse issue à sa situation vis-à-vis d'elle.

Et ces deux êtres, qui s'aimaient uniquement sur terre, furent victimes une fois de plus de ce nœud de tous les imbroglios humains : faute de s'entendre!

. . . . . .

. . . . . .

Rentré chez lui, Edgard resta longtemps la tête entre les mains; puis, la secouant, comme pour en chasser un poids trop lourd, il attira à lui un cahier de papier à lettres, qui se trouvait sur le bureau où il était accoudé,

Digitized by Google

prit une plume, et comme la douleur s'adoucit en s'épanchant, il écrivit au marquis, son meilleur ami, son seul confident sur la terre.

Après lui avoir retracé tout au long la scène du matin, la surprise que lui préparait Mathilde, la conversation douce qui en avait suivi la découverte, toutes les espérances qui avaient gonflé son cœur, et l'hésitation qui avait troublé son cerveau, quand il avait été sur le point de dire son secret à Mathilde, et lorsqu'il avait cru un instant qu'elle l'avait deviné, il continua ainsi :

« Brûlez ces stupides et folles lettres que je vous ai écrites, mon cher oncle, brûlez-les jusqu'au moindre morceau; qu'il n'en reste rien pour témoigner de mes folles illusions et de ma ridicule fatuité.

» Moi, aimé de Mathilde! Un instant, j'ai pu croire que j'en étais aimé! j'ai pris pour des indices d'amour les marques de l'affection douce et calme qu'elle m'a vouée depuis son enfance. Comme vous avez dû rire de moi! Mais non, pardon! vous êtes bon, vous m'avez plaint, j'en suis sûr, et vous avez bien fait, allez, car je suis bien à plaindre!

» Mais non, pourtant, non; je dois me rendre cette justice; mon espoir n'allait pas jusqu'à l'amour de Ma-

Digitized by Google

thilde; quelque sot que soit un homme, il ne se figure pas avoir acquis une récompense, quand il n'a rien fait encore pour la mériter, et je n'ai rien fait pour cela, moi!... Mais j'espérais, oui, je l'avoue, j'espérais que le cœur de Mathilde était devenu libre, qu'elle avait entièrement oublié cet homme, ou que du moins son souvenir n'était plus qu'une ombre. Eh bien! là encore je me trompais. Son cœur n'a pour moi qu'une amitié sincère et réelle — soit — mais non pas exclusive; l'autre occupe encore une place dans ce cœur que je voudrais tout entier. Qu'ont donc tous ces fats, pour réussir ainsi où échoue un homme de cœur?...

» Va donc, double brute, avec tes jolies sentences! raconte des apologues, compare les sentiments de ta cousine à des dents de lait, fais de l'esprit et frotte-toi bien les mains, voilà tout ce que tu en retires : la honte et le désespoir. Les sentiments de cette enfant, de cette jeune fille que tu railles, sont plus forts que tout ton amour, et toutes tes belles phrases.

» Et cependant, mon oncle, étais-je donc un insensé, quand je parlais ainsi? Mes paroles ne m'étaient-elles pas dictées, non-seulement par le bon sens, mais par la notion exacte de la justice de Dieu? Est-il possible que la nature

Digitized by Google

permette que là où il n'y a pas échange complet et loyal, il puisse y avoir engagement réel pour l'une des parties et paroles en l'air pour l'autre? Se pourrait-il qu'un homme, qui sait bien à quoi il s'engage, lui, puisse prononcer légèrement et en se jouant, des mots trompeurs à l'oreille d'une jeune fille naïve et pure, ignorante de toutes choses, et donnant grandement son amour, là où l'autre ne voit qu'un badinage mesquin; que cet homme puisse, un beau jour, s'en aller, léger et insoucieux, sans se préoccuper des suites que doivent avoir ces paroles, et qu'alors l'innocente, qui, dans sa candeur et sa pureté, aura consenti à prêter l'oreille à ces faux serments, reste à tout jamais triste et solitaire, et que son cœur ne s'ouvre plus à la sympathie franche et réelle d'un homme d'honneur. Non, non, cela n'est pas, cela ne peut pas être; Dieu, la nature, le bon sens, tout s'y oppose; et si cela était, il faudrait maudire l'amour, les hommes et Dieu lui-même!

» Sur cent jeunes filles, quatre-vingt-dix-neuf auraient donné raison à mon espoir.

» Mais que m'importe à moi, si la centième lui donne tort, et si cette centième est Mathilde?

» Eh! cette exception, n'aurais-je pas dû la prévoir?

Digitized by Google

n'est-ce pas là ma faute véritable, et n'est-ce pas de cela que je suis justement, mais bien cruellement puni? N'aurais-je pas dû me rappeler toutes les preuves de grandeur et de fermeté de caractère, que Mathilde nous a si souvent données? N'aurais-je pas dû savoir que le cœur de votre fille, de ma cousine, était capable d'une énergie et d'un dévouement sérieux et constant? Ne savais-je pas que, chez elle, chose jurée était chose éternelle? et n'ai-je pas été bien fou et bien imprudent de baser sur un aussi faible espoir tout mon avenir et tout mon bonheur? Oh! si cela est, mon oncle, plaignez-moi, car, voyez-vous, je l'aime; oh! je l'aime à en perdre la tête!

» Vous le voyez, n'est-ce pas? je la perds un peu déjà, et peut-être, qui sait? pour m'être trop hâté de croire au bonheur. Oui, je l'espère encore : tout n'est pas dit pour moi, et l'avenir peut être plus heureux; mais que c'est long, mon Dieu! que c'est long! Je ne me savais pas si faible.

» Faible! je ne veux pas l'être; je veux être à la hauteur de ma tâche; s'il ne s'agit que d'attendre encore, eh bien! j'étoufferai mon cœur, jusqu'au jour où Dieu consentira à ouvrir celui de Mathilde aux preuves

Digitized by Google

d'amour muettes, mais évidentes, que je lui donne chaque jour. Sinon... sinon, je me rappellerai que mon père était un héros, et ma mère une Vieusaltes : je serai digne d'eux, et votre fille n'en aura pas moins en moi un protecteur sûr et dévoué.

. . . . . .

. . . . . .

La cloche du dîner sonna ; Edgard termina précipitamment sa lettre, la cacheta, et tâchant de faire disparaître de sa figure les traces d'émotion qui l'avaient bouleversée tandis qu'il écrivait, se rendit dans la salle à manger où Mathilde l'attendait déjà.

Les premiers moments de leur réunion furent assez embarrassés de part et d'autre, tous deux se sentant encore sous l'influence de la petite scène de la journée ; enfin Edgard, comprenant qu'un plus long silence risquait de devenir étrange, dit à Mathilde :

— Ma chère Mathilde, j'ai une course indispensable à faire demain, d'assez bonne heure, dans les environs ; c'est une recommandation que ton père m'a faite dans une de ses dernières lettres, et à laquelle je tiens à obéir au plus vite. Ce serait une bonne occasion de profiter de l'arrivée de Soliman et d'Isabelle, pour faire ta

Digitized by Google

première course à cheval, toi qui les aimais tant jadis.

— Très-volontiers, dit Mathilde avec empressement ; mais où donc comptes-tu me mener ?

— A une lieue et demie d'ici, tu vois que c'est au bout du monde, à la ferme des Bréaux. La ferme est tenue maintenant par une brave femme, à qui ton père s'intéresse; elle a perdu son mari, il y a quelques mois, et ne veut pas se remarier, pour se consacrer entièrement à l'éducation de sa fille, qu'elle adore, et elle craignait que cette circonstance ne portât le marquis à lui retirer le bail de la ferme des Bréaux, qui est sa seule ressource.

— Oh ! mon père ne pouvait pas rester sourd à une prière basée sur un semblable motif, dit Mathilde, un peu émue, lui qui m'a donné une pareille preuve d'amour et de dévouement.

— Assurément; mais ton père a craint que madame Dumont ne s'inquiétât, en apprenant que la ferme a changé de propriétaire.

— C'est qu'elle ne te connaît pas, interrompit Mathilde d'une voix douce.

— Voilà précisément pourquoi je veux qu'elle me connaisse, reprit Edgard en souriant, et voilà pourquoi je tiens à aller la rassurer moi-même.

Digitized by Google

— C'est bien ce que tu fais là, Edgard, et cela ne m'étonne pas, dit Mathilde ; mais tu as voulu m'associer à ton bienfait, et je t'en remercie, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Edgard la serra en silence, et la conversation fut un instant interrompue.

— Mais toi, reprit bientôt Mathilde, poussée par un sentiment étrange et qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même, si je mourais, te remarierais-tu ?

— Non, dit simplement Edgard, en pâlissant un peu. Tu sais, cousine, que je n'étais pas dans l'intention de me marier jamais, et qu'il a fallu l'espoir que tu ne refuserais pas ma main, pour que je l'aie fait. Tu es ma seule affection à moi sur terre, et, si je te perdais, je ne me remarierais certes pas... Il n'en est pas de même de toi, ajouta-t-il avec un peu de tristesse ; si je mourais, tu serais libre.

Edgard n'eut pas le temps d'achever sa phrase, Mathilde fondit en larmes.

— Qu'as-tu? dit Edgard, en se précipitant vers elle.

— Rien, répondit-elle en se levant, et se dirigeant vers la porte, bien que le repas fût loin d'être terminé.

Digitized by Google

Edgard voulut la suivre, mais elle lui dit en se retournant :

— Laisse-moi, mon bon cousin.

Et comme il insistait :

— Laisse-moi, dit-elle, je suis maussade et nerveuse aujourd'hui; j'ai besoin d'être seule; je t'en prie.

Et elle sortit; Edgard n'osa la suivre et se précipita dans le jardin; il étouffait.

Mathilde, rentrée chez elle, pleura longtemps en silence, sans convulsions, mais sans cesse; de grosses larmes coulaient comme involontairement de ses yeux. Enfin elle fit ce qu'avait fait Edgard, elle écrivit à son père. N'était-il pas leur seul confident à tous deux ?

Après avoir retracé à son père les événements et les conversations que le lecteur connaît déjà, elle continua:

« ....Pourquoi m'a-t-il présenté une supposition aussi affreuse que celle de sa mort? J'avoue, qu'en lui faisant cette question moi-même, je l'ai en quelque sorte provoquée de sa part; mais il me semble, je ne sais pourquoi, que ce n'était pas la même chose; du moins ai-je éprouvé une satisfaction incompréhensible, quand il m'a dit que, si je mourais, nulle autre affection ne viendrait me remplacer dans sa vie, quelque incomplète que soit

Digitized by Google

celle que je lui donne; mais quand il m'a parlé de sa mort à lui, il m'a semblé qu'il me parlait de quelque chose d'impossible et d'affreux. Edgard mourir ! lui si bon, si noble, si dévoué ! Oh non, n'est-ce pas ? cela ne peut être, et c'est bien mal à lui de l'avoir dit, car il m'a fait pleurer amèrement, et ce sont les premières larmes qu'il m'ait causées.

» Et tout ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous m'a donné beaucoup à réfléchir; quoi qu'il m'en ait dit, je crois bien qu'il regrette de m'avoir engagé sa vie, et que, si les larmes, que j'ai surprises dans ses yeux ce matin, ne lui étaient pas arrachées par le désir d'une autre union, du moins il les versait sur sa liberté, qu'il a sacrifiée pour moi. Il faut décidément, bon père, que votre fille ait un caractère bien méchant et bien égoïste; car, malgré tout cela, et malgré le peu que je fais pour lui, il me semble, oui, il me semble que moi je ne regrette pas d'avoir accepté son sacrifice, et que je l'accepterais encore.

» Vous allez me trouver bien faible, bon père, et me gronder sans doute, d'avoir tant pleuré pour un motif si futile en apparence, car, parler de la mort, enfin, ne fait pas mourir; mais tout en me grondant, envoyez-moi pour me rassurer quelques-unes de ces bonnes paroles

Digitized by Google

que vous savez si bien trouver dans votre excellent cœur. Dites-moi, surtout, qu'un pareil malheur est à tout jamais impossible, n'est-ce pas?

» Vous allez croire votre fille un peu folle peut-être, et vous aurez raison, car, moi-même, je crains bien que ma cervelle ne soit pas bien solide, et je ne saurais trop dire ce qui se passe en moi. »

Sa lettre cachetée, Mathilde la fit porter à la poste et la remit au même domestique qui emportait celle d'Edgard; ces deux lettres firent la route côte à côte, sans pouvoir se dire le mot de l'énigme qui tourmentait leurs auteurs; mais, en les lisant, le vieux marquis ne dut-il pas souvent avoir sur les lèvres et dans les yeux un sourire mouillé d'une larme!

Edgard et Mathilde ne se revirent pas ce soir-là.

V

Le lendemain matin, d'assez bonne heure, la femme de chambre de Mathilde entra dans son appartement, et lui annonça qu'Edgard l'attendait.

Digitized by Google

— Dites que je le rejoins à l'instant, répondit Mathilde.

La servante sortie, Mathilde sauta en bas de son lit, chercha, dans le fond d'une armoire, où elle avait vu qu'on l'avait déposée la veille, son amazone favorite, qu'elle avait si longtemps oubliée, et trouva un plaisir d'enfant à s'en revêtir, et à se faire belle pour cette première course du printemps. Elle mit un soin tout particulier à égaliser les plis de sa robe flottante, et à incliner coquettement sur l'oreille son petit chapeau d'homme, ombragé d'un voile vert, comme si elle avait dû être admirée au bois par tout ce que Paris a d'élégant et de gens à la mode; et pourtant elle ne devait être vue tout au plus que par quelques paysans, une fermière et son cousin. Était-ce donc pour son cousin, tout cet empressement à se parer? Oh! mon Dieu non; nous pouvons assurer qu'elle n'y pensa pas, du moins avec calcul; elle savait plaire à Edgard par elle-même, et n'avoir nul besoin de parure pour cela. Alors, pour l'amour de qui donc, cette coquetterie? Eh! mon Dieu! pour l'amour de la coquetterie, tout simplement.

Mathilde, une fois prête, s'élança au dehors, et trouva dans la cour Edgard qui l'attendait.

Digitized by Google

— Bonjour, mon bon Edgard, dit-elle, j'éprouve un plaisir infini à revoir ma bonne Isabelle.

De sa petite main, elle flatta le cou de la superbe bête, et celle-ci sembla partager le plaisir de sa maîtresse, en poussant un hennissement de joie.

Et comme Edgard restait immobile :

— Eh bien ! Edgard, dit-elle, ne veux-tu pas m'aider à me mettre en selle ?

— Pardon, dit celui-ci, je t'admirais.

Et, s'avançant, non sans quelque émotion, il présenta sa main au petit pied de Mathilde, l'enleva par sa jolie taille, service qu'elle se laissa rendre en riant, et l'assit sur le dos de l'impatiente bête, qui piaffait de plaisir.

Mathilde était toute rouge, et Edgard ne put se défendre d'un frisson de volupté, en serrant contre sa poitrine la taille fine et charmante de sa femme.

On partit ; mais bientôt Mathilde dit à Edgard :

— Oh ! que je te remercie d'avoir voulu me faire jouir avec toi du plaisir de cette brave fermière !

— Tout ne doit-il pas être commun entre nous ? dit timidement Edgard ; n'es-tu pas ma femme ?

— Sans doute, dit-elle.

Digitized by Google

Et fouettant Isabelle, elle lui fit prendre le galop. Edgard suivit.

La rapidité de la course, l'air pur et vif du matin, le réveil de la nature qui se faisait sentir dans chaque buisson, et, pour ainsi dire, respirait dans les bourgeons verdoyants de chaque branche, tout enfin agissait sur Mathilde d'une façon puissante; il lui semblait que sa poitrine se dilatait; qu'elle respirait plus à l'aise, que la brise du printemps rafraîchissait son âme, et en chassait toutes les pensées tristes et sombres. Elle ne songeait alors précisément ni au passé ni à l'avenir, mais elle sentait que ces deux extrêmes se confondaient un peu dans sa pensée, et, sans trop y réfléchir, elle se laissait aller à l'influence du présent qui leur servait de transition. Elle livrait avec délices sa figure au vent qui agitait le voile de son chapeau; son corps suivait avec bonheur tous les mouvements d'Isabelle, et elle s'abandonnait en enfant à l'enivrement de la course et au plaisir de l'équitation.

Edgard, lui aussi, pensait de son côté. Le *sans doute* que Mathilde avait répondu à son : N'es-tu pas ma femme? n'avait été, dans le fond, ni bien méchant, ni bien froid; il se rappelait même qu'elle avait souri en le

Digitized by Google

prononçant, et cela eût pu lui donner quelque espérance, si, prompt à s'alarmer, comme tous les cœurs tendres, il n'avait vu dans le coup de cravache qui l'avait suivi, un indice probable que, tout en acceptant le fait accompli, sans trop s'en plaindre, Mathilde voulait cependant éviter les conséquences de ce fait, et le rappeler lui-même à la teneur de leurs engagements.

Les Bréaux n'étaient qu'à une lieue et demie du château. Cet espace fut donc assez promptement franchi par Isabelle et Soliman, qui étaient tous deux de pur sang. On arriva à la ferme où l'on était convenu de déjeuner. La ferme était un bâtiment fort simple, mais admirablement posé au penchant d'une colline et dans une situation pittoresque; les abords étaient exempts de cette incurie qu'on remarque trop souvent dans de semblables demeures; tout y était simple, mais propre, et donnait bonne opinion de ceux aux soins de qui elle était confiée.

Cette bonne opinion ne pouvait qu'augmenter à la vue de madame Dumont, la fermière, qui était accourue, dès qu'on l'avait avertie de la visite d'Edgard et de Mathilde.

Elle avait appris que la ferme avait changé de propriétaire, par suite du mariage de mademoiselle de Vieu-

Digitized by Google

saltes avec son cousin; aussi fut-ce avec une grande anxiété qu'elle vint au devant d'eux.

Madame Dumont était une femme encore jeune et qui, malgré sa position sociale, portait en elle les marques d'une de ces bonnes natures, qui restent partout, quelles que soient les circonstances, bonnes, franches et loyales. Elle était même plus distinguée que ne le sont en général les personnes de sa classe, et son langage ainsi que ses manières se ressentaient de cette distinction native. Elle était en grand deuil; mais le chagrin, répandu sur sa figure pâlie, prouvait que ce deuil n'était pas une simple chose de convenance, mais aussi l'indice d'une douleur réelle et bien récente encore.

Dès les premiers mots que lui dit Edgard, elle pâlit; mais la fin de ses paroles, qui expliquait les bonnes intentions du propriétaire à son égard, fit monter à sa figure une rougeur de plaisir, qui, certes, n'y avait pas paru depuis longtemps.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur, et vous aussi, qui avez été notre jeune maîtresse; puisse le ciel vous conserver longtemps l'un à l'autre, puisque vous vous aimez et que vous êtes bons tous deux. Allez, ce n'est pas pour moi que je suis joyeuse de vos bontés. Depuis

Digitized by Google

que mon pauvre Jacques est mort, je n'ai plus besoin de rien; mais c'est pour Marie, pour ma pauvre petite Marie, madame; quand vous serez mère, à votre tour, bientôt peut-être, vous comprendrez tout ce qu'on est prêt à souffrir pour ces petits êtres-là.

Edgard et Mathilde échangèrent un regard, rempli d'émotion chez lui, rempli d'embarras chez elle.

Pour cacher son trouble, Mathilde adressa quelques paroles de consolation à madame Dumont, et lui demanda à voir sa petite fille : celle-ci accourut. C'était une enfant fraîche et rose. Elle entra joyeusement dans la salle, mais s'arrêta à la vue d'étrangers, avec ce regard un peu sournois que la timidité donne aux enfants.

— Voulez-vous venir m'embrasser, mademoiselle Marie, dit Mathilde en faisant quelques pas dans sa direction.

Intimidée sans doute par la vue de cette femme, au costume étrange, qui s'avançait vers elle, l'enfant se sauva en pleurant et se jeta dans le sein de sa mère.

— Non, maman, je veux maman.

Mathilde resta un instant interdite de l'effet qu'elle avait produit.

— Oh! excusez-la, madame, dit la mère d'un air sup-

Digitized by Google

pliant, craignant sans doute que la jeune femme ne fût blessée de cet accueil farouche. Elle ne vous connaît pas ; vous êtes bien supérieure à moi de toutes façons, madame; mais, voyez-vous? je suis sa mère, ajouta-t-elle, avec un naïf orgueil, et ces petites créatures-là se sentent tellement aimées, qu'elles préfèrent leur mère à tout.

Émue d'une émotion de diverse nature, Mathilde, les yeux humides, rassura madame Dumont, et, sur quelques mots que sa mère lui dit tout bas, la petite fille s'approcha de Mathilde et lui dit :

— Veux-tu bien encore m'embrasser, madame, puisque maman dit que tu es bonne?

— Certes, je le veux bien, dit Mathilde, en la prenant sur ses genoux, et en l'embrassant.

— Je t'aimerai bien aussi, si tu veux, dit Marie.

Puis aussitôt, sans penser à la contradiction de son action avec les paroles qu'elle venait de prononcer, et croyant avoir assez fait, l'enfant descendit de dessus les genoux de Mathilde, et courut se ranger près de sa mère.

Ce mouvement de préférence fut si marqué, que, malgré le désir qu'elle avait de complaire à Mathilde, la fer-

Digitized by Google

mière rougit de plaisir et d'orgueil, et comme, après tout, quoique valant mieux que les autres en général, elle n'avait pas cependant un fonds d'idées très-développé, elle répéta encore en embrassant sa fille :

— Ces petits êtres-là vous consolent de tout.

On déjeuna, mais à la hâte, mais pensifs; il y avait évidemment dans l'air quelque chose d'inexplicable et d'étouffant. En effet, après le déjeuner, après avoir remercié la fermière des soins empressés qu'elle avait mis à les recevoir; après avoir embrassé Marie, on s'aperçut que la journée, en s'avançant, était devenue chaude et lourde, de fraîche et aérée qu'elle était à l'arrivée. Ce fut sans doute la cause de ce malaise qu'on ressentait, et qui paraissait être partagé par Isabelle et Soliman, car ces chevaux, si vifs le matin, reprirent le chemin du château à pas lents; et, tout entiers à l'état de leur âme, Edgard et Mathilde ne s'opposèrent pas à leur nonchalance.

Le soleil avait déjà parcouru près de la moitié de sa course et avait répandu dans l'espace une chaleur énervante, et qui pourtant n'était pas sans charmes. Toute la nature semblait endormie, mais d'un sommeil vivant, pour ainsi dire; car la brise, sans rafraîchir l'air, n'en

Digitized by Google

agitait pas moins mollement l'herbe rare, mais déjà verte, qui couvrait la prairie; les oiseaux, dans les arbres, s'appelaient par de petits cris doux et plaintifs; la cigale, dans l'herbe, jetait incessamment sa note aiguë et monotone, comme une raillerie à ces deux beaux jeunes êtres qui passaient près d'elle, et qui fermaient follement l'oreille à ce réveil du printemps, qui aurait dû être aussi le réveil de leurs cœurs.

On rentra sous cette influence étrange et le reste du jour s'en ressentit. On eût dit qu'il y avait entre Edgard et Mathilde comme le pressentiment confus d'une crise; cette crise, un mot eût pu la décider, mais, ce mot, l'un d'eux ne le savait pas, et l'autre n'osait pas le dire.

Le soir, comme d'ordinaire, Mathilde tendit son front à Edgard; celui-ci hésita un moment, mais le regard de Mathilde était si limpide, qu'il y déposa un baiser en poussant un soupir.

La nuit de Mathilde fut moins calme que les précédentes; elle rêva, oh! un rêve étrange! elle rêva qu'elle présentait des enfants à elle, blonds, frais et roses, à la vicomtesse Ernest, qui n'en avait pas, et pleurait de n'en pas avoir. . . . . .

. . . . . .

Digitized by Google

Le pauvre Edgard ne ferma pas l'œil, il se promena longtemps dans son appartement, repassant dans sa tête les événements de cette journée, événements qui ne consistaient que dans quelques bonnes paroles de Mathilde, dans quelques rougeurs sans prudérie, que faisaient monter à son front les familiarités qu'entraîne toujours un long tête-à-tête, et dans le regard embarrassé, mais sans froideur, qu'elle avait jeté sur lui, quand la fermière avait émis la supposition que bientôt peut-être Mathilde connaîtrait les joies et les tourments de la maternité; dans cela il y avait bien des germes d'espoir, et Edgard se disait qu'enfin sa femme se laisserait peut-être vaincre par la raison, et que, s'il osait tenter de lui ouvrir son cœur, peut-être n'aurait-elle pas tant de peine à en combler les vœux; et alors il se promettait d'oser.

Une fois, pâle et tremblant, comme s'il allait commettre un crime, il traversa le long corridor qui séparait la chambre de Mathilde de la sienne; il marcha sur la pointe du pied, en tressaillant à chaque bruit qu'en criant faisait le plancher; il s'arrêta à la porte, n'osant bouger, poussé par la crainte qui lui conseillait de fuir, retenu par l'amour qui le forçait de rester. Enfin, la sueur au front et palpitant, ne pouvant

Digitized by Google

plus soutenir la contradiction de son cœur, il entr'ouvrit la porte de Mathilde, espérant... quoi? que sait-on? qu'un hasard soudain, qu'un mot suffirait peut-être à dénouer cette situation impossible; mais il aperçut Mathilde, qui dormait calme et suave comme un enfant, et dont la respiration faisait entendre un souffle doux et paisible, et il resta là longtemps, l'admirant, ému par un mélange d'espoir, de crainte et d'amour, et se disant que cette femme, cet ange qui dormait là, pourtant était sa femme, son bien, son trésor, sa vie, et qu'il n'était pas possible que le ciel ne réunît pas un jour leurs deux cœurs, que quelque chose lui disait si bien faits pour s'entendre.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne lui vint pas, un instant, l'idée d'une action hardie et coupable.

Enfin, il se retira à pas lents, rentra chez lui, et, tombant sur un canapé, il s'absorba dans une méditation vague, mais qui n'était pas sans charmes.

Le jour le surprit ainsi, et sentant le besoin d'une violente secousse, pour pouvoir cacher à Mathilde les émotions de la nuit, il descendit, fit seller Soliman, et, après avoir donné quelques ordres, il se lança à fond de train dans la campagne. . . . . .

Digitized by Google

Quelques heures après, Mathilde s'éveilla; il va sans dire qu'elle ne se rappela rien de son rêve; mais, soit un restant de langueur de la veille, soit que peut-être les larmes versées par son mari, à sa porte, eussent eu une influence secrète et magnétique sur elle-même, elle sentit le besoin de se secouer un peu, et de tremper son front dans les fraîches vapeurs du matin. Aussi, sautant à bas de son lit, et se couvrant à la hâte d'une robe et d'un mantelet, elle ouvrit sa fenêtre, s'accouda sur l'appui, et laissa errer son regard à l'horizon encore enveloppé de cette bruine fine et froide du printemps.

Sa pensée semblait, comme son regard, errer sur tout sans s'arrêter sur rien; du moins, rien de précis ne la fixait; elle passait incessamment d'une idée à une autre, comme l'abeille qui butine, avant de choisir la fleur qui doit avoir sa préférence.

Un incident matériel vint entraîner cette pensée errante sur la voie qu'elle cherchait sans doute. Un grand bruit, mêlé d'un hennissement, se fit tout à coup entendre du côté de l'écurie, et attira son regard dans cette direction; mais elle ne vit rien.

— Qu'a donc Isabelle? dit Mathilde à un domestique qui passait dans la cour.

Digitized by Google

— Mon Dieu, madame, cette bête s'ennuie sans doute; les chevaux, sauf votre respect, c'est comme les hommes, ça aime la société, et Isabelle est seule depuis ce matin.

— Comment, seule! où donc est Soliman?

— Monsieur l'a fait seller dès le patron-minet, et il est parti.

— Parti! dit Mathilde avec surprise. A-t-il dit où il allait?

— Non, madame. Monsieur a dit seulement qu'on dise à madame qu'il rentrerait pour le déjeuner.

— Ah! dit Mathilde avec un soupir de soulagement. C'est bien, merci.

Je ne sais quelle crainte inexpliquée et sans cause l'avait saisie à ce mot : Monsieur est parti. Mais il avait dit qu'il rentrerait pour le déjeuner, et l'heure en approchait, elle se rassura donc.

Puis, une fois rassurée, elle se demanda ce qu'Edgard avait pu aller faire dès le patron-minet, comme avait dit le garçon d'écurie; il n'avait aucune affaire arrêtée d'avance; il le lui aurait dit; elle savait bien déjà qu'Edgard ne ferait rien sans la consulter; il ne connaissait personne aux environs; il était donc parti tout à coup et sous l'em-

Digitized by Google

pine d'une idée instantanée, mais de laquelle? et son cerveau s'épuisa, avec une ténacité étrange, à deviner le motif de cette sortie subite. Tout à coup elle releva la tête, sourit; elle avait deviné; du moins elle s'en croyait sûre... Edgard lui ménageait une surprise.

— C'est cela, dit-elle en frappant ses mains de joie l'une contre l'autre; c'est cela, comment n'ai-je pas deviné plus tôt; Edgard, lui si bon, si complaisant pour moi, il aura eu quelque idée dont il aura jugé la réalisation agréable à sa Mathilde, et, sans rien dire, en sournois, il sera parti pour que j'en jouisse au réveil. Oh! mais je le punirai bien, le cachotier; je le bouderai..... cinq minutes.

Alors elle en vint à se demander quelle pouvait être cette surprise, dont elle ne doutait pas un instant d'avoir découvert l'existence; elle trouva un plaisir d'enfant à s'interroger; qu'avait-elle pu dire la veille ou les jours précédents qui en donnât l'idée à Edgard? Quel désir avait-elle pu exprimer, si léger qu'il fût? Elle chercha, elle se creusa la tête, mais en vain; elle ne se rappela pas un caprice, pas une fantaisie dont elle eût pu trahir la pensée devant Edgard. Alors allant plus loin, elle se demanda ce qu'elle désirerait en effet, si elle désirait

Digitized by Google

quelque chose, car elle connaissait bien assez l'amitié dévouée d'Edgard pour penser qu'il avait deviné même un désir secret; là encore elle fut bien forcée de s'avouer qu'elle ne désirait rien. Ah! si, pourtant, mais cela ne répondait pas à la question et ne satisfaisait pas sa curiosité, elle s'avoua qu'elle désirait son retour, pour le voir d'abord et pour savoir ensuite.

Son impatience de ne pouvoir deviner se trahit dans une adorable petite moue d'enfant gâtée et volontaire; mais bientôt cette moue s'effaça, pour faire place à son sourire qui revenait. Loin, bien loin, dans la campagne qui s'étendait à perte de vue, elle aperçut un flot de poussière qui roulait; de sa place, elle ne pouvait pas distinguer ce qu'était ce flot de poussière; mais son cœur devina que ce devait être lui. Alors elle se mit à crier: plus vite, plus vite! non pas avec sa voix, mais avec son cœur, avec ses yeux qui ne quittaient pas un instant le flot de poussière qui roulait, roulait toujours; elle ne le perdait pas un moment du regard; elle guettait le point exact, où la forme, dégagée de la distance, lui permettrait enfin de distinguer Edgard. Parfois, un détour de la route ou un bouquet d'arbres dérobait à ses yeux le flot de poussière, et elle se sentait prise de petites colères

Digitized by Google

sourdes et enfantines; puis le flot de poussière reparaissait, et elle se sentait soulagée d'un poids énorme. On eût dit que le destin d'un empire était attaché aux pieds de Soliman. Enfin, la distance diminuant toujours, elle put s'apercevoir qu'elle ne s'était pas trompée, et la joie d'avoir deviné cette fois, la releva à ses propres yeux de l'humiliation de n'avoir pas deviné l'autre. Qu'importait, d'ailleurs ? N'allait-elle pas savoir dans un instant? Edgard n'apportait-il pas, à grande vitesse, le mot de cette indéchiffrable énigme? Dans une seconde, il serait près d'elle, et elle saurait tout. Elle se prit à admirer Edgard qui entrait dans l'avenue précédant la cour du château; elle remarqua son élégance et la dextérité avec laquelle il maniait Soliman, et, pour l'en récompenser, l'idée lui vint d'agiter son mouchoir, comme une châtelaine du moyen âge excitant son chevalier dans un tournoi.

Elle allait le faire, lorsqu'au seuil de la cour, Soliman manqua des quatre pieds; Edgard roula sur le sol, et ne se releva plus.

Mathilde poussa un horrible cri, et s'élança hors de la chambre.

Digitized by Google

VI

On transporta Edgard dans la chambre de Mathilde ; c'était la plus proche de l'accident ; il était sans connaissance. Mathilde conserva son calme et sa fermeté, pour donner l'ordre qu'on allât chercher un médecin, et surtout qu'on ne revînt pas sans en amener un, coûte que coûte ; puis elle voulut être seule, et alors, sa force l'abandonnant, son énergie tombant d'elle-même, elle se précipita à genoux près du lit d'Edgard, prit une de ses mains pendantes dans les siennes, y attacha ses lèvres, et ne put d'abord que prier et sangloter.

Était-ce donc là la surprise qu'Edgard ou plutôt que Dieu lui préparait ?

Elle pleura, la pauvre Mathilde, de ces larmes de sang qui déchirent le cœur et brûlent les yeux. Elle croyait avoir pleuré jusqu'ici, ce fut alors seulement qu'elle sut ce qu'étaient de vraies larmes. Longtemps elle avait cru souffrir, mais elle comprit que jadis ce

Digitized by Google

n'était pas la vraie souffrance, et que celle qui la frappait aujourd'hui était la seule véritable; elle croyait avoir aimé! Pauvre folle, elle n'avait su ce que c'était que l'amour, qu'à la minute précise où cet homme, cet Edgard si dévoué, dont elle hâtait si joyeusement le retour, avait été précipité au seuil de sa porte, inanimé, mourant, mort peut-être. Un bandeau tombait de ses yeux; aussi ses lèvres ne disaient-elles, son cœur n'exhalait-il que ces mots entrecoupés de sanglots: Rendez-le-moi, mon Dieu! mon Dieu! je l'aime tant!

Elle disait, en versant des larmes: Est-il possible que cet ami, mon trésor à moi, ma vie, mon bien suprême, me soit à tout jamais et si cruellement enlevé? Alors lui revinrent en foule les souvenirs du passé. Elle vit d'abord l'enfant, compagnon des jeux de son enfance, puis le jeune homme, ami sûr et dévoué de sa jeunesse; et elle se demanda comment elle avait été si longtemps aveugle, et comment elle n'avait pas compris que là seulement étaient sa vie et sa destinée. Et elle en vint à s'accuser d'avoir tué Edgard; en effet, Dieu ne lui enlevait-il pas ce bien si cher, pour la punir de n'en avoir pas apprécié toute la valeur? Quoi! allait-elle donc le perdre, et rien ne pouvait-il le racheter de cet affreux

Digitized by Google

trépas? A peine unie de la veille à ce cœur d'or, allait-elle être obligée de revêtir sitôt le sombre costume de veuve?

Veuve! à ce mot, instinctivement formulé dans sa pensée, il passa devant ses yeux comme une vision ; il lui prit une de ces hallucinations de l'âme, qui ne sont souvent dans les grandes douleurs que la forme visible d'un souvenir. Il lui sembla voir marcher devant elle la fermière veuve, madame Dumont, en grand deuil, comme elle l'avait vue la veille ; elle tenait Marie à la main, et, pendant qu'elle s'éloignait, une voix confuse murmurait à l'oreille de Mathilde :

— Ces petits êtres-là vous consolent de tout.

En cet instant, on annonça le docteur. Arrachée à sa stupeur, Mathilde s'élança vers lui ; elle ne put parler ; mais ses regards suppliants parlaient pour elle. Le docteur était un de ces hommes distingués, qui, par modestie, ont voué leur existence à une carrière obscure ; il comprit d'un coup d'œil la véritable douleur qu'il avait devant lui, et s'avança près du lit d'Edgard.

Mathilde attendait, pâle, anxieuse, haletante, l'arrêt qu'allait rendre la science.

Après un examen attentif, et qui parut à la pauvre

Digitized by Google

enfant durer un siècle, le docteur releva la tête avec un bon sourire, et lui dit :

— Remerciez Dieu, madame, car il a fait pour vous un véritable miracle. Sur vingt chutes pareilles, il y en aurait dix-neuf de mortelles.

— Et ? interrompit Mathilde.

— Et je réponds sur ma vie, répondit le docteur, toujours avec son bon sourire, que ce soir il n'y paraîtra plus.

Mathilde saisit sa main et voulut la porter à ses lèvres; il la retint et lui dit paternellement :

— Veuillez sonner, mon enfant.

— Pourquoi ?

— Pour faire venir un de vos gens.

— Pourquoi ? dit-elle encore.

— Mais, parce que, répondit le docteur, étonné de son insistance, je vais être obligé de saigner le malade, et qu'il me faut un aide pour lui tenir le bras.

— Je le tiendrai, dit Mathilde avec fermeté.

— Mais... voulut objecter le docteur.

— Je le tiendrai, vous dis-je, interrompit-elle.

Et cela fut si bien dit, comme devait le dire la fille des Vieusaltes, que le docteur, s'inclinant avec respect, procéda aux préparatifs de la saignée.

Digitized by Google

Le sang jaillit pur, vermeil et chaud sous la lancette, et Mathilde qui tenait le bras d'Edgard d'une main ferme, ne pâlit pas ; mais une goutte de sang étant tombée sur son bras, elle sentit passer en elle un frisson douloureux, qui ne fut cependant pas sans charmes.

L'opération terminée, Mathilde dit au docteur :

— Maintenant, vous me répondez de lui ?

— J'en réponds, madame, et sur ma tête ; aucune lésion ne s'est produite, aucun organe n'est attaqué ; il n'y a là qu'un simple évanouissement ; le malade reviendra à lui dans quelques instants, et ne sentira plus qu'une grande faiblesse, augmentée encore par la saignée que je viens de pratiquer. Qu'il ne reste pas trop au lit, cependant. Le grand air et un exercice modéré rétabliront complétement la circulation du sang, et tout sera dit ; mais, je vous le répète, c'est un miracle, remerciez Dieu.

— Je vous remercie aussi, docteur, dit Mathilde en lui tendant la main, et en le reconduisant, rappelez-vous que si vous avez jamais besoin d'une amie pour quoi que ce soit, vous la trouverez toujours ici.

Le docteur s'inclina avec respect devant cette courageuse jeune femme, et sortit.

Digitized by Google

La porte refermée, Mathilde, obéissant plus à son instinct personnel qu'aux conseils du docteur, tomba à genoux, et s'écria :

— Merci, mon Dieu ! il est sauvé !

Mais alors revint plus distinct le murmure confus que l'arrivée du docteur l'avait empêchée de saisir complétement, et elle entendit encore comme dans un rêve, mais cependant d'une manière positive, une voix intime qui lui disait :

— Ces petits êtres-là vous consolent de tout.

Alors, haletante, émue, la rougeur au front comme si elle allait commettre un crime, elle courut près du lit d'Edgard guetter son retour à la vie. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quand Edgard revint à lui, il lui fallut quelque temps pour s'expliquer où il était ; mais enfin, il dit avec un soupir :

— Ma pauvre Mathilde, j'ai bien cru mourir, j'ai bien cru ne jamais te revoir.

— Non, grâce à Dieu, tu es sauvé, répondit-elle avec élan.

Digitized by Google

— Cela t'aurait donc bien fait de la peine, si j'étais mort, bonne Mathilde?

— Oh! tais-toi, n'es-tu pas mon ami, mon frère, mieux encore, le mari de mon choix? dit-elle en l'embrassant au front.

— Mathilde! dit Edgard en lui prenant les mains, et la regardant avec une douce surprise, jamais tu ne m'as parlé avec tant de tendresse.

— Ah! c'est que j'ai manqué te perdre, dit-elle en fondant en larmes, et que maintenant je t'aime.

Et elle se jeta dans ses bras.

VII

CONCLUSION

QUINZE JOURS APRÈS

EDGARD AU MARQUIS DE VIEUSALTES.

Mon cher beau-père,

Je vous annonce qu'il y a quinze jours j'ai manqué

Digitized by Google

me tuer comme un niais ; mais, grâce aux soins de notre bonne Matihlde, il n'y paraît même plus ; je vous dirai encore que nous avons ici une multitude de faisans, qui ont l'air de se moquer de nous. Venez donc nous retrouver. Nous *descendrons* ensemblè quelques-uns de ces gaillards-là. A propos, Mathilde m'autorise à vous annoncer que sa dent de sagesse est poussée.

Votre gendre,

EDGARD.

RÉPONSE DU MARQUIS.

Imbécile, il y a longtemps que je le sais.

Ton beau-père,

marquis de VIEUSALTES.

FIN DE LA DENT DE LAIT.

Digitized by Google

Digitized by Google

VALGENEUSE

I

FRANTZ DE R... A ÉLISA DE V...

Paris, le... 18...

Ma chère Élisa,

Je viens de recevoir, par l'entremise de Georges de L..., la longue et bonne lettre dont tu l'avais chargé pour moi, probablement dans l'espoir qu'elle ne m'arriverait que très-tard, ou même qu'elle ne m'arriverait pas du tout. Je ne puis attribuer d'autre intention à ceux qui confient une lettre à un ami, au lieu de la livrer aux soins paternels du gouvernement. Mais, si telle a été ta pensée, elle n'a pas été couronnée de succès, car, arrivé d'hier soir seulement, le gros Georges est venu dès ce

Digitized by Google

matin, gardant sur son front toute l'importance de son caractère officiel, me remettre entre les mains cette chère et précieuse missive.

Il s'est acquitté de son ambassade avec tant de majestueuse dignité, que j'ai été tenté de le mystifier quelque peu ; mais il y avait deux jours à peine qu'il t'avait quittée, je m'en suis souvenu à temps. Le personnage le plus insignifiant, lorsqu'il s'est approché, ne fût-ce que quelques minutes, d'un être aimé dont on est éloigné, lui emprunte comme un reflet charmant, comme un parfum subtil, qui vous le font chérir. Cet effet d'optique morale vrai pour tout autre, l'est encore bien plus lorsqu'il s'agit de toi, ma sœur bien-aimée ; aussi me suis-je contenté de serrer la main du gros Georges ; je l'ai trouvé presque beau ; un peu plus, et je l'aurais embrassé... Juge ! ! !

Maintenant, ma jolie prêcheuse, il faut que je réponde à ta lettre, qui n'est qu'une longue mercuriale en huit pages : tu es ma sœur cadette, chère Élisa, et, quoique tu aies deux ans de moins que moi, tu te crois le droit de me parler comme une sœur aînée, sous le prétexte que tu es veuve, ce qui vieillit toujours une femme, et que tu es mère d'un ravissant petit démon de fille que j'adore, ce qui me donne pour toi le respect qu'on éprouve

Digitized by Google

toujours involontairement pour l'auteur d'un chef-d'œuvre favori. Soit !

Gronde-moi, je passe condamnation sur tous mes méfaits et me reconnaîtrai volontiers répréhensible, si tu veux bien avouer que, quelque coupable que je sois, je n'ai pourtant jamais mérité le bagne ni l'échafaud. Tu es une sainte, chère Élisa, et, sois-en sûre, tu es la seule femme au monde que je connaisse digne de mériter ce nom et d'y prétendre, mais pourquoi veux-tu me juger sur la mesure de tes perfections ?

Dieu, quand il m'envoya sur terre, pensa probablement à quelque chose de plus important que moi, et, dans sa distraction, ne me donna qu'une moitié d'âme. Toute âme humaine, tu le sais, a deux faces, la bonne et la mauvaise. La mauvaise m'échut tout entière en partage, et la bonne lui resta. Deux ans plus tard — il y mit le temps, comme tu vois — Dieu s'aperçut de son erreur, et, pour la réparer, ne te créa que de ce dont il m'avait dépouillé. Voilà pourquoi nous nous aimons tant, chère sœur; voilà pourquoi tu es un ange, et pourquoi je suis un vaurien.

Raisonnons, ma sœur. J'ai vingt-huit ans; maître, depuis deux ans, d'une fortune assez belle, j'ai été jeté

Digitized by Google

jeune et sans guide dans un monde auquel on se sent d'autant plus disposé à croire, que tout chez lui, même le mal, est revêtu de formes attrayantes. J'ai usé, et même, si tu veux, un peu abusé de tout; aujourd'hui, je ne crois plus guère à rien de ce qu'on appelle illusions de la jeunesse.

Tu sais à quelles nombreuses et rudes épreuves a été mis chez moi ce fond de crédulité naïve, que nous portons presque tous en notre cœur à nos premiers pas dans la vie. Je ne crois pas devoir ici te les rappeler; elles t'ont coûté des larmes, à moi des remords : il y a donc bien des raisons pour que nous en éloignions jusqu'au souvenir.

Mais, quoi que tu en dises, je suis convaincu qu'elles auront eu du moins un heureux résultat. Je suis arrivé au calme, sans être tombé dans l'égoïsme. Tu me dis dans ta lettre : « L'époque des folies n'est-elle donc pas passée pour toi? » Si, chère Élisa, elle est passée, elle est défunte, elle est enterrée, j'en ai même porté le deuil, et mon deuil est fini. Mais ce n'est pas un motif pour la ressusciter, en accédant à ton désir de me voir marié, père de famille, etc., etc.

..... Cette idée me semble tellement extravagante, que

Digitized by Google

j'en ai ri tout seul pendant plus d'une demi-heure. Tu appelles cela une idée raisonnable, toi, merci bien ! j'appelle cela la pire des folies.

Allons ! ne fronce pas ton sourcil ; je ne viens pas ici te faire de pointes de vaudeville ni de plaisanteries de petit journal. Quand je veux te mettre dans une de ces bonnes petites colères blanches, qui te rendent encore plus adorable et te font lever sur moi un poing charmant que je désarme en l'embrassant, j'embouche ce mirliton banal dont le refrain perpétuel redit sur tous les tons que la vertu des femmes est un mot. Mais ici je te parle sérieusement : je crois à la vertu de quelques femmes. Et comment n'y croirais-je pas, chère sœur ?

N'es-tu pas là pour m'en donner la preuve la plus évidente ? Mais, en faveur de cet aveu, qui va te paraître une grande victoire remportée sur moi, accorde-moi qu'elle est rare, et que, pour mettre à cette loterie, il faut avoir une foi bien robuste et un courage à toute épreuve. Franchement, j'ai vu trop de choses bouffonnes dans le ménage des autres, pour pouvoir jamais prendre le mien au sérieux. Je me figure que le lendemain de mon mariage, en me regardant dans la glace, je me rirais au nez à moi-même, si je n'étais tenté plutôt de m'arracher les cheveux !

Digitized by Google

Dis donc, sœur! me vois-tu, moi, l'indépendance en personne, claquemuré dans les liens non-seulement du mariage, mais encore, ce qui est pis, dans les liens de la famille de ma femme? Forcé de passer ma vie à donner le bras à une belle-mère, qu'il faudra mener au sermon, si elle est dévote, et, si elle est mondaine, dont il faudra promener les grâces ridicules et surannées au bal, au spectacle, partout enfin où l'on est remarqué?

Me vois-tu l'esclave-né d'une petite belle-sœur sotte et romanesque, compromettante et folle, dont il faudrait surveiller les actions et subir les caprices? Oh! les belles-mères! les belles-sœurs! ces adversaires-nées du bonheur d'un honnête homme, ces auxiliaires forcées de toutes les extravagances les plus folles de leur fille et de leur sœur, et qui prennent toujours son parti dans les occasions les plus absurdes contre le mari, cet ennemi commun, ce tyran légal et odieux, à qui l'on a déclaré la guerre *in petto*, dès la veille du mariage! Brrr... Rien que d'y songer, j'en ai froid dans les veines.

Entre nous, tiens! veux-tu savoir toute ma pensée? Eh bien! suppose-moi marié! suppose que j'aie le bonheur d'épouser une autre toi-même, c'est-à-dire à mes yeux le résumé de toutes les perfections humaines : eh

Digitized by Google

bien ! me voilà dans cette alternative ridicule et fausse, ou de voir une créature angélique malheureuse par moi, ou de me voir trompé par elle, et, qui pis est, forcé d'avouer que c'est bien fait. Eh ! oui, je suis franc; je me sens, à l'heure qu'il est, incapable de faire le bonheur d'une femme.

Voyons, sœur, tu es veuve, et depuis assez longtemps déjà, pour que je puisse aborder ce sujet, sans réveiller tes douleurs passées. Tu avais épousé ton mari par convenance, et tu l'aimais parce que tu es un ange. V*** s'est conduit avec toi en galant homme; la douairière la plus revêche et la plus scrupuleuse n'aurait rien eu à reprendre à sa conduite, et cependant j'ai vu tes larmes, j'ai reçu tes confidences, tu étais malheureuse, pourquoi ?

Ton mari était un homme distingué, spirituel, bon autant que je puis l'être moi-même, mais il ne t'aimait pas, et, qui plus est, était incapable d'aimer ainsi qu'avait besoin d'être aimée une âme pure, jeune, naïve, pleine d'illusions comme la tienne. Eh bien ! ce qu'il était, je le suis. Voudrais-tu que j'imposasse ces tortures à une femme qui te ressemblerait, et si elle ne te ressemblait pas, si elle ressemblait à tant d'autres, que deviendrais-je, bon Dieu !!!

Digitized by Google

N'en parlons donc plus jamais, chère sœur ; il faut que ma conviction soit bien arrêtée, pour que je résiste à un désir de toi, mon seul amour sur terre. Je vais avoir bientôt trente ans ; à trente ans, au siècle où nous sommes, un homme est déjà presque un vieillard. Eh bien ! dans deux ans, plus tôt peut-être, j'irai te retrouver, je vivrai près de toi, j'élèverai Lolo, ma chère petite nièce ; je lui donnerai de bons principes ; je lui apprendrai à détester les hommes, seul moyen pour qu'elle ne soit jamais tentée de les tromper, et nous achèverons ensemble paisiblement notre existence : dis, veux-tu ?

Quant à ces charmants enfants que, dans ta lettre, tu appelles déjà tes petits neveux, ils sont bien où ils sont, près de Dieu : qu'ils y restent. Là-haut ce sont des chérubins, ici-bas ce seraient probablement des démons, s'ils tenaient de monsieur leur père. Ils gagneront tout à ne pas naître. Ainsi soit-il !

Adieu, sœur adorée, je t'embrasse. Mange un peu Lolo au reçu de ma lettre ; tu lui diras que c'est de la part de Tonton

FRANTZ.

Digitized by Google

II

Il est midi, je me lève, je m'habille, et suis tenté de me déshabiller et de me recoucher, tant je bâille : — le temps, si magnifique hier, ne nous promet plus qu'une journée triste et pluvieuse. Mon esprit a suivi les variations de l'atmosphère avec une fidélité désespérante. Je m'étends sur mon canapé, j'allume un cigare, je ferme à demi les yeux, et je supplie avec ferveur le Ciel de m'envoyer un de ses anges. O miracle ! on sonne : c'est l'ange appelé sans doute ! on ouvre !

C'est le gros Georges qui fait irruption chez moi, et me toisant d'un regard superbe :

— Aimes-tu la chasse ? me dit-il.

— Passionnément !

— Tu tires bien ?

— Je manque toujours les trois premiers coups.

— Et le quatrième ?

— Généralement mon fusil rate.

Digitized by Google

— Alors, tu dois aimer la chasse ?

— Naturellement !

— Donc, je t'emmène.

— Où ça ?

— Chez ma tante.

— Est-ce loin ?

— Cinquante lieues de Paris.

— Partons !

Et je me lève, déjà prêt à lui prendre le bras et à me mettre en route, quand il me fait observer, avec une apparence de justesse, qu'il n'a annoncé notre arrivée que pour le lendemain au soir, et qu'en partant aussi subitement, nous arriverions beaucoup trop tôt, attendu qu'il n'y a pas de chemin de fer qui mette vingt-quatre heures pour faire cinquante lieues. Je suis forcé d'avouer qu'il peut avoir raison, et je me rassieds en lui tendant un cigare. Mais les dispositions de mon esprit sont changées. La perspective d'un voyage, d'un dérangement, m'a remis en belle humeur ; je suis redevenu gai, je souris presque ! Je te le demande, un miracle eût-il mieux fait ?...

— Au fait, où m'emmènes-tu ? dis-je à Georges, quand il fut installé.

Digitized by Google

— Je te l'ai dit, chez ma tante de M...

— Mais encore ?

— Au château de Valgeneuse.

— Situé ?

— Près de Tours.

— Et ta tante vit toujours là ?

— Oui, mon cher, ma tante, une femme adorable qui fera ta conquête, a renoncé au monde depuis quatre ans, depuis la mort de sa fille aînée, un ange qu'elle a perdu, qu'elle regrette sans cesse, et dont elle ne parle jamais.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore; sans doute parce que, femme du monde avant tout, elle ne veut pas attrister les autres du spectacle de sa tristesse. Spirituelle, aimable et bonne, on ne sait, quand on la connaît, ce qu'on doit chérir le plus de son esprit ou de sa bonté. Morte au monde à trente-sept ans, elle ne vit que pour et par ses filles; à un âge où tant d'autres femmes pensent encore à briller et à plaire, elle ne pense plus à rien qu'à veiller sur ceux qu'elle aime.

Quand elle perdit Emma, nous crûmes tous que l'âme de la mère allait s'envoler avec celle de la fille. Le sentiment maternel la retint seul sur terre; il

Digitized by Google

lui restait deux trésors à garder; elle fut sauvée. Mais on sent qu'elle n'attend que le moment où, libre enfin, elle pourra rejoindre l'ange absent, et cela sans affectation : car, je te le répète, elle ne parle jamais d'Emma.

— Tâche de te faire aimer d'elle, ajouta Georges d'une voix émue, et tu verras quelle noble et sainte amie tu auras conquise.

— Tu en parles avec un enthousiasme! lui dis-je en le regardant.

— Je n'en dis pas encore tout le bien que j'en pense.

Je vis deux grosses larmes rouler dans ses yeux, je lui serrai la main, profondément touché moi-même. Ce gros garçon-là, dont je me moque toujours, vaut mieux que moi. Il a la sainte bêtise du cœur, et c'est pour cela que je l'aime.

— Et tes cousines? lui dis-je pour changer le cours de nos idées communes.

— La plus jeune a six ans; c'est un diable adorable!

— Je l'adore déjà par avance pour ses six ans.

— L'aînée en a dix-sept.

— Aïe! aïe!

— Oh! je ne crains rien, dit-il en répondant à ma pensée, d'abord parce que je te connais, et ensuite...

Digitized by Google

— Ensuite?

— Oh! parce que Amélie est une drôle de petite bonne femme.

— Que veux-tu dire?

— Tu verras.

Il me quitte sur cette réponse énigmatique, sans vouloir s'expliquer davantage. Peu m'importe d'ailleurs, je ne suis plus d'un caractère à me préoccuper des singularités d'une petite fille, et je me sens très-disposé à ne pas même m'en apercevoir. Mais je t'avoue que madame de M... m'inspire déjà un respect et un dévouement réels. Quand on a fait naître, dans un cœur dégagé de tout intérêt, un enthousiasme semblable à celui que Georges montre pour elle, il faut qu'on en soit réellement digne.

Nous partons demain au matin.

Adresse désormais tes lettres au château de Valgeneuse, près et par Tours. Je vais me mettre là au vert pendant un mois. J'en ai besoin. Je ferai mon possible pour plaire à madame de M... Je jouerai avec la petite fille, et je taquinerai Georges pour le faire maigrir. J'entrevois un avenir splendide!

P. S. — Dis à Lolo que j'ai été sensible au petit mot

Digitized by Google

qu'elle a griffonné sur la quatrième page de ta lettre. Tu me dis que ces pattes de mouche signifient : je t'aime. Je te crois aveuglément : mais malgré toute ma bonne volonté, je n'ai jamais pu déchiffrer autre chose que *jeton*. Je n'ai pas compris.

III

Valgeneuse, le

Tu vois, par le lieu d'où est datée cette lettre, chère sœur, que j'ai quitté Paris, comme je te l'annonçais dans ma dernière missive. Par la faute de Georges, nous avons totalement manqué notre entrée au château de Valgeneuse. Georges avait annoncé notre arrivée pour ce soir, mais, ne voyant rien venir par le train de six heures, notre châtelaine avait cru notre voyage retardé par quelque cause imprévue et ne comptait plus sur nous. Aussi sommes-nous tombés comme une bombe au milieu de ces dames, qui ne savaient à quel saint se vouer.

Digitized by Google

Madame de M... perdait la tête, entre Georges qui criait la faim, sa petite fille qui s'attachait à ses jupons, en demandant si j'étais le bon ami Frantz qu'on lui avait promis parce qu'elle avait été bien sage, et moi qui cherchais, mais inutilement, le moment de placer un salut gracieux et une excuse de notre arrivée intempestive.

L'aînée avait pris le parti de disparaître comme une ombre, et j'avais bien envie d'en faire autant qu'elle, tant je me sentais gênant et me trouvais gêné. Mais enfin, le calme se rétablit; madame de M... nous invita à passer dans la salle à manger, où le dîner nous attendait, et s'excusa de nous quitter sur quelques ordres à donner. Nous restâmes seuls, Georges et moi, et, pour soulager mon cœur gonflé de colère, je criblai d'invectives le gros Georges, qui n'y répondait qu'en se bourrant de tranches de pâté, le sans-cœur! — et en les arrosant d'un excellent bordeaux, le misérable! — Voyant qu'il ne me répondait rien, je me mis à manger avec rage; cela me soulagea.

Rien ne creuse comme la colère, mais rien n'éclaircit les idées comme de bien dîner, quand on a faim. Aussi, tout en dînant, je réfléchissais; il était évident que, si mon arrivée avait été maladroite, on ne pouvait en faire

Digitized by Google

retomber sur moi les conséquences, puisque j'avais, dans le neveu de la maison, un éditeur responsable. Or, ce neveu ne me paraissait pas excessivement inquiet, donc j'aurais eu bien tort de m'inquiéter moi-même outre mesure. De plus, la naïve indiscrétion de la petite fille m'avait appris qu'on m'avait promis à elle comme un joujou, comme quelque chose tenant le milieu entre un pussah et un bébé qui parle.

On comptait donc me traiter sans conséquence, ce qui me plaisait fort. Aussi, au dessert, mon sourire était à peu près revenu, et j'avais rendu mes bonnes grâces à Georges, qui ne me parut pas plus sensible au retour de ma bonne humeur, qu'il ne l'avait été à ma colère. Décidément ce garçon-là n'a pas d'entrailles!

Quand notre repas fut terminé, nous passâmes au salon, où ces dames nous attendaient. Je t'ai promis de te tenir au courant de toutes les observations que je pourrais faire sur la nouvelle société dans laquelle le hasard m'a introduit, mais, malgré toute ma bonne volonté, je n'aurai pas grand'chose à te dire de cette première soirée.

A notre arrivée dans le salon, ces dames se levèrent. Lorsque je dis ces dames, je veux parler de madame de M... et de sa fille aînée; quant à la petite, elle me

Digitized by Google

sembla disparaître dans le grand fauteuil, sur lequel elle était posée plutôt qu'assise, avec la rapidité et la spontanéité d'une poupée à ressort. Je n'eus pas le temps d'approfondir ce phénomène de gymnastique, car la maîtresse de la maison venait à moi, et je m'empressai de lui réitérer mes excuses sur la manière au moins étrange dont nous l'avions surprise; elle ne me donna pas le temps d'achever.

— Cher monsieur Frantz, me dit-elle, vous êtes l'ami de Georges, de mon cher et bon neveu; il ne nous parle jamais de vous qu'avec un enthousiasme qui prouve une amitié aussi honorable pour celui qui l'inspire, que pour celui qui la ressent. Vous étiez attendu, par moi, ici, comme un fils : ne vous mettez donc nullement en peine de votre brusque arrivée. Ceux qu'on attend toujours n'arrivent jamais mal à propos. Vous êtes grand chasseur, m'a-t-on dit, ajouta-t-elle en souriant.

Je lançai à Georges un regard foudroyant, d'autant plus foudroyant que le sourire de sa tante était plus doucement malicieux.

— Vous chasserez tant que vous voudrez; d'ailleurs, une personne qui vous tient de très-près, croit bon de vous arracher quelque temps au séjour de Paris, et je suis

Digitized by Google

trop heureuse de pouvoir vous offrir une occasion de la satisfaire.

Et comme je la regardais avec étonnement, elle ajouta :

— Mon neveu, à son dernier voyage à ***, a eu l'honneur de saluer madame de V..., votre sœur; vous voyez que vous êtes victime d'une conspiration de famille.

Quand on me parle de toi, chère sœur, je suis toujours disposé à remercier, comme si l'on m'accordait une grande faveur. Ton nom seul, prononcé devant moi, m'est une douce caresse; aussi ai-je su gré à madame de M... de cette aimable attention. Je ne sache pas de meilleure manière de mettre les gens à leur aise, que de leur parler de ceux qu'ils aiment.

Je fus tiré de la conversation tout aimable de madame de M... par une petite voix qui me criait :

— Bon ami Frantz, est-ce que tu ne viens pas m'embrasser?

Je regardai du côté d'où partait cette voix ponctuée d'un éclat de rire, et j'aperçus ma poupée à ressort qui avait rebondi sur elle-même et me montrait sa petite mine de chat effarouché. Je volai vers elle, et, la prenant dans mes bras, je l'embrassai comme j'embrasse

Digitized by Google

les enfants, tu sais. Au bout d'une minute, nous étions engagés, le lutin et moi, dans une scène de taquineries adorables de sa part, et de complaisances soumises de la mienne. Dès le premier moment, ma nouvelle amie m'avait traité en pays conquis et j'étais devenu son bien, sa propriété, sa chose. Les enfants ont un instinct infaillible pour deviner ceux qui les aiment au point de ne se lasser d'aucun de leurs caprices.

Dans un instant de calme de la part de mon petit diable, je jetai les yeux sur les personnes présentes à notre combat.

Madame de M... regardait en silence les rosaces de son tapis. Sa figure pâle et triste dénotait une âme devenue étrangère un instant aux objets extérieurs. Aidé des confidences de Georges, je compris qu'elle n'était plus de ce monde. Elle m'avait déjà oublié.

Amélie, la fille aînée, travaillait à quelque broderie; sa figure gracieuse, mais calme et même un peu froide, se dessinait en un profil d'une régularité exquise, mais privée d'expression. Depuis le commencement de la soirée, elle n'avait pas dit un mot et n'avait, pour ainsi dire, pas donné signe de vie, si ce n'est dans les occasions où un mouvement plus brusque de sa petite sœur

Digitized by Google

sur mes genoux, pouvait lui faire craindre une chute ou un accident quelconque. Elle avançait alors les mains comme pour la retenir, avec une sollicitude presque maternelle, et, lorsqu'elle s'apercevait des soins que je prenais, pour que les rires de l'enfant ne dégénérassent pas en pleurs, elle levait sur moi un regard empreint d'une sorte d'étonnement, mais toujours froid et silencieux. On eût dit un gracieux paysage sur lequel reluit une aurore de printemps, mais que rien de vivant n'anime encore. Qu'un être humain traverse ce paysage, et cette belle nature, morte tout à l'heure, vit, respire et palpite. Ainsi d'Amélie : pour rendre sa beauté parfaite, qu'eût-il fallu ? Peut-être un sourire, une larme peut-être...

Georges ronflait.

Onze heures sonnèrent.

Ma petite amie sauta de dessus mes genoux, en s'écriant :

— Onze heures, il faut aller coucher !

Et s'asseyant sur les genoux de sa sœur, passant les bras autour de son cou, et confondant sur son épaule son épaisse chevelure noire de jais avec les tresses blondes et dorées d'Amélie, elle lui dit :

— Emporte-moi, Lili !

Digitized by Google

Amélie l'embrassa au front, puis alla la présenter au baiser du soir de sa mère, qui lui dit, en les embrassant toutes deux et d'un ton de voix presque suppliant :

— Veille bien sur elle, n'est-ce pas, mon Amélie ?

Amélie ne lui répondit qu'en lui rendant son baiser, me fit un signe de tête silencieux, et sortit sans mot dire, emportant le charmant lutin, qui dormait déjà avant qu'elle eût atteint la porte.

Madame de M... suivit ses enfants d'un regard doux et triste, puis, me tendant la main :

— Bonne nuit, monsieur Frantz. Dormez un bon sommeil sous notre toit ; puisse-t-il vous être aussi hospitalier que je le désire !

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quelques minutes après, j'étais assis devant un bureau dans la chambre d'où je t'écris, et où Georges m'avait conduit en dormant à moitié. Tu vois que ma première soirée à Valgeneuse est bien vide d'incidents, et je crois bien qu'il en sera toujours de même. Peut-être ne sera-ce pas trop amusant pour moi ; mais à la guerre comme à la guerre. Ces gens-là sont simples, bons et doux... ils

Digitized by Google

s'aiment, et leur mutuelle affection leur suffit. Je ne dois être dans leur vie qu'un incident passager qui n'amène ni joie ni gêne... la petite fille seule fera attention à moi parce que je l'amuse, puis elle m'oubliera pour un autre pussah ou un autre bébé qui parle. *Vanitas vanitatum!*

Bonsoir!

IV

Te le dirai-je, chère sœur? le souhait hospitalier de madame de M... a été exaucé plus qu'il ne conviendrait peut-être de l'avouer à un jeune homme plus sentimental que moi. J'ai dormi comme un loir la première nuit à Valgeneuse, j'ai dormi de façon à faire envie au gros Georges, qui m'a donné hier, au salon, un échantillon de la manière dont il dort quand il est fatigué, et dont il ronfle quand il dort. A peine t'ai-je eu quittée hier, que je suis tombé dans un sommeil, mais si profond, si complet, que ce matin, à mon réveil, je me croyais encore sous l'empire d'un rêve, en rencontrant devant mes yeux les objets tous inconnus de mon nouveau séjour.

Digitized by Google

Il m'a fallu quelques instants pour me rappeler et l'accueil tout charmant de madame de M... et les agaceries très-significatives du petit démon brun dont je t'ai parlé. A propos, elle s'appelle ou plutôt on l'appelle Réguillette. Georges ne me l'aurait pas dit que je l'aurais deviné, je crois. Mais le souvenir qui m'a été le plus difficile à rappeler dans ma mémoire, c'est celui de la fille aînée de madame de M..., cette gracieuse statue, qui marche sans qu'on entende le bruit de ses pas, cette vignette anglaise, qui respire sans avoir l'air de vivre, qui pense peut-être, mais qui ne parle pas. Je ne connais pas encore le son de sa voix; peut-être est-elle muette?

Tiens! veux-tu que j'apprécie ces deux enfants, au point de vue du mariage, de ce cher mariage que tu aimes tant, et que j'ai dans une si sainte horreur? Réguillette a beaucoup de chances pour faire endêver son mari, mais à coup sûr Amélie fera périr le sien d'ennui. — Quel est le préférable? A mon avis, ni l'un ni l'autre.

Dans quelques jours, quand j'aurai eu le temps de mieux étudier leurs physionomies, je te peindrai la noble et pâle figure de madame de M..., le masque grimaçant

Digitized by Google

de Réguillette et le masque immobile de sa caryatide de sœur.

Aujourd'hui, je veux te dépeindre l'aspect du château, tel qu'il m'est apparu au point du jour. C'est un bâtiment carré, construit en briques rouges régulières et percé de fenêtres ogivales. Je ne saurais trop dire à quel style cela appartient, mais c'est original et fantasque. Cela tire un peu l'œil, mais ne manque pas d'une sorte de grandeur sauvage. Les quatre coins du château sont flanqués de grandes tours carrées, qui viennent en relief sur les façades principales du bâtiment. C'est une de ces tours que j'habite; j'ignore la disposition des autres.

Devant mes fenêtres, verdit une vaste pelouse ronde, semée de petites fleurs rouges et bleues, et bordée de caisses d'orangers fleuris. Sur la droite, s'étend un lac entouré de joncs et d'herbes aquatiques, et au loin, se perdent à l'horizon les hautes futaies du parc. Couronne tout cela du beau ciel bleu, calme et pur de la Touraine, et tu pourras te faire, tant bien que mal, une idée du cadre dans lequel s'agite la petite colonie de Valgeneuse, y compris, depuis hier, celui que tu appelles ton incorrigible frère.

Mais j'entends tout à la fois la cloche du château, qui

Digitized by Google

annonce le déjeuner, et la voix de Réguillette, qui réclame son bon ami Frantz; j'y vole; je ne veux pas faire attendre mon petit despote, et je meurs de faim. A tantôt!

heures du soir.

Décidément, elle ne parle pas, mais elle rit; c'est toujours cela de gagné, car hier, de toute la soirée, sa figure ne s'est pas déridée.

Le déjeuner n'eut rien de bien remarquable, si ce n'est que Réguillette voulait toujours boire dans mon verre et manger mon pain. Au dessert, elle eut un mot charmant, que je t'envoie pour le faire passer à la postérité la plus reculée.

Elle dit à sa mère :

— Tourne la tête, maman.

— Pourquoi faire, mon trésor?

— Réguillette veut prendre un morceau de sucre.

— Eh bien! prends, ma chérie, si cela te fait plaisir.

— Ah! mais non! faut pas que tu voies.

La mère tourna complaisamment la tête.

Réguillette se hissa sur la pointe de ses petits pieds,

Digitized by Google

avec des précautions infinies, pour ne pas éveiller l'attention de sa mère, et happa, du bout de ses deux doigts rosés, le morceau de sucre qu'elle convoitait.

Quand elle eut fini, elle dit :

— Tu peux regarder, maman; c'est fait!

Et elle alla mystérieusement croquer son morceau de sucre dans un coin.

Après le déjeuner, nous passâmes au salon où j'aperçus sur une table tout l'attirail d'un peintre à l'aquarelle et un petit cartel de fleurs fraîchement terminées. Ne croyant pas être indiscret, je m'approchai. Tu sais que je ne peins pas et qu'il me serait impossible de marier deux couleurs. C'est probablement pour cela que j'ai la prétention d'être très-bon juge en peinture. Cet ouvrage, dans lequel il était facile cependant de reconnaître l'inexpérience d'une jeune fille, me parut très-gracieusement exécuté. C'était une simple rose, perlée sur une de ses feuilles par une goutte de rosée. Ce détail surtout me sembla très-finement réussi, et je me permis d'exprimer cette pensée.

— N'est-ce pas? dit madame de M... avec une nuance d'orgueil dans la voix, tout ce que fait Amélie est frais et gracieux comme elle.

Digitized by Google

— Oh ! dis-je, je donnerais la fleur entière pour cette goutte d'eau si joliment tombée du ciel. On dirait une larme d'ange.

Puis, me tournant vers l'auteur, j'ajoutai :

— Auriez-vous pleuré, mademoiselle, en peignant cette fleur ?

Note, chère sœur, que ma phrase était accompagnée du plus joli sourire que j'aie pu trouver, et que je croyais irrésistible.

Pour toute réponse, je n'obtins, de la part d'Amélie, qu'un éclat de rire, mais soudain, mais fou, et cela sans un seul mot, sans une syllabe. Ce fut un éblouissement. Je te disais hier qu'il fallait à sa beauté, pour la compléter, les larmes ou le rire. C'est le rire qu'il lui fallait, le rire frais et argentin de ce matin.

Toute sa jolie figure se transforma. Ses yeux brillèrent d'un éclat jeune et pur, ses lèvres, en s'entr'ouvrant, découvrirent à mes yeux trente-deux petites perles fines, et sa tête gracieuse, couronnée d'une forêt de cheveux blonds et bouclés, se renversa légèrement en arrière, comme fait le rossignol pour égréner plus à l'aise son chapelet de notes harmonieuses et tendres.

Je te le répète, je fus ébloui, malgré tout mon dépit,

Digitized by Google

car j'étais furieux à juste titre. Je t'accorde que ma phrase était un peu prétentieuse, mais l'intention était bonne et méritait mieux que ce rire muet et plein d'une divine impertinence.

Georges avait raison de me le dire : c'est une drôle de petite bonne femme que sa cousine ! Enfin, il y a des gens qui aiment la statuaire, elle est peut-être fort aimable pour ces gens-là ! ! !

A propos de Georges ! qu'est-ce que c'est, madame ma sœur ? il m'a semblé voir dans ses mains une lettre, dont l'enveloppe portait une écriture qui ressemblait beaucoup à celle d'une certaine Élisa de ma connaissance. Le gros fat l'a cachée bien vite, de sorte que je n'ai pu m'assurer du fait. Tudieu ! si la chose était vraie, je crois que je le massacrerais.

Justement, j'ai chassé aujourd'hui, l'occasion était belle, mais je la retrouverai. Je n'ai rien tué, pas même Georges. Cependant, à notre départ, Réguillette m'a dit :

— Bon ami Frantz, tâche de me tuer un lièvre vivant, tu me l'apporteras.

Madame de M... me tendit la main en me disant :

— Bonne chance !

Digitized by Google

La petite bonne femme ne me dit rien du tout. Bien décidément, elle ne parle pas.

V

Elle parle, sœur; elle parle, et le plus noble, le plus touchant langage! Soit timidité, soit réserve de jeune fille, son silence m'avait plongé dans une grossière erreur. Mon Dieu! sommes-nous bêtes quelquefois, nous qu'on veut bien appeler des gens d'esprit!

Cette lettre va te faire tomber des nues, et tu me reprocheras sans doute de passer sans transition d'un excès à l'autre. Détrompe-toi; je ne suis pas devenu enthousiaste de ce que je blâmais hier, mais je t'écris sous l'empire d'une émotion douce et touchante, et ma lettre doit nécessairement s'en ressentir.

J'étais parti ce matin, seul, mon fusil sous le bras, plus par contenance que dans des intentions funestes au gibier. Les lièvres dansent et les perdreaux rient quand ils me voient. Georges n'avait pas voulu m'accompagner.

Digitized by Google

Il avait une lettre importante à terminer. — Quel écrivassier que ce garçon-là; il est toujours la plume à la main. — Après avoir battu le bois sans rencontrer lièvre qui vive, j'aperçus une petite allée ombreuse, qui me parut se diriger du côté du château, mais qui m'était encore inconnue. Je m'engageai courageusement dans ce nouveau monde, décidé à en explorer chaque touffe de serpolet et à savoir au juste où aboutirait sa galerie feuillue.

Après dix minutes de marche ou à peu près, je débouchai dans une clairière assez vaste, au milieu de laquelle je fus surpris d'apercevoir une grande volière pleine d'oiseaux. Je m'expliquai dès lors le redoublement de gazouillements, de pépitements, de chants commencés et soudain interrompus, que j'avais remarqué à mesure que j'approchais de ce lieu. Mais ce qui augmenta ma surprise, ce fut d'apercevoir à la porte de cette volière, et prête à y entrer, Amélie, en toilette du matin, un petit panier sous le bras, un léger bonnet de gaze sur ses cheveux. Elle était adorable ainsi.

Je m'inclinai et fis le geste de me retirer, par discrétion.

Amélie me rendit mon salut et me dit :

Digitized by Google

— Voulez-vous venir voir mes oiseaux, monsieur Frantz?

— Je vous remercie de cette invitation, mademoiselle, lui dis-je en m'approchant. Je vous en remercie doublement, d'abord parce qu'elle est charmante, et ensuite parce qu'elle me tire d'un bien grand embarras.

— Et lequel?

— Dois-je être franc?

— Mais sans doute!

— Je vous ai crue muette.

Amélie me regarda un moment, puis, éclatant de rire :

— Non; seulement...

— Seulement?

— Dois-je être franche? fit-elle en m'imitant.

— Autant que moi tout à l'heure.

— Eh bien! j'avais peur de vous.

— Peur?

— Oui, Georges nous avait dit que vous étiez un peu railleur, et j'avais peur de vos railleries. Mais en vous voyant si bon, si complaisant avec ma petite sœur, j'ai repris courage.

— Et maintenant, lui dis-je, je ne vous fais plus peur du tout?

Digitized by Google

— Venez voir mes oiseaux, me dit-elle en riant sans me répondre.

Elle entra, je la suivis. Te l'avouerai-je, quelque agréable que m'ait été la proposition d'Amélie, qui rompait enfin cette glace répandue sur sa figure par ma seule présence, et avec quelque empressement que je l'aie acceptée, le premier moment de mon séjour dans la volière fut loin de me satisfaire. A l'entrée d'Amélie, ce fut une véritable émeute. Toute cette foule ailée, composée de merles, de pinsons, de chardonnerets, de bouvreuils et de bien d'autres que je ne pus reconnaître, se mit à voler, à battre des ailes, à chanter, mais cela avec un accord si unanime et cependant si criard qu'un instant je fus comme étourdi.

Amélie, elle, ne semblait pas s'en apercevoir et distribuait à chacun des graines et des vivres accompagnés de petits mots louangeurs, que ces oiseaux semblaient comprendre, et auxquels ils répondaient par des accents plus doux et plus tendres. Tout à coup, et comme je commençais à m'habituer à ce concert, j'entendis Amélie s'écrier :

— Ah ! voici, mademoiselle Pichenette.

Qu'était-ce que mademoiselle Pichenette ?

Digitized by Google

Je n'eus pas le temps de m'adresser cette question, que je vis une mésange se précipiter sur Amélie plutôt que se poser sur elle, s'engouffrer dans les épaisses boucles de ses cheveux blonds, jeter à terre le léger tissu de gaze qui les couvrait et se mettre à fourrager la tête de la jeune fille à coups de bec incessants, mais cela avec une fureur telle, que j'en fus effrayé et que je voulus faire lâcher prise à l'oiseau.

— Laissez, laissez, me dit Amélie en riant et en se reculant un peu.

Puis, faisant un léger signal d'appel, elle mit entre ses lèvres roses une miette de biscuit. L'oiseau vint se poser sur son épaule, allongea son petit cou, et du bout de son bec moins rose que les lèvres d'Amélie, il alla chercher le biscuit dans la plus appétissante mangeoire que mésange ait oncques possédée. Je ne vis jamais rien de plus gracieux que le tableau qui s'offrit alors à mes yeux.

Amélie, la tête à demi tournée vers son épaule, l'avançait et la reculait alternativement, pour jouir des perplexités de mademoiselle Pichenette, qui trahissait sa fureur, quand son espoir était déçu, par des petits cris pleins d'impatience et de colère, bientôt remplacés par

Digitized by Google

de joyeux battements d'ailes, quand on lui permettait d'atteindre enfin le biscuit convoité.

— Vous allez voir comme mademoiselle Pichenette est obéissante, me dit Amélie, tendez votre doigt.

Je le tendis.

— Allez sur le doigt de monsieur, dit la jeune fille en grossissant sa douce voix.

L'oiseau vola vers moi et se posa sur le doigt que je lui tendais, non sans me regarder d'un œil tout surpris, qui avait l'air de demander quel pouvait être ce monstre en qui on lui enjoignait d'avoir une telle confiance. Il ne put sans doute résoudre ce problème, car il prit bientôt son vol, en poussant des cris que je crus deviner assez méprisants pour mon individu.

A ce moment, je remarquai qu'Amélie, une clef à la main, était arrêtée devant une petite porte massive et faisant face à celle par laquelle nous étions entrés. Elle semblait hésiter en me regardant.

— Dois-je me retirer ? lui dis-je.

— Non ! répondit-elle en prenant son parti, vous avez l'air bon, venez !

Elle ouvrit, et nous entrâmes.

Je compris, dès le premier coup d'œil, l'hésitation

Digitized by Google

d'Amélie et lui sus gré d'en avoir triomphé en ma faveur. L'endroit où nous étions était un petit caveau carré, entièrement entouré d'arbres au dehors, et évidemment situé après la volière, pour en dérober l'existence à ceux qui n'étaient pas initiés au secret de cette douleur de famille.

Au milieu du caveau s'élevait un simple monument en marbre blanc.

Ce monument ne portait qu'un mot.

Ce mot était un nom. Ce nom, celui d'Emma.

— Merci ! mademoiselle, dis-je à Amélie pendant qu'elle remplaçait les bouquets de fleurs fanées par des fleurs fraîchement cueillies par elle, merci de la preuve d'estime et de confiance que vous me donnez aujourd'hui ! elle ne sortira jamais de ma mémoire.

— C'est moi qui tous les matins viens faire la toilette de ma pauvre sœur, dit-elle sans répondre à ce qu'il y avait de personnel dans ma phrase. Je sais que, quand ma mère vient voir ma sœur, elle aime à penser que c'est moi qui l'ai faite belle pour la recevoir.

— Son souvenir est donc bien présent à votre pensée ? demandai-je.

— Pour ma mère et pour moi, Emma est tou-

Digitized by Google

jours présente, dit-elle; elle était si bonne et si belle!

— Avez-vous un portrait d'elle?

— Oui, un vivant, répondit-elle avec un doux sourire.

— Je voudrais bien le voir!

— Regardez Réguillette, c'est Emma enfant. Aussi ma mère et moi la soignons-nous, l'aimons-nous, l'embrassons-nous pour deux, dit-elle d'une voix émue.

Puis, s'agenouillant sans transition, elle pria.

Tu sais que j'ai l'impudeur de certains sentiments qui font sourire quelques esprits forts de notre siècle.

Je m'agenouillai et je priai comme elle!

— A mon tour, merci! me dit-elle en relevant la tête et me tendant la main.

Deux grosses larmes coulaient de ses yeux.

Ah! sœur, les larmes lui vont encore mieux que le rire!

Quand nous nous retournâmes, nous aperçûmes madame de M... entrée sans bruit et qui, à quelques pas de nous, nous considérait en silence.

Pourquoi me suis-je senti embarrassé quand, sans doute, Amélie était calme?

Je l'ignore.

Mon embarras, au reste, fut de courte durée, car ma-

Digitized by Google

dame de M... venant à nous, me prit la tête de ses deux mains tremblantes et m'embrassa doucement au front.

Puis elle nous fit signe de la laisser seule.

Nous sortîmes, Amélie et moi, et nous retournâmes au château, à pas lents, silencieux, et nous tenant toujours par la main.

Quand nous arrivâmes, Réguillette accourut vers nous en gambadant et en criant :

— Tiens, voilà mon ancienne sœur, avec mon frère tout neuf.

Je pris le petit ange dans mes bras, et le couvris de baisers et de larmes.

De larmes, encore pourquoi ?

Je ne sais, mais j'avais besoin de pleurer !

Quand je relevai la tête, Amélie n'était plus là !

Chère Élisa, il y a de nobles cœurs sur terre.

VI

Ce soir, après dîner, madame de M... prit mon bras, et, laissant ses deux filles courir autour de la pelouse,

Digitized by Google

nous nous dirigeâmes vers les rives du petit lac dont je t'ai parlé dans une de mes lettres précédentes. Quelque chose me dit que l'heure de la confiance avait sonné, d'elle à moi, et je me sentis heureux d'avance de l'espoir qu'elle m'estimait assez pour me parler de ses douleurs cachées.

— J'ai des remerciements à vous faire, cher monsieur Frantz, me dit-elle, le hasard vous a mis ce matin en face d'une douleur étrangère à votre vie, et vous vous y êtes associé avec un cœur qui prouve en votre faveur.

— Madame, répondis-je, si un de nous avait à remercier l'autre, ce serait moi.

— Oh ! dit-elle en m'interrompant, c'est que vous ne savez pas encore toute l'obligation que je vous ai. Avec vous je pourrai parler d'elle, ce que je n'ose faire avec d'autres, de peur de ne rencontrer qu'ennui ou indifférence. Vous avez prié sur sa tombe, elle n'est plus une étrangère pour vous, et depuis quatre ans j'ai tant dévoré de larmes en secret, qu'elles me sont bien souvent retombées sur le cœur.

— Mais, lui dis-je, n'avez-vous pas près de vous une jeune et noble enfant, qui comprend votre douleur et la partage ?

Digitized by Google

— Amélie, oui, mais d'abord puis-je entourer sa jeunesse d'un voile éternel de deuil ? Et puis il y a bien des craintes d'une mère que vous ne pouvez deviner, vous autres hommes ! J'ai peur, voyez-vous, en laissant trop voir à cette enfant combien est vive encore ma blessure, j'ai peur qu'elle ne soit jalouse.

— Jalouse ?

— Oui, les enfants comprennent difficilement que la perte de l'un d'eux creuse au cœur de leur mère un vide que leur présence ne peut combler.

— Si vous aviez un fils, lui dis-je, vous pourriez sans crainte lui confier vos pensées les plus secrètes.

— Peut-être, dit-elle, mais je n'en ai pas.

— Parlez donc comme si vous en aviez un, chère madame, lui dis-je en lui baisant la main.

— Eh bien ! oui ! dit-elle après un instant de silence. A vous il me semble que je pourrais dire ce que j'hésiterais à dire à d'autres, de peur de n'être pas comprise. Si vous saviez ce qu'était pour moi cette enfant, de quelle continuelle et sainte affection j'étais entourée par elle, vous comprendriez qu'avoir possédé ce bonheur et le perdre, c'est assez pour briser une vie entière.

Et puis il y a bien des sentiments qui se mêlent à

Digitized by Google

celui de l'amour maternel satisfait : il y a l'orgueil incessamment flatté par l'admiration, par le respect qu'inspire un être qui est à vous, tout à vous, bien à vous. Emma, c'était ma couronne, ma gloire, mon orgueil, ma force. Emma, c'était tout pour moi.

Vous parliez d'un fils tout à l'heure. Comme toutes les mères, ce rêve, je l'ai fait longtemps. Avoir un fils, un appui, un protecteur qui m'eût accompagnée dans le monde, partout ! qui m'eût défendue au besoin, longtemps je l'ai désiré, tant qu'Emma fut une enfant. Le jour où elle devint jeune fille, où je pus la produire dans le monde, l'avoir à mon bras, elle fut ma plus sûre et ma plus puissante protection. Quel tigre eût donc osé m'insulter près de cet ange; quelle âme assez noire ne se fût sentie faible et petite auprès d'elle ! Ah ! bien véritablement elle n'était pas de ce monde, et j'étais folle d'espérer l'y conserver.

Ici les larmes la suffoquèrent, et je n'essayai pas de la calmer. Certaines douleurs n'ont pas de consolations possibles. Les comprendre, n'est-ce pas les partager ?

Après un assez long silence, elle releva la tête et continua :

— Je ne résiste pas au désir, puéril peut-être, de vous

Digitized by Google

raconter une scène qui pourra vous prouver ce que je viens de vous dire.

Un jour, je conduisis Emma au bal de l'ambassade d'Autriche. Nous arrivâmes tard : les salons étaient envahis. Vous savez ce que sont ces fêtes : des cohues plutôt que des réunions. Toutes les classes de la société s'y pressent, s'y mêlent et s'y confondent, et il est d'usage, tant la foule est grande, d'agir là un peu pour soi, et sans trop s'occuper si l'on presse son voisin ou si l'on est soi-même un peu pressé. Jamais Emma n'avait été aussi belle.

Quand nous nous présentâmes à la porte du premier salon, les personnes qui nous aperçurent s'écartèrent devant Emma, comme devant une reine. Et cet effet se produisant de proche en proche, nous passâmes, libres et sans gêne, entre une double haie d'invités, qui s'écartaient avec respect et faisaient entendre autour de nous un murmure, d'admiration chez les hommes pour Emma, d'envie pour moi chez les mères. On parle de notre orgueil, à nous autres femmes, quand nous obtenons des succès dans le monde : combien notre joie est plus grande quand nous voyons ainsi triompher nos filles !

Puis aussitôt :

Digitized by Google

— Je ne sais vraiment d'où me vient tant de confiance en vous; comment je vous montre le fond d'un cœur fermé pour tout autre, mais je me sens entraînée à vous parler de toutes mes douleurs passées et de toutes mes craintes à venir. Peut-être ai-je tort?

— Pourquoi? lui dis-je vivement, me croyez-vous indigne de cette confiance dont je me sens fier?

— Non, dit-elle avec simplicité, mais je porte malheur à tous ceux que j'aime, moi!

Il y avait tant d'amertume dans ces derniers mots, que je m'empressai de détourner la conversation.

— Vous parliez de vos craintes d'avenir?

— Oui, vous allez rire de moi, ou plutôt vous allez me gronder, et vous aurez raison; mais ces craintes, superstitieuses ou non, elles sont en moi. Cette enfant que vous aimez tant, et qui vous aime aussi déjà de tout son bon petit cœur, j'ai peur pour elle.

— Peur, et de quoi, mon Dieu?

— Que sais-je? ah! si vous saviez comme elle est l'image de mon Emma! toutes ses manières gracieuses et tendres, je les retrouve en elle; elle est tout à la fois ma consolation et mon tourment. Ma consolation, car il me semble que Dieu s'est plu à la faire si semblable à sa pau-

Digitized by Google

vre sœur pour me rendre quelque chose d'elle; mon tourment, car cette enfant ne peut faire un pas, pousser un cri, sans que je tremble et que je souffre. Justement, j'ai comme les pressentiments d'un malheur.

— Chère madame, lui dis-je, je ne traiterai pas ce sentiment d'enfantillage, car il n'y a jamais d'enfantillage là où il y a souffrance du cœur, mais, au lieu de voir un motif de craindre dans cette ressemblance entre cette adorable enfant et l'ange que vous regrettez, croyez plutôt que, comme vous le disiez tout à l'heure, Dieu a voulu vous la rendre en partie. Il y a là pour vous un sentiment consolateur.

En ce moment, Amélie et Réguillette passèrent à quelque distance de nous, les bras enlacés et s'adressant en riant les mille folies de leur mutuelle et adorable tendresse, que la brise du soir nous apportait doucement.

— Voyez, me dit madame de M..., je penserai toujours que ma pauvre fille pourrait être entre ces deux qui passent là.

Et je l'entendis pleurer.

Au bout d'un instant de silence, elle me dit :

— Rentrons, j'ai un peu froid.

Je l'accompagnai jusqu'au château et lui demandai la

Digitized by Google

permission de rester un instant après elle : j'avais besoin de respirer, cette douleur navrante m'avait serré le cœur.

Quel profond abîme qu'un cœur de mère, mon Élisa ! la femme, la plus coupable d'autre part, est encore supérieure à tout au monde, quand elle est vraiment mère.

Je me faisais ces réflexions à moi-même, quand j'entendis deux voix qui murmuraient derrière les charmilles de l'allée où je m'étais enfui. L'une d'elles disait :

— Mais pourquoi bon ami Frantz pleurait-il, ce matin, en m'embrassant ?

— Sans doute parce qu'il t'aime bien fort, ma chérie.

— Ah ! Mais pourquoi a-t-il dit : « Tiens, elle n'est plus là, » quand il a relevé sa tête ?

— Il a dit cela ?

— Oui ! Réguillette était encore là ; c'est Lili qui n'y était plus.

En ce moment une branche d'arbre cassa sous mon pied.

— Sauvons-nous, dit la même voix ; j'ai peur.

Et deux ombres passèrent dans un rayon de la lune, qui commençait à se montrer.

Je rentrai au salon ; Réguillette était sur les genoux de sa mère.

Digitized by Google

J'allai m'asseoir près d'elle; elle appuya sa tête sur mon épaule, sans quitter les genoux où elle était assise.

Au bout d'un instant elle dormait.

Amélie levait de temps à autre les yeux, en souriant, sur moi, qui n'osais bouger, de peur d'éveiller ma petite dormeuse.

Madame de M... rêvait.

En vérité, sœur, j'étais là comme au sein d'une bonne et tendre famille.

VII

Voilà huit jours que je ne t'ai écrit, chère sœur, par la bonne raison que je n'avais rien de nouveau à t'apprendre. Depuis la triste conversation, ou plutôt la triste confidence de madame de M..., elle a continué à me montrer la même bienveillance et la même bonté. Moi, qui ai eu le malheur de perdre trop tôt ma mère, il me semble que c'est ainsi qu'elle eût été pour moi. Amélie, elle, est devenue avec moi ce qu'elle est avec sa famille,

Digitized by Google

bonne, prévenante et gaie. Décidément la glace est rompue. Il n'y a pas jusqu'à mademoiselle Pichenette, qui ne reste maintenant sur mon doigt, comme sur celui d'un ancien ami.

Quant à Réguillette, ce n'est plus de l'amitié, c'est de l'adoration qu'elle a pour moi, et, te l'avouerai-je ? je ne puis plus me passer des taquineries et des rires de ce petit être. Quand elle me boude, comme tous les enfants, il me semble qu'il me manque quelque chose, et je ne suis heureux que lorsque le sourire est revenu sur ses lèvres. Elle s'en aperçoit bien et en abuse parfois, mais n'importe.

Si je n'avais peur de te faire rire, je te confierais quelque chose de bête, d'absurde, de ridicule. Bah ! tant pis, tu riras ! Eh bien ! cette enfant m'est devenue si nécessaire, que quand elle n'est plus là, je la cherche, et elle n'est plus là depuis ce matin. Ces dames sont à Tours pour jusqu'à demain au soir. Quelques emplettes à faire, une visite à rendre à une vieille parente, que sais-je ? ont motivé ce voyage. Eh bien ! je ris en t'écrivant, mais il me semble à chaque instant que j'ai besoin qu'on me tire les cheveux. Je ne puis pourtant pas me les faire tirer par Georges !

Digitized by Google

Comment fais-tu pour trouver du plaisir à correspondre avec ce gros être? car bien décidément tu lui écris. Oh! le monstre!

Connais-tu rien de plus fatigant, de plus énervant que la gaieté d'autrui, quand on est dans une de ces dispositions d'âme mélancolique, qui n'est pas la tristesse, qui n'est pas la joie, mais qui emprunte quelque chose à ces deux sentiments, pour créer en vous une sensation vague et indéfinissable, par laquelle on se laisse bercer comme par une mélodie lointaine?

Dans ces instants on voudrait être seul, penser ou ne pas penser, rire ou pleurer, dormir ou rêver à sa guise. Le moindre bruit, le moindre mot vous gêne, vous blesse ou vous importune, comme s'il vous empêchait d'entendre les voix intimes dont les échos chantent en vous.

Georges! Georges! Georges! trois fois maudit!

J'eus la sotte complaisance ce soir de consentir à l'accompagner dans une excursion, au fond du bois de Valgeneuse. J'eus bientôt lieu de comprendre quelle faute je venais de commettre.

A peine étions-nous dans le bois que Georges se retournant vers moi, me dit:

Digitized by Google

— Regarde-moi ! Quel air me trouves-tu ?

— L'air bête ! lui répondis-je avec impatience.

— Ce n'est pas ça, dit-il. Regarde encore !

— Qu'est-ce que tu veux que je voie ?

— Eh bien ! puisque tu ne devines pas, mon cher, me dit-il en poussant un soupir, je vais te tirer d'embarras. J'ai l'air ennuyé, profondément ennuyé, d'un homme qui s'ennuie.

— Tu t'ennuies, lui dis-je en haussant les épaules, pourquoi ?

— Est-ce que tu te plais beaucoup à Valgeneuse ? fit-il sans me répondre.

— Mais oui, lui dis-je, ces dames sont fort aimables !

— Oh ! ces dames ! il ne s'agit pas de ces dames, elles sont charmantes. J'adore ma tante, et j'aime beaucoup mes cousines avec leurs petits airs de pigeon-vole.

— Eh bien ! alors ?

— Mais Catherine ! fit-il... Ah ! Catherine !... Et il accompagna ces mots d'un nouveau soupir.

J'avoue que je ne comprenais pas trop ce que venait faire Catherine, la vieille cuisinière du château, dans l'ennui de mon ami Georges. Je l'en crus un instant

Digitized by Google

amoureux, et j'allais lui exprimer cette idée, quand il ajouta avec un troisième soupir :

— Catherine manque toujours son lièvre à la broche!

Je perdis patience et ne lui répondis qu'un mot, mais disant plus de choses qu'il n'est gros !

— Animal !

— Hélas! je ne puis plus manger de lièvres à la broche.

— Crétin !

— Il est vrai qu'elle réussit parfaitement la perdrix aux choux.

— Te tairas-tu?

— Mais ça ne peut pas passer pour une compensation, poursuivit-il imperturbablement. Je ne peux pas la souffrir.

— As-tu fini?

— Est-ce que tu aimes la perdrix aux choux, toi?

Je grinçais des dents; je me jetai sur Georges, le pris au collet, et, le poussant dans le bois par les épaules, je lui criai qu'il m'obsédait et qu'il eût à me laisser tranquille, s'il ne voulait me voir me porter aux extrémités les plus graves.

— Je n'avais pas l'intention de froisser tes opinions

Digitized by Google

politiques, me dit-il en se rajustant. Tu es bien libre d'aimer la perdrix aux choux.

Et comme je faisais un mouvement vers lui, il s'enfonça précipitamment dans le bois, mais je l'entendis encore qui disait :

— C'est pourtant bien simple : pour faire un lièvre à la broche, prenez d'abord un lièvre...

Ses paroles furent interrompues par un coup de feu, qui retentit jusque dans l'épaisseur des bois.

— Apporte, Rustaud, cria la voix de Georges à son chien, en le lançant sans doute sur une nouvelle victime de son amour immodéré pour le lièvre à la broche.

Je me jetai de fureur sur le gazon qui bordait la lisière du bois de Valgeneuse. J'écumais.

Il ne fallait rien moins que la calme splendeur du beau paysage qui se déroulait à mes regards, pour ramener mon âme à l'état de tranquillité où elle était, quand Georges était venu la troubler par ses plaisanteries intempestives. Il était à peu près sept heures du soir. Le soleil dardait vers le couchant ses rayons déjà quelque peu affaiblis ; rien ne troublait le silence de la campagne, si ce n'est le chant monotone et mélancolique du

Digitized by Google

cri-cri dans l'herbe verte, et de quelques insectes attardés, bourdonnant autour des haies en fleurs.

Aucun être humain visible n'animait le paysage, et cependant on sentait la vie palpiter sous chaque touffe d'herbe, dans chaque taillis, presque dans chaque sillon. Aucune voix ne se faisait entendre, et cependant, tout chantait autour de moi comme en moi, dans la nature comme dans mon âme.

Les épis jaunis des moissons s'agitaient doucement sous le souffle d'une brise parfumée, qui venait ensuite se jouer dans mes cheveux et se perdre en s'affaiblissant dans l'herbe qui me servait de couche. J'éprouvais, en ce moment, comme le sentiment d'une intime communication entre cette belle nature et moi; il semblait qu'elle m'adressât des paroles, des caresses, des soupirs, auxquels je répondais par toutes les tendresses de mon âme, par toutes les admirations de mon cœur. Et je restai là, le coude perdu dans l'herbe embaumée, la tête dans ma main, admirant, priant, aimant!

En cet instant, un laboureur revenant de son travail déboucha au détour de la route qui passait à mes pieds. Il précédait un de ces bœufs à la démarche majestueuse, au front large, aux yeux rêveurs, qui semblent méditer

Digitized by Google

sur toutes choses, s'arrêtant en baissant la tête comme à la recherche d'une idée, et repartant en la secouant comme désespérés de ne l'avoir pas trouvée; un de ces animaux philosophes, sur le muffle de qui la sagesse suprême est empreinte, et qu'on s'étonne parfois de voir enchaînés quand l'homme est libre.

A quoi pouvait, en effet, penser cet homme à la démarche traînante? Harassé des fatigues et des labeurs du jour, il n'aspirait sans doute qu'à se plonger dans un sommeil profond, image de la mort. Rien ne lui parlait dans cette belle nature, que j'admirais à mes pieds, et qu'il foulait aux siens, sans daigner y prendre garde; rien ne chantait en lui, rien ne vivait, si ce n'est les instincts d'une existence végétative.

Le hasard, ou la Providence peut-être, se chargea de me répondre, car, au bout opposé de la route, apparut une paysanne, en jupons de futaine, courte, grasse et fraîche à l'avenant. A ses jupons pendaient trois marmots à demi nus, mais exubérants de santé, qui coururent vers le laboureur et grimpèrent à ses jambes dès qu'ils l'aperçurent. Le brave homme les embrassa avec de bons gros rires, les installa avec de gros jurons sur le dos du bœuf docile, prit joyeusement le bras de sa mé-

Digitized by Google

nagère, et tout, femme, enfants, bœuf et laboureur, disparut à mes yeux, ne me laissant que l'écho de leurs rires, de leurs joies franches et de leurs baisers bruyants.

Voilà sans doute à quoi pensait ce brave homme. En échange de ses labeurs, Dieu lui donnait la famille.

J'entendis Georges qui revenait me prendre. Je m'enfuis, ne voulant pas lui laisser troubler cette heure de solitude et de paix que j'emportais dans mon âme.

Tu vas me demander, sans doute, chère sœur, ce qui te vaut cette longue idylle. Je vais te le dire : ce matin, en me levant, j'ai marché sur un volume dépareillé de Florian : juge un peu, si j'avais marché sur l'ouvrage entier! Ne me gronde pas, je te promets de ne plus recommencer.

VIII

Ces dames sont revenues de Tours. Étrange chose que l'enchaînement des circonstances, des faits conduits par cette invisible puissance qu'on nomme communément le

Digitized by Google

hasard, et qu'un de nos grands orateurs sacrés a mieux caractérisée sans doute en disant : L'homme s'agite, et Dieu le mène!

Je hâtais de tous mes vœux le retour de ces trois femmes, dont la bienveillance et la charmante sympathie ont su si profondément toucher mon cœur. Déjà fait à la bonté de la mère, à la grâce d'Amélie, aux douces caresses de cette adorable enfant dont elles veulent bien partager avec moi la naïve tendresse, quand je fus seul, tout cela me manqua; quoi de plus naturel que je désirasse leur retour? Ce désir fut exaucé, et peu s'en fallut qu'il ne devînt la cause d'un affreux et nouveau malheur dans cette famille, déjà si cruellement éprouvée.

Cette lettre, j'en ai bien peur, te paraîtra un peu décousue, mais, que veux-tu? je ne vois pas moi-même très-clair en ce qui se passe en moi. Écoute et juge.

Le temps était magnifique aujourd'hui, et les enfants voulaient en profiter pour faire une excursion dans le parc et la campagne. Ils éprouvaient le besoin, disaient-ils, de refaire connaissance avec leur cher Valgeneuse, qui leur avait manqué pendant deux jours, comme ils

Digitized by Google

m'avaient manqué eux-mêmes. Je les accompagnai dans cette promenade. La mère s'en excusa; je compris qu'elle avait une visite plus chère et plus triste à rendre. Nous partîmes donc; mais, avant de nous mettre en route, Amélie me dit en souriant :

— Prenez votre fusil, monsieur Frantz.

— Railleuse! répondis-je en riant aussi; mon fusil, pourquoi faire ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-elle de même... un hasard !... et puis qui sait ? ajouta-t-elle d'un petit air de conviction, j'ai idée que je vous porterai bonheur.

Cela fut dit d'un air si persuadé, que je me laissai aller à obéir, en riant en moi-même de cette faiblesse, et je pris mon fusil, si souvent inutile, mais avec si peu de confiance, que je ne me rappelai même pas que la veille je l'avais chargé à chevrotines; on avait signalé un loup dans les bois de Valgeneuse, et Georges et moi, nous nous nous étions mis à l'affût, mais sans avoir rien vu venir. La terreur avait sans doute grossi les objets, et le loup n'existait que dans l'imagination timorée des paysans.

N'importe, cet oubli, ce fusil chargé la veille, l'idée

Digitized by Google

qui vint à Amélie de me le faire prendre, toutes ces circonstances si étrangement groupées... ah ! sœur, il y a de ces hasards qui forcent le plus sceptique à croire en Dieu.

Nous partîmes... Réguillette avait jeté autour d'elle une grande écharpe rouge, qui faisait encore ressortir le brun mat de sa figure. Ses cheveux noirs que la brise agitait autour d'elle, ses yeux vifs et perçants, sa démarche souple et gracieuse... tout cela lui donnait un air étrange, fantastique, surnaturel, qui me rappelait la muette de *Péveril du Pic* ou la Mignon de Gœthe.

Nous étions sous une des grandes allées du parc de Valgeneuse; le soleil ne perçait qu'à peine les hautes cimes des arbres; nos pieds foulaient un gazon fin et touffu qui assourdissait le bruit de nos pas; Réguillette bondissait devant nous comme un jeune chevreau, et tous ses mouvements gracieux faisaient passer devant mes yeux comme un poëme de jeunesse et de gaieté. Je marchais à côté d'Amélie, et je lui dis en lui montrant sa sœur :

— Voyez donc quelle adorable petite créature que Réguillette ! que de charme dans tous ses mouvements ! et

Digitized by Google

comme je comprends que vous soyez fière de ce petit être !

— N'est-ce pas, me dit-elle, qu'elle est ravissante, ma sœur ? Que je vous trouve bon et que je vous sais gré d'aimer ainsi cette enfant ! Oui, j'en suis fière ; je ne suis qu'une enfant moi-même, mais il me semble parfois que j'ai pour elle quelque chose comme un cœur de mère.

— Ah ! lui dis-je en souriant, jadis je me suis cru poëte ; si j'avais encore cette prétention, il me semble que ce cher trésor m'inspirerait.

— Oh ! tâchez, me dit Amélie en s'arrêtant ; improvisez quelque chose sur elle.

— Mais je ne suis plus poëte, et je ne saurais maintenant...

— Oh ! si, dit-elle, improvisez des vers sur ma sœur, je vous en prie : je vous promets de les savoir par cœur, ajouta-t-elle.

— Des vers sur Réguillette, nous dit l'enfant qui avait entendu nos derniers mots, j'en veux, bon ami Frantz, j'en veux.

Et elle me prit la main, avec un petit air de commandement adorable.

Je leur récitai quelques vers, mauvais, je le crains

Digitized by Google

bien, mais que j'improvisai, réellement inspiré par cette fantastique petite créature; les voici :

Réguillette, c'est le caprice;
C'est tout ce qui fuit et qui glisse
Sans que notre main le saisisse,
Oiseau par son vol emporté;
C'est l'enfant qui sait qu'elle est belle,
Qui s'aperçoit qu'on est fou d'elle,
Et dont le regard étincelle
Et d'innocence et de gaîté.

Réguillette, c'est autre chose :
C'est le papillon sur la rose,
L'abeille sur la fleur mi-close,
C'est un ange, c'est un démon...
Un sylphe qui, dans la nuit brune,
Enfourche un rayon de la lune
Pour voltiger de dune en dune,
Et pour sauter de mont en mont.

Réguillette, c'est mieux encore :
C'est l'enfant que sa mère adore,
C'est un beau jour à son aurore,
C'est l'image de l'ange absent,
C'est le noir chagrin qui sommeille,
C'est l'espérance qui s'éveille,
Enfin, c'est la douce merveille
Que Dieu nomme : un petit enfant!

Digitized by Google

Réguillette battit des mains, et Amélie me remercia d'un regard mouillé d'une larme.

Puis, prenant chacun une main de l'enfant, nous marchâmes en silence pendant quelques instants.

Bientôt nous débouchâmes dans la campagne; on n'entendait que le tintement des clochettes suspendues au cou de quelques moutons paissant l'herbe, et l'on ne voyait de loin en loin que quelques-uns de ces bœufs, frères de celui qui la veille avait passé devant moi, escorté de toute une joyeuse famille de paysans.

— Peut-être avez-vous eu tort, dis-je à Amélie, de mettre ce châle éclatant à votre sœur?

— Pourquoi? fit-elle.

— Mais ne pourrions-nous pas rencontrer quelque taureau?

— Eh bien? dit-elle avec surprise.

— Eh bien! ne savez-vous pas que, par un effet étrange, le rouge a le privilége d'exciter la fureur de ces animaux, et de rendre dangereux les plus inoffensifs d'entre eux?

— Vrai! fit-elle en s'arrêtant et en jetant autour d'elle un regard d'effroi.

— Certes, mais je n'aperçois rien à l'horizon, et notre promenade s'achèvera sans trouble.

Digitized by Google

— Oh! n'importe, dit-elle; Réguillette, il faut ôter ce châle.

— Non! fit l'enfant avec chagrin, pensant, déjà coquette, que ce châle lui seyait bien.

— Je t'en prie, dit sa sœur... je le veux, ajouta-t-elle avec un accent plus suppliant.

Réguillette la regarda un instant, puis dit avec une petite moue triste:

— Si Lili le veut, Réguillette le veut aussi.

Heureuse de son triomphe, Amélie l'embrassa avec transport, et je l'entendis qui murmurait en regardant sa sœur:

C'est le noir chagrin qui sommeille,
C'est l'espérance qui s'éveille,
Enfin, c'est la douce merveille
Que Dieu nomme: un petit enfant!

Je ne pus m'empêcher d'admirer les regards vraiment maternels dont cette enfant, née de la veille, couvrait cette autre enfant qu'elle protégeait déjà si tendrement. Oh! la femme est bien réellement née pour être mère!

Le châle rouge avait disparu.

Qu'auraient pensé de moi mes amis ordinaires du bou-

Digitized by Google

levard des Italiens, s'ils avaient pu lire dans mon cœur? J'étais ému, profondément ému, d'une de ces émotions intimes qui prennent leur source dans les régions les plus secrètes de l'âme, et que Dieu, sans doute, plaça en nous pour rappeler à l'homme que, quels que soient l'agitation de sa vie, le trouble de ses passions, il y a en lui quelque chose de bon et de céleste, qui doit le faire ressouvenir de sa première origine; je m'éloignai de quelques pas, ne voulant pas laisser deviner à Amélie ce qui se passait en moi d'étrange, d'inexpliqué, d'inexplicable même, car, si quelqu'un m'en avait demandé la cause, je n'aurais su que lui répondre sans doute, mais je laissais avec bonheur mon regard s'égarer sans but sur cet horizon frais et pur; je foulais avec joie ce sol calme et tranquille; il me semblait que ma poitrine se dilatait, que je respirais plus à l'aise dans cette atmosphère d'innocence et de candeur, et je me sentais fier, quelque blasé que je fusse par l'existence torréfiante de Paris, de penser que j'avais encore en moi quelque fibre capable de vibrer sous de telles émotions.

J'allais être tiré d'une manière bien tragique et bien inattendue de cette contemplation vague, dans laquelle j'étais comme plongé. Je t'ai déjà dit que je m'étais

Digitized by Google

éloigné de quelques pas pour cacher à Amélie ce trouble auquel je trouvais du plaisir à m'abandonner; soudain deux cris d'effroi, deux cris perçants me firent lever la tête...

A quelques pas de moi, un taureau furieux bondissait de mon côté; en un seul élan de ses jarrets puissants il allait m'atteindre; je me vis perdu.

Ma première pensée, sœur, fut pour toi, la seconde pour remercier Dieu d'avoir attiré sur moi de préférence à mes compagnes ce danger effroyable et subit.

Mais d'un bond le sauvage animal s'écarta de moi et poursuivit sa course plus loin; je levai les yeux, et voici le spectacle qui frappa mes regards étonnés, et que, dans le premier moment de trouble, je ne cherchai pas à m'expliquer.

Sur le bord de la route, Réguillette, à genoux, sanglotait les yeux levés au ciel.

Amélie s'enfuyait, agitant derrière elle le châle rouge qu'elle avait, sur mon avis, enlevé des épaules de sa sœur.

Puis, je la vis s'arrêter pâle, mais immobile et résolue, agitant le drapeau fatal et attendant l'animal excité par ce défi fait à sa fureur!

Digitized by Google

Qu'est-ce que la pensée, sœur ? c'est la foudre sans doute : mon fusil s'abattit, le coup partit et l'animal roula dans la poussière, aux pieds de son imprudente adversaire.

Que Dieu est bon !... Moi qui manque toujours les lièvres !

Alors, seulement alors la réflexion me vint, et, courant à Amélie, je lui dis :

— Mais, malheureuse enfant, ce châle, pourquoi l'avoir montré.

— J'ai voulu m'assurer que vous ne m'aviez pas menti, dit-elle haletante et avec un rire nerveux.

— Comment !

— Ce taureau allait vous tuer sans doute : j'ai voulu voir si ce châle aurait la puissance que vous lui prêtiez, répondit-elle du même accent saccadé... Vous aviez raison, le rouge l'attire.

— Mais vous risquiez votre vie ! dis-je éperdu.

— Non, répondit-elle plus calme, je savais que vous le tueriez.

Et comme je restais muet et confondu :

— Rentrons, dit-elle.

Et nous rentrâmes. Je crus que j'étais fou.

Digitized by Google

Mais je le suis encore sans doute, car j'entends dans la maison des bruits étranges, il me semble qu'on m'appelle. Je te quitte et j'y cours.

IX

Je ne m'étais pas trompé, ce sont les cris de Réguillette qui m'ont fait te quitter si vite ; il est arrivé ce qui n'était malheureusement que trop à craindre : les enfants ont raconté à leur mère la scène effrayante que je t'ai décrite, et la pensée seule du danger couru a fait plus d'impression sur Amélie que le danger lui-même ; la réaction s'est produite en elle, et elle est tombée dans une crise nerveuse effroyable et dont elle n'était pas encore sortie quand je suis descendu. Enfin, elle parut plus calme, mais elle était toujours sans connaissance.

— Madame, balbutiai-je en tremblant, il faudrait, à tout hasard, avoir un médecin.

— Georges va courir jusqu'à Tours chercher le docteur Gisquet.

Digitized by Google

Georges sortit.

— Jusque-là, je me charge d'elle : une mère sait toujours bien à peu près ce qu'il faut à son enfant.

Et avec une force, dont je ne l'aurais pas crue capable, elle enleva sa fille dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

Réguillette la suivit le cœur gros et haletant.

Je jetai un regard dans le jardin.

Le cheval était sellé, Georges se disposait à partir, mais cela avec tant de lenteur, tant de flegme, que je perdis patience. Je franchis le perron d'un bond, j'arrachai des mains de Georges sa cravache inutile, et, sautant sur son cheval, je partis au galop.

— Le docteur Gisquet, rue Renouf, nº 9 ! me cria Georges froidement.

Qu'il y a des gens heureux de conserver tant de sang-froid dans toutes les circonstances de la vie !

. . . . . .

Combien de temps ai-je mis à franchir la distance qui sépare Valgeneuse de Tours, je ne saurais le dire ; mais, guidé par les indications de Georges, je découvris presque machinalement la demeure du docteur Gisquet.

Quand je tombai chez lui comme une bombe, il ache-

Digitized by Google

vait de souper, entouré de cinq marmots et vis-à-vis d'une grosse dame plus qu'en négligé et qui se retira par pudeur, à la vue d'un étranger. Gros, gras et la mine fleurie, le docteur Gisquet me fit l'effet d'un homme plus disposé à aller s'étendre dans un bon lit qu'à faire deux lieues pour une cause quelconque, si importante qu'elle fût d'ailleurs. Cependant je me décidai à tenter l'aventure, bien résolu à tout plutôt qu'à revenir sans lui à Valgeneuse.

— Docteur, lui dis-je, je viens requérir l'aide de votre expérience bien connue pour un cas grave !

— De quoi s'agit-il, monsieur ? me répondit-il avec un sourire qui me prouva qu'il n'avait pas été insensible à la flatterie de mon exorde.

— D'une jeune fille qui, frappée d'une peur subite, est depuis deux heures sans connaissance.

— Veuillez, monsieur, me dit-il, m'indiquer dans quelle partie de Tours elle demeure, et dès demain matin...

— Oh ! docteur, lui dis-je en l'interrompant et brûlant mes vaisseaux, d'abord ce n'est pas à Tours qu'elle demeure, c'est à deux lieues d'ici ; puis, demain, il serait trop tard, et c'est à l'instant même qu'il faut avoir la bonté de me suivre.

Digitized by Google

— Miséricorde ! vous n'y pensez pas, monsieur, me dit-il avec effroi, à deux lieues, à l'heure qu'il est. Il est déjà trop tard sans doute. Elle doit être revenue à elle maintenant.

— Docteur, lui dis-je d'un ton suppliant, je viens vous chercher de la part d'une mère au désespoir ; vous êtes père vous-même, et vous devez comprendre...

— Sans doute, monsieur, sans doute, je suis père, me dit-il en faiblissant un peu, mais c'est justement pour cela que je tiens à ne pas abandonner ma famille, après une longue journée de labeur. Que diable ! je ne suis pas de fer.

Je vis qu'il allait redevenir intraitable et je me hâtai de l'interrompre.

— Docteur, je m'attache, je me cramponne à vous, je ne vous quitte pas. J'ai juré de ne pas rentrer à Valgeneuse sans vous.

— A Valgeneuse ! dit-il en bondissant sur son fauteuil ; ce n'est pas une des filles de madame de M... dont il s'agit ?

— Mais si, précisément, docteur, dis-je étonné de l'effet de mes dernières paroles.

— Madeleine ! Madeleine ! cria-t-il sans me répondre, qu'on selle Cocotte immédiatement.

Digitized by Google

— Mais, not' maître, dit une grosse paysanne en paraissant à la porte.

— Mais obéissez, dit-il d'un ton ferme, je le veux !

Et quand la paysanne eut disparu :

— Il fallait donc me dire cela tout de suite, mon cher monsieur, continua-t-il en cherchant sa canne et son chapeau. Du moment qu'il s'agit de madame de M..., j'irais au bout du monde. Un ange, monsieur, un ange ; si celle-là n'est pas bénie du Ciel pour le bien qu'elle fait et pour les douleurs qu'elle endure, il n'y a pas de justice là-haut.

Je crus que j'allais l'embrasser.

Une minute après, nous galopions sur la route de Valgeneuse. Cocotte, pauvre bête ! n'avait pas l'air habituée au train que je lui avais fait prendre dès le début, en lâchant la bride à mon cheval. Le docteur lui-même soufflait un peu, mais ne se plaignait pas, le brave homme. Il s'agissait de madame de M..., et j'éprouvais un plaisir réel, en pensant à l'influence que son nom avait eue sur le vieux docteur. L'estime qu'on a des gens se double du respect qu'on leur voit porter par d'autres.

Pendant que je t'écris, le docteur est près de la jeune malade. Pauvre chère enfant ! je pense toujours que je

Digitized by Google

suis la cause de ce funeste accident; il me semble presque que j'en suis coupable. Voilà une heure déjà que nous sommes arrivés, et le docteur n'est pas encore sorti de la chambre d'Amélie. J'ai dit qu'on me prévînt dès qu'il en sortirait. Georges le guette, j'attends, et malgré moi j'ai peur.

X

Enfin j'ai des nouvelles. Dieu soit loué !... le mal est moins grand que nous ne le craignions... mais la pauvre enfant a la fièvre, le délire; son organisation nerveuse et impressionnable, frappée par la peur, a causé en elle une perturbation qui, grâce au Ciel, ne doit être que momentanée.

Ma pauvre Réguillette est comme une âme en peine : elle n'a plus sa sœur dont elle était la préoccupation de tous les instants, et sa mère est naturellement trop retenue auprès de la malade, pour ne pas la négliger un peu. Ce matin elle est venue me demander de lui faire faire sa

Digitized by Google

prière, que sa sœur lui faisait faire matin et soir. Elle l'avait d'abord demandé à Georges, qui l'a refusée en la renvoyant à moi. En achevant de prier, la chère petite a ajouté d'elle-même cette phrase à son oraison habituelle :

— Mon Dieu, guérissez vite ma pauvre Lili, que j'aime tant, et bénissez bon ami Frantz, qui m'a fait faire ma prière.

Imbécile de Georges, va ! je ne connais rien de pur et de beau comme un enfant qui prie.

XI

Sœur, je viens de t'envoyer coup sur coup trois lettres agitées, folles, désordonnées, presque sans autre suite que celle des événements; ce soir j'ai besoin de t'en écrire une plus calme, plus grave, plus mûrement pesée. Tu sais que depuis longtemps j'ai contracté l'habitude de recourir à toi dans mes doutes, dans mes anxiétés, dans mes douleurs, même dans celles dont l'objet était à peine digne d'une âme pure comme la tienne.

Digitized by Google

Aujourd'hui quelque chose d'affreux, d'incompréhensible, me serre le cœur, et c'est encore à toi que j'en veux ouvrir les replis les plus cachés; mais je ne t'enverrai cette confession, par laquelle je veux te faire pénétrer dans mes pensées même les plus intimes, que lorsque j'aurai moi-même trouvé une explication à ce que j'éprouve; tu jugeras après, et tu rectifieras ou tu approuveras mes idées.

Le trouble de la première heure qui suivit la scène terrible que je t'ai décrite, l'agitation de ma course effrénée jusqu'à Tours, l'inquiétude mortelle que j'éprouvais sur le sort de cette frêle créature, qu'une émotion trop vive pouvait avoir brisée, tout, jusqu'au charme divin, mais nouveau, qui m'entoure ici, avait contribué à jeter mes esprits dans une perturbation qui ne permettait pas à la réflexion de se faire jour. Mais maintenant elle est sauvée, et tout mon être vole vers Dieu, dans un hymne de reconnaissance pour ce miracle de sa bonté; — je suis seul ici, face à face avec moi-même, la nuit et le silence m'environnent, et je tremble, oui, je tremble d'effroi, lorsqu'en descendant en mon cœur je vois tout ce qui s'y trouve de doute, d'anxiété, de terreur.

Raisonnons les choses froidement : — il y a vingt-

Digitized by Google

quatre heures à peine, le hasard, la volonté de Dieu peut-être, m'a mis à deux doigts de la mort; un instant de plus, à peine le temps de jeter un cri, et c'en était fait de moi. Qui m'a sauvé? une enfant, et si jeune, et si frêle, et si délicate qu'un souffle la briserait; si sensible et si impressionnable qu'un cri de sa sœur la fait pâlir. Il y a quelques jours à peine, Réguillette s'est piquée au doigt en cousant, ou cherchant à coudre; je crus qu'Amélie allait s'évanouir, et c'est elle qui, quelques jours plus tard, affrontait non une blessure, non la douleur, mais un animal furieux, mais la mort; et pour qui? Pour moi, dont, il n'y a pas un mois, elle ignorait jusqu'au nom. Pourquoi?

Tu le sais, sœur, j'ai bien des défauts, bien des vices, fruits naturels et empestés de la vie que trop jeune j'ai menée. Ah! je comprends maintenant, en admirant cette noble femme, madame de M..., tout ce que perd un enfant qui perd sa mère. J'ai perdu la mienne trop tôt, et l'absence de cette divine protection m'a livré à bien des mauvais instincts, à bien des erreurs dont j'ai souvent eu à rougir; mais, du moins, je n'ai pas à me reprocher cette vanité ridicule et sotte, qui vous fait croire, sur le plus faible indice, que la nature entière tourne au-

Digitized by Google

tour de votre personne et brigue votre précieuse faveur. Il y a trois choses que j'ai toujours respectées : la vieillesse, l'enfance et la calme sérénité qui brille sur le front des jeunes filles honnêtes et pures. Aussi n'est-ce pas avec un sentiment d'orgueil satisfait que je me pose cette question : Amélie m'aimerait-elle? Non, c'est avec effroi, avec un mortel effroi.

Elle m'aimer! moi? Non, c'est impossible; cela n'est pas, cela ne peut pas être! Elle, si pure, elle qui entre à peine dans la vie; moi, si peu digne de sa sainte affection, déjà si las de cette route où elle pénètre sans doute avec tant d'espoirs, tant de justes espoirs dans sa jeune âme! Quel accord, quel attrait, peuvent exister entre sa candeur et mon expérience, entre ses illusions naissantes et mes illusions depuis si longtemps détruites? Non, cela n'est pas, je suis fou, cela ne peut être.

XII

Et pourtant un fait est là, un dévouement héroïque, inconstestable... et quel autre sentiment que l'amour, ou

Digitized by Google

du moins qu'une sympathie naissante, peut justifier.... O ma sœur! je souffre, je m'y perds... dis que je ne suis pas un insensé, un misérable vaniteux, dis que je suis un honnête homme qui craint, qui tremble, qui doute... oh! va, quels qu'aient été l'agitation de la vie d'un homme, ses désordres même, quand il n'est pas tout à fait perdu, — et je ne le suis pas, tu le sais, — il hésitera toujours devant cette chose sacrée, le repos d'une jeune fille, l'avenir d'une destinée entière.

Car, — et ce n'est pas là un de mes moindres sujets de douleur, — admettons un instant que je ne me trompe pas, admettons l'impossible, admettons qu'Amélie m'aime. Mais moi, moi, est-ce que je l'aime aussi! moi qui, hier encore, n'ambitionnais pas cet amour; moi qui n'ai rien fait pour me l'attirer, est-ce que je le partage? Eh bien! là encore, en descendant dans mon cœur, le doute, le doute affreux me saisit. Oh! si j'avais encore vingt ans, je répondrais oui sans hésiter; je me laisserais aller à croire les battements de mon cœur, les larmes qui me montent aux yeux, quand je pense à cette chaste et pure enfant! Mais aujourd'hui, le puis-je? l'oserai-je? Combien de fois déjà mon cœur n'a-t-il pas battu de même; combien de fois déjà n'ai-je pas cru ai-

Digitized by Google

mer, et pour la vie ! et combien de fois me suis-je aperçu qu'au lieu du fruit vermeil et suave que j'avais cru saisir, je n'avais mordu qu'à cette pomme de Judée, dont la trompeuse apparence vous séduit, et qui ne vous laisse aux lèvres que du fiel et des cendres !

Ah ! voilà ce que c'est que d'avoir usé son cœur à toutes les banalités des amours menteuses, voilà ce que c'est que d'avoir laissé des lambeaux de son âme à tous les buissons de la route ! Un jour on se trouve face à face avec le vrai bonheur peut-être, et l'on n'ose le saisir, parce qu'on est un honnête homme, parce qu'on veut bien avoir jeté au vent ses propres richesses, mais qu'on hésite à tromper peut-être les illusions fraîches et respectables d'un jeune cœur qui s'offre à vous !... Oh ! tu avais bien raison de me gronder, va ! j'étais impardonnable, moi surtout, qui pour attendre avais une sœur telle que toi, mon Élisa, joie du présent, promesse de l'avenir.

Voilà ce que je souffre, ma sœur; voilà ce que je ne puis souffrir plus longtemps, ni pour elle, ni pour moi-même... Il faut que je voie clair dans tout ce qui se passe ici, et, s'il est nécessaire, je partirai, je trouverai un prétexte pour partir subitement; tu me le fourniras. Peut-

Digitized by Google

être madame de M... m'accusera-t-elle de légèreté, d'ingratitude! Oh! comme elle me jugerait différemment, si elle pouvait lire dans mon cœur!

Demain, il faut que j'aie une conversation avec madame de M... et que je tâche par elle de savoir s'il y a quelque chose de fondé dans ce qui m'agite. Comment? je l'ignore. Une bonne inspiration me viendra sans doute.

N'importe, il y avait de pareils cœurs sur terre, et je ne le savais pas! à quoi donc m'a-t-il servi de vivre, ou de croire avoir vécu?

Fasse le Ciel qu'il me rende digne d'Amélie!.... ou plutôt non, fasse le Ciel qu'Amélie ne m'aime pas!...

XIII

Chère Élisa, je t'écris plus calme. Oh! oui, je suis plus calme... J'ai eu avec madame de M... la conversation que je t'avais annoncée; c'était un heureux pressentiment qui me poussait à la solliciter. Un mot d'elle, un de ces nobles sentiments que je ne connaissais pas, et qu'elle

Digitized by Google

m'a appris à comprendre a mis le jour dans toutes les obscurités qui troublaient mon esprit... Maintenant je suis heureux... je ne tremble plus... je respire.

Ce matin, je me suis rendu près de madame de M.... pour savoir des nouvelles de la pauvre malade et de ses nouvelles à elle-même. Réguillette est allée la prévenir tandis que je l'attendais au salon. Elle vint à moi, un sourire sur les lèvres, mais les yeux pleins de larmes. Ses yeux ont dû être fort beaux; aujourd'hui on ne peut les peindre que par ces mots : ce sont des yeux qui ont trop pleuré, à ce point qu'on s'étonne qu'ils trouvent encore des larmes à verser.

— Comment va mademoiselle Amélie? lui dis-je.

— Elle dort, et la fièvre paraît s'être apaisée.

— Me permettrez-vous d'en profiter pour vous faire une demande, à laquelle j'attache une grande importance?

— Faites, dit-elle.

— Cette enfant, qui m'a sauvé la vie, avait l'habitude, chaque matin, d'aller faire, comme elle dit, sa sœur belle pour vous recevoir. Votre Emma n'est pas plus absente ici pour moi que pour vous; permettez-moi donc de remplacer Amélie auprès d'elle.

Digitized by Google

— C'est une bonne pensée du cœur que vous avez là, Frantz.

— C'est une grande faveur que je sollicite, madame.

— Oui, peut-être... eh bien! soit... venez, nous irons ensemble.

Et elle me tendit une main tremblante que je baisai avec transport.

Nous nous dirigeâmes du côté de cette clairière, où, pour la première fois, j'avais vu se révéler à moi les sentiments tendres et cachés de cette jeune fille, si mal jugée par moi sur la foi d'un premier coup d'œil, et qui, en si peu de temps, devait me montrer tout ce que peuvent renfermer d'énergique dévouement et de courageuse tendresse ces natures si frêles en apparence, mais qui sont soutenues par les idées de devoir et de vertu.

La réception qu'on nous fit dans la volière fut bien différente de celle que reçut ma première visite; on eût dit que tous ces petits êtres emplumés avaient deviné que leur amie était souffrante, et que son absence attristait leur voix et arrêtait leurs chants dans leurs gosiers. Ils reçurent d'un air inquiet les soins que madame de M... leur donna. Quoi qu'en dise la vanité de l'homme, n'y a-t-il pas le don de la pensée chez ces petits êtres?

Digitized by Google

Nous pénétrâmes au tombeau d'Emma; quelques instants nous restâmes en silence, je n'osais élever la voix de peur de troubler le recueillement de madame de M..., qui, tout en vaquant aux soins de la toilette du triste tombeau, s'absorbait sans doute dans une méditation que je devais respecter. Enfin, elle releva la tête.

— Voyez, mon ami, dit-elle doucement, c'est ici que se passent presque toutes les heures de ma vie que je puis encore appeler heureuses. Moins que tout autre, je puis nier cette divine superstition, qui fait espérer aux chrétiens que l'âme absente correspond du haut du ciel avec les âmes aimées qu'elles ont laissées sur terre; ici, mon Emma vit tout entière pour moi, et quelquefois l'illusion est si forte qu'il me semble la revoir.

— Comment pourrais-je jamais vous témoigner ce qui se passe en mon cœur, lui dis-je en lui prenant la main, quand je vous entends me parler ainsi, à moi qui me sens si peu digne de votre sublime amitié, et comme je frémis en pensant combien peu il s'en est fallu que cet étranger, si bien reçu par vous, ne vous portât un second coup aussi cruel, aussi irréparable que le premier!

— Comment cela? me dit-elle.

— Mais un miracle du Ciel a seul sauvé hier votre

Digitized by Google

seconde fille; et que fussiez-vous devenue, mon Dieu! que serais-je devenu moi-même, si ce nouveau malheur vous avait frappée?

Elle resta quelques instants pensive, puis elle dit :

— Aussi cruel, aussi irréparable? Non, Frantz, vous vous trompez, cela n'eût pas été ainsi.

— Que voulez-vous dire?

— Je dis que la mort d'Amélie ne m'eût pas frappée d'un coup aussi cruel, et surtout aussi irréparable que celle d'Emma.

— Quoi! fis-je en l'interrompant, si cette divine créature, si cette enfant pleine de grâce et de beauté était morte...

— Je serais morte aussi sans doute : vous voyez donc bien que le mal n'eût pas été irréparable, puisque je les aurais rejointes toutes les deux... Mais, de plus, j'aurais eu la suprême consolation qu'Amélie n'eût pas failli à sa mission sur terre.

Et comme je la regardais avec surprise, elle ajouta :

— Vous comprendrez peut-être difficilement ce que je vais vous dire, mais cependant vous avez une intelligence d'élite, un cœur noble, écoutez-moi, et, j'en suis sûre, je n'aurai pas vainement parlé. Vos regards sur-

Digitized by Google

pris me prouvent qu'en ce moment vous vous demandez si cette même femme qui aime si sincèrement, si passionnément celle qui dort là — et du doigt elle montrait la pierre — n'a pas épuisé toute sa tendresse et s'il lui en reste encore pour celle qui souffre là-bas.

Rassurez-vous, j'aime Amélie avec la même passion, avec la même énergie que j'aimais sa sœur... Le cœur d'une mère ne se scinde pas, mais la mort de l'une n'aurait pu me frapper aussi cruellement que la mort de l'autre... Vous autres jeunes gens, vous avez d'étranges idées sur les femmes, je le sais...

Comme je cherchais à protester que je n'avais pas d'opinions semblables contre son sexe :

— Vous êtes jeune, Frantz, continua-t-elle, et comme tous les jeunes gens qui croient connaître la vie, quand ils y entrent à peine, vous ne vous êtes jamais formé, j'en suis sûre, une idée bien exacte de ce sexe qui traverse la vie à vos côtés et que vous regardez comme le sexe faible. Faible, il l'est en effet. A vous la force, l'énergie, l'action, les illustres entreprises, les triomphes éclatants, mais à nous Dieu réserve aussi notre part, et elle est belle. A nous les dévouements obscurs, à nous les sacrifices journaliers, à nous les soins affectueux qui

Digitized by Google

vous font heureux et forts et vous permettent de suivre hardiment votre carrière.

C'est dans vos rangs que Dieu place les héros qui combattent et triomphent, mais c'est parmi nous qu'il choisit les humbles sœurs de charité qui vous relèvent quand vous tombez, soignent vos blessures, les guérissent et vous rendent capables de rentrer forts et consolés dans la lutte. Qu'hier Amélie fût morte en vous sauvant la vie, qu'eût-elle fait qu'accomplir sa mission sur terre? Et je suis fière, je l'avoue, de penser qu'elle n'a pas failli au jour de l'épreuve.

— Mais, lui dis-je, quel devoir l'obligeait, elle si belle, si jeune, si tendrement aimée, à sacrifier tout cet avenir de douces espérances pour moi, étranger, inconnu de la veille?

— Vous êtes notre hôte, dit-elle en m'interrompant et en plaçant sa main sur mon bras, vous êtes son frère en Dieu : que fallait-il de plus?

Puis, fixant les yeux sur le tombeau d'Emma :

— Mais, elle, mon Emma, elle que Dieu avait faite si belle, si forte, si courageuse; cette sublime enfant si bien prête pour tous les dévouements, comme fille, comme épouse et comme mère, pourquoi l'a-t-il laissée

Digitized by Google

mourir ainsi, inutile et sans but sur la terre? Pourquoi l'avait-il créée si forte et si grande pour la faire si misérablement finir, sans avoir trouvé l'emploi des nobles facultés qu'il avait placées en elle?

Une porte ouverte, un courant d'air, voilà ce qui a suffi pour éteindre cette vive flamme! Je ne suis pas impie, vous le savez, et cependant, quand je vois mourir ainsi des jeunes filles entrant à peine dans la vie, pour une imprudence, pour un coup de vent, et tomber, pauvres fleurs à peine écloses, sans avoir donné leur parfum, je me prends à douter de la justice des décrets de Dieu!... Mais j'ai tort, ajouta-t-elle en s'agenouillant... C'est qu'alors il manque sans doute un ange aux cieux!

Elle avait raison, je n'avais jamais jugé la femme ainsi.

Madame de M... priait encore, et moi je songeais à ce que je venais d'entendre, à cette enfant morte, à cette autre qui avait manqué mourir, quand Réguillette passa sa tête entre nous et dit à sa mère :

— Mère, Lili est réveillée, elle te demande.

— Puisque Amélie est réveillée, dit la mère, allons la retrouver... Je resterais ici cent ans, hélas!... l'autre ne se réveillerait pas!

Digitized by Google

Et elle s'éloigna, envoyant un dernier baiser au tombeau de sa fille.

Ainsi, sœur, tu le vois, j'étais fou... Mon imagination a tout fait, mon imagination que je croyais si bien morte, si bien éteinte sous une froide raison!... Mais, grâce au Ciel, elle ne m'aura pas longtemps abusé... Je reviens à moi... Au fait, comment avais-je pu être assez insensé pour croire que l'amour avait trouvé place chez cette enfant née d'hier... L'amour! en est-il un assez pur, assez divin, pour habiter le cœur d'Amélie? Quel mortel pourrait se vanter d'être digne d'elle!... et c'est moi, moi, qui ai cru le lui avoir inspiré!... Vraiment, quoi que j'en aie dit, il y avait, je crois, un peu de présomption dans mon fait, et tu as dû bien rire de ton pauvre frère.

Non, c'est le dévouement à son semblable, c'est la divine charité chrétienne, c'est le sentiment de protection que l'on doit à l'étranger habitant sous votre toit, qui l'a poussée. Sa mère l'a dit : j'étais son hôte, j'étais son frère en Dieu! Que fallait-il de plus? A la bonne heure! voilà un sentiment digne d'elle. C'est beau, c'est grand, c'est sublime... On aurait raconté le fait, que j'en aurais douté peut-être, tant les natures mesquines qui m'ont

Digitized by Google

entouré jusqu'à ce jour rendaient impossible à deviner une si grande et si complète abnégation de soi-même... mais j'ai vu... j'ai touché la chose du doigt, et je ne puis qu'admirer.

Ainsi, ce qu'elle a fait pour moi, cette action héroïque, elle l'eût fait pour le premier paysan qui se fût trouvé devant elle en semblable danger!...

Dis, sœur, l'eût-elle fait? Le crois-tu?

. . . . . .

. . . . . .

Tu serais heureuse, ma bonne Élisa, si tu voyais la tranquillité qui règne aujourd'hui dans mon cœur hier si agité. Cette explication si simple, si naturelle, a calmé toutes mes terreurs, chassé tous les fantômes que je m'étais forgés à moi-même... Tu seras bien surprise en lisant le commencement de cette lettre; tu me plaindras, sans doute, mais rassure-toi, bonne sœur, ces quelques lignes que je t'écris te prouveront que la paix est entièrement revenue dans mon âme. Va, je ne tremble plus.

Si je tremblais, d'ailleurs, je puis me rendre cette justice que rien de personnel n'était mêlé à cette crainte; je redoutais d'avoir porté le trouble dans l'esprit innocent d'une jeune fille dont la mère m'a comblé de sa bien-

Digitized by Google

veillance. C'était un sentiment juste et naturel de ma part, n'est-ce pas? Pour moi, que pouvais-je redouter ? Ne te l'ai-je pas dit cent fois, et n'en ai-je pas la preuve évidente aujourd'hui? mon cœur est mort, bien mort, et si mon imagination m'emporte quelquefois, la froide raison vient bientôt apaiser ses transports.

Puisque tout va bien ici, il est inutile de tant hâter mon départ... Je veux, je dois rester au moins jusqu'à ce que cette chère Amélie, — car elle m'est chère, et je puis maintenant sans crainte m'abandonner à la sympathie qu'elle m'inspire,— soit tout à fait rétablie. Elle ne m'a pas sauvé la vie par amour, très-bien ! mais elle ne m'en a pas moins sauvé la vie, et je lui dois ma reconnaissance, ne fût-ce que pour m'avoir gardé à toi.

Adieu ! chère Élisa, je t'embrasse mille et mille fois.

XIV

Amélie a fait aujourd'hui sa première sortie... Elle est bien faible, mais ne souffre plus... Sa charmante figure,

Digitized by Google

un peu amaigrie, est empreinte d'une pâleur qui rend sa beauté encore plus intéressante. Ce fut une grande fête ici, une solennité de famille, que cette première sortie, et jamais roi, jamais souverain paraissant dans une partie éloignée de ses États, n'a, proportion gardée, causé plus d'émotion et plus d'affectueuse curiosité.

Réguillette s'était instituée de son autorité privée grand maître des cérémonies; c'est elle qui ouvrait les portes devant le cortége et qui criait à sa sœur : « Lili, il y a une marche, prends garde ! » puis, quand la marche était franchie, elle continuait sa route en criant : « Lili a franchi la marche. » La solennité, la gravité avec lesquelles elle jouait son rôle, la joie naïve qu'elle montrait à chaque nouvel effort couronné de succès, tout nous faisait rire et nous attendrissait à la fois.

Georges, lui, avec son flegme ordinaire, prétendait qu'Amélie ne marchait pas plus vite parce qu'elle y mettait de la mauvaise volonté, ajoutait que, d'ailleurs, quand on ne pouvait marcher sur ses pieds, on en était quitte pour marcher sur ses mains, et, pour le prouver, se mettait la tête en bas, les pieds en l'air, appuyé sur la paume de ses deux mains, à l'instar des bateleurs ou des gamins de Paris, ce qui faisait pousser des hurle-

Digitized by Google

ments de joie à Réguillette, rire Amélie et sourire madame de M.... Mais quel triste sourire, mon Dieu !

La vieille Catherine, la cuisinière du château, immobile sur le perron, nous suivait d'un œil curieux et attendri.

J'oubliais de te dire que je donnais le bras à notre pauvre convalescente et que je n'aurais pas cédé ma place pour un empire.

Le temps était superbe. Amélie semblait respirer l'air avec bonheur; on eût dit un ancien ami longtemps absent et qu'on retrouve. Il n'y a que cinq jours qu'elle est malade; mais cinq jours à être privé d'air, de mouvement, de lumière, de vie enfin, n'est-ce pas un siècle? A chaque fleur, elle s'arrêtait comme devant une connaissance; elle s'étonnait, elle admirait, elle se récriait; et moi je me récriais, je m'étonnais, j'admirais avec elle, car cette joie naïve avait fini par me gagner; il me semblait presque que, moi aussi, j'avais été souffrant, et que je revenais à la vie pour admirer encore le soleil, la verdure et les fleurs.

Une fois sur la pelouse, Réguillette avait quitté son rôle de grand maître des cérémonies pour reprendre celui de petite fille, et courait après des papillons qu'elle ap-

Digitized by Google

portait à sa sœur, et qu'Amélie rendait à la liberté, dès que la petite avait tourné les talons.

Georges avait fini ses exercices de danseur de corde et avait pris le bras de sa tante, et moi je soutenais Amélie en réglant mon pas sur le sien.

Je crus sentir qu'elle s'alourdissait à mon bras.

— Êtes-vous fatiguée, chère enfant? lui dis-je.

— Oh! non! dit-elle, cela fait du bien de marcher. Et puis vous me soutenez si bien! ajouta-t-elle en m'adressant un regard de joyeuse reconnaissance.

— J'espère que vous pourrez courir d'ici à ce que je parte.

— Mais vous ne partez pas encore, dit-elle en me regardant avec étonnement.

— Bientôt, lui dis-je; je ne puis abuser de l'hospitalité que m'offre si gracieusement madame votre mère, et je craindrais de devenir importun.

— Oh! n'ayez pas peur, interrompit-elle, ma mère vous aime beaucoup, et, j'en suis sûre, quand vous partirez, ce sera un aussi grand chagrin pour elle que pour...

— Que pour qui? dis-je en voyant qu'elle s'interrompait.

Digitized by Google

— Mais pour nous tous, reprit-elle en riant.

— Je vous remercie de la charmante sympathie que vous me montrez, d'autant plus que dans les commencements elle ne semblait pas devoir m'être acquise de votre part : je ne vous fais donc plus peur ?

— Oh ! du tout ! du tout !

— Tant mieux ! j'aurais emporté un véritable chagrin, si ce sentiment-là eût duré.

— Et... quand partez-vous ? me demanda-t-elle après un instant de silence.

— Dans quelques jours.

— C'est juste ! dit-elle, vous avez d'autres amis qui vous réclament.

— Non, je vous jure ! repris-je, je n'en ai pas de plus chers que ceux que j'ai rencontrés sous le toit de madame votre mère, et ce n'est pas sans un vif regret que je m'en éloignerai.

— Eh bien ! restez alors ! dit-elle en me regardant.

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Mais parce que je ne puis rester toujours chez vous. Je n'y ai aucun titre.

— C'est juste, dit-elle, et elle baissa la tête.

Digitized by Google

— Amélie, nous ferons bien de rentrer, dit madame de M..., à sa fille. Il ne faut pas trop faire la vaillante pour une première fois.

Nous retournâmes.

Mais au bout de quelques pas Amélie s'arrêta en me disant :

— Maman avait raison, j'ai peut-être trop marché, car voilà que je ne puis plus mettre un pied devant l'autre.

— Souffrez-vous ? lui dis-je vivement.

— Non, répondit-elle en riant pour me rassurer; seulement, je ne puis plus bouger.

Tout le monde s'était rapproché.

— Veux-tu que je te porte, cousine? proposa Georges.

— Oh ! ce serait bien te fatiguer, mon bon cousin, répondit-elle.

Je vis, au ton dont ces paroles étaient prononcées, qu'elle était disposée à accepter. Georges fit un pas vers elle, mais trop tard. Machinalement, j'avais enlevé Amélie dans mes bras et je l'emportai sans trop me préoccuper, je l'avoue, si cela était convenable ou non.

Elle se laissa faire en riant.

Réguillette nous suivit en courant et en criant :

Digitized by Google

— Au chat ! au chat ! bon ami Frantz emporte Lili. Au chat !. . . . . .

. . . . . .

Eh bien ! sœur, te l'avouerai-je ? tous mes doutes sont revenus, ou plutôt non, ce n'est pas le doute, c'est la vérité qui éclate en moi tout entière. J'aime, oui, j'aime, et réellement et profondément ; j'aime, je l'ai senti dans cette promenade bien simple que je viens de te raconter, au serrement de cœur qui étreignait ma poitrine quand j'annonçai mon départ à Amélie... La quitter ? le pourrais-je maintenant ? J'aime, je l'ai senti au tressaillement qui s'est emparé de tout mon être, quand j'ai soulevé ce corps frêle et charmant dans mes bras. J'aime ! oh ! je l'ai senti surtout au mouvement de jalousie, passionnée et furieuse, qui m'a saisi, quand j'ai vu Georges s'approcher pour l'emporter et que j'ai pris possession d'elle comme de mon bien, de mon trésor le plus précieux.

Que te disais-je hier ? Que je n'osais m'avouer mon amour, de crainte une fois encore de prendre comme par le passé les ténèbres pour la lumière, l'apparence pour la réalité, le caprice du moment pour l'amour d'une vie entière. T'ai-je écrit cela ? Si je l'ai fait, je déraisonnais. Quel rapport existe-t-il entre les transports

Digitized by Google

fougueux de mes ivresses passées, et la calme, mais complète adoration de tout mon être pour cette céleste créature? que t'ai-je écrit vingt fois? que mon cœur était mort; oh! si je l'ai dit, j'ai menti. Je parlais comme un enfant: mon cœur a-t-il jamais vécu? avais-je un cœur seulement avant de connaître Amélie? oh! que d'heures perdues, mon Dieu! que d'années gaspillées en vaines et stériles agitations! Je me croyais arrivé au terme de la course, et voilà seulement que je commence à vivre. Que c'est bon, les premières palpitations d'un cœur qui n'a pas encore réellement battu!

Au fait, pourquoi ne l'aimerais-je pas? Pourquoi hésiterais-je à me livrer tout entier à ce pardon céleste que Dieu m'envoie par la main de cet ange. J'étais né pour le bien, moi, je le sens; j'avais dans l'âme de nobles aspirations vers tout ce qui est beau, vers tout ce qui est bon. Si elles n'ont pas plus tôt porté leurs fruits, c'est la faute des circonstances, bien plus encore que ma propre faute; mais Dieu ne dit jamais: trop tard au repentir, et j'ai le droit d'espérer encore.

Hier je tremblais qu'elle m'aimât... aujourd'hui je tremble de n'être pas aimé par elle.

Mais pourquoi trembler? N'ai-je pas pour garant de

Digitized by Google

sa sympathie ses charmantes paroles, ses tendres regrets de mon départ, et puis enfin, sœur, je lui dois la vie, et, quoi qu'en dise la haute raison de sa mère, je ne puis croire que cela ne soit pas un motif pour elle de me regarder d'un œil favorable. La vie ! oh ! je lui dois bien plus encore ! je lui dois tout ce qui se réveille en moi de bon et de pur, et quelque chose lui dira sans doute qu'elle ne peut, qu'elle ne doit pas laisser son œuvre inachevée.

J'espère ! j'espère !

Eh bien ! sœur, sois contente, toi qui me prêchais toujours les nobles et saintes amours. Quel amour plus saint et plus noble pouvais-tu désirer pour moi ? Toi qui rêvais de me voir en famille, quelle plus adorable famille pouvais-tu créer dans ton imagination, pour en doter ce mauvais sujet de frère que tu as eu la bonté d'aimer ? C'est de toi sans doute que me vient tout ce bonheur ; le Ciel a voulu que je rencontrasse ici-bas tes pareilles, et c'est moi qu'il a choisi pour cette réunion. Mon indignité a disparu devant tes perfections ; merci, sœur, merci !

Tu verras quelle ravissante enfant ! comme elle est belle, comme elle est pure et distinguée ! comme tout en

Digitized by Google

elle respire la candeur et l'élévation ! comme son âme se peint bien dans ses jolis yeux bruns, profonds et doux ? Tiens, je ris et je pleure tout à la fois en t'écrivant. L'homme fort, l'homme blasé s'est endormi sceptique, et se réveille écolier de seize ans. Je dois te paraître bien bête, n'est-ce pas ? Tant pis ! sainte bêtise, puisses-tu maintenant durer toujours. . . . . .

. . . . . .

Je viens de m'arrêter un instant, pour rendre le calme à ma pensée et à ma main : car, réellement, je crois que j'ai divagué un peu. — Mais tu m'excuseras, — et je crois que ma main s'est égarée dans des zigs-zags impossibles. — Mais tu me liras avec le cœur.

Dès demain, je m'ouvrirai à madame de M..., je la supplierai de me confier l'avenir de cette chère et douce enfant, et de mettre le sceau à tous mes espoirs, à tous mes rêves d'avenir. Elle est bonne et me montre tant d'amitié, qu'elle ne me refusera pas. Mais pourquoi me refuserait-elle ? Je vaux mieux qu'un homme qui n'a jamais failli ; j'ai failli, moi, mais je suis revenu de mes erreurs, et quand on a reconnu le néant de ses anciennes années, c'est pour toujours.

Je t'enverrai demain cette longue lettre, si diverse et

Digitized by Google

si agitée, en la terminant, je l'espère, par ces mots : Viens, il ne manque plus que toi à mon bonheur. Garde-moi cette lettre; je veux la relire et voir plus tard par quelles agitations a passé mon pauvre cœur pour en arriver au calme d'une vie heureuse et pure.

Pourvu qu'il n'arrive rien d'ici à demain !... J'ai peur de mourir !...

XV

Malédiction sur moi, malédiction sur Georges ! tout est perdu. Ne viens pas, ne viens pas !

Écoute, et vois si je suis assez puni !

Ce matin, j'aperçus Georges qui fumait un cigare sur la pelouse. Je descendis le rejoindre, le cœur heureux, content, plein de mes idées, de mes espérances d'hier.

O malheureux ! malheureux !

— Bonjour, solitaire de la Thébaïde, lui dis-je en l'abordant, je viens déranger tes méditations : que fais-tu là ?

Digitized by Google

— Je songe, me dit-il gravement.

— En vérité !

— C'est étonnant, je l'avoue, mais c'est comme cela. Il y a dans la vie des circonstances graves, fatales, qui rendent sérieux les hommes les plus légers en apparence.

— Ah ! mon Dieu ! quel air tragique ! lui dis-je. Est-ce que tu es dans une de ces circonstances-là ?

— Oui, soupira-t-il en allongeant démesurément cette syllabe.

— Eh bien ! mais, ne peux-tu me confier ce qui cause ton trouble ? Je pourrais peut-être t'être utile à quelque chose.

— Non ! répondit-il du même ton qu'il avait pris pour dire : oui !

— Diable !

— Pourtant !... reprit-il.

— Quoi ?

— Si j'étais sûr que tu ne te moquasses pas trop de moi..

— Va donc, imbécile.

— Eh bien !... fit-il en s'arrêtant encore.

Et comme je souriais,

— Tiens, voilà que tu ris déjà, ce n'est pas encourageant.

Digitized by Google

— Je ris de ton air bête. Va donc.

— Eh bien !... je me marie, dit-il en fermant les yeux et en étendant les mains devant lui, comme pour parer un mauvais coup.

— Toi ! m'exclamai-je en éclatant de rire, à la pensée que j'aurais bientôt peut-être une semblable confidence à lui faire !

— Assez ! ton étonnement me suffit ; n'ajoute pas un mot de plus, ou je suis un homme mort !

— Ma foi ! ce n'est pas moi qui te tuerai ; tu es bien libre de te marier, si tu veux.

— Comment ! dit-il en rouvrant les yeux avec précaution, comme s'il n'était pas sûr de ma bonne foi, comment ! tu ne me bats pas, toi, l'adversaire déclaré du mariage ? Tu prends avec un calme pareil une aussi étonnante nouvelle !

— Oui.

— Eh bien ! alors, puisque c'est ainsi, dit-il en relevant la tête avec fierté, j'ai le courage de mes opinions : je me marie... ah !...

— Et depuis quand, lui demandai-je, cette belle résolution t'est-elle venue ?

— Oh ! il y a longtemps déjà... c'était une affaire

Digitized by Google

presque convenue... et qui n'était retardée que par....

— Par quoi? lui dis-je en voyant qu'il hésitait.

— Mais par certaines idées... de certaine personne, me dit-il en me regardant avec un air narquois.

— C'est assez obscur, tout ce que tu me dis là, et je ne comprends pas plus tes paroles que le sourire goguenard que tu m'envoies.

— Tu n'as pas besoin de comprendre encore, me dit-il.

— Enfin, bonne chance! car, à ce que je vois, les certaines idées... d'une certaine personne te paraissent modifiées à ton avantage.

— Oh! oui, sensiblement, — et il me regarda encore avec le même air malicieux.

J'allais lui faire une scène à ce sujet, car je ne connais rien d'assommant comme les gens qui prennent l'air fin à propos de tout, quand il se pencha vivement vers moi et me glissa dans l'oreille ces mots mystérieux :

— Ne lui en dis rien encore! C'est encore un secret pour elle.

Et il s'enfuit dans une des allées du parc.

Je regardai avec surprise autour de moi, et je vis Amélie qui passait de l'autre côté de la pelouse, en m'adressant un gracieux salut.

Digitized by Google

Je lui rendis son salut d'une manière presque hébétée. J'étais foudroyé.

Et je n'avais pas prévu cela, et je n'avais pas deviné qu'un autre pouvait aspirer à ce bonheur que j'ambitionnais moi-même! Et rien ne m'avait dit que Georges, dont je me moquais sans cesse, n'en était pas moins un homme de cœur, un homme estimable, et que cette idée avait dû lui venir qu'il trouverait le bonheur dans cette famille qu'il adorait déjà depuis si longtemps.

J'y vois clair à présent. C'était convenu de longue date avec sa tante, avec Amélie, peut-être, qui sait? Ces natures que le devoir domine arrêtent leur vie dès les premiers pas et y marchent sans connaître les agitations de nos natures folles et passionnées; et que suis-je, moi, pour espérer qu'elles changeront quelque chose à une résolution qu'elles ont arrêtée et qu'elles ont jugée juste et raisonnable? et je me suis abandonné à ce charme qui m'enivrait, et un instant je me suis cru aimé! Insensé que j'étais!... Oh! je souffre! je souffre, mon Dieu!

Qui sait encore? Peut-être Amélie l'aime-t-elle? Peut-être, en me sauvant, n'a-t-elle pas seulement sauvé son hôte, son frère en Dieu, comme dit sa mère, mais l'ami de Georges, de son fiancé, de celui qu'elle aime.

Digitized by Google

Non, non, non, elle ne l'aime pas. Quelque chose me dit qu'elle ne peut l'aimer.

Mais qu'importe ? elle l'estime, il en est digne, cela suffit. Une jeune fille peut-elle aimer ? peut-elle connaître un sentiment dont son éducation, dont sa modestie même l'éloignent. Elle obéira à sa mère, et plus tard elle l'aimera, parce qu'elle s'en sentira aimée.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

. . . . . .

Allons, tout est bien fini ! Je viens de pleurer pendant une heure; cela m'a soulagé, je suis plus calme. Je vois mon malheur en face, complet, irréparable, et je veux me raidir, pour ne pas m'en laisser accabler. Mon beau rêve est évanoui, mes espérances sont détruites; il m'était permis d'être enfant pour le bonheur, je dois redevenir homme dans l'adversité.

O sœur ! que je vais avoir besoin de toi ! Tu me plaindras, tu m'aimeras, tu me consoleras, n'est-ce pas ?

Georges part ce soir pour aller chercher ses papiers et doit revenir sans doute pour ce mariage.

Ce mariage ! Georges et Amélie ! Je l'aurais pourtant bien aimée, moi !

Je ne veux rester que le moins possible ici maintenant;

Digitized by Google

j'y mourrais. Je m'excuserai de ne pas descendre aujourd'hui, sous un prétexte quelconque, et demain au matin, je partirai dès le jour sans la revoir. La revoir! je ne le pourrais plus.

Attends-moi presque aussitôt que ma lettre.

Je te quitte... j'ai besoin de pleurer encore.

XVI

Georges est parti; je n'ai pas dormi. Décidé à quitter le château ce matin sans prévenir personne, j'avais passé une partie de la nuit à écrire à madame de M... J'excusais mon départ subit, dont elle devait à bon droit être étonnée, sur un malheur de famille, sur un accident, que sais-je? Elle n'y aurait rien compris peut-être, mais j'aimais mieux tout, même son injuste jugement, que de me retrouver en présence de cette jeune fille, de ce bonheur que j'avais si complaisamment savouré à l'avance, et qui m'avait été si rapidement, si brutalement

Digitized by Google

enlevé. Je la remerciais de ses bontés et l'assurais de ma reconnaissance éternelle.

A six heures du matin, je descendais triste et sans bruit, voulant m'échapper de ces lieux où j'avais été si heureux, où j'aurais pu l'être tant encore, et que je devais fuir pour ne jamais les revoir.

J'avais déjà franchi le perron, lorsqu'au détour de la pelouse je me trouvai face à face d'Amélie.

— Où donc allez-vous sitôt, monsieur Frantz? me dit-elle en me tendant la main.

Je la pris en tremblant, et quelque temps je restai muet; mais, en voyant son regard de surprise, je pensai que, puisque le Ciel m'avait réservé cette dernière épreuve, je devais la subir jusqu'au bout, et je lui dis, si bas que je ne m'entendis pas moi-même:

— Je pars, mademoiselle.

— Vous partez! dit-elle en pâlissant, — et elle s'appuya sur une caisse d'oranger.

Et comme je gardais encore le silence, elle ajouta d'une voix émue:

— Vous partez ainsi... à l'improviste... sans nous en avoir prévenues, sans dire adieu à ma mère, à tous ceux qui ici avaient pris l'habitude de vous estimer, de vous

Digitized by Google

regarder comme de la famille... Qu'est-ce que cela veut dire?... Quelque malheur vous aurait-il frappé?... Votre sœur peut-être?...

Je fis un geste de dénégation, oubliant que c'était là l'excuse que j'avais donnée à sa mère! j'étais comme fou.

— Quelqu'un vous aurait-il offensé ici? Serait-ce Réguillette? Il faut lui pardonner, c'est une enfant, et vous savez bien qu'elle vous aime. Serait-ce moi? Oh! si c'est moi, c'est bien involontaire; pardonnez-moi aussi.

— N'insistez pas pour savoir la cause de mon départ, je vous en supplie, mademoiselle, dis-je en cherchant à raffermir ma voix... je ne puis vous la dire, mais il faut que je parte.

Et je fis un pas comme pour m'éloigner.

— Pourquoi?... Non, fit-elle en me retenant, je ne veux pas que mon sauveur, que notre ami parte ainsi, sans que je sache la cause de cette étrange résolution.

Elle m'appelait son sauveur; elle s'obstinait ainsi à intervertir les rôles. Son trouble, son émotion, un reste d'espoir peut-être, tout me bouleversa. Mon cœur éclata en sanglots, je lui dis à travers mes larmes :

Digitized by Google

— Mais Georges est parti hier !

— Eh bien? dit-elle avec surprise.

— Mais il est allé chercher ses papiers pour son mariage !

— Eh bien ! fit-elle encore... oui, je le sais ; j'ai entendu parler de quelque chose comme cela... tant mieux... c'est un brave cœur que Georges... N'êtes-vous pas son ami et ne serez-vous pas, comme nous tous, heureux de son bonheur?

— Mais vous ne vous doutez donc de rien?

— Comment?

— Mais vous ne savez donc pas?... Mais c'est vous qu'il épouse.

— Moi ! fit-elle avec un cri et un geste de surprise qui me rendirent fou.

— Oui, vous; il me l'a dit hier, et, puisque vous vouliez le savoir, voilà pourquoi je pars.

— Moi ! dit-elle encore d'une voix émue ; mais c'est impossible; Georges a voulu plaisanter.

— Non ! hélas ! votre mère est d'accord avec lui. On ne voulait pas vous prévenir encore, et j'ai eu tort, sans doute...

— Vous voyez bien que c'est faux, dit-elle en m'inter-

Digitized by Google

rompant; ma mère ne m'eût jamais caché de semblables projets.

Et comme je la regardais avec une surprise mêlée d'espoir, elle ajouta :

— Non, ma mère m'aime trop pour cela, et d'ailleurs...

Elle baissa les yeux.

— D'ailleurs?... dis-je éperdu, mes espérances revenant plus fortes que jamais.

— D'ailleurs, continua-t-elle lentement, — je suis trop jeune encore... je suis heureuse entre l'affection si tendre de ma mère et la sincère amitié de Réguillette... Je ne veux pas me marier encore.

— Ainsi, vous ne l'épouserez pas?

— Non, dit-elle sans ajouter un mot de plus.

Que l'homme est égoïste dans ses joies ! Les dernières paroles d'Amélie m'enlevaient tout espoir pour moi-même, et cependant je fus heureux d'apprendre que Georges ne posséderait pas le trésor qui ne pouvait être à moi.

Je tombai à ses pieds et je lui dis... Je ne sais pas ce que je lui dis... tout ce qui me vint du cœur... tout ce qui me monta aux lèvres... des paroles sans suite, folles,

Digitized by Google

mais d'une éloquence irrésistible sans doute, car elles portaient l'empreinte de la vérité même... Elle m'écoutait en tremblant; tout à coup je me rappelai ce qu'elle avait dit, et, me relevant, j'ajoutai d'une voix brisée par l'émotion :

— Oh! pardon, Amélie, pardon! j'oubliais vos paroles de tout à l'heure... Vous ne voulez pas vous marier encore... Vous êtes trop jeune.

— Il y a dix minutes, dit-elle en s'enfuyant.

Je la regardais fuir, ne comprenant pas, n'osant pas comprendre. Avant de disparaître derrière les orangers, elle se retourna et me cria :

— J'ai vieilli.

Je courus après elle et ne la rejoignis qu'au salon, près de sa mère, qui venait de descendre. Je me jetai à leurs genoux en sanglotant, et je ne pus retrouver la parole que lorsque madame de M..., par une divine intuition du sentiment maternel, eut tout deviné et eut mis la main d'Amélie dans la mienne.

Ah! sœur, maintenant que mon cœur éclate! L'ai-je assez contenu depuis le commencement de cette lettre pour te raconter toute cette joie avec le plus de calme possible.... mais maintenant.... Eh bien! non.... je t'é-

Digitized by Google

blouirais, si je te jetais à la face toutes les étincelles de bonheur qui jaillissent de mon âme. Oh! l'amour, que c'est beau! que c'est pur! que c'est nouveau, surtout! L'amour! encore un sentiment que je ne connaissais pas.

— Viens, viens, viens.

P. S. — A propos, qui donc Georges aime-t-il? Qui donc épouse-t-il? Et que m'importe, à moi? qu'il aime, qu'il épouse qui il voudra, et surtout qu'il soit heureux! car Amélie avait raison, c'est un brave cœur.

Amène Lolo, et surtout viens vite. Ta sœur t'attend.

XVII

MADAME DE V... A GEORGES DE L...

Mon cher monsieur Georges, vous rappelez-vous le jour où nous avons comploté ensemble cette abominable machination de faire le bonheur de Frantz malgré lui? Quand vous m'avez parlé de cet adorable intérieur de

Digitized by Google

famille où tout devait plaire, de cette atmosphère d'affection et de tendresse où le cœur devait se fondre, et que nous sommes convenus de mettre notre oiseau volage dans la glu de ce piége, pour qu'il s'y prît les pattes et les ailes, vous ne pensiez pas réussir aussi promptement. Avais-je raison de vous dire que mon frère était un fou, et qu'il n'y avait qu'à le pousser un peu pour le faire tomber dans le trébuchet? Savez-vous, après tout, que nous avons fait preuve là d'une grande scélératesse? j'en rougis, mais, bah! tout est bien qui finit bien.

Où est-il à présent, mon fou de frère, qui ne cessait de me lancer des épigrammes sur le mariage, sur les belles-mères, sur les belles-sœurs, sur la famille enfin, pour qui, disait-il, il avait une aversion profonde? Il n'a plus dans la bouche maintenant que ces mots : — Ma bonne mère, ma chère femme, mon adorable petite sœur; il en serait ridicule, s'il pouvait l'être pour moi, et si je lui montrais les lettres qu'il m'écrivait il n'y a pas deux mois...

Mais ce danger n'existe pas, je n'ai pas envie de réveiller le chat qui dort. Jeune fou! pauvre blasé de vingt-huit ans! cœur qui se croyait mort à la famille, à l'amour, aux plus doux sentiments de l'âme, il a suffi

Digitized by Google

d'une belle enfant, — mais disons tout aussi, elle est adorable, — pour faire fondre tout cela comme le grésil d'une matinée d'automne.

Frantz est redevenu beau, bon, jeune comme par le passé; c'est une résurrection! et c'est à vous que je la dois, mon ami, je ne l'oublierai pas.

Aujourd'hui, la victime est sacrifiée et n'a pas trop l'air de s'en plaindre. Si vous voyiez votre ravissante cousine, avec quel naïf et charmant étonnement elle regarde son mari! Comme elle se laisse entraîner à lui faire de délicieuses caresses, qu'elle réprime aussitôt en rougissant, comme si elle allait commettre un crime! On dirait l'oiseau à qui les plumes commencent à pousser et qui n'ose pas encore prendre son vol. Si cela ne me rendait pas si heureuse, cela me ferait bien rire quelquefois.

Et Réguillette!... je dois vous prévenir qu'il s'est opéré un grand changement en elle, et que vous ne la reconnaîtrez plus. Elle a maintenant des petits airs penchés tout à fait divertissants, et quand on lui en demande la raison, elle répond sérieusement :

— Maintenant que Lili est mariée, il faut que Réguillette pense à elle : gare au premier ami Frantz qui me tombe sous la patte, il ne l'échappera pas !

Digitized by Google

Bonnes dispositions pour l'avenir ! vous voyez.

Madame de M..., toujours un peu triste, a l'air cependant de puiser un bonheur nouveau dans la vue des heureux qui l'entourent. Parfois, quand je suis près d'elle et que nous regardons nos enfants faire des folies et rire ensemble, elle me serre plus affectueusement la main, comme pour me faire partager le plaisir qu'elle éprouve, ce qui me touche jusqu'au cœur, car je l'adore, votre tante.

Bref, nous sommes tous heureux ici. Portez-vous bien.

ÉLISA.

P. S. Ah ! à propos ! à votre dernier voyage chez moi, vous m'avez entretenue de vos bonnes dispositions à l'égard d'une jeune veuve de notre connaissance à tous deux. Je vous ai promis de parler en votre faveur, si notre complot réussissait : eh bien ! je vous le dis tout bas, si bas, que je vous défends presque de l'entendre, le bonheur des autres me fait envie, venez !

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

	Pages
UNE DENT DE LAIT.	3
VALGENEUSE	195

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, rue Montmorency. 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Digitized by Google

Digitized by Google